



H.H. BROWN

THE DEFENDERS

TOME 1

Table of Contents

[Page de titre](#)

[Retrouvez-nous...](#)

[Mentions légales](#)

[Citation](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

21

22

23

24

Remerciements

Crédits

OceanofPDF.com

H. H. Brown

The Defenders

Le bal des monstres

TOME 1

- Madleen -

CHERRY PUBLISHING

OceanofPDF.com

Nos ouvrages sont également disponibles
au format broché.

Retrouvez notre catalogue sur :

www.cherry-publishing.com

Abonnez-vous à notre [newsletter](#)
pour ne manquer aucunes sorties !

OceanofPDF.com

© 2023, Cherry Publishing
Première édition : mars 2023

ISBN : 978-1-80116-469-6

OceanofPDF.com

*Il y a toujours un peu de folie dans l'amour
mais il y a toujours un peu de raison dans la folie.*

Friedrich Nietzsche.

OceanofPDF.com

1

Beaucoup auraient perdu leurs moyens, dans ma situation. Crise cardiaque, crise de panique, évanouissements, fuites urinaires... Mais je n'ai jamais convenu au titre de madame-tout-le-monde, parce que tout le monde ne tient pas de journal intime dont le contenu relate des années et des années de mises en danger.

C'est donc en total contrôle de moi-même que je m'arrête au beau milieu de la route accidentée et désertée la plupart du temps. Les mains autour du volant, le corps penché en raison de la brusque décélération, j'actionne les essuie-glaces afin de mieux observer l'obstacle éclairé par mes phares, malgré l'averse. Il s'agit d'un homme, 25 ans au maximum. Alors qu'une personne lambda se serait focalisée sur le neuf millimètres braqué sur le pare-brise, mon expérience évalue ses proportions, son comportement, sa position, sa force, puis estime sa vitesse ainsi que sa lucidité. Mesurant près d'1 m 90, l'homme fait preuve d'une immobilité remarquable. Son bras ne tremble pas. Il en est de même pour ce regard doré, dont la fixité imperturbable évince la piste d'un amateur dépassé. Sa position de tir l'élève au rang d'expérimenté, et sa carrure d'athlète confirme mes déductions. Seulement, quelque chose cloche, chez lui. Hormis le fait qu'il est capable de me descendre – selon ce que laisse penser son tee-shirt constellé de gouttelettes rouges – ses iris hors norme reflètent une personnalité perturbante.

Il contourne le capot sans cesser de me tenir en joue et de me harponner par le biais de ses prunelles saisissantes. À la lueur des phares, l'or de celles-ci s'illumine. De telles lentilles de contact doivent coûter un bras.

Durant sa lente avancée, l'adrénaline coule à flots. Ce phénomène physiologique, bien que naturel dans ce genre de situation, ne s'explique pas par une peur envahissante – pas chez moi, *jamais* chez moi –, mais par une bonne dose d'excitation. J'avise mes doigts tremblants, fébrile. Le danger me grise, m'électrise au point de surplomber la liste de mes besoins primaires, n'ayant rien à envier à la nourriture, l'eau ou l'oxygène.

L'individu se déplace en souplesse. Ses iris oscillent entre ma voiture et mon visage, y compris lorsqu'il entreprend de retracer l'encadrement de la vitre passager du bout du doigt. Un crissement aigu déchiquette le silence nocturne.

Conscients qu'un flingue d'urgence est rangé dans le fond de la boîte à gants, mes instincts me poussent à profiter de son étrange fascination pour tenter de sauver ma peau. Toutefois, mon indécrottable addiction au danger réprime ce réflexe sensé, et m'enjoint même à me pencher pour lui ouvrir la portière.

L'homme sursaute. Méfiant, il approche, passe le canon dégoulinant de l'arme à l'intérieur, sa tête mouillée, puis s'installe avec la minutie d'un obsessionnel. Étonnée, je l'observe tâter la texture du siège en jouant des fessiers. Son bras gauche maintient l'embout de l'arme en direction de mon crâne.

– Bonsoir.

Il tourne la tête pour me dévisager. Au bout de longues secondes de silence, je reprends la parole :

– La portière. L'eau de pluie va abîmer mon cuir.

– Il fait nuit, ne dit-on pas « bonne nuit » ?

Sa voix de basse me surprend. J'observe son visage angélique, puis sa bouche pulpeuse, auxquels je n'aurais jamais eu l'idée d'associer le terme « criminel ». Cet homme aurait l'air aussi pur et innocent qu'une colombe, si l'on ne prêtait pas attention à sa carrure de soldat. Une panoplie de muscles exhibée par un tee-shirt blanc rendu transparent par la pluie.

Et avant tout maculé de sang.

Lorsqu'il se penche, de légers cliquetis manifestent la présence d'une chaîne aux fins maillons argentés. À la pointe de ceux-ci se balance un rectangle aux inscriptions énigmatiques.

E94-S.

– Je me trompe ? murmure-t-il.

Cette fois-ci, c'est la musicalité de sa voix qui m'interpelle. Bien loin de l'anglais que nous employons aux États-Unis, elle semble d'origine française.

– Les gens normaux souhaitent une bonne nuit avant de se coucher.

– Ne comptez-vous pas vous coucher ?

Je baisse les yeux sur ma combinaison noire de chez N&A, dont le léger col en U dévoile davantage le métissage de ma peau que mes jambes et mes

bras camouflés. Une vieille habitude, chez moi. Plus je me cache, mieux je me porte.

Issue d'un père norvégien et d'une mère martiniquaise, yeux gris, peau café au lait, chevelure aux innombrables petites boucles châtaines tirant parfois sur le blond, je suis le portrait craché de Désirée Stevens. Du moins, si l'on ne tient pas compte des touches semées çà et là par mon Nordique de père. Cependant, j'ai beau chercher, aucune trace de pyjama ne semble alimenter l'originalité de mon apparence.

Il fronce les sourcils.

– Ma portière, rétorqué-je plus sèchement.

Il se fige puis la ferme dans un claquement assourdissant. Je remarque alors la présence d'un large bracelet en cuir brun autour de son poignet. Mais avant que je puisse l'observer en détail, l'individu se renfonce dans son siège... pour mieux reprendre son observation perturbante. L'arme frôle ma tempe.

Il ne me jauge pas, ne me mate pas non plus. Ce type me contemple comme un scientifique analyserait le comportement d'un rat de laboratoire.

– Vous désirez peut-être quelque chose ?

Confrontée à son silence, j'insiste :

– Argent ? Voiture ? Téléphone portable ? Clefs ? Ou prendre ma vie, c'est possible aussi, ajouté-je en lorgnant le tee-shirt digne d'une soirée d'Halloween.

Ses longs cils papillonnent, exprimant son trouble.

– J'ai dérobé 1 000 dollars, je ne sais pas conduire, je ne sais pas ce qu'est un « téléphone portable », j'ai fui mon logement et j'ai déjà tué trois personnes, donc je vais me contenter de Mileva.

À la mention du triple homicide, mes muscles se contractent et ma raison feule. Je me sens propulsée dans la peau d'une alcoolique entourée de grands crus. Une extase malsaine, qui surpasse largement la haine que m'inspire sa *monstruosité*. Et il en sera toujours ainsi. Car je suis en danger. Je flirte avec la Mort, ma compagne de route depuis des années. Je la touche, puis la fuis. Elle m'embrasse, puis je la rejette. Nous sommes comme deux aimants opposés, en attraction constante autour de l'autre. Je la cherche, elle me cherche et nous nous cherchons indéfiniment au travers de mille et une situations périlleuses. Jusqu'à présent, nous n'avons fait que nous chamailler.

Mais le jour où elle se lassera, je ne serai plus en état de jouer.

– On va avoir un petit souci. Comme vous pouvez le constater, je suis seule, annoncé-je en me tournant vers la banquette arrière. Et je ne m'appelle pas Mileva.

Je hausse les épaules, l'air faussement contrit.

– Désolée, vous vous trompez de personne.

– Ah.

Un silence de plomb s'épaissit sur nos têtes. Le métal du canon rafraîchit ma peau en ébullition.

– Emmenez-moi à Mileva, s'il vous plaît.

La supplique, étonnamment veloutée, étourdit ma cervelle. Ses yeux s'emplissent d'une amabilité contagieuse.

– Je ne connais pas de Mileva.

J'éprouverais presque un pincement au cœur en constatant l'ampleur de sa déception. Les commissures de ses lèvres s'abaissent, ses épaules s'affaissent et l'or en fusion de ses iris se refroidit. Il pousse un profond soupir.

– Je ne comprends pas, mademoiselle. L'esprit humain est d'ordinaire réceptif aux expressions faciales. Le sourire devrait inconsciemment vous apaiser, d'autant que j'y ai inséré une note de politesse... La combinaison est optimale.

– Vous braquez un flingue sur ma tempe.

– J'ai souri avec sincérité.

– Vous avez tué trois personnes.

– J'ai dit « s'il vous plaît », tout le monde ne dit pas « s'il vous plaît ».

Pause, froncement de sourcils.

– On ne m'a jamais dit « s'il vous plaît », persiste-t-il.

– Très bien. Il vaut mieux honorer ce précieux acte de politesse, dans ce cas, soupiré-je en me contorsionnant dans le but d'attraper mon sac à main et d'en sortir mon smartphone, n'ayant pas la moindre envie d'avorter cette entrevue inespérée avec la Mort. C'est Mileva comment ? A-t-elle un compte Facebook ? Twitter ?

Les yeux rivés sur l'écran, il analyse le moindre de mes gestes.

– C'est Mileva, la fille du Centre.

Je lève les yeux au ciel.

– Du Centre ? Hospitalier ? Vous sortez d'un hôpital psychiatrique ?

Il ouvre la bouche, fronce les sourcils, la referme. Son buste pivote vers l'asphalte aveuglé par mes feux de brouillard avant.

– Je ne sais pas, mademoiselle.
– Comment vous appelez-vous ?
– Émile.
– Votre nom de famille ?
– Je n'ai pas de famille.
– Vous m'aviez parlé d'un logement, quelle est son adresse ?
– Il est situé dans les bois.
– Lesquels ?
– Je n'en ai aucune idée.
– OK. Un hôpital psychiatrique entouré d'arbres, marmonné-je en ouvrant une page internet dans l'optique d'entamer des recherches. Pourquoi avez-vous été admis dans ce *logement*, Émile ?

L'homme baisse son arme, se tourne vers le pare-brise et contemple l'horizon d'un regard vide, fermé à la discussion. Dans le doute, je tape sa description, suivie de son prénom et du « E94-S » dans la barre de recherche, mais ne tombe sur aucune information en rapport avec un meurtrier en cavale. L'ajout de l'adjectif « sexy » n'y change rien, ni même « dangereusement fascinant » – autant tenter, sait-on jamais. J'enchaîne avec les centres de la région, naviguant entre hôpital psychiatrique et centre hospitalier qui pourraient évoquer l'évasion d'un individu dangereux. En vain.

– Émile ? Il faut que vous rentriez chez vous, d'accord ?

À défaut de me répondre, il pose le flingue sur le tableau de bord, noue les mains entre ses jambes et fixe la nuit sans étoiles. Le rectangle d'argent bascule deux fois, avant de se caler entre ses pectoraux, me présentant plus ou moins le « E94-S ».

J'entre les coordonnées de l'hôpital psychiatrique le plus proche dans le GPS, les doigts tremblants d'excitation.

Il a beau avoir déposé l'arme, je ne doute pas une seconde que ses mains sont capables de briser une nuque aussi rapidement qu'une balle peut perforer un ventricule.

Je démarre en trombe. En suivant l'itinéraire, je réalise qu'il est tard – 23 heures passées –, et que le service d'accueil est fermé. Par ailleurs, selon Google Earth, l'établissement se trouve au cœur d'une ville. Pas d'arbres, en somme.

Mais peut-être vient-il de plus loin... de France ? Sa maîtrise de l'anglais démontre toutefois qu'il pourrait séjourner ici depuis des années.

– Vous n'avez pas peur.

Alors que j'entame un demi-tour au niveau d'un rond-point fréquenté, je délaisse la route pour m'intéresser à lui. Statufié dans sa position de départ, il serait aisé de croire que son intervention n'ait été que le fruit de mon imagination.

– Non.

L'eau ruisselle de ses cheveux, épaisse masse de boucles bordeaux assortie à une légère barbe. Celle-ci remonte en trait fin à l'avant de ses oreilles pour rejoindre la tignasse qui camoufle en grande partie son front.

– Pourquoi ? Mes victimes sont sujettes à des palpitations, sudations, rougeurs, dyspnées, évanouissements, bégaiements, pleurs, tétanies... La palette est large. Or, votre comportement ne correspond à aucune de ces caractéristiques.

Il tourne la tête.

– Je suis perdu.

S'agit-il d'un psychopathe adepte des chaînettes mystérieuses ? D'un désaxé immatriculé par l'institution psychiatrique qui le prend en charge ? Je ne saurais dire lequel des deux profils caractérise mon passager, mais dans tous les cas, un trouble psychiatrique entre vraisemblablement en ligne de compte.

Mes besoins malsains s'agglutinent à lui comme des sangsues, insatiables.

– Je ne suis pas du genre émotif.

– Y compris lorsque l'on éveille vos instincts naturels de survie ?

– Surtout.

J'esquisse un bref sourire en réponse à son hébétude.

– Il paraît que j'ai un pet au casque, monsieur le cartésien.

– Émile. Appelez-moi Émile.

– OK, Émile.

Je réprime un sourire moqueur.

– Un pet au casque..., répète-t-il, distant, comme s'il s'efforçait de comprendre le sens de l'expression.

C'est en l'observant méditer, après quatre tours de rond-point, que je choisis d'emprunter la direction pointée par le panneau de la troisième sortie.

Celle qui mène chez moi.

OceanofPDF.com

2

Après vingt minutes ponctuées par le cliquetis occasionnel de mes clignotants et le vrombissement du moteur, les mains toujours nouées entre ses jambes et le visage orienté vers sa vitre, il déclare :

– Je n'ai pas envie de vous tuer...

Ce sont les seuls mots qu'il prononce jusqu'à ce que les roues du véhicule s'aventurent dans l'allée donnant sur ma villa. Un vaste bâtiment situé au bord d'une route relativement isolée et bordée tout du long par une forêt.

– ... Madleen Stevens.

Dans un sursaut, j'enfonce la pédale de frein, lâche la boîte de vitesse, le volant avec, la voiture cale et nos regards s'accrochent malgré les soubresauts subis par la Mini. Le petit malin cligne des yeux, l'innocence incarnée.

Un tueur à gages.

Les battements de mon cœur se déplacent de ma poitrine à mes tempes tandis que mon taux d'hormones grimpe en flèche. L'anarchie règne sous ma peau, audacieux mélange de plaisir, d'appréhension, de défi et de muscles bandés.

– Comment...

Je laisse ma phrase en suspens à la vue de ma carte d'identité, coincée entre le pouce et l'index qu'il agite devant moi. Une seconde s'écoule avant que je jette un œil sur la banquette arrière, là où la fermeture Éclair de mon sac *paraît* inviolée.

Ma tension subit une chute libre étourdissante.

Doué. Très doué, même ; mais pas tueur à gages. Ce genre de spécimen connaît les noms, prénoms, coordonnées, fréquentations, hobbies, marque de mouchoirs et moyenne de passages quotidiens sur le trône de ses cibles, grâce à des heures de recherches dûment menées, espionnage et informations livrées par l'employeur.

– Madleen Stevens, 23 ans, 1 m 70, originaire de Liberty. Loge au n°15 de la route 44, à Golden-City, dans l'État d'Iloa. Très bonne situation

financière. Métisse, d'origines norvégienne et martiniquaise.

Il brandit le passeport caché sous sa cuisse, puis le porte-clefs représentant la carte de l'île caribéenne initialement pendu à l'anse de mon sac à main.

– Pas mal. Je n'ai pas pour habitude de me faire surprendre.

Mon cœur cogne d'autant plus fort dans ma poitrine.

– Et maintenant ? m'informé-je.

Avantage pour la Mort, mais je suis tenace.

J'inspire l'air émoustillant du danger.

– Maintenant, je te connais, Madleen, déclare-t-il avec un sourire si grand qu'il n'en paraît que plus angélique. Je peux ?

Je hoche la tête et il se penche pour ranger mes affaires à leur place. Sitôt fait, je les récupère, descends de voiture, la contourne et l'accule contre la carrosserie. Du moins, je *compte* l'acculer, car l'homme a vite fait de mettre une certaine distance entre nous.

Sur le qui-vive, il m'adresse un regard acéré. Je prends la parole :

– Émile, alias E94-S, 1 m 90, environ mon âge, espace vital de grande ampleur, tueur aguerri ayant suivi un entraînement de pointe. Comporte quelques atypies mentales.

La tension qui conditionne la dureté des muscles de ses bras en dit long sur son état d'esprit. Il les maintient pressés contre son corps.

– J'ai 25 ans, Madleen Stevens, me corrige-t-il. Quant au reste, j'aimerais être en mesure de te le renseigner.

– Ta carte d'identité.

– Je n'en ai pas.

– Tes origines.

– Je les sais seulement françaises.

– Quelle est la véritable couleur de tes cheveux ?

Surpris, il fronce les sourcils.

– Madleen, pourquoi cette question étrange ?

– Tu as fait une coloration, ne me prends pas pour une bille. On ne naît pas avec ce coloris-là.

– Ah bon..., marmonne-t-il.

J'observe de plus près les racines de ses cheveux, dont la couleur est parfaitement identique à celle des longueurs et des pointes en tire-bouchon. Le comble : elles ne se contentent pas de s'étendre à sa barbe ou à ses sourcils, elles atteignent aussi bien ses cils que les poils de ses bras.

Déconcertée, j'entreprends d'infiltrer son espace vital afin de scruter ses cornées, à la recherche d'un film transparent dénonciateur de lentilles.

Le nez en l'air, j'avance autant qu'il recule.

– Pas de lentilles de contact ?

– De quoi ?

– Qui es-tu ?

– Tu en sais autant que moi, murmure-t-il, penaud.

Pourtant, les muscles qui saillent sous sa peau refusent de se détendre.

Les yeux plissés, j'actionne le verrouillage à distance de la Mini puis rejoins les élégantes colonnes de marbre de mon petit nid douillet. Je le sens me suivre. Non pas par le biais de sa chaleur corporelle – il se tient trop loin –, mais grâce à l'impression dérangeante que des yeux me sondent. Une sensation vécue tous les jours en tant que championne de boxe à la retraite, fille d'un petit acteur et d'une chanteuse renommée. Je ne doute pas que les journalistes disposent d'une option copier-coller toute prête afin de titrer efficacement les couvertures de magazines people. Madleen. Sept lettres autant traînées dans la boue que congratulées. Mais crachées ou scandées, elles ne cessent de conquérir de nouveaux esprits. Qu'il s'agisse de ceux d'adolescents hystériques, de pervers répugnants ou de vieux grincheux critiquant la société moderne.

– Mady ! Tu arrives au bon moment, les Séniles mènent salement les Vieillards du Canyon, m'annonce mon garde-maison en secouant la main.

Planté devant l'entrée, il se décale pour me laisser passer.

– Sérieux, Hau, je te paie pour quoi au juste ? râlé-je en essuyant mes bottines sur le paillason.

Au contraire de la plupart des célébrités de l'État, je ne possède pas de garde du corps. Mais un garde-maison, oui. Comme toute personnalité qui tient un tant soit peu à son capital – par les temps qui courent, il vaut mieux en embaucher. Mon salarié n'en est pas moins compétent qu'un garde du corps conventionnel.

En plus de posséder une longue chevelure ébène dont la soie invite à y glisser les doigts, Hauata est un type bien. Il a tout pour lui. À mes services depuis près de deux ans, le Tahitien âgé d'une trentaine d'années est purement et simplement devenu mon meilleur ami. Il s'agit de l'une des seules personnes qui me connaissent en réalité, qui me dissocient de la célébrité au QI d'huître piétinée.

Il me tend une bière entamée, payée avec *mes* sous et rafraîchie par le frigo de *ma* cuisine. Clairement, ce type a de la chance d'avoir obtenu une place de choix dans mon estime.

– Les Séniles vont renvoyer ces tocards en maison de retraite, moi j'te le dis ! m'écrié-je en levant la paume, prête à heurter la sienne.

– Un peu mon n've...

La seconde suivante, l'arme qu'il accroche en permanence à son ceinturon de fonction braque un point situé au-dessus de ma tête. Je devine qu'Émile a adopté une position identique. Tendue, je me glisse en ligne de mire et pivote sur 180°, les poings sur les hanches.

– Morte, tu ne seras plus si jolie, me menace Émile sans me regarder.

– C'est marrant parce que vous aussi, vous êtes plutôt pas mal vivants.

– Mady, vire de là, m'ordonne Hau.

– Tu es mon garde-maison. Je ne suis pas ma maison.

– Ouais, mais sans toi, plus de maison donc plus de taf. Et vu comme tu me paies, je ne vais pas te cacher que ça me désolerait. Alors tu vas gentiment te rapprocher de moi et appeler les flics pendant que je maîtrise ce petit enfoiré. Hein, gamin ?

– J'ai 25 ans, réplique Émile d'une voix égale, maître de l'arme qu'est son corps.

– Mon décès ne te ferait même pas verser une larmichette ? feins-je la tristesse sans quitter Émile des yeux.

– Si, ricane-t-il. En revendant ma Porsche pour payer mes crédits.

Porsche qu'il n'a jamais eue.

À en juger par l'expression du possible psychopathe, ma piètre tentative d'allègement atmosphérique est infructueuse. La réverbération de la lumière du porche dans ses iris froids, assassins, me procure une flopée de frissons sensationnels.

– Sans déconner, Mady, tu l'as trouvé où celui-là ? se plaint Hau, statufié dans sa position de tir. Tu ne peux pas te dégoter un mec normal, pour une fois ? Avec un tee-shirt tout propre, tout beau, tout cher, et le petit col repassé qui dépasse du pull ? C'est quoi tout ce sang, bordel ? T'as quand même pas cru que c'était de la sauce barbecue ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai dégoté, c'est lui qui m'a trouvée sur la route, me défends-je en haussant les épaules. Mais il est canon, non ?

– « Flippant » serait plus approprié.

Les prunelles d'Émile naviguent entre Hau et moi, avant de transmettre leur désarroi à ses sourcils.

– Émile ? me hasardé-je.

– Je pourrais vous tuer. Pourtant, vous discutez. Pourquoi ne tires-tu pas ? Pourquoi te places-tu en ligne de mire ? Pourquoi ne me craignez-vous pas ?

L'agitation de sa poitrine souligne son incompréhension.

– Je ne tire pas sans raison, me devance Hau. Et puis, j'ai l'habitude de braquer les stocks d'adrénaline douteux de la demoiselle.

– Je ne suis pas un stock d'adrénaline, rétorque-t-il, ahuri.

– Mec, dans le cas contraire, elle ne t'aurait jamais invité chez elle. Tu serais sûrement recroquevillé au bord de la route à te demander comment un si petit bout de femme a pu te la faire à l'envers.

Ses deux disques d'or me scannent de la tête aux pieds, avec une lenteur et une minutie si poussées que mes joues rosissent.

– Je ne décèle aucune malformation chez elle.

– C'est une manière de me draguer ?

Hau pouffe, malgré sa tension.

– Tu n'es pas un simple bout de femme, conclut-il. Je ne te comprends pas. Je ne vous comprends pas. À vrai dire, votre comportement échappe à tout bon sens.

Sa détresse m'empêche de joindre mes rires à ceux de Hau. Il ressent des émotions. *Piste du psychopathe en cavale : éliminée.* Ne reste plus que celle du déséquilibré interné en psychiatrie.

– Si tu me promets de ne pas faire de mal à Hauata, je serai ravie de t'accueillir chez moi, le temps que tu t'acclimates au monde réel.

Une interminable minute de silence joue avec les nerfs de mon meilleur ami. Se raccrochant à son arme comme à un doudou, il porte un intérêt vital au canon qui le vise. De mon côté, je jubile et je stresse. Mon envie primaire de tailler la route s'oppose à l'excitation que génère la dangerosité d'Émile. Sensations exquises, néanmoins entachées par le risque encouru.

Car je ne supporterais pas que Hau pâtisse de mes jeux mortels. Ni personne d'autre, d'ailleurs.

– Pourquoi ne tentez-vous pas de me tuer ? Pourquoi ne m'as-tu pas laissé recroquevillé, au bord de la route ?

Les interrogations confuses se répandent dans le hall, altérées par les commentaires du match télévisé. Ses iris vibreraient presque, tant elles

papillonnent d'un point à un autre, quand elles ne sont pas occupées à détailler nos visages interdits.

– Chéri, j'essaie parfois de me comprendre moi-même, articulé-je, à moitié hypnotisée par la façon dont sa respiration déséquilibre le rectangle d'argent sur son torse. Alors cesse de te faire des nœuds au cerveau et réponds à ma seule requête.

– Madleen, je m'appelle Émile. Pas « chéri », ni « monsieur le cartésien », réplique-t-il avec l'innocence d'un bambin, en faisant paradoxalement usage de sa voix d'homme mûr. Juste Émile.

– Nom de Dieu, souffle Hau. Ce type est encore plus barré que les autres...

– *Émile*, ma réponse ?

Il pince ses lèvres d'ange damné puis secoue la tête. Sa masse de boucles humides frétille, dispersant de minuscules gouttelettes autour de lui.

– C'est un piège, se méfie-t-il.

Je lève mes paumes en l'air.

– Je t'aurais bien titillé davantage, mais il se trouve que le plaisir se ternit lorsque la vie d'autrui entre en jeu. Je te laisse dix secondes pour trancher. Après quoi, je serai obligée de te catégoriser dans le camp « ennemi ». Crois-moi, il serait dommage d'en arriver là.

M'attendant à ce qu'il jauge Hau durant de pénibles secondes, l'homme porteur du sang de ses victimes me surprend une fois de plus. Il garde ses yeux rivés aux miens.

– Est-ce que tu chantes souvent, Madleen ?

Ma cage thoracique se bloque.

– Comment l'as-tu deviné, ce coup-ci ?

– Tu chantes beaucoup ?

Je prends un moment avant de répondre.

– Oui. Toute seule.

– J'apprécie ta voix.

Cette simple déclaration me porte un coup au cœur. Alors, comme s'il ne venait pas de mettre le doigt sur un point délicat, Émile range son arme dans l'une des poches de son jogging puis relève des yeux terrifiés.

– Qu'y a-t-il à dîner ?

3

Hau ne se laisse pas prendre au jeu. Il maintient sa cible en joue lorsqu'elle esquisse un pas vers l'entrée. Je ne peux pas le lui reprocher. La manière dont Émile le regarde, se contracte, respire et se met en mouvement, habille l'atmosphère d'une aura anxiogène. Le malaise du meurtrier est palpable.

– Je vais devenir fou si tu me braques à longueur de temps, avoue Émile, ennuyé. Je me sens tout nu.

– Pas tout à fait, le contredit Hau en tendant une main exigeante. À poil, mon grand.

L'homme aux cheveux bordeaux suit le regard de mon ami. Tous deux concentrent leur attention sur la bosse formée par le flingue dans la poche d'Émile. Ce dernier secoue la tête, je hoche la mienne. Alors, paupières closes, Émile se tourne vers Hauata et reste en apnée tout au long de sa reddition. Son attitude m'évoque celle d'un condamné sur le point de poser son petit cul musclé sur la chaise électrique. À la fin de la torture, désarmé, il rouvre des yeux étonnés. Des yeux *vivants*. Sa surprise est manifeste.

– Vous êtes défectueux, diagnostique-t-il.

Je frémis d'aise. Et, à cet instant précis, envoûtée par l'étrangeté du personnage, j'envisage sérieusement de passer un scanner. Histoire de m'assurer que mes lobes cérébraux sont correctement proportionnés.

– L'erreur est humaine, soupiré-je, à la fois soulagée et chargée comme une pile électrique. Allez, entre. Qu'y a-t-il à becter, Hau ?

Nous pénétrons dans le hall. L'espace donne sur un escalier bâti en arc de cercle, dont le sommet mène à l'unique étage. Transie de froid, mon premier réflexe est de sauter sur le thermostat. Justement, Émile éternue.

– Pizza quatre fromages, m'éclaire-t-il en accrochant les deux armes à sa ceinture. Du coup, on va être un peu justes...

– Tu aimes la pizza ?

Les prunelles d'Émile vont et viennent entre la décoration simpliste et nos mains, avant de s'arrêter sur mon visage.

– Je ne connais pas la *pizza*.

– Ne va pas me faire croire que les Français ne mangent pas de pizza ! s'exclame Hau, scandalisé.

– OK... On va commencer par refaire tes classiques, marmonné-je, suspicieuse.

Je conçois que l'on ne puisse pas aimer la pizza, mais qu'on ne la connaisse pas... Étant donné qu'Émile est d'origine française et foule le territoire américain, j'estime que ce plat à portée internationale doit faire partie de sa culture culinaire. Si l'on ajoute à cela la méconnaissance de son passé proche comme lointain et la façon dont il a analysé ma voiture, tout à l'heure, il se pourrait que sa mémoire soit endommagée.

Je trotte jusqu'à la cuisine noire et blanche suréquipée, glisse volontairement sur le carrelage en damier et m'agrippe aux bords de l'îlot central. En son centre, deux pizzas familiales attendent de se faire engloutir. Le temps de repérer l'ustensile chargé de couper nos parts, une conversation s'engage dans le hall.

– Tu manges quoi, d'habitude ? s'enquiert mon ami.

– Barres de céréales, poisson, œufs, légumes, poudre protéinée et vitaminée.

– Tu as oublié le hamburger.

– Non, Hauata, je n'ai rien oublié.

– Si, mec, insiste Hau. On ne peut pas vivre sans hamburger.

Je penche la tête et le profil d'Émile entre dans mon champ de vision.

– Je suis vivant, réplique-t-il en fronçant les sourcils.

– Bordel, raille le garde-maison, l'arête du nez pincée entre son pouce et son index. Et j'imagine que tu ne bois que de l'eau de source.

– Boissons énergisantes comprises.

– T'en fais pas...

La main que Hau prévoyait de poser sur son épaule rencontre un vide embarrassant quand Émile s'éloigne de quelques centimètres pour l'éviter.

– ... Avec Mady, nous allons refaire ton éducation gastronomique. Tu n'aimes pas qu'on t'approche, hein ? Émile, c'est ça ?

Hochement de tête.

– Quel type de jojo es-tu, au juste ?

– Je suis humain, pas jojo.

– Mouais.

Le silence qui s'ensuit est si lourd, que l'on entend la roulette écorcher le plateau sur lequel je coupe le dîner.

– Tu as regardé six fois mon tee-shirt, constate Émile. Sept, maintenant.

– J'essaie de t'accepter, annonce Hau en toute honnêteté. Ma patronne timbrée l'a fait et je vis dans sa baraque, mais..., hésite-t-il en secouant la tête, impossible d'éviter de me questionner à propos de ton look de mort-vivant.

– J'ai...

– Hop hop hop ! l'interrompt-il en levant une paume. Je ne veux pas savoir.

– Mais tu ne serais pas complice de...

– Tututut !

– D'accord. Pourquoi Madleen n'y porte-t-elle pas autant d'intérêt ?

– Parce que si je te jugeais, je serais probablement la pire des hypocrites, intervient-je en m'appuyant contre l'encadrement de la cuisine.

Seul le garde-maison se laisse surprendre par mon intervention surprise.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Tu ne meurs pas de faim ? Moi, si.

Je regagne la cuisine plus vite que mon ombre, fuyant comme la peste le jet d'émotions nocives que déclenche la remontée de sombres souvenirs.

Je m'efforce de m'occuper l'esprit en ajustant les couverts puis en aplanissant ma tenue à l'aide de gestes si nerveux que mon désarroi n'échapperait à personne. Mais alors que je m'escrime à séparer le fromage unissant deux parts, la pointe triangulaire de l'une d'elles se presse entre mes lèvres. Surprise, mes fantômes s'enterrent et je lève les yeux. L'intensité déstabilisante de deux disques dorés me raccroche à la réalité.

– Mange.

Il s'est positionné de manière que Hauata reste dans son angle de vue et que les couteaux de cuisine soient à portée de main.

– Ne te laisse pas mourir de faim, poursuit-il.

Je cligne des yeux, les baisse afin d'inspecter mon corps qui semble pour la première fois renvoyer l'image d'une maigreur alarmante. Hau éclate de rire.

– Tu *meurs* de faim, répète ce dernier.

– Oh. OK, soupiré-je. C'est une expression, Émile. J'ai faim, certes, mais pas au point de dépérir. Assieds-toi.

Il fronce les sourcils, mais obéit. De son côté, Hau éloigne les armes blanches du danger. Son initiative lui vaut un regard pénétrant.

Mon garde-maison s'assoit à côté de moi, en diagonale de notre invité.

– Une expression ?

Émile accroche ses mains au bord du tabouret de bar. Je devine sans mal que cette précaution lui permet de lutter contre l'irrésistible envie de saisir l'objet contondant qu'il zeyeute depuis sa place.

– Une caractéristique linguistique, renseigné-je.

– J'ai déjà été sur le point de mourir de faim. Je ne trouve pas cette expression maligne.

– Tu vis dans la rue ? l'interroge Hau en se servant généreusement.

Un ventre grogne. Émile observe Hauata avaler une part. Je pousse un morceau sous le nez du meurtrier, qui se désintéresse instantanément du plat du garde-maison pour attaquer le sien.

– Non, répond-il à Hau.

Émile se fige à la seconde où la pizza effleure ses papilles.

– Ça change de la salade composée, hein ? raille le Tahitien.

L'homme taché de sang hoche la tête.

– De la pizza ?

– De la pizza, confirme mon ami.

– C'est bon.

Il analyse sa composition du bout des doigts et examine le goût qui conquiert sa langue tristement vierge de bonne bouffe bien grasse.

– Tu fais donc partie d'une organisation pas très catholique, investigate Hau en lorgnant la chaîne argentée.

– Pourquoi dis-tu cela ?

Alors que j'entame tout juste l'ingestion du huitième de ma part, Émile reluke déjà la seconde pizza.

– Sers-toi.

L'invité me contemple, ahuri.

– Vraiment ?

– Si je te le dis.

Il se jette – c'est le terme – sur une portion modeste.

– Plus, l'enjoins-je.

Émile m'offre un sourire si large, et si sincère, que j'en oublie de mâcher mon morceau.

– Merci, Madleen.

– À quoi es-tu rattaché, alors ? persiste mon garde-maison.

– Au...

Je tousse, tends maladroitement la main vers le pichet d'eau. Émile me sert un verre qu'il glisse entre mes doigts.

– Au Centre, réponds-je à la place du meurtrier attentionné. Merci.

– Un centre ? De détention ? Tu étais en prison ? tente de rebondir Hau.

– Non.

– Eh bah ! J'aurais mis ma main à couper que tu croupissais derrière les barreaux...

Émile se raidit.

– Comment le sais-tu ?

Hau et moi échangeons un regard suspicieux.

Un hôpital-prison.

Ces établissements dispensent des soins prescrits par un psychiatre. Je ne connais pas leur fonctionnement, mais l'idée qu'on y immatricule les patients ne me semble pas impossible. Ces bâtiments doivent certainement être implantés à l'écart, au cas où les détenus souffrant d'importants troubles psychiatriques succombent à l'appel du sang. La localisation, en bordure de forêt, corrobore mon hypothèse. Et puis, cela colle avec la vague description faite de son « logement » et ses lacunes au niveau des expressions de la langue. Car je doute qu'un environnement peuplé de zombies shootés aux neuroleptiques ait pu contribuer à l'enrichissement de son vocabulaire.

– Pourtant, tu n'es pas recherché, affirmé-je. En tout cas, pas officiellement.

Je jette un œil sur mon smartphone, qui m'informe des flashes infos par le biais d'une application réputée. Aucune notification. Des alertes publiques auraient pourtant dû être lancées depuis un bail. Surtout pour quelqu'un comme lui.

– Depuis quand t'es-tu échappé ? le questionné-je.

– Cet après-midi.

– À la base, je ne voulais pas en connaître plus, mais j'aime autant savoir à qui j'ai affaire...

Il dépose son reste de pizza pour croiser les mains devant son visage.

– T'es un genre de *serial killer* ?

– *Serial killer* ?

– Tu tues des gens à la chaîne ?

– Non. Enfin...

Émile étouffe un hurlement. Ses mains s'empressent de presser sa tête, comme si ses doigts avaient pour mission divine de la réduire en bouillie. D'épais tendons saillent sous sa peau, ses membres se mettent à trembler. Puis, sans crier gare, ses avant-bras cèdent et son front heurte le plan de travail. Le choc transporte la vibration le long des murs, des tabourets et du sol.

– Je doute qu'un paracétamol suffise à le soulager, marmonne Hau.

Ce type a beau connaître des moments d'accalmie, il n'en demeure pas moins dangereux. Le sang de trois personnes tache actuellement son tee-shirt. Peut-être appartient-il à des monstres, peut-être pas ; mais les faits sont là : c'est un assassin. Je n'ai jamais cautionné les meurtres. En revanche, sa capacité à pimenter le jeu auquel la Mort et moi nous livrons me fait sauvagement de l'œil.

Un jeu grisant. Malsain, mais indispensable.

Je repose calmement ma part sur l'îlot central puis observe l'inconnu se remettre de sa crise. Peu à peu, ses doigts se décrispent autour de ses cheveux, sa respiration s'améliore, ses gémissements faiblissent.

– Que s'est-il passé ? m'enquiers-je, ébahie.

Hauata et moi aurions pu remettre en question la véracité de la scène, tant Émile paraît rétabli. Seule une mèche glisse sur son front, signifiant que oui, en effet, il y a deux secondes à peine, cet homme prenait bel et bien sa boîte crânienne pour une coquille d'œuf de laquelle il fallait absolument extraire le jaune.

En partie dissimulée sous un rideau de boucles humides, une tache cramoisie pousse sur son front, attestant de la violence du choc. Elle fonce, enfle à vue d'œil, si bien que l'hématome atteint bientôt des proportions inquiétantes. On dirait qu'un marteau vient de percuter sa chair.

Je baisse les yeux sur l'îlot poissé de gouttelettes vermeilles.

– Je n'en ai aucune idée..., souffle-t-il. C'est comme si une bombe venait d'exploser ma cervelle.

Les doigts du garde-maison pianotent sur le meuble.

– Il se fout de notre gueule, murmure Hau.

Émile fronce les sourcils.

– Non. Je vis dans...

La scène se répète. Au lieu de le laisser se fracasser le crâne une seconde fois, j'ai le réflexe idiot de glisser une main en dessous et d'assister à

l'écrasement instantané de mes doigts. Mes jurons se mêlent à ses gémissements, tandis qu'il roule sa tête sur mes membres blessés, tel un possédé qui tente de se soustraire à une entité supérieure diabolique.

Hau me tire en arrière. Je me dégage de son étreinte à l'aide d'une rotation des épaules. Il me rattrape malgré tout par le coude.

– OK, Mady, on a bien rigolé. Maintenant, ça dégage.

– Non, décrété-je, les yeux vissés sur l'homme qui se remet tout juste d'une nouvelle explosion de mines mentales. Il ne bouge pas d'ici.

– Écoute, c'est un malade. Hé ! C'est. Un. Malade, répète-t-il en forçant mon visage à s'orienter vers le sien. Le gars refuse de retourner à l'asile, ça crève les yeux. Peut-être... je ne sais pas, qu'il s'agit d'un ex-militaire traumatisé ou d'un ancien gugusse de la CIA qu'on a préféré enfermer pour éviter de causer des ennuis ? On n'a pas les épaules pour gérer ça !

– Pas con. Mais il reste ici.

– Mady, il est cinglé !

– Justement.

De quoi élever le niveau « intermédiaire » du jeu mortel à celui d'« expert ».

Hauata se pince l'arête du nez.

– Bordel, Madleen..., jure-t-il en s'emparant d'un sachet de glace pioché dans le freezer.

– Sois gentil avec ton nouveau coloc'.

Mon sourire narquois ne trouve aucun écho chez lui. Hauata se borne à envelopper la glace dans un torchon propre et à saucissonner mes doigts avec. Ses longs cheveux glissent sur ma peau tandis qu'il s'évertue à garder son calme. Hauata est un homme génétiquement zen. J'ai élaboré cette hypothèse depuis le jour où j'ai compris que les hurlements, grands gestes des bras et rougeurs de rigueur lors d'émportements basiques lui sont étrangers. Tenter de le faire sortir de ses gonds devrait constituer une discipline olympique.

– Il a promis de se tenir à carreau. En tout cas, il l'a sous-entendu, rectifié-je en me remémorant le fil des événements.

– Oh, s'il a promis, grince-t-il entre ses dents, à la fois concentré sur le bandage et sur la menace extérieure.

– Je suis une grande fille, tu sais.

– Non, Mady. Les adultes ont conscience de leur vulnérabilité.

Émile nous observe avec autant d'attention que le set de couteaux positionné à plusieurs mètres de lui. Deux gouttes de sang glissent sur son front, empruntent son espace inter-sourcilier, longent son nez aquilin, se rejoignent puis meurent, subitement effacées par le dos sa main. Une tache de plus.

À ce stade, je suis désormais persuadée qu'Émile a été interné en hôpital-prison. Parmi des meurtriers que la justice n'a pu se résoudre à transférer en prison ordinaire, leurs pathologies expliquant le ou les drames.

Mais je me contrefous de savoir où se trouve ce bâtiment. Si je signalais la cachette d'Émile, on chercherait à le récupérer et on me priverait de mon pion en platine, de mon niveau expert. Et vu qu'aucune alerte médiatique n'a été lancée à son sujet, je présume que son cas est assez préoccupant pour que l'on refuse d'effrayer la population.

Cet individu est une perle rare. Un beau défi lancé à la Mort.

– Suis-moi, Émile.

La vérité, Hau, c'est que je serai invincible aussi longtemps que la Mort sera tenue en échec.

4

– Envisages-tu de me tuer, Madleen ?

Émile me laisse passer devant lui. Élémentaire. Il est ainsi certain de pouvoir anticiper de potentielles tentatives d'assassinat, ou je ne sais quels autres procédés barbares auxquels il a déjà dû être confronté.

Je pose un pied sur la dernière marche de l'escalier et m'aventure dans le couloir aux six chambres. Ses pas, aussi bruyants que l'atterrissage d'une plume, me donnent l'illusion de déambuler seule. J'ose de temps en temps jeter un œil par-dessus mon épaule afin de m'assurer qu'il n'envisage pas de m'embrocher avec le trident suspendu au mur – car oui, la Mort est parfois mauvaise joueuse. Émile me transperce bel et bien, mais uniquement par le biais de ses iris, à demi mangés par les quelques boucles qui tombent devant ses yeux. Sa démarche rappelle celle d'un animal aux aguets, prêt à bondir sur la première menace venue. Je le suspecte d'ailleurs d'espionner les mouvements de Hau, lui qui le surveille depuis le rez-de-chaussée.

Je m'arrête au niveau de ma chambre.

– Non. Je ne tue pas.

Je ne tuerai plus jamais.

Un frisson longe ma colonne vertébrale, mes côtes, puis chaque artère, veine et vaisseau responsables de la pénible circulation de mon sang.

Je me décale pour le laisser pénétrer dans mon antre et prends la direction de la salle de bains attenante.

– Apprécies-tu les mouches ?

Si j'aime les mouches ? Si *moi* j'aime les mouches ? J'ai toujours été persuadée que ces emmerdeuses étaient l'œuvre du Malin.

– Pas du tout.

Soudain, l'air siffle. Mes réflexes d'autodéfense me poussent à me retourner. Je m'apprête à neutraliser le bras d'Émile, quand il se fige à quelques centimètres de mon front. Tous les deux statufiés dans des positions atypiques : lui, un pied en avant, le bras levé et une tapette à

mouches en main ; et moi, prête à agripper son poignet, les yeux rivés sur son visage concentré.

Les mots « mouche » et « tapette » s'emboîtent alors dans mon esprit.

– Ne me dis pas que tu as vu l'une de ces satanées mouches ! m'exaspéré-je en tendant l'oreille. C'est à croire qu'elles se liguent pour me rendre dingue !

Il bat lentement des cils, toujours armé de ma tapette jaune canari. Cette chambre est assez éclairée par les lampadaires qui bordent la route, la nuit, pour que des mouches volettent aux alentours des fenêtres.

– Ses bourdonnements vont m'empêcher de dormir, c'est insupportable ! tenté-je de justifier ma crise de nerfs.

Désemparé, il me donne la subite impression d'avoir été téléporté sur le plateau de *Going for Gold*¹, tant le désir de me trouver une solution semble suinter par tous ses pores.

Il abaisse son bras.

– Veux-tu que je te couvre les oreilles, pendant ton sommeil ?

Sa proposition transpire d'une telle innocence, que j'éprouverais presque du remords à l'idée de la lui refuser.

– De quelle planète viens-tu ? murmuré-je.

– De la Terre, répond-il comme s'il s'adressait à une demeurée. Tout comme toi, je suis amniote, vertébré, bipède, mammifère et mon caryotype comporte quarante-six chromosomes. En revanche, je suis un humain honnête.

– Où veux-tu en venir ?

– Tu tues, ces cadavres sont récents.

Il m'expose l'arme du crime, parsemée d'ailes déchiquetées et de corps d'insectes spécialisés dans le bourdonnement nocturne.

Je croise les bras.

– Parce que tu ne tues pas d'insectes, toi ?

– D'ordinaire, je ne tue que des humains.

Je me mords la lèvre, tâchant de retenir le fou rire motivé par l'absurdité de sa réponse.

– J'aurais dû préciser, très peu pour moi : je ne tue plus d'*humains*.

– Oh. D'accord.

Émile repose l'instrument de mort sur ma commode. Alors, enfin, il lève le nez pour explorer ma chambre de bourge du regard. Moquette saumon, lustre, rideau, édredon et accessoires de la même gamme de couleur.

Meubles en bois de hêtre. À l'instar du grand lit, de la poutre apparente et des plinthes lustrées. Un décor de magazine.

Me gardant de toute évidence à l'œil, il ne s'étonne pas d'entendre le grincement d'une poignée.

– La CIA t'évoque-t-elle quelque chose ? lui demandé-je en m'aventurant dans la salle de bains vert céladon, pleine de marbre et d'équipements designs.

– Cela devrait être le cas ?

Une réponse chuchotée à un ou deux millimètres de mon oreille. Je sursaute. La boîte que je m'efforçais d'attraper sur la pointe des pieds tange, mais n'échappe pas à son extraordinaire agilité, qui lui permet de la rattraper au vol. Serviable, Émile range le surplus de compresses à sa place. Je referme la pharmacie en maudissant silencieusement l'expropriétaire pour l'avoir fixée si haut.

– Tu es très discret.

Un sourire étire le coin de ses lèvres.

– Merci, Madleen.

Troublée, je détourne le regard, me baisse pour attraper le miroir, l'accroche au-dessus du lavabo et étale le matériel sur les rebords, sans jamais faire usage de ma main gauche bandée. Cette succession d'actions mécaniques m'octroie le luxe d'ignorer le reflet qui s'active devant moi.

Je me retourne pour soigner son front. Émile recule d'un bon pas.

– Souhaites-tu voir la composition du produit ?

– Je suis désolé, s'excuse-t-il en posant les yeux sur ma main blessée.

– Ce n'est rien.

– N'est-ce pas douloureux ?

– Peu importe.

Il fronce les sourcils. Vu le nombre de fractures, luxations, hémorragies et autres réjouissances médicales que je compte à mon actif, sans une larme ou une plainte pour les souligner, ce n'est certainement pas un petit coup de boule sur les doigts qui rompra la tradition.

Durant ma brève remémoration, Émile relève les boucles qui trempent dans son sang, tamponne la plaie, la nettoie et la panse. Seul.

– La douche est juste derrière.

Alors que je m'affaire à ranger le matériel, un coup d'œil furtif dans le miroir me renseigne sur le bruit de froissement qui suit ma proposition. Émile s'apprête à retirer son boxer, qui rejoindra le chemin de son tee-shirt

et de son pantalon dans les secondes à venir. Ou plutôt millisecondes, car le voilà déjà nu.

– Comment cela fonction...

Je décroche le miroir, l'adosse au bas du mur et enferme l'exhibitionniste dans la pièce avant d'avoir entendu la fin de sa phrase.

– Règle la température avec les flèches puis appuie sur le bouton vert, lui indiqué-je derrière la porte.

L'eau coule, je libère mon souffle. Ma dernière aventure remonte à la semaine dernière, dans une boîte de nuit prisee par la Jet-set de Golden-City. J'avais fait en sorte d'attirer l'attention du mafioso responsable du coup de feu assourdi par la musique latine. Le malheureux qui avait monté les marches, une demi-heure plus tôt, n'avait jamais refait surface. En revanche, les deux types qui l'accompagnaient s'étaient fait un plaisir d'apporter une nouvelle proie au méchant loup. Ça m'excitait. Des types qui me faisaient du rentre-dedans, il en grouillait, mais ceux qui avaient la carrure de participer à mon jeu mortel n'étaient pas si nombreux. Lui, il le pouvait. Je l'ai conduit ici même, aux alentours des 5 heures du matin. Il respirait fort, sa poigne trop ferme m'étreignait avec la dangerosité d'un flingue pressé contre ma tempe. Il avait tenté de conclure l'affaire dans la boîte, mais le fait est que je ne couche jamais en dehors de mon domicile. Jamais hors de l'atmosphère sombre et sécurisante de ma chambre. Alors, dans la pénombre la plus totale, j'ai fusionné avec le danger.

Mes derniers bleus s'estompent encore.

C'est à chaque fois le même scénario. Exactement le même, depuis mon adolescence. Ainsi, malgré mes quelques conquêtes, j'ai toujours été incapable de voir quelqu'un nu et de me dévoiler moi-même dans mon plus simple appareil.

Encore aujourd'hui, je ne me l'explique pas.

Je déglutis, figée devant la salle de bains. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je me sens comme une souris rescapée des griffes d'un chat.

Si mon rapport à la nudité reste un mystère, je connais la raison pour laquelle mon intérêt ne se porte que sur un seul type d'individu : mûr, infecte, infâme, répugnant. Des dangers. Pourtant, le sang qui poisse leurs mains me révolse autant que leurs idéaux inhumains. Mais je n'ai pas le droit de les juger, car nous appartenons à la même espèce.

Nous sommes des *monstres*.

Ce genre de relation, c'est ma destinée.

C'est tout ce que tu mérites, confirme la voix de Wilfried dans ma tête.

Je me pince l'intérieur du poignet si fort, que mes ongles y creusent deux vallées sinueuses. Il suffit que je me concentre suffisamment sur les plaies causées par mon pouce et mon index pour placer ma douleur physique au premier plan. Peu à peu, des picotements se manifestent, laissant place à une nuée de piqûres insupportables. C'est seulement à ce stade de sensations, lorsque la douleur me rapatrie de force sur Terre, que la voix de Wilfried s'enterre et que mes doigts peuvent se retirer.

Je rabats ma manche sur les dizaines de demi-cercles plus ou moins cicatrisés et gonfle mes poumons en gagnant mon bureau. Là où mon carnet rose, tapissé d'une armée de Violetta² chantantes, dansantes et riantes trône entre un agenda électronique et un pot à crayons. Un camouflage. Piètre, certes ; il n'empêche qu'aucun fouineur n'aura l'idée de soupçonner l'existence des écrits malsains qui souillent ces innocentes pages mauves. Et si c'était le cas, eh bien, vu l'image que la presse renvoie déjà de moi, ça n'étonnerait probablement plus grand-monde.

Équipée du stylo assorti, je couche à l'encre rose mes exploits quotidiens :

10/11/2019 :

- Confrontation avec un tueur déséquilibré

- Hébergement dudit tueur

Risques encourus : 8/10

La soudaine vibration qu'émet l'un de mes téléphones brise ma concentration. Je retire le professionnel de ma poche. Son historique n'est ni plus ni moins qu'un annuaire de photographes, journalistes et publicitaires, tant le nombre d'appels manqués et SMS non lus est important. Ce qui, en réalité, n'est pas pour me déplaire. En dehors de mon statut d'influenceuse sur les réseaux, ces appels constituent ma principale source de revenus.

Je me frotte le front en balayant la dizaine d'appels manqués du regard avant de jeter un œil au second téléphone, le personnel.

Le premier correspondant est Hauata :

** Au fait, t'as intérêt à soigner correctement tes doigts ou j'appelle un toubib.*

Je n'ai pas fait d'études de médecine – loin de là – mais mon passif de patiente chevronnée laisse à penser qu'il ne s'agit pas de fractures. Malgré leur gonflement spectaculaire, mes doigts se mobilisent facilement.

À : Hauata

** Relaxe, ce ne sont que des entorses.*

Le blanc qui s'ensuit traduit sa méfiance. Faire confiance à l'épaisseur de mon dossier médical ou me traîner de force à l'hosto ?

De : Hauata

** Garde quand même de la glace dessus.*

À : Hauata

** Collée serrée*

Message envoyé avec le smiley d'un cocotier.

Aucun smiley ni aucune pique taquine ne me parvient en retour.

Je passe au second correspondant. À la vue du nom affiché sur l'écran, je me masse les paupières.

Leeroy Smith. Surnommé « La Razzia » ou « Lily », pour les intimes. Cinquante-deux meurtres à son actif. Depuis sa dernière atrocité, le *serial killer* a radicalement changé d'apparence. Sans doute est-ce parce qu'une récompense de 200 000 dollars plane sur sa tête...

« Mort ou vivant », précise le chef de la police.

Je dois bien avouer que ma bonne entente avec ce type constitue l'un des plus gros points d'interrogation de mon existence. Leeroy me sidère. Leeroy me révulse. La libre circulation de ce monstre en puissance est inacceptable.

Mais... qui se ressemble s'assemble, comme on dit.

– Lily.

– Mad', j'ai besoin que tu viennes payer mon amende.

Je me pince l'arête du nez. Bien heureusement pour lui, depuis que nous nous connaissons, je n'ai pas entendu dire que La Razzia avait repris du métier.

– Qu'as-tu encore fait ?

– Vol à l'étalage.

– Sérieusement ?

Un tintamarre de fond parasite la communication.

– J'avais envie d'une tablette pour mater des séries, un magasin était sur ma route, tu devines la suite. Une seconde.

Un frottement indique le positionnement de sa main sur le combiné.

– Qu'est-ce qu'il a le poulet ? l'entends-je gueuler. Il a les boules de me voir lui fausser compagnie ?

– Retiens-moi, Matt, ou je vais dégommer ce petit enculé ! hurle une voix d'homme lointaine.

Des crissements de chaises et cliquetis de menottes se mêlent aux rires de Leeroy.

– Ouais c'est ça, Matty, retiens-le ! s'esclaffe l'insolent.

– Merde, Lily ! T'étais censé rester incognito !

Les beuglements du flic s'intensifient.

– Relaxe, je leur ai refilé de faux papiers, chuchote-t-il.

– Ne m'implique pas dans tes conneries ! Combien de fois faudra-t-il que je te répète que personne ne doit découvrir que nous sommes en contact ?

– Ouais, ouais, je sais tout ça.

– Tu sais tout ça, répété-je amèrement. Je te fais le virement et tu te débrouilles avec le reste.

– Tu gères, Mad'.

– Combien ?

– 400.

Je raccroche.

C'est sûr qu'elle « gère, Mad' », chaque fois qu'elle accepte de jouer les tampons entre son incoercible besoin de provoquer les forces de l'ordre et les barreaux qui lui pendent au nez ! m'enflammé-je intérieurement, en me connectant à mon compte en banque pour lui transférer ladite somme.

J'en ai fait des erreurs. Je ne prétends pas me pavaner avec une auréole sur la tête, mais je n'accepterai jamais que l'on trahisse la discrétion de nos amis communs. Auquel cas les flics recevront une fiche de renseignements détaillée sur La Razzia. Âge, taille, pointure, caractéristiques physiques, adresse, numéro de téléphone et nom du Dobermann y seront précisés. Il n'aura plus aucun secret pour la justice.

En pivotant sur moi-même pour récupérer mon sac à main, mon corps se heurte au torse luisant d'Émile. Je relève aussitôt la tête, mue par la nécessité d'empêcher l'exploration du bas, qui doit sans doute être aussi nu.

– Comment stopper l'écoulement d'eau ?

Je ferme les yeux.

– Mady ! Je vais me pieuter ! m'informe Hau à travers la porte. Les Séniles ont remporté le match haut la main ! Entre nous, on ne pouvait même plus parler de match, c'était clairement une exécution !

Je déglutis au mieux ma terreur.

– OK, cool ! Bonne nuit !

Il marque une pause. Je recroqueville mes doigts.

– Tu sais où me trouver en cas d'urgence, hein ?

– Ouais, t'inquiète !

– Mouais..., l'entends-je marmonner.

Je patiente le temps que le bruit de ses pas s'affaiblisse, avant de les entendre s'intensifier et s'arrêter une nouvelle fois devant la chambre.

– Je gère, Hau !

– Qu'est-ce qu'il fait, là ? Il se douche ?

Je lève une main dans le but de museler les lèvres du tentateur, mais mes doigts n'effleurent que l'inconsistance du vide. Émile s'est écarté. À défaut de le toucher, je pose un index tremblant sur ma bouche, l'invitant au silence.

– Il prend sa douche, oui !

– OK. Bonne nuit...

Le claquement de la chambre voisine me déleste d'un poids qui n'a que peu d'incidence sur mon état de nervosité.

– Pourquoi as-tu menti ?

– Pour le bien de tous.

– As-tu sommeil ?

– Pas spécialement.

– Alors pourquoi gardes-tu les yeux fermés ?

– Le serpent voit du pays.

J'appuie l'expression de guillemets.

La situation est ridicule. Pourquoi un individu sensible au sex-appeal d'un autre réagirait-il de la sorte ? Je ressens l'envie de dévorer ce gigantesque bonbon pour adulte des yeux, je n'ai aucun doute là-dessus, mais, je ne sais pas... je ne comprends pas. Quelque chose supplante mes pulsions de voyeuse.

– Aurais-tu une feuille de papier et un stylo à me prêter ?

– Je ne te prêterai rien tant que tu seras nu comme un ver, insisté-je.

– En quoi est-ce un problème ?

– L'exhibition en dehors du cadre de l'intimité pose problème. Tu vas donc remballer tes pecs illico et, ensuite, *seulement ensuite*, nous pourrons discuter papier, gomme, crayon, vêtements, chambre d'ami et même politique, si tu le souhaites.

Un flottement s'éternise.

– D'accord.

Je descends récupérer mon sac, enfile un pyjama et remonte les marches quatre à quatre pour frapper à la chambre de Hau. L'intéressé m'ouvre aussitôt, les cheveux en bataille et l'arme prête à dégainer sa première balle de plomb.

– Du calme, je t'emprunte juste quelques fringues pour Émile.

Je me glisse dans la pénombre pour accéder à l'armoire.

– Je te les rendrai demain, chuchoté-je, les bras encombrés par trois tee-shirts, boxers et pantalons. Bonne nuit.

– Bonne nuit, baragouine-t-il, ensommeillé.

– Verrouille la porte, Hau.

– Fais pareil, marmonne-t-il.

Le cliquetis de la serrure retentit derrière moi.

De retour dans la chambre, je pose une main sur ma bouche, hilare. Émile a enroulé une serviette autour de sa taille, une autre en travers de son torse, une troisième à l'horizontale et deux autres le long de ses jambes.

– Tiens, enfile ça.

– Merci.

– Hop, hop, hop ! m'exclamé-je en le voyant se déshabiller.

– Oh.

Il disparaît dans la salle de bains et en ressort habillé. Tee-shirt et pantalon de jogging noirs ne m'ont jamais paru aussi stylisés que portés par cet homme singulier. Sa chevelure ardente et ses yeux flamboyants semblent brûler sur le solide amas de charbon que forme son corps enveloppé de tissu ténébreux.

– Cette tenue pose-t-elle problème ?

– Non, non.

– Serait-il possible d'avoir une feuille de papier et un stylo ?

– Ah oui, c'est vrai.

Je récolte le matériel, lui fais signe de me suivre dans la chambre opposée et d'emporter les vêtements de Hau avec lui. Il pose les fringues sur la commode. À en juger par la façon dont il se positionne à l'angle de la

pièce, la sortie bien en vue, je le soupçonne de se préparer à l'éventualité d'une complication.

J'abandonne sa feuille et son stylo sur le bureau.

– Voici ta chambre. Demain, j'ai rendez-vous de bonne heure, alors si tu souhaites prendre un petit-déjeuner, tu devras régler ton réveil à 6 heures. Tu as une douche derrière cette porte, un peignoir, des serviettes, des gants de bain et du rangement. J'irai t'acheter des vêtements. Et puis, qu'est-ce que j'oublie... ? Oh. Oui. Très important.

Il délaisse l'observation du lustre pour soutenir mon regard.

– Je ne veux pas que tu restes dans le même bâtiment que Hauata pendant mon absence. Tu seras de sortie toute la matinée. À 7 heures tapantes, tu te promèneras dehors ; et à midi pile, tu attendras devant le portail. *Capiche* ?

Il presse ses lèvres charnues l'une contre l'autre.

– Compris ? insisté-je.

Émile hoche une fois la tête.

– Un problème ?

– Je n'ai pas pour habitude de recevoir des ordres extérieurs, m'avoue-t-il. Je range cette information dans un coin de ma tête.

– Mais tu vas suivre les miens, et avec application. As-tu une montre ?

– Je sais me repérer en fonction du soleil.

– OK, j'ajoute la montre à la liste de courses. Des questions ?

– Oui : quand serons-nous dans le cadre de l'intimité ?

Je me crispe. Il est évident que cet extraterrestre n'a aucune idée du maniement subtil des rouages de la drague – si c'est bien de cela qu'il s'agit. Il a tout de même le mérite d'être honnête.

– Probablement jamais. Je te loge, je te verrai souvent, il vaut mieux que nous restions sagement en dehors.

Je fais volte-face, sans prendre la peine d'attendre une éventuelle repartie.

– Je ne ferai aucun mal à Hauata, tant qu'il ne cherchera pas à m'en faire. Je t'ai donné ma parole, Madleen.

Ma main s'immobilise sur la clenche. Lui tournant le dos, je me sers du miroitement du métal sur la poignée pour assurer mes arrières.

– Je l'espère bien, Émile.

Je tourne la tête, foudroyée par un éclair de lucidité.

– Sais-tu seulement ce que ces mots sous-entendent ? « Cadre de l'intimité » ?

– Non, mais s'ils te permettent de considérer la nudité autrement, ils ont le pouvoir d'atténuer mon dépaysement.

Cette fois, je fuis sans me retourner.

¹ *Going for Gold* est un jeu télévisé britannique diffusé entre 1987 et 1996. L'émission met en compétition des participants qui doivent répondre à des questions de culture générale pour remporter un prix.

² Violetta est le personnage principal de la série Disney du même nom, diffusée entre 2012 et 2015, mettant en scène une jeune fille qui découvre les arts de la scène dans sa nouvelle école.

OceanofPDF.com

Comme chaque semaine, j'ai entraînement.

Ma coach est intraitable sur le sujet. Linda K n'a cependant jamais eu besoin de me rappeler à l'ordre, le sport occupant une place prépondérante dans ma vie. Bien que je ne participe plus qu'en tant qu'élève à ses entraînements, la boxe demeure mon défouloir, mon havre de paix, ma dose régulière de risques. Tout de même, cette discipline blesse. Compétitions ou non, elle fracture, éclate, déchire. Combien de fois en suis-je sortie avec une lèvre éclatée, un coquard à l'œil ou une cheville foulée ?

Ce sport est fait pour moi.

Je libère de nouvelles vocalises, englouties par le torrent brûlant de la douche. Parfois, je me demande comment les centaines de milliers – millions ? – de vitres que compte l'État d'Illoa résistent à mes performances d'apprentie Castafiore¹. Je ne pourrai toutefois pas me résoudre à chanter moins intensément, compte tenu des prouesses artistiques de ma mère. Elle possédait le genre d'organe capable d'animer un opéra.

Sa voix conquérait les airs. Elle s'envolait si haut, si justement et puissamment, qu'elle parvenait à cueillir cette ultime note, l'apothéose d'un art dont elle seule avait le secret.

Mon point de vue est loin d'être objectif, mais je donnerais n'importe quoi pour l'écouter chanter une dernière fois. Le chant dans l'intimité de la douche, en grande partie emporté par les bruissements de l'eau, est l'unique parenthèse que je m'autorise encore pour entrer en communion avec elle.

Je ne le devrais pas. Non, pas du tout.

Ne l'évoque plus jamais en ma présence. Tu as perdu le privilège de la regretter depuis le jour où ta véritable nature a jailli des ténèbres, Madleen. Tu es un monstre. Entends-tu ? Un...

Avant, je me serais laissé tomber à genoux, j'aurais collé mon front contre mes cuisses et plaqué mes mains sur mes oreilles. Jusqu'à ce qu'il se calme. Ensuite, j'aurais chanté, jusqu'à ce qu'il murmure. Puis j'aurais confirmé chacune de ses accusations, jusqu'à ce qu'il se taise. Aujourd'hui,

la énième remarque de Wilfried s'évapore à l'aide d'un vif pincement de mon poignet.

Deux nouvelles cicatrices.

Il se tait.

Les gouttes de sang sont aussitôt balayées par le jet, routine aussi banale que la lecture d'un e-mail. Je tâche de profiter du reste de la douche, le moment le plus agréable de mes journées en dehors des têtes qu'il m'arrive de piquer dans la piscine du jardin. Honnêtement, je pense pouvoir faire ma vie dans un bain, tant l'immersion me fascine.

En sortant de la baignoire, je manque de chuter. Je ne me rends à l'évidence que lorsque ma main s'apprête à sécher mes aisselles avec un gel douche : j'ai mal dormi. Il n'a fallu qu'une soirée à l'homme qui loge dans la chambre voisine pour semer le trouble dans mon esprit. Oui, je chante. Non, je ne le crains pas comme je l'aurais dû. Oui, je me refuse à contempler une personne nue.

Comment fait-il pour mettre le doigt sur des points si sensibles ?

Ma tenue de sport sur le dos, je me baisse pour prendre le miroir et l'accrocher au-dessus du lavabo. Je ne m'y regarde qu'habillée et le plus succinctement possible. Cernes et mèches récalcitrantes sont corrigés, mon teint est illuminé, mes cils recourbés, mais la monstruosité n'est que masquée. Poser un tableau sur une brèche ne l'a jamais réparée. Tant qu'on ne règlera pas le problème de sa hideuse présence, elle menacera toujours de s'effondrer.

À défaut d'accrocher une œuvre d'art sur mon visage, je le badigeonne de coups de pinceau trompeurs.

Mais Wilfried et moi connaissons la vérité.

Je décroche le miroir en ménageant ma main. Hauata serait capable de me traîner à l'hosto par la tignasse, si les blessures venaient à s'aggraver.

Dans le couloir, la lumière rouge et clignotante du coin du mur monopolise mon attention. Une caméra de surveillance. Elle et ses comparses épaulent Hauata à longueur de temps et nous servent de filet de sécurité lorsqu'il ne travaille pas. Elles sont toujours actives, à l'instar des capteurs dispatchés sur la pelouse. Le centre de contrôle de ces appareils ultra perfectionnés a enregistré depuis belle lurette nos faciès respectifs, afin de ne lancer l'alerte qu'en cas de présence étrangère. De ce fait, à la suite de l'emménagement express d'Émile, Hauata a stocké sa photo dans la mémoire de l'ordinateur central. Il a cependant programmé une interdiction

formelle de franchir les limites du champ de détection. En d'autres termes, si Émile décide de nous fausser compagnie, il lui sera impossible de se rétracter.

Du moins, pas sans déclencher les alarmes.

Caramel, ma chienne, dispose elle aussi d'un fichier de reconnaissance. Ce dispositif s'est répandu comme une traînée de poudre auprès des célébrités. Acteurs, chanteurs, politiciens, journalistes, stylistes, PDG, sportifs de haut niveau, mannequins – et j'en passe – se sont tous laissé séduire par la sécurité haut de gamme. En effet, le package « caméras ultra perfectionnées/garde-maison » fait fureur en raison de trois mots sensibles, prononcés par des millions de langues déliées : Les Criminels Casqués.

Ou LCC, pour la presse et les fanatiques. La première s'est sans doute lassée de reporter le nom du gang au sein d'articles ou en gros titres dans son intégralité. À moins qu'elle se soit tout simplement laissé séduire par l'initial entêtant, plus sexy, que les classes modestes et démunies ont attribué à leurs héros. LCC. Une abréviation aussi commune que OMG, xoxo, ou thx².

D'un côté congratulés, de l'autre haïs, les Criminels font jaser.

Malgré mes va-et-vient entre la cuisine, ma chambre et le salon, je n'ai à aucun moment croisé Émile. Il est 7 heures et je suis sur le point de franchir le seuil de la villa. Après avoir fait demi-tour, frappé à la porte de sa chambre, y être entrée, m'être mesurée à son vide intersidéral et avoir inspecté la salle de bains, là, debout, dans l'immédiat, je me pose de sérieuses questions. J'ai pris des risques. De gros risques. Naturels et excitants, mais bien moins délectables lorsqu'ils ne me concernent pas uniquement.

Peut-être est-il bloqué à l'extérieur ?

Le cœur battant rapidement, je rebrousse chemin. Il ne reste plus que le jardin. J'ouvre la porte d'entrée, à bout de nerfs, et me fige sur le palier.

Nonchalamment adossé à l'une des colonnes du porche, l'intéressé s'amuse à envoyer et à rattraper une balle dans sa paume. Elle rebondit sur le sol, percute la seconde colonne, atterrit dans sa main et ainsi de suite. Le stress reflue au profit d'une bouffée d'intense satisfaction. Le voilà, Émile, ma mine d'adrénaline. Un joyau aussi précieux, solide et coupant qu'un diamant. N'en déplaise à ses pansements.

La balle de tennis repart pour un tour, partant de sa main droite pour mieux la retrouver. Les yeux dorés qui la suivent persistent à m'ignorer.

– Si je sors, je vais tuer.

Mon souffle se bloque dans ma poitrine. Je crispe les doigts sur le sachet de viande préparé pour Caramel.

– Et si tu ne sors pas, tu risqueras aussi de tuer. Comment je fais ?

La balle ripe, rebondit à quelques centimètres de ma hanche gauche. Émile se penche pour la récupérer puis la lance sur la colonne de marbre.

– Je ne vais pas faire de mal à Hauata, s'il ne tente pas de m'en faire. Je te l'ai déjà expliqué, Madleen Stevens, réplique-t-il avant d'immobiliser la balle dans sa paume pour me contempler.

– Je ne te fais pas confiance.

– Tu invites un inconnu chez toi. Tu lui cèdes une chambre proche de la tienne – chambre que tu n'as d'ailleurs ni verrouillée ni surveillée. Hauata ronfle, dort majoritairement sur le ventre. Toi, tu bouges beaucoup durant ton sommeil, au point de faire tomber tes draps et de te réveiller toutes les deux heures environ. Si j'avais voulu vous tuer, je l'aurais fait. Et plus d'une fois.

Je croise les bras, soudain nerveuse à l'idée que Hauata ait pu y passer.

– Comment as-tu fait pour entrer dans nos chambres ?

– S'il te plaît Madleen, soupire-t-il en levant les yeux au ciel. Je sais forcer une serrure, tout de même...

Je fronce les sourcils, intriguée.

– Pourquoi ne pas nous avoir tués ?

Il m'envoie un objet que, par réflexe, j'attrape des deux mains. Il s'agit du trousseau de clefs initialement rangé dans la poche arrière de mon pantalon.

– Je fais ce que je veux, quand et où je le veux. Maintenant, je souhaite rester chez toi.

Ravalant mon irritation, je me concentre pour tenter de le cerner à minima.

– Et lorsque tu n'en auras plus envie ?

Il esquisse une moue désolée. Une déferlante d'excitation ravage mon corps jusqu'aux plus petites extrémités. Elle est cependant très vite interrompue par la perspective que Hauata puisse pâtir de mes excentricités.

– Je vais devoir mettre les points sur les « i ». Mon territoire, mes règles.

Émile reprend son jeu de lancer/rattrapage, indifférent à mon coup de gueule. Je jette le sachet de viande à terre et envoie mon poing dans son visage. Il le maîtrise d'une main, mais tangué, surpris par la puissance du coup. J'en profite pour lui faucher une jambe et jouer de mon poids afin

d'accentuer son déséquilibre. Émile bascule. J'utilise son torse en guise de tremplin pour effectuer un salto arrière. Tandis que je finalise mon saut à la verticale, l'homme m'attend accroupi, un éclat fauve dans le regard.

Il s'est réceptionné au pied du porche. Et s'il ne le remarque pas de prime abord, je vois parfaitement ses mains s'enfoncer dans la couche supérieure de gravillons. Elles en serrent toutes deux une pleine poignée, crispées au possible. Les muscles de ses bras sont assez tendus pour exhiber le plus petit tendon. C'est à croire qu'il s'efforce de déverser la violence qui m'était réservée sur ces pauvres roches.

Ses yeux dorés, d'ordinaire chaleureux, ne sont plus que le reflet d'une âme fantomatique.

Mon sang s'emplit d'un millier de petites bulles euphorisantes durant l'éternité qu'il lui faut pour rompre le silence électrique.

– Fascinante, murmure-t-il, sans pour autant lâcher ses prises.

Le malaise estompé, je me permets de respirer plus de six fois par minute. Ma capacité à éponger les déconvenues prend le relais, me requinquant plus efficacement que n'importe quel énergisant.

J'avoue m'être un chouïa emportée, avec le salto, mais il vaut mieux frapper un grand coup maintenant, plutôt que d'avoir à le maudire sur mon lit de mort.

En l'espace d'un battement de cils, Émile récupère son aménité coutumière. Malgré ses efforts pour relâcher discrètement les cailloux derrière son dos, la teinte sanguine de ceux qui roulent entre ses pieds me saute aux yeux.

– Où vas-tu ? s'enquiert-il, mine de rien, en me scannant de la tête aux pieds.

La queue de cheval, le tee-shirt à manches longues rentré dans un pantalon cargo noir, la montre en argent, le long manteau noir de chez N & A, le bracelet de cheville et mes baskets passent sur le grill de son regard.

– Je distillerai davantage d'informations au sujet de ma vie privée lorsque je le désirerai. Pour l'heure, je veux que tu m'attendes à l'extérieur. Je suis intraitable pour ce qui concerne la sécurité de mes proches.

– Hauata est un proche ?

– Hauata n'est pas un proche, c'est *mon* proche. Viens.

Il ramasse la balle gluante de Caramel. Un malicieux croisement entre le Dogue allemand et l'American Pit Bull Terrier. J'en profite pour déposer les

côtelettes de porc saignantes dans son écuelle.

Ma chienne passe l'essentiel de son temps à vadrouiller dans les bois, préférant bien souvent la viande fraîche à celle de mon congélo. Ce matin, Émile l'a échappé belle, ma protectrice chasse son petit-déjeuner.

Autrefois recrutée par les services de police, Caramel est ce que l'on peut considérer comme un chien dangereux. Elle a un jour littéralement déchiré la jambe d'un dealer en fuite. On a par la suite cherché à piquer la bête, seulement, suivant les faits divers avec attention, j'ai eu vent de l'affaire et me suis battue bec et ongles pour lui éviter le repos éternel. Quelques liasses ont plaidé en sa faveur.

Quand on demande à une machine de guerre d'attaquer, il faut en assumer les conséquences.

Tandis que j'ouvre la Mini à distance, Émile avise la gamelle en inox, puis la niche où les squelettes de rongeurs abandonnés attirent un essaim de mouches horripilantes. Il s'installe côté passager, je me glisse à la place du conducteur.

– Qu'abrites-tu sous cette cabane ?

– Caramel, ma chienne. Elle adore ronger les os des jambes, n'a rien de mignon, déteste les étrangers et encore plus les types qui me veulent du mal. Elle est possessive, ma Memel.

La menace est posée. Fais-en ce que tu veux, ce sont tes jambes.

Le temps de traverser l'allée, Émile se contorsionne afin de garder la niche à l'œil, comme s'il s'agissait d'une grenade dégoupillée. *Ah, on tient à ses jambes.*

– Ne fais de mal à personne, ou tu feras une croix sur ma proposition d'hébergement.

Il hoche la tête, grimaçant.

Devant le portail, je me penche pour lui ouvrir la portière. Il s'enfonce brusquement dans son siège, mais ne rechigne pas à l'idée de s'en aller. Debout, sur le trottoir, il se contente de m'observer manœuvrer. Je prends le soin d'assister à la fermeture du portail par le biais du rétroviseur.

Le « cadre de l'intimité » lui est inconnu, c'est évident. Pourquoi quémander ce privilège quand on est incapable d'entretenir un contact, même infime, avec qui que ce soit ? Mon simple rapprochement a manqué de lui causer une attaque. Je n'ose imaginer l'effet d'une poignée de main.

J'allume l'autoradio.

– J-4, Angus ! J-4 !

– Tout à fait Dario, nous sommes le mardi 11 novembre, à J-4 du fléau ! Le compte à rebours est lancé ! Chers auditeurs, tremblez-vous ? Sautillez-vous ? Êtes-vous prêts à déboucher le champagne ou à vous terrer dans vos bunkers ? Tweetez et postez sur le sujet ! propose l'animateur avec enthousiasme.

J'augmente le son.

L'animateur, Angus Van Alphen, Vice-Président des États-Unis d'Amérique, est réputé pour avoir le bras aussi long que la surface du globe. Intégrer son cercle d'amis équivaut à obtenir l'attention de milliards d'oreilles, sensibles à ses opinions souvent jugées fondées.

Son passé d'ex-candidat aux élections présidentielles ne l'a pas quitté d'une semelle. Pourtant grand favori, Angus Van Alphen a été vaincu de peu par l'ancien Président des États-Unis. Certains disent qu'un coup de pouce flirtant avec les limites de la légalité en était à l'origine, seulement, cette sombre affaire n'ayant vu le jour que quelques mois avant la fin du mandat, Angus s'est gardé de revendiquer le bureau ovale. Même s'il a par la suite renoncé à se présenter aux élections, révolté par son expérience précédente, il est aujourd'hui parvenu à atteindre l'honorable place de Vice-Président. Un siège qui consiste surtout à conseiller le sommet et à prendre en charge certaines affaires étrangères.

Le Président actuel n'a jamais cherché à altérer la popularité de son Vice-Président car, ainsi armé, il est immunisé contre la chute des sondages.

En effet, au contraire de la plupart des politiciens, le style exubérant d'Angus, son franc-parler, son honnêteté et son efficacité l'ont hissé au top 10 des popularités préférées des Américains. Le Vice-Président exerce – comme il l'a toujours fait – son pouvoir de séduction à la base de la pyramide sociale. Non seulement parce qu'elle constitue le plus gros pourcentage de la population (et donc de votants à se mettre en poche), mais aussi pour contrebalancer les innombrables privilèges des plus aisés.

Cofondateur du célèbre journal *Lumières !*, dont il a nommé son fils directeur, le soixantenaire ne s'arrête pas en si bon chemin. Il possède aussi sa propre émission de radio.

En d'autres termes, Angus Van Alphen est un colosse, un monstre médiatique que tout le monde souhaite apprivoiser.

– Et vous, Dario, qu'en pensez-vous ? Pro ou anti LCC ?

– Vous savez, mon cher Angus, mon opinion est assez ambivalente. Pro, pour le bien qu'ils font aux plus démunis ; anti, pour le mal qu'ils font aux

plus aisés, à l'ordre public et au bien-être de notre chère ville. Un vent de rébellion souffle sur Golden City. Par conséquent, je ne sais pas si je dois me réjouir lorsque mon calendrier annonce le 15 du mois. LCC sont aussi nuisibles que bienfaiteurs. Dans quatre jours, je mettrai l'équivalent d'un semestre d'économies dans une armée de garde-maisons.

– Je comprends votre position, Dario, mais n'oublions pas que la demande mirobolante de garde-maisons réduit les chiffres du chômage. LCC incarnent le poing du pauvre, ils sont les héros du désespéré. Mais comme vous le dites si bien, LCC représentent également des termites qui grignotent et fragilisent un peu plus la charpente de notre belle société. Alors, que penser, cher ami ? Que penser ?

Angus n'a jamais transmis d'opinion tranchée au sujet des Criminels Casqués. Soufflant le chaud et le froid, l'opinion publique ne se voit pas influencée par ses saintes paroles. Les gens bâtissent leurs propres jugements à partir des informations disséminées çà et là par tel ou tel média, ou énième ragot chuchoté au détour d'un couloir.

Quand son invité est plutôt pro, il compense avec du contre. À l'inverse, avec du pour. Angus fait toujours en sorte que son émission prône la neutralité. Son but est d'informer, de servir de support à la réflexion, en donnant une fois la parole à l'un, une autre au camp adverse.

– Eh bien, nous sommes une puissance mondiale. La ville de Golden City ne manque ni de ressources ni de forces. Nos services secrets ont démantelé nombre d'attaques terroristes et sont venus à bout de multiples affaires noueuses, ils auraient dû les démasquer depuis des lustres... mais voilà trois ans que LCC font de Golden City leur royaume. Comment trois motards parviennent-ils à mettre la ville sens dessus dessous ?

Peut-être parce que LCC comptent en réalité cinq membres. Deux femmes et trois hommes, tous expérimentés jusqu'au bout des ongles.

Tous insoupçonnables.

Je me concentre sur la route, un sourire aux lèvres.

Je le sais de source sûre, puisque j'en suis la présidente.

¹ Référence à Bianca Castafiore, personnage de fiction récurrent des *Aventures de Tintin*, créées par Hergé. C'est une chanteuse dotée d'une voix très puissante.

² Formules abrégées en anglais, qui signifient respectivement « Oh mon Dieu », « bisous », « merci ».

OceanofPDF.com

Arrivée à proximité de la salle d'entraînement Martin Luther King, je me gare sur le bas-côté, enlève mon haut, l'enfile à l'envers et me débarrasse de mes baskets pour enfiler des chaussures compensées. Madleen Stevens, pour la population américaine, est la cruche par excellence. Adepte de la connerie, elle possède une boîte crânienne aussi vide que son dossier scolaire. Je n'ai pas fait de formation. À vrai dire, j'ai été déscolarisée à la fin du collège. Bien heureusement pour moi, j'ai fini par trouver ma place dans le milieu très sélect du sport et profite aujourd'hui de ma notoriété pour gagner ma vie. Je ne suis certes pas capable d'exprimer le vecteur accélération du solide S1 dans la base de Frenet – merci Hau pour tes études scientifiques –, ni de définir l'épicurisme, mais j'en sais tout de même assez pour manager les Criminels.

J'utilise donc mon parcours pour parfaire mon image de jeune décérébrée. Je dois bien l'avouer, la fréquence de mes virées à l'hôpital appuie mon profil de petite chose irrespectueuse envers elle-même. Les causes officielles oscillent entre la chute dans l'escalier, la portière prise dans le front, le pied emmêlé dans la laisse du chien ou la conduite dangereuse, toutes liées à un problème d'alcoolisme. Les journalistes s'amusent à colporter un tas d'imbécillités sur le sujet. Par exemple, depuis le décès de ma mère, je boirais dès que j'en aurais l'occasion. Ils se sont tous entendus sur le fait que je fais néanmoins en sorte de dessoûler pour mes séances de boxe, mon défouloir, mon échappatoire à une vie merdique. Ces excuses sont si facilement gobées par leurs lecteurs que c'en est presque risible. Dans ces conditions, qui penserait que Madleen Stevens est à la tête des LCC ?

Là réside le cœur de ma couverture. Je sais me battre sur un ring, j'ai été invaincue depuis près de quatre ans, mais je suis conne. Chaque mot, chaque mimique et posture sont étudiés pour que l'on n'omette jamais le fait que je suis avant tout demeurée. Ainsi, personne n'aura l'idée de soupçonner mon rôle dans le désordre de Golden City. D'autant que je suis riche, que j'investis comme tout riche dans un système de sécurité perfectionné, dans

l'emploi d'un garde-maison et que mon opinion publique est claire : je suis contre LCC.

Je recouvre mes lèvres d'une teinte rose pétante, feins d'être déséquilibrée par mes échasses tout au long des vingt mètres qui me séparent de la salle. Bon, j'avoue mettre le paquet pour l'entraînement. Mes aptitudes en sport de combat représentent une sérieuse menace.

– Bien le bonjour ! beuglé-je à travers la salle composée de rings, d'haltères et de dizaines de sacs d'entraînement.

Les femmes qui s'y battent me retournent un « salut » à peine audible. Les autres m'adressent un sourire – ou une grimace –, quand les plus en mal de notoriété accourent pour prendre de mes nouvelles.

– Comment vas-tu, Madleen ? m'interroge ma principale lèche-botte en épongeant la sueur qui scintille sur son front.

Son adversaire lui lance un regard noir, au loin, esseulée.

– Si je vais bien ? Ce matin, je me suis violemment brûlée avec l'eau de la douche, alors non, je ne vais pas bien non !

– Ah, merde ! Et tu as encore mal ?

Visiblement, mes chaussures ne choquent personne – je ne fais pratiquement jamais de crochet par les vestiaires. Il faut croire que ma prétendue débilité est devenue aussi banale que le lever du soleil.

La brune qui l'a accompagnée, Steph, plaque une main sur sa bouche, mimant très mal l'inquiétude aberrante de son amie.

– Évidemment ! Ça m'a agrafé la peau, Judith !

– Oh ma pauvre ! s'exclame-t-elle.

– Agressé, non ? réplique Steph en se grattant la nuque.

– Franchement, le résultat est le même ! m'emporté-je. Je voudrais bien t'y voir, toi, avec l'épiderme agrafé ! Je ne pense pas que tu sourirais aux corneilles !

– *Bayer* aux corneilles..., murmure la brune. Expression qui n'a rien à foutre dans cette discussion.

– D'où te vient cette manie d'enquiquiner les gens de si bon matin, Steph ? Tu m'agaces à reprendre les gens à tout bout de camp ! m'enflammé-je avec le talent d'une actrice primée aux Oscars...

... version droguée et bourrée, s'entend.

– C'est vrai ça, c'est chiant à force ! approuve ma dévouée Judith.

Quand je dis conne, c'est vraiment conne. J'ai travaillé le personnage en participant à des télé-réalités. Certaines de mes phrases fétiches ont été

copiées, partagées et parodiées des millions de fois sur les réseaux sociaux. Mon plan d'action se concentre autour du thème de l'idiote qui pense s'exprimer de façon distinguée, mais qui ne se souvient qu'à peu près des mots ou expressions qu'elle souhaite employer. Parfois, ça fonctionne, comme « épiderme » ou « enquiquiner » ; et parfois, pas du tout.

– Viens Judith, allons décaper nos capacités physiques !

– Allons *décupler* tout ça, acquiesce-t-elle.

Les filles comme Judith ne peuvent pas toujours s'empêcher de me reprendre. Quand elles le font, c'est toujours moins frontal que les « Steph ». Il m'est déjà arrivé de recevoir une beigne.

Alors que je termine mes étirements, Judith joue avec ses doigts, l'air embêté. Je hausse un sourcil.

– Tu as mis ton haut à l'envers...

– La blague, soufflé-je en me redressant. Pourtant, j'ai vérifié deux fois ce matin !

Si les services secrets venaient à interroger les habituées de la salle, elles pourraient toutes affirmer que je n'ai pas la lumière à tous les étages. D'autant qu'un conseil me demande beaucoup, beaucoup d'heures d'application. Pour être honnête, ce point-ci me gêne. J'aime la boxe. En revanche, une fois que je maîtrise « officiellement » les combines enseignées par Linda K, j'estime ne plus avoir à me cacher derrière mon rôle d'abrutie finie. Je me défoule, je profite, je *risque*, je me blesse, je suis moi.

Je poursuis mon échauffement devant ma future cible, un sac que j'aime à penser thérapeutique. Haut de près de deux mètres, le cylindre suspendu me sert d'exutoire. Aucun médecin ne pourra me prescrire de meilleur remède contre la haine que mon cerveau s'acharne à sécréter contre moi-même. Linda K, elle, a toujours su ce qu'il me fallait. Elle a deviné que, tout comme le pus d'un panaris, il est important de faire jaillir mes ressentiments avant qu'ils ne s'accumulent et ne m'infectent plus que je ne le suis déjà.

Avant qu'ils ne me détruisent.

Pensant à ce que dirait Hauata s'il voyait mes blessures s'aggraver, je laisse mon bras gauche pendre le long de mon corps et arme le droit. Le premier coup propulse le sac contre le mur. Le second l'érafle, le troisième y laisse une trace indélébile et le quatrième commence à apaiser ma tension. Quelque part en moi, un nœud se délasse. Chaque fois que je bats ce sac,

chaque fois que je l'insulte, j'y perçois mon visage, ma personnalité, ma monstruosité.

J'y perçois une erreur à rectifier.

Les coups s'enchaînent, rapides et puissants. *Inspire. Un, deux. Expire. Inspire. Un, deux. Expire.* Mon visage démaquillé se greffe au sac thérapeutique. *Inspire.* Les coups redoublent en efficacité, plus rapides, plus puissants. *Expire.* Mon visage rajeunit, j'ai 4 ans. *Inspire.* Dix fois plus rapide, dix fois plus puissante, je me démène comme une bête enragée. *Expire.* Un voile flou s'abat devant mes yeux. Chaque impact éraille mes cordes vocales, libérant un râle à mi-chemin de la supplique et de l'horreur.

Inspire.

Gagné par le surplus d'émotions, mon poing gauche s'invite à la danse, si bien que les « boum, boum, boum » incessants du sac contre le mur surpassent le brouhaha des boxeuses. Les battements de mon cœur martèlent furieusement mes tempes, fouettent un sang bouilli par le feu des Enfers. Ces tréfonds obscurs me semblent si proches, si accessibles, parfois, que je me demande s'ils ne m'ont pas déjà aspirée.

Ne suis-je pas déjà morte ? Non, la sueur brûlante qui dévale le creux de ma colonne vertébrale n'a rien d'imaginaire. Alors, le suis-je à moitié ? Suis-je une morte vivante ? Ai-je un pied dans les flammes, l'autre sur Terre, parmi les gens normaux ?

Ce n'est que lorsque mon corps s'engourdit et que mes poumons s'affolent que je recule d'un bon pas, jette les gants comme s'ils étaient enflammés et me tourne vers Judith. Pour la énième fois, la lèche-botte a préféré l'admiration de ma purge au perfectionnement de sa technique.

On aurait dit une détraquée. Tu sais, le genre de haineuse qui chope les gens par la nuque et les bastonne jusqu'à ce qu'ils se changent en purée, m'a un jour confié la coach après m'avoir vue frapper pour la première fois. Je ne sais pas qui tu projettes sur ce sac, mais ce dont je suis certaine, c'est que je n'aimerais pas être cette personne.

Moi non plus, Linda K.

Derrière Judith, d'autres se sont arrêtées pour m'observer. Des sportives pour la plupart ébahies, choquées ou apeurées. Si elles savaient ce qui se trame entre les os de mon crâne, je ne doute pas une seconde qu'elles me dénigraient. Au lieu de quoi, des élans de jalousie à peine dissimulés survolent les visages qui me reluquent, tandis qu'une nuée d'étoiles naïves

brille dans les yeux émerveillés de ma fidèle Judith. Embarrassée, je m'empare de la serviette qu'elle me tend pour me tamponner le front.

– Où est Linda K ?

– Ici !

Marquée par l'âge, la femme à la peau tannée lève une main autoritaire pour m'inviter à la rejoindre. Garçon manqué dans l'âme, Linda K n'a jamais cherché à paraître féminine. Jogging et tee-shirt trop larges, parfois troués ou tachés, sont les seuls types de fringues qui peuplent sa buanderie. Ne parlons même pas du peu de produits cosmétiques qui ont dû traverser le seuil de son appartement. La quadragénaire est avant tout une excellente entraîneuse, qui m'a vue grandir, perdre un peu plus de QI de jour en jour, jusqu'à devenir cette abrutie en puissance qui la fait si souvent grimacer.

Quarante ans, ce n'est pas si vieux. Pourtant, son visage semble refléter un siècle et demi de labeur.

– Allez, monte, m'ordonne-t-elle en désignant le ring sur lequel elle s'accoude.

Je mobilise les doigts de ma main gauche afin d'évaluer leur état. Rien ne semble cassé.

Les quelques mèches brunes qui s'échappent de son chignon effleurent sa joue creuse. Je me suis toujours demandé si Linda K était en bonne santé. De toute façon, même si elle était à l'article de la mort, je pourrais être certaine de l'apprendre en même temps que tout le monde dans la rubrique nécrologie du journal.

– OK, Linda.

Elle m'agrippe par le bras, m'empêchant d'enjamber l'estrade.

– Linda K.

Pour Linda Katelyn.

– OK, Linda K, rectifié-je avec un sourire narquois.

Elle aime à penser que cette précision atténue le caractère délicat du prénom. Il est vrai que peu de Linda ont la réputation d'être craintes, par ici ; mais je suis certaine qu'en creusant un chouïa, une Linda bien sauvage, avec un peu de chance balafmée, taularde et addictive aux castagnes, existe quelque part en ce bas monde.

Pour le coup, Linda Katelyn, c'est vraiment très délicat.

– Je me suis brûlée avec l'eau de la douche, ce matin, donc je risque de...

– Je m'en tape de tes bobos, me coupe-t-elle.

– OK.

– Magne-toi.

Elle fourre les mains dans les poches de son jogging.

Difficile de garder mon sérieux, les pimbêches lui « sortent par les trous de nez ». Mais la voilà ballottée par les souvenirs qu'elle avait de moi, ado perdue, haineuse jusqu'à la moelle, qui se donnait corps et âme à la boxe, et par l'image que je lui renvoie actuellement. Toute cette mascarade, c'est pour la bonne cause. S'il arrive que LCC tombent, mon entourage sera préservé des dommages collatéraux.

– Chef oui, chef !

– Arrête tes conneries. Bethany ! Refile-lui des gants et fais-lui mordre la poussière ! ordonne-t-elle à la première boxeuse venue. Tu vas regretter d'être sortie de ta douche 24 carats trop chaude, ajoute-t-elle. Et n'enlève pas tes échasses, je compte bien te faire passer l'envie de jouer les pin-up dans ma salle.

Elle comme moi savons qu'il existe peu de chances pour que je regrette quoi que ce soit, chaussures compensées ou pas. Mais elle le dit quand même.

– Imagine que mon prince charmant rote dans le coin, il vaut mieux que je sois sexy en toute circonstance, plaidé-je.

– S'il *rôde* dans le coin, il vaut mieux, oui, renchérit Judith.

Linda K se passe une main sur le visage.

Je me glisse au centre du ring, hilare, et attrape au vol les gants rembourrés que Bethany m'envoie depuis le sol. Elle se hisse sur la zone de combat avec adresse, se faufile entre deux lignes, se positionne devant moi puis sautille sur place. L'inquiétude commune à mes adversaires ne la touche pas. Je soupçonne mes chaussures et ma façon de délaissé ma main gauche d'y être pour quelque chose.

– Judith ! Protège-dents !

Je n'ai qu'à tendre la main pour que mon souhait soit exaucé. Sur fond de gémissements, cris de victoire, de défaite ou de fatigue, Bethany et moi nous jugeons. Je feins de temps en temps de me déconnecter, de m'intéresser aux combats alentours, mais ne perds pas une miette de la manière dont elle évite de solliciter sa jambe droite. Si la première étape consiste en l'échauffement, la seconde est consacrée au repérage des points faibles de l'adversaire. Dans le cas présent, il s'agit d'une foulure à la cheville. Enfin, élaborer un mode opératoire selon les informations recueillies.

C'est en suivant cette méthode à la lettre que, dès que Linda K lance le top départ, je me penche sur le côté. J'esquive l'attaque de son bras dominant en me penchant dans le sens de l'offensive et réplique avec un crochet du droit, qui la force à prendre appui sur sa jambe déficitaire. Propulsée contre les lignes élastiques, son corps rebondit. Je l'accueille avec un uppercut à la mâchoire.

K.O.

Le bip d'un chrono retentit.

– Cinq secondes. Peux mieux faire.

Le sarcasme du commentaire de Linda K laisse miroiter l'étendue de son affection quasi-maternelle pour moi, enfouie sous sa carapace de coach intraitable. Je pose ma main saine sur la cloison du ring, saute par-dessus, me réceptionne avec une maladresse feinte puis retire mon protège-dents devant elle, provocatrice.

– Si ma douche n'avait pas été si chaude, j'aurais pu mieux faire.

– Tu seras chanceuse si je t'en colle pas une d'ici midi.

Le sourire aux lèvres, je lui emboîte le pas.

C'est ici, le paradis.

Je franchis la porte de la salle courbaturée. Après m'être douchée dans les vestiaires, je me suis remaquillée, j'ai enfilé mes baskets, réajusté mon haut et traversé la salle sous le regard ahuri de ses occupantes. La logique est une contrée bien lointaine dans l'esprit décérébré de Maldeen Stevens.

Dans la voiture, j'enfile une chemise-robe. Le haut kaki se prolonge d'un quadrillage de cordelettes dorées, qui se déploie autour de mon cou et opacifie le décolleté en V. Au niveau du dos, le point de jointure des cordelettes s'étire en une fine chaîne dorée, dont la longueur parcourt la moitié de ma colonne vertébrale. Un concept original, offert par l'une des plus grosses agences de mode au monde. N & A. Fondée par les faux jumeaux Payne, elle prône la singularité et l'élégance.

En général, lorsqu'une célébrité souhaite briller lors d'un événement médiatisé, elle fait appel à l'entreprise. Grands réalisateurs, acteurs, chanteurs et célébrités en tout genre quémangent les services hors de prix de Nagel et Angel Payne, multimillionnaires et monstres de créativité, qui ne cessent de conquérir les cœurs de la bourgeoisie mondiale. La majorité de leurs vêtements étant trop coûteuse pour la classe moyenne, une collection spécialement prévue pour les porte-monnaie modestes a

également vu le jour. Il y en a pour tous les goûts : parfums, bijoux et produits cosmétiques arborent le fabuleux logo N & A. Très prisé, quel que soit le domaine dans lequel ils exercent. De plus, en tant que rédacteurs en chef du célèbre magazine *N & A Company*, le frère et la sœur s'assurent d'y communiquer leurs dernières tendances afin de toujours siéger au sommet.

Je caresse distraitemment les cordages en fil d'or qui apprêtent ma peau. Certaines personnes, par manque de temps ou d'intérêt, attrapent le premier tissu venu pour se couvrir ; une négligence qui ne me correspondra jamais. Dans tous les cas, je refuse de me présenter au grand jour sous la forme d'un sac à patates. Mon apparence est primordiale, qu'il s'agisse de l'habillage ou du maquillage.

Cachons le monstre, Halloween est terminée.

Tout en jouant avec le fil qui coulisse dans le creux de mon dos, je détaille la boule couverte de paillettes dorées qui se balance à son extrémité. Durant ma courte période de mannequinat au sein de N & A, j'ai eu la chance de rencontrer les prestigieux PDG. Depuis, nous ne nous sommes jamais perdus de vue.

Des contacts en or.

J'enfile le manteau qui gît sur la banquette arrière, regrettant de ne pas pouvoir exposer l'entièreté de mes tenues au grand jour. J'ai pour politique de dissimuler tout ce qui diffère de ma tête, de mon cou, d'une infime partie du décolleté et de mes pieds.

Téléphone en main, je planifie mon risque quotidien et mets le cap sur le centre commercial.

De : Lily

** Ça te dit de sortir les clebs ?*

À : Lily

** Pas dispo aujourd'hui. Un autre jour peut-être.*

Trois pull-overs, deux tee-shirts, trois jeans, un jogging, un paquet de boxers, des chaussettes, deux manteaux, une paire de gants, un bonnet, une écharpe, une valise, une montre, deux paires de chaussures et deux ceintures dans le coffre plus tard, je suis disposée pour ma conduite à risque quotidienne.

En roulant sur le pont Willow, le courant glacé du fleuve attire mon attention. Rien d'étonnant, l'eau me captive. Je me gare dans la rue qui le borde, glisse mes téléphones dans une portière, puis m'aventure sur la berge.

Salé, effectivement froid – selon la température évaluée par mes doigts –, le cours d'eau remplirait à merveille le rôle de pion dans mon jeu mortel.

Je marche sur le pont, pose mes paumes sur la rambarde haute d'1 m 40, et me penche au-dessus du bord afin d'assister à l'immersion calculée de l'objet qui s'échappe « malencontreusement » de ma poche. J'accompagne sa trajectoire de plaintes hautement classées, dont le volume ne manque pas d'interpeller les passants :

– Fait chier ! Merde !

Ajoutées à cela deux ou trois geignements chargés de souligner l'importance de l'objet, au bout d'une longue minute de mascarade, je décide de sauter.

Le plaisir grignote ma peau, enfant, s'étirant, frôlant l'implosion avant l'impact.

C'est ballot ! Madleen Stevens, trop obnubilée par le peigne qui traînassait au fond de sa poche, n'a pas eu le temps de mesurer le danger que présente la hauteur de l'édifice ! Trente mètres de métal, tout de même ! Ah, sacrée Madleen !

J'entends d'ici les commentateurs sarcastiques s'épancher sur ma dernière folie. Ma réputation a parfois ses bons côtés.

Durant mon plongeon, hurlements et crissements de pneus s'élèvent, jusqu'à ce que je m'enfonce dans l'eau trouble. Alors, le silence m'enveloppe dans son linceul. Les mains jointes en première ligne, je fends la surface gelée et progresse à l'instar d'une fusée. Au-dessus de moi, les flots se referment, me propulsant toujours plus loin, dans des tréfonds toujours plus obscurs... plus froids. Je contiens le peu de souffle emmagasiné par mes poumons avec la volonté d'une battante. La froideur me saisit par la gorge, tandis que des sacs poubelles multicolores effleurent mes doigts. Enfin, lorsque mon corps ralentit, j'écarte les bras et tente de me hisser à la surface.

Invisible. Les rayons du soleil ne s'aventurent pas jusque-là. Ici, siège le territoire des ténèbres. L'une des nombreuses portes des Enfers.

À l'aveuglette, je sollicite mes bras et jambes engourdis. Ils repoussent l'eau d'un côté et la battent de l'autre, me permettant de remonter

doucement, mais sûrement. Trop doucement, sans doute, car mes poumons me font bien vite comprendre que mes réserves s'amenuisent. Ils se compriment, se rétractent, tels deux ballons de baudruche que l'on aurait percés. Me voici condamnée à lutter aux côtés de mes fidèles instincts de survie, à lutter pour regagner la lumière du jour, malgré les contraintes environnementales... À lutter pour ne pas me laisser influencer par les battements désordonnés de mon cœur, alors qu'une nuée de petites bulles s'échappe de ma bouche.

Mes muscles se confrontent peu à peu au manque d'oxygénation.

Au bout de ce qui me paraît être une éternité, les ténèbres humides s'éclaircissent. Elles daignent me laisser entrevoir le fameux « bout du tunnel ». Seulement, mes mouvements se dégradent et ma poitrine envisage de prendre une inspiration fatale.

La Mort m'enveloppe, lionne en chasse. Elle est devant moi, derrière moi, au-dessus de moi, à côté de moi... Je suis cernée. Elle se prépare à récupérer ma vie, frétille d'impatience. Et moi, corps ballotté par des flots impétueux, je bouillonne autant de plaisir que je frissonne de désespoir. Mais je n'ai pas baissé les bras.

Au sens propre comme figuré du terme.

Le problème, c'est que mon agitation est inutile. J'ai beau griffer, fouetter et marteler le liquide, le manque de consistance de mon agresseur inhumain le rend intouchable. Et la surface, mon unique porte de sortie, semble à des années-lumière de là. Loin du froid polaire, loin du trouble de ma vision.

Mon corps se démène coûte que coûte contre l'immobilité permanente, bravant crampes et foulures. Il s'exténue pour quelques centimètres d'ascension. Une distance insignifiante.

La Mort me caresse, désormais. Elle me touche, elle me chuchote les souvenirs d'une enfance tronquée. Je vois des flashes, le visage de ma mère, de mes victimes, mes pauvres victimes, tandis que mes bras s'activent. Encore et encore.

Soudain, mes poumons inspirent et le noir qui m'engloutit fait pencher la balance en sa faveur.

Dans un dernier soubresaut, j'esquisse un sourire fair-play.

Bien joué, la Mort.

Cette fois, j'ai vu trop grand.

Ce n'était qu'une éclipse.

Le trou noir s'estompe au fil des compressions thoraciques, au fil des « un, deux, trois » comptabilisés à la hâte, du souffle qui se permet de rouler à l'intérieur de ma bouche et de l'eau qui jaillit d'entre mes lèvres gelées. Il ne se résorbe que lorsque mes yeux s'ouvrent sur un ciel nuageux et que mes poumons s'emplissent de molécules bien plus légères que celles qui composent le fleuve.

Pour finir, je tousse. Puis souris.

J'ai gagné, la Mort.

– Ça y est !

J'anticipe le classique pivot de la tête sur le côté, geste qui me libère d'un encombrement bronchique persistant. Alors que je m'apprête à me redresser, on me devance en me faisant asseoir à l'arrière d'une camionnette, où des hommes et des femmes s'activent autour de moi. L'un me parle, une autre pose une couverture en aluminium sur mes épaules, une autre vérifie mon pouls, tandis que je contemple l'étendue d'eau qui a bien failli m'emporter.

Calme, indifférente, on n'aurait jamais dit qu'une pauvre femme tentait de s'y débattre.

– Mademoiselle ?

Je tourne la tête en direction de la voix.

– Quel est votre prénom ? s'enquiert l'homme à demi agenouillé devant moi.

À l'arrière, une foule de curieux s'agglutine contre les barrières.

– Si vous le permettez, je vais me présenter entièrement. Cela nous évitera une perte de temps inutile. Je m'appelle Madleen Stevens, je suis née le 24 décembre, j'ai 23 ans et je vis dans une villa située au bord de Golden City. Un peigne auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux m'a échappé des mains pendant que j'appréciais la vue. Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas réfléchi et ai plongé tête baissée.

Je me penche pour chuchoter :

– Vous sentiriez-vous capable de me rendre deux petits services ?

Surpris, il hoche la tête.

Sachant que je viens officiellement de risquer ma vie pour rattraper un peigne bon marché, j'estime ne pas avoir à jouer les gourdes plus longtemps.

– Apportez-moi une serviette de bain et indiquez-moi l'heure, s'il vous plaît.

Il hèle un collègue, qui m'apporte l'accessoire. Je le remercie en me séchant les cheveux tandis qu'il zyeute sa montre.

– Il est 13 heures piles.

Je me frappe le front du plat de la main.

– Si vous permettez, j'ai quelques petites choses à régler, annoncé-je en me débarrassant de la couverture de survie pour sauter sur mes pieds. En tout cas, vous faites du bon boulot. Comme ça, les mecs ! souligné-je, le pouce dressé.

– Attendez, M^{lle} Stevens ! m'appelle le soignant. Mademoiselle !

Je ne me retourne pas. Ne prête pas attention à mes étourdissements. À la remontée de mon bol alimentaire. À ma démarche ébrieuse.

– Où est-ce qu'elle va, comme ça ? l'interroge une femme.

– Oh ! Qu'est-ce que vous faites, au juste ? intervient un brun téméraire, qui a l'audace de m'agripper par le coude. Vous avez besoin de soins hospitaliers.

Kang Su, chef de la police de Golden City.

J'ai tout le loisir de contempler son uniforme plus décoré que la main d'un rappeur, dont la casquette brodée d'or contient ses cheveux mi-longs. Le hic, c'est que tout dégouline. Sa tenue alimente la flaque d'eau qui s'élargit sous ses semelles.

– Je suis majeure, responsable et consciente, par-dessus le marché. C'est dotée de toutes mes capacités cérébrales que je vous demande de me laisser jouir de mon droit de liberté.

– Vos extrémités sont cyanosées, vous êtes pâle, votre respiration est irrégulière et le simple fait de vous toucher me colle des frissons. Vous souffrez d'hypoxie, combinée à une hypothermie non négligeable.

Le claquement de mes dents enfonce le clou. Il a cependant la décence de ne pas l'ajouter à la liste des symptômes.

– Pas mal, pour un flic.

– Mon père est médecin.

Je lève les yeux au ciel.

– Lâchez-moi.

– Il n'en est pas question.

– Lâchez-moi, deuxième édition. À la troisième, j'appelle un avocat.

L'homme aux traits asiatiques campe sur ses positions. La détermination que reflètent ses yeux noirs me contraint à pousser un soupir.

– Je n'ai pas vraiment le temps de faire une virée à l'hôpital, insisté-je.

Un meurtrier en liberté attend que je l'invite à entrer chez moi, figurez-vous.

– Je ne peux pas vous laisser conduire dans cet état.

– Oh, s'il vous plaît ! Pas à moi, le coup du type ultra droit dans ses bottes ! Franchement, ne vous en faites pas, j'ai l'habitude. Faites vos petites affaires, je ferai les miennes ; et surtout, ce soir, dormez sur vos deux oreilles.

– Je vous conseille de consulter un bon psychologue. J'en connais quelques-uns, si...

– Bon Dieu ! soufflé-je, agacée. C'est la troisième fois que l'on me sauve de la noyade, mais bien la première que l'on me tape autant sur le système !

Je ne sais pas si c'est la révélation de mon accoutumance aux plongeurs, mon ton ou les deux à la fois qui lui donnent l'impression de s'adresser à un revenant, mais c'est perturbant.

– Je ne viens pas de me *soûler* à vous réanimer pour vous voir *crever*, deux cents mètres plus loin, dans un carambolage qui causera l'éradication d'une famille de trois enfants en bas âge et de deux parents réglos ! s'empporte-t-il.

– Belle imagination. Puis-je savoir à quoi servent tous ces ambulanciers, si c'est bel et bien vous qui avez eu le plaisir de piquer une tête ?

– Je passais dans le coin lorsque vous avez fait le grand saut, M^{lle} Stevens. J'ai préféré passer à l'action plutôt qu'attendre la venue des secours, voyez-vous.

– Un bon gars, décidément.

– Montez dans cette camionnette, m'ordonne-t-il en désignant le véhicule du menton.

– Je suis pressée. Il faut que j'y aille.

– Ne m'obligez pas à employer la force.

– Vous êtes têtue, nom de Dieu ! OK, très bien !

– Je peux savoir ce que vous faites ? s'enquiert-il lorsque je me penche à l'intérieur de ma voiture pour en sortir mon téléphone personnel.

– J'appelle quelqu'un qui pourra me déposer chez moi.

– Dites-moi que je rêve, soupire-t-il en passant une main sur son front.

Le numéro composé, je porte l'appareil à mon oreille :

– J'ai besoin que tu joues les taxis deux minutes.

– Où es-tu ?

– Au pont Willow. Et... Lily ?

– Ouais ?

– Ne sois pas à côté de la plaque.

Le sous-entendu glissé, je raccroche. Vu la situation, il vaut mieux qu'il pense à utiliser une fausse plaque d'immatriculation.

– C'est ridicule, commente Su. Il est question de votre bien-être, M^{lle} Stevens. Comment pouvez-vous prendre tout ceci à la légère ? Suis-je le seul à encore en trembler d'effroi ? Le seul à me remémorer la scène, à me dire que si je n'avais pas été assez rapide, ou que si je n'avais pas voulu manger au Liberian's, ce midi, vous auriez sûrement été en train de flotter dans cette eau sale et gelée ?

Je hausse les épaules.

– Vous êtes mon joker.

Nous restons plusieurs secondes à nous toiser. Je romps le contact pour patienter dans la Mini, les yeux rivés sur l'eau du fleuve. Environ un quart d'heure plus tard, Kang Su se lance dans une nouvelle joute visuelle, à laquelle je réponds avec agacement.

Le désarroi qu'exprime son visage me désarçonne. À ses yeux, je suis une folle à lier. Bien heureusement, le jugement de valeur ne dure qu'un instant, abrégé par l'arrivée remarquée d'une Aston Martin noire aux vitres teintées, qui dévale le pont à grands coups de volants avant de se ranger le long des barrières de sécurité. Les vrombissements du moteur et les cris de la foule vont bon train. Les flics chargent le véhicule reluisant, tandis que le conducteur klaxonne trois coups brefs, qui ne manquent pas de faire sursauter les riverains.

Yeux plissés, je le maudis intérieurement pour avoir choisi d'apparaître de cette façon. On n'aurait jamais pensé que le tas de ferraille abandonné puisse un jour ressembler à cela, mais les talents de mécano de Lily ont toujours su jouer les baguettes magiques nécessaires à la transformation de la citrouille en carrosse. D'après lui, il a suffi d'une collecte de pièces

détachées dans les quelques casses de l'État, d'un paquet d'enchères, de négociations et de beaucoup de magouilles, avant de devenir l'heureux propriétaire de ce petit bijou. Et tout ceci, avec un porte-monnaie allergique aux sous-sous.

Je récupère les clefs de mon propre véhicule et déclare, dos au flic :

– Je ne suis pas si folle, vous savez.

À ces mots, je fais signe aux forces de l'ordre de me laisser approcher l'Aston Martin et mets l'inconscience du conducteur sur le compte de son inquiétude. Le malheureux frétille à l'idée de me conduire à l'hôpital, voilà tout.

Convaincues par ma dégainée de morte-vivante, elles gobent le mensonge. Sauf l'homme en uniforme trempé qui me fixe en continu.

Je m'engouffre dans le véhicule. Lily démarre au quart de tour. Son attention est aussitôt accaparée par la route surpeuplée.

Du coin de l'œil, j'espionne son profil de jeune homme mangé par la masse de dreadlocks épaisses et blondes qui chatouille ses côtes flottantes. Je ne sais pas ce qui me retient de le surnommer Cam ou Camé, à la place de Lily. Bon, certes, Lily est justifié par le caractère enfantin et la connotation féminine de l'appellation. Entre ses longs cils, ses yeux dotés de lentilles bleues, sont teint de porcelaine aussi lisse que celui d'une poupée collector, ses 18 années de vie et sa bouche d'angelot, difficile de trouver plus approprié. On n'aurait jamais pensé que cette incarnation même de l'innocence soit... ce qu'elle est.

Mais Leeroy Smith est aussi un véritable caméléon.

Il est tout à fait possible de le croiser un jour avec les cheveux courts et gominés, assortis à un costard duquel un faux tatouage ressortirait du col... Comme de le croiser, six mois plus tard, en version rastafari, vêtu de fringues trop larges et de qualité douteuse. Ce qui ne change pas, en revanche, est la quantité de beuh qu'il s'enfile à longueur de journée. Justement, Lily tend la main pour saisir un pétard.

Cam ou Camé font autant référence à son addiction malsaine.

– Alors ? s'informe-t-il, les yeux fixés sur le pare-brise teinté.

Il tire une taffe.

– Je lui ai bien fait comprendre qui était la patronne.

– 1-0 pour Mad', s'amuse-t-il avant d'éjecter la fumée toxique par l'entrouverture de sa vitre. Va te faire foutre, la Mort !

– Va te faire foutre, la Mort, répété-je avec un sourire.

Lily est bien le seul à n'émettre aucun jugement sur mon mode de vie. Même si je tremble, même si je suis trempée, même si je suis à peu près aussi souple qu'un poteau, même si mes lèvres et bouts des doigts sont bleus, il ne me fait aucune remarque. Il me traite comme quelqu'un de normal, qui vit seulement sa vie à sa façon.

Pas étonnant que je l'apprécie, malgré l'ampleur de son casier judiciaire.

Il emprisonne le joint entre son index et son majeur, afin de tenir le volant sans avoir à s'en débarrasser.

– C'est un peu injuste, non ?

– Quoi ?

– La Mort n'a besoin que d'un point pour gagner la partie.

– Carrément.

– Ce qui prouve que tu es une putain de virtuose, Mad'. Certains la fuient, mais la voient quand même débouler avant la date de péremption.

– Merci, Lily.

– J'ai une couverture de survie dans le coffre, si tu veux.

– Ça va aller, t'inquiète.

– OK.

Il respecte mes choix. À vrai dire, c'est donnant-donnant. Je ne critique pas sa consommation douteuse ni son style de vie et il me fiche la paix. Même si, je l'avoue, la partie « sang sur les mains » n'est pas la plus facile à gérer. Il a tué des gens. À la pelle. Comme ça, avec un couteau ou à mains nues. Me le remémorer me noue les tripes. Quand je regarde ses mains, je ne peux pas m'empêcher d'y voir le manche d'un couteau affûté, dont la lame badigeonnée de sang innocent goutte sur ses vêtements bon marché.

J'ai parfois du mal à croire que Lily renferme tant de haine en lui. Ces ressentiments ne peuvent qu'être la cause de ces atrocités, puisqu'il est capable d'éprouver des choses. Il peut rire, il peut craindre, il peut aimer, ressentir de la honte. Lily n'est pas un bloc de glace. En revanche, il reste un monstre.

Comme moi.

Il devrait se faire suivre. Mais comment lui faire entendre raison ? Comment pourrait-il se livrer à cœur ouvert sans pousser sa ou son psychologue à prendre la poudre d'escampette ? À le dénoncer, en dépit du secret professionnel ? Et s'il voyait un psychiatre, cela signifierait qu'on le gaverait de médocs ou l'enfermerait à vie, ou les deux. Allez le convaincre...

- Tu t'es fait un piercing à l'arcade ? C'est plutôt reconnaissable...
- Je peux le retirer, Mad', relaxe, réplique-t-il sur un ton traînant, volontairement adapté à sa nouvelle couverture d'homme cool.

Facile, lorsque l'on se shoote H24 au cannabis.

- Relaxe ? Venant d'un type qui s'amuse à provoquer les flics alors qu'il est en cavale, ça risque d'être compliqué.
- Je ne me souviens pas de m'être déjà fait choper.
- Lorsqu'ils te transféreront à Guantanamo, j'espère que tu m'enverras une carte postale.
- Si ça peut te faire plaisir, raille-t-il en tirant une nouvelle latte. Je te dépose chez toi ?
- Ouais, s'il te plaît.
- Ça roule. N'empêche, t'as vu ? J'ai trouvé l'excuse parfaite pour fumer comme une cheminée, m'annonce-t-il, hilare.

Je secoue la tête puis plisse les yeux en remarquant son bracelet aux couleurs de la Jamaïque. Un tee-shirt à l'effigie de Bob Marley complète la panoplie délirante. Et comme si ce n'était pas suffisant, ses manches courtes sont striées de petites feuilles de cannabis. Je tire sur le vêtement.

- Sérieux ?

Il étouffe un rire en actionnant le lecteur CD. Aussitôt, les premières notes du célèbre refrain de *Redemption Song* prennent leur envol. J'entrouvre ma bouche aux lèvres gercées dans le but de commenter son excessivité.

- Shhht, laisse-moi m'imprégner du personnage, chuchote-t-il tandis qu'un index calleux se presse sur ma bouche.

Je le repousse, amusée.

Parfois, Lily me fait vivre de bons moments. Des instants légers, drôles... fraternels, qui me poussent à désirer sa compagnie. Je pense que cette alchimie est réciproque, étant donné que nous nous contactons très souvent à propos de tout et de rien.

Mon petit frère des Enfers...

- Bob Marley s'envoyait souvent en l'air, tu sais.

Étrangement, Lily se raidit. Il coince son joint entre ses lèvres afin de tenir le volant à deux mains, comme l'inculquent les bonnes auto-écoles. Dix heures dix. Le jeune adulte finit par hausser les épaules. Pas de doute, il s'essaye à une nonchalance aussi artificielle que la couleur de ses yeux.

- Mouais.

Malgré l'intervention de Bob Marley, un silence pesant s'abat sur l'habitable. N'y tenant plus, je coupe le morceau.

– J'ai envie de creuser un peu plus le sujet. Si tu veux que je la boucle, dis-le-moi.

Nous délimitons toujours le territoire de nos intimités respectives. Si l'un de nous envisage d'aménager les clôtures, il n'a qu'à l'explicitier clairement.

– Ça dépend, par où veux-tu creuser ?

– Je voulais te préciser que tu es jeune, qu'il n'existe pas d'âge pour expérimenter sa sexualité. Tu le fais comme tu le sens.

Il ne dévie pas ses yeux de la route.

– Comment tu sais ?

Malgré son apparence androgyne, je ne me suis jamais fait de soucis à propos du sex-appeal de Lily. Certes, de nos jours, l'être humain préfère majoritairement les mecs qui empestent la testostérone. Les baraqués, les matures, les barbus, les tatoués, les cheveux courts... tout l'inverse de lui, le « mignon ». Mais il dégage un charme énigmatique qui a de quoi séduire une bonne partie de la population.

– Tu ne sens jamais le parfum d'un ou d'une autre, tu es toujours disponible, tes poubelles sont pleines de mouchoirs usagers, pourtant, tu ne prêtes jamais attention aux regards qui se posent sur toi. Tu as le droit de ne pas être prêt.

– C'est pas le problème, Mad'.

– J'ai le droit de creuser ou pas ?

– Je suis sûr que tu peux trouver toute seule.

– Je creuse ?

– Creuse.

– Tu as peur que tes partenaires découvrent qui tu es ?

– Non, elles ne trouveraient jamais.

Nous poursuivons le reste du trajet dans un silence entrecoupé par mes imbéciles de claquements de dents.

Arrivé au début de la rue qui mène à ma villa, il se déleste de son mutisme comme d'un boulet cinglé à sa cheville depuis bien trop longtemps.

– J'ai peur qu'elles finissent six pieds sous terre, elles aussi, murmure-t-il.

Je tourne la tête, stupéfaite. Mes cervicales en craquent, tant la révélation chamboule le profil que je m'étais efforcée de ne pas dresser à son sujet. Avant que je ne trouve quoi que ce soit de sensé à lui répondre, la voiture

s'arrête. Je réalise alors que nous sommes garés devant mon portail, qu'Émile ne s'y trouve pas, que je n'arrive pas à refermer la bouche et que Lily ne distribue peut-être pas la mort aussi facilement qu'il y paraît.

Que nous sommes deux monstres brisés.

– Descends, Mad'.

Je m'exécute, robot gelé. Lorsque mes baskets chuintent sur l'asphalte, je me retourne pour dévisager le tueur dans mon pathétique état de déchet sauvé de la noyade. Il se penche pour saisir la poignée de la portière, se fige pour soutenir mon regard. Lily déglutit. L'assassin de 18 ans déglutit.

– Tu sais, moi aussi j'ai des comptes à régler avec la Mort. Et pour le moment, c'est elle qui m'envoie me faire foutre, lâche-t-il avant de claquer la porte et démarrer.

J'ai moi aussi envie de penser que la Mort est une sale garce, mais ce n'est pas le cas.

Elle me permet de retrouver goût à la vie.

OceanofPDF.com

8

– Madleen ! s'époumone une voix étouffée par les murs de la villa.

Éreintée et frigorifiée, je m'immobilise sur le seuil. Un simple geste me donne l'impression de circuler sur un bateau. Le moindre effort siphonne mes réserves énergétiques. C'est à peine si j'arrive à tenir debout lorsque Hauata ouvre la porte à la volée, la télécommande de la télévision en main. En arrière-fond, la voix monotone d'une journaliste commente l'histoire de la sombre idiotie qui a manqué de se suicider dans le fleuve Willow.

Ses yeux s'arrondissent.

– Bordel, Madleen !

« Madleen ». Pas « Mady ».

– Tu peux te décaler ?

À la façon dont mon corps s'effondre contre le chambranle, je peux affirmer que l'adrénaline ne fait plus son effet. C'est triste, la vie de zombie. L'épaule enfoncée dans l'arête métallique, je n'ai jamais autant compati à l'existence du lover cadavérique de *Warm Bodies*¹. La lenteur, la face déconfite, le corps mou, les cernes jusqu'aux chevilles, les fringues déglinguées, dont il faut tenir compte pour avancer. Certes, je n'ai pas pour ambition de faire de Hau mon quatre heures, mais pour le reste, j'ai plutôt l'impression d'appartenir aux Enfers qu'au monde des vivants.

– Je croyais que tu te faisais encore suivre par cette Taupe Endimanchée de Jenkins ! beugle-t-il, à moins que ma soudaine retombée de fatigue distorde mon ouïe.

Oui, Hau ne beugle pas. Il raisonne.

– Je la vois toutes les semaines.

Il m'empêche de flirter avec le carrelage en passant un bras autour de ma taille. Jenna Jenkins, 33 ans, arbore des verres de lunettes si gros, si ronds, et si épais, que je n'ai pas pu m'empêcher de la surnommer ainsi. La Taupe Endimanchée. Après tout, j'exècre autant me rendre à son cabinet que les petits plats de Hau. Cette psy m'oblige à affronter ma folie salvatrice.

Et puis, je ne suis pas si folle.

– Je ne suis pas si folle, t'inquiète, marmonné-je en m'accrochant à son tee-shirt comme à une bouée de sauvetage.

– T'inquiète ? Putain, Madleen ! Je viens d'apprendre par une connasse insensible que tu verses à nouveau dans la tentative de suicide !

Il pointe du doigt le téléviseur, depuis lequel une journaliste annonce les actualités sur un ton propre à la profession. Ses cheveux glissent sur mon visage trempé et froid, pareille à la caresse d'une fourrure noire. Si l'agitation de sa tête s'additionne aux symptômes de sa colère, c'est que Hauata est à cran. Vraiment, à cran. Sur le point d'exploser, pour être précise. Car Hauata ne s'énerve jamais. Il plaisante, il rit, il taquine, il vanne, il gronde parfois, mais le hurlement ? Non, Hau ne connaît pas. À moins qu'il s'applique à singer le jeu d'acteur des personnages de films d'horreur en carton.

Alors, qu'a-t-on fait du self-control de mon meilleur ami ?

Je lève les yeux sur son visage dur, affolé, tandis que mes mains agrippent ses épaules on ne peut plus tendues. Mes oreilles sifflent. La lumière grille mes rétines. J'ai mal à la tête. Je me sens comme un torchon doté d'une cervelle.

J'ai bien failli mourir noyée.

Mais ce n'est pas la première fois qu'il me voit rentrer à moitié morte, à demi consciente ou charcutée par-ci par-là. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'a pas déjà sauté sur le combiné pour appeler les urgences.

Je gère. Je connais bien la Mort, maintenant.

– Je ne suis pas suicidaire.

Il me serre. Fort. Comme s'il espérait me protéger des ténèbres qui s'ouvrent sous mes pieds. Sa joue piquante se colle à la mienne, de façon à mieux me susurrer ces mots crus :

– Comment appelles-tu quelqu'un qui s'est déjà fait renverser par une voiture ? Qui a manqué de se noyer plus d'une fois, a enfoncé sa caisse dans un ravin, s'est interposé dans un règlement de compte où s'engageaient des armes à feu ? Quelqu'un qui se met en tête de voir un lion de tellement près que la bête arrive à lui mordre la jambe ? Je ne sais pas si le pire est de constater ton indifférence ou le fait que je suis certain d'en avoir oublié.

Oui, Hau, tu as oublié ma présidence des LCC. Un élément important, que tu n'as jamais su. Pour ton bien.

Lorsqu'il écarte sa tête de la mienne, le désespoir exprimé par son regard me pousse à dévier le mien. Il s'accroche aussitôt à l'homme accoudé à la

rambarde de l'étage, penché en avant, face à moi, au premier plan de ma déchéance.

Ses prunelles dorées me dissèquent.

– Ça suffit, maintenant, déclare Hauata, marqué par l'impuissance.

La détermination qui teinte le ton de sa voix me met sur mes gardes. Lui rendant toujours son étreinte rude, mais affective, je délaisse l'observation d'Émile.

– J'ai déjà un papounet, tu sais.

– Il faut que tu te fasses soigner. Tu es *malade*, Madleen.

– Je suis déjà suivie par Jenkins.

– Tu vois bien que ces séances ne suffisent pas. Tu as besoin de...

– Je refuse de me faire interner, le coupé-je.

– Tu ne peux pas continuer comme ça.

– C'est pourtant comme ça que je vis.

Lily me comprend, lui.

Mais peut-être que les monstres ont un degré de compréhension supérieur à la moyenne, les uns envers les autres ?

Soudée à mon meilleur ami, je me laisse à nouveau distraire par les yeux de l'homme énigmatique qui observe la scène avec curiosité. Un bout de la partie rectangulaire de sa chaîne dépasse de la barre de bois, tandis que ses maillons reflètent la lumière du jour. Ses mains sont croisées au-dessus du vide, immobiles.

– Demain, je t'emmènerai chez le psychiatre.

– Je n'irai nulle part, répliqué-je calmement.

– Je ne t'en laisserai plus le choix. Je te l'ai déjà trop laissé.

Je quitte ses bras pour me laisser choir sur la commode où errent les clefs.

– Je n'irai nulle part, répété-je alors que mon corps adopte la consistance dégoulinante d'un marshmallow grillé.

– Madleen ! s'exclame-t-il en me saisissant par les épaules. Parle-moi ! Dis-moi ce qui ne va pas ! Essaies-tu de me faire passer un message ? D'attirer l'attention de ton père ? Que s'est-il passé pour que tu deviennes cette femme robotisée, qui ne tremble que parce qu'elle a froid ? À qui le visage inexpressif est uniquement mouillé par l'eau du fleuve ! Où sont les frissons de terreur ? Où sont les pleurs ? Les regrets ? Tu as failli *mourir*, nom de Dieu ! Pourquoi suis-je toujours le seul à en être ébranlé ? Pourquoi me fais-tu toujours passer pour l'excité du bocal ?

Plus les questions s'enchaînent, plus ses doigts s'enfoncent dans ma peau, plus sa voix se fêle, plus ses yeux rougissent et ma raison tempère. Non, il ne faut pas que je prenne la mouche. Un véritable ami devrait réagir de cette façon. Il devrait suivre les codes établis par la société, comparer mon comportement à celui d'une population saine d'esprit. Une population qui n'est ni monstrueuse ni assassine.

Une population qui n'a pas besoin de la Mort pour survivre.

– Ton attitude est anormale ! Tu as besoin d'aide, Mady !

Je le détaille quelques secondes. Son torse s'agite, ses yeux s'humidifient. Il est humain.

Ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'on aura beau me gaver d'antidépresseurs, d'antipsychotiques ou que sais-je encore d'assez puissant pour me maîtriser, peut-être deviendrai-je un légume, peut-être deviendrai-je aussi sage qu'une image, mais je ne serai jamais heureuse. Je ne croque pas la vie à pleines dents ; je la supporte néanmoins suffisamment pour ne pas m'en débarrasser.

C'est comme ça que je vis.

– Tu devrais te calmer, répliqué-je. À plus tard.

Sur ce, je décroche ses mains de mes épaules, m'agrippe à la porte et me traîne à l'extérieur façon *zombie walk*. Hauata ne me retient pas. Il ne hurle plus, ne me serre plus, ne pleure plus. Gandhi² a fini d'exploser. Mon cœur y reste hermétique, enrobé par la fidèle couche d'indifférence qui me protège du syndrome post-traumatique. Encore faut-il un trauma, pour engendrer le syndrome... C'est sur cette conclusion évidente que je poursuis ma longue traversée jusqu'au transat, où je m'étale bras et jambes en étoile.

La lumière me brûle les yeux. Pourtant, le ciel est nuageux.

Je lève, tourne et retourne ma main fripée dans les airs. Au bout d'un long moment, j'envisage de me réchauffer. Pour Hauata. Mes prunelles suivent le mouvement lent et descendant de mon bras, quand une couette tombe du ciel. Elle s'écrase sur ma poitrine. Au-delà du fait qu'une couette volante vienne de m'attaquer, je prends pleinement conscience de mon degré de cryogénisation. Je ne ressens pas la douceur du coton qui s'appuie sur mon visage.

De nouvelles mains entrent dans mon champ de vision, plus grandes. Elles domptent le tissu sauvage, de façon qu'il recouvre l'ensemble de mon corps. L'une d'elles est prolongée par un poignet orné d'un large bracelet brun.

– Désolé.

Une main découvre la moitié cachée de mon visage, révélant le si joli minois d'Émile. L'apparition divine s'évanouit le temps de glisser un bonnet autour de mon crâne, une écharpe autour de mon cou, tout en prenant garde à ne jamais me toucher. Au moment de brandir les gants, en général rangés dans la commode de ma chambre – autrement dit, un lieu privé –, l'ange noir fait la moue. Le contact est inévitable. Alors, le petit malin se rabat sur mes pieds. Il retire mes chaussures et chaussettes trempées, puis embraye sur un essuyage précautionneux. Il se débrouille ensuite pour leur enfiler de grosses bottes fourrées en moumoute, préalablement engoncées dans de bonnes paires de chaussettes hivernales.

– Je vais me débrouiller, pour les gants.

Surgissant à ma gauche, il me glisse une moufle sous la couette, fait de même à l'opposé, puis disparaît pour mieux resurgir, cette fois équipé d'un cache-oreilles volumineux. Sa façon de m'en équiper donne à l'accessoire des airs de cerise sur le gâteau.

J'avise le cocon surdimensionné.

– Merci.

Au moment de chercher un visage auquel m'adresser, je constate qu'il a une fois de plus disparu. À gauche, à droite, en haut, en bas, malgré la vision restreinte qu'autorise mon installation, la masse de boucles acajou échappe à ma vigilance.

– Émile ?

– Madleen.

Je tourne aussitôt la tête sur le côté et le retrouve allongé sur le transat qui jouxte le mien. Il a croisé les bras sous son crâne, dans l'optique, sans doute, de mieux décortiquer le méli-mélo de nuages qui menacent de nous arroser.

À la vue du tee-shirt gris et du jean noir empruntés à Hauata, je me remémore les courses abandonnées dans le coffre de ma voiture. Merde.

– Je t'ai remercié.

– J'ai entendu.

– OK.

Il déloge un stylo rose coincé derrière son oreille, retire un carnet un peu trop *girly* de sa poche arrière, qu'il adosse à sa jambe repliée.

– Que note-t-on aujourd'hui ? 11 novembre 2019, énonce-t-il au rythme de son écriture. Demi-noyade, risque d'hypothermie accru par un farouche

entêtement à négliger ses besoins, extrême vulnérabilité en compagnie de moi-même. Hum.

Il tapote le bout du stylo sur ses lèvres.

– Considères-tu mon énervement comme un facteur de risque supplémentaire ?

Interdite, je croise ses yeux curieux, qui se reconcentrent sur la page parfumée à la fraise des bois.

– Disons que non, j'ai envie de rester avec toi. Ai-je omis quelque chose ?

– Ajoute le combat à mort, bien gore et bien bruyant, qui aura lieu juste après mon rétablissement.

– Contre qui ? s'enquiert-il avec innocence, prêt à inscrire le nom du futur hachis parmentier sur les pages de *mon* journal.

– Contre toi.

Yeux écarquillés, il me transperce une fois de plus à coups de prunelles attractives. Sa naïveté cabosse mon épaisse couche d'indifférence.

– Je ne veux pas que tu meures, Madleen.

J'ai envie de rire, mais n'y parviens pas.

– Ta raclée matinale est si lointaine ?

– J'ai été déstabilisé par la manière dont tu utilises ton corps, se justifie-t-il. Entre autres.

Je marque une pause méditative.

– Et comment je l'utilise, mon corps ?

– Tu dances.

Son regard divague, brouillé par les accents émerveillés de sa voix. Embarrassée, je n'ai bien heureusement pas à chercher bien loin pour trouver le moyen de contrer l'effet que produit son étrange fascination sur moi.

– Comment expliques-tu le fait que je ne t'ai pas retrouvé devant le portail ? Hauata savait que tu étais à l'intérieur, au moins ? Et de quel droit te permets-tu de fouiller dans mes affaires ?

– Je suis passé à travers la haie. Oui. J'aime connaître l'environnement dans lequel je vis, y compris les individus qui le constituent. D'ailleurs, j'espère que le petit frère de Hauata réussira à entrer son loup dans la bergerie d'Anuata.

La manière dont il prononce le sous-entendu graveleux laisse à penser qu'il s'est contenté de mémoriser l'expression tirée d'un des nombreux

courriers qu'envoie l'adolescent à son grand frère depuis Tahiti, sans en percevoir le sens.

– Encore faut-il qu'il aborde la bergère, raillé-je, avant de me rappeler que je suis en rogne et qu'il faut que j'efface mon satané sourire. La haie est renforcée par un grillage chargé en électricité.

Il me fixe de façon indéchiffrable.

– Le grillage ne m'a pas freiné.

Génial. N'importe quel type surentraîné serait donc capable de circuler chez moi comme dans un hall de gare.

– Même pas les 2 000 volts et paquets d'ampères qui y circulent ?

– Non, Madleen. Même pas.

– Tu te moques de moi ?

– Jamais.

Sa sincérité me déstabilise une fois de plus. Je ne saurais expliquer comment ni pourquoi, mais je crois en sa sincérité.

– Admettons que Bruce Banner³ soit un imposteur et que tu sois le véritable Hulk. Qu'as-tu fait des centaines de capteurs qui équipent la haie ?

– Hauata a rassuré l'équipe chargée de l'épauler en cas d'intrusion.

– Il a renvoyé les renforts pour toi ?

– Je suis convaincant.

Je fronce les sourcils.

– Et je peux savoir ce qui a eu l'honneur de le convaincre ?

– Mon honnêteté. Je lui ai affirmé que je ne voulais pas te quitter et que j'étais prêt à cohabiter pacifiquement avec lui pour ce faire. Il a répondu que j'étais un « sacré zigoto », avant de cacher les couteaux, les fourchettes, le trident accroché dans le couloir et les cure-dents.

Il marque une pause.

– Je n'ai pas compris, pour les cure-dents.

J'étouffe un rire.

– Il faut dire que tu as tendance à zyeuter tout ce qui est susceptible de transpercer.

– Ah oui ?

– Oui, confirmé-je, ébahie par son étonnement. Où as-tu acquis de tels réflexes ?

Émile se rallonge sur le transat, les yeux rivés sur le ciel gris. Plusieurs nuages ont le temps de se chevaucher, de se succéder, de s'estomper, avant qu'il ne se décide à abréger le silence.

– À l'étranger.

– À l'étranger, répété-je, perplexe.

À l'étranger... Les réflexes d'autoprotection, le maniement des armes, la carrure de sportif, la paranoïa tenace... La guerre.

L'une des hypothèses de Hau serait-elle la bonne ?

Étant donné que l'on fait passer un test psychologique aux portes de l'armée, Émile devait être sain d'esprit au moment d'y entrer. Le traumatisme serait survenu plus tard. Il lui aurait alors valu un rapatriement puis une hospitalisation aux États-Unis.

Un traumatisé de guerre, alors ?

Peut-être ? Certainement ? Pas du tout ?

A-t-il été brisé par un événement tragique ? A-t-il été bouleversé par la mort d'un coéquipier ? À moins que les conflits qui se perpétuent à travers le monde aient gravé dans sa mémoire humaine l'image d'innocents exécutés, démembrés, explosés sous ses yeux de patriote en quête de paix et de rêves utopistes.

– T'a-t-on appris à manier des grenades ? À survivre seul ? Subissais-tu des entraînements quotidiens et régimes alimentaires particuliers ?

Il déglutit.

Je ne le vois pas, mais le son est parlant.

– Je ne veux plus y retourner, Madleen. Je suis bien ici.

« Quel que soit son passé, il a besoin de se faire soigner », auraient dit Hauata, le maire de la capitale, la boulangère du quartier ou le passant du coin. Il n'est pas normal. Peut-être l'a-t-on enfermé à cause de meurtres commis dans le cadre d'un délire... Une hallucination répétant le son des mitraillettes, le vrombissement des chars et le hurlement des blessés. Peut-être voyait-il une terre ravagée, des domiciles détruits, des corps d'enfants empilés. Et peut-être voyait-il des ennemis, là où, en réalité, il n'y en avait pas.

Je me surprends à le fixer bien plus que ce qu'exigent les règles de savoir-vivre.

Qui es-tu, Émile ?

Dans tous les cas, un meurtrier.

Comme moi, comme Lily, tu es un monstre au cœur émietté.

¹ Référence au personnage de fiction R, qui est un mort-vivant dans le film *Warm Bodies*, sorti en 2013.

² Mohandas Karamchand Gandhi a vécu en Inde jusqu'en 1948. C'était un dirigeant politique et guide spirituel qui œuvrait pour l'indépendance de son pays et pour la paix de manière générale.

³ Bruce Banner est un personnage de fiction dans l'univers Marvel, qui incarne le super-héros Hulk.

OceanofPDF.com

9

– Alors, reste.

On se serre les coudes, entre monstres. On ne se juge pas, entre monstres. Ces deux règles semblent ancrées dans nos patrimoines génétiques. Elles vont de soi. Elles sont indispensables à la survie de l'espèce. Sans doute est-ce pour cette raison qu'Émile tient tant à ma présence : nous faisons partie de la même race. Les cœurs en miettes et mains en sang sont-ils capables d'envoyer des signaux spécifiques à leurs semblables ?

Il ouvre le cahier qui gisait sur ses cuisses, y scrute le texte avec un air de défi.

– Serais-tu capable de t'endormir, ainsi emmitouflée, éreintée et seule, juste à côté de moi ?

Cernée au sud par une piscine, au nord par le dossier du transat, d'un côté par la forêt, de l'autre par Émile ; abandonnée par ma chienne vadrouilleuse et située bien trop loin de la villa pour que Hau puisse m'entendre, j'esquisse un sourire intrépide.

« Je risque de ronfler » est la dernière réplique dont je me souviens, avant que le sommeil n'empiète sur les plates-bandes de mes instincts de survie.

* *

Un coup à la main me réveille en sursaut. Réflexe oblige, je me dresse comme un ressort, jusqu'à ce qu'un large lien me rapatrie sur un matelas. Mon taux d'adrénaline grimpe en flèche. Mille et un scénarios s'épanouissent au cœur de mes pensées nébuleuses. Séquestration, demande de rançon, torture, perversité... quand la lueur sélène, transmise par l'une des fenêtres de la pièce, me fait la faveur d'améliorer mon acuité visuelle. Je reconnais le plafond de ma chambre, le grand lit, l'épais cocon dans lequel m'a enveloppé Émile et la table de chevet que mes doigts gourds viennent de cogner.

– Couillonne, me sermonné-je.

4 heures, 13/11/2019, indique le radioréveil.

J'ai dormi plus de vingt-quatre heures.

On m'a glissée telle quelle sous la couette molletonnée. Autant dire que l'humidité qui perle sur ma peau n'a plus rien à voir avec l'eau du fleuve. D'autant que la température ambiante aggrave le processus de déshydratation. Encore quelques minutes sur le grill et Madleen Stevens incarnera le premier pruneau humain.

Non, vraiment, cette pièce s'apparente à une simulation sensorielle du Sahara.

Un plateau bourré de nourriture a été placé sur la commode, pichet d'eau et sucreries comprises. Pas de doute : Hauata s'est pris de remords. Pourquoi donc ? Il n'a rien à se faire pardonner. La normalité est louable... n'est-ce pas ?

Bien qu'éreintée, je me libère du surplus de couvertures et envisage de rejoindre la salle de bains lorsque ma vision périphérique me signale la présence du carnet. Je frappe dans mes mains, l'ampoule s'allume et illumine le bureau sur lequel le fameux tas de feuilles roses attend ma venue.

De prime abord, je n'y reconnais pas mon écriture. Ses caractéristiques quasi-scolaires ont été substituées par des lettres italiques, plutôt brouillonnes, qui listent l'ensemble des risques encourus la veille. De la demi-noyade à l'ensommeillement inconscient, l'homme intrusif n'a pas omis de mentionner son instabilité dangereuse. Une annotation complète l'espace habituellement réservé aux notes que j'attribue à mes risques :

Au bout de combien de points te proclamera-tu vainqueur ?

Ces notes n'ont pas de grande valeur dans le jeu, elles...

Je repose le stylo comme s'il était imbibé d'acide sulfurique et ne le reprends que quelques secondes plus tard, afin de raturer ma réponse et d'en écrire une autre.

Ces notes n'ont pas de grande valeur dans le jeu, elles...

Ces notes ne regardent que les participants du jeu...

Ah oui, il y participe. Sans le savoir, mais il y participe quand même.

Ces notes n'ont pas de grande valeur dans le jeu, elles...

Ces notes ne regardent que les participants du jeu...

Ça ne regarde que moi.

PS : Si tu lis ceci, considère-toi comme un homme mort.

Je renomme le rectangle de papier cartonné, initialement glissé dans l'encoche plastifiée de la couverture, en remplaçant le banal « Madleen Stevens » par « Carnet PRIVÉ de Madleen Stevens ». Je le glisse ensuite dans un endroit introuvable, avant de me débarrasser de mon film de sueur et de mes vêtements poisseux.

Propre comme un sou neuf, je quitte la salle de bains en pyjama à manches longues. Il est quatre heures et quart du matin. Quatre petites heures, alors que, dans peu de temps, je devrai affronter les yeux surdimensionnés de la Taupe Endimanchée.

Je me précipite dans le couloir, prête à assouvir ma curiosité. En tant que présidente des LCC, j'ai pris l'habitude de suivre les informations. Souvent. Je veux dire *très* souvent. Qu'elles concernent l'État d'Iloilo, la France, l'Australie ou la Corée, il me semble important de connaître les moindres actualités de ce monde. Cette lubie touche aussi bien les journaux, la radio, les applications que la télévision. Je me dois d'être au courant des éventuelles mesures prises à notre rencontre.

En ce moment, après avoir mené nombre d'opérations dans le but de neutraliser le gang d'affreux jojos que nous sommes, la police de Golden City nous soupçonnerait de vivre dans un État voisin et de planifier nos cambriolages en dehors du territoire. Ainsi, notre cas ne relèverait plus seulement de sa juridiction. Un élégant moyen de contourner le véritable nœud du « problème » : son incompetence.

À moins que nous ne soyons trop compétents.

N'importe quel citoyen de Golden saurait renseigner la classe sociale que nous ciblons, la date à laquelle nous opérons, le moyen de locomotion que nous utilisons et la façon dont nous nous habillons. La provocation est à son summum.

La lumière crue de la télévision me pousse à plisser les yeux.

– Ils passent à l'attaque toutes les nuits de 15 du mois, se déplacent à moto, à trois, en tenues d'escorts, à destination d'une villa infestée de

branleurs armés et de systèmes de surveillance nuls à chier ! Si la police est efficace, mon cul est en régleuse ! beugle le plus franc des sénateurs que l'histoire ait jamais connu, à peine ai-je pressé le bouton d'alimentation de l'écran.

Je ris, seule, au milieu du salon, dans le clair-obscur produit par la télévision.

J-2.

Les émissions et reportages se succèdent sur le sujet.

Si nous – Criminels – nous permettons une telle provocation, c'est avant tout grâce à l'implication de nos fans inconditionnels, qui repeignent ou achètent des motos pour l'occasion. Le jour J, ils vadrouillent dans les rues du centre-ville en Criminels. Le fait de nous fondre dans la masse s'avère alors aussi aisé que la préparation de pâtes au ketchup. Les 15 du mois sont devenus des événements, à Golden City. Une sortie nocturne, une fête immanquable, une Halloween au thème commun.

Le sénateur en embonpoint frappe du poing sur la table. La journaliste reste de marbre, à l'inverse du porte-parole de la police, qui sue autant qu'une limace bave.

– Arrêtez-moi ces imbéciles qui parquent dans les rues, tous ces fichus 15 du mois ! Tiens, encore un moyen de pointer du doigt les graves soucis d'éducation qui persistent en zones défavorisées ! Apprenons-leur à respecter les forces de l'ordre, à différencier le bien du mal ! À réfléchir, bon Dieu ! Il suffit qu'une bande de guignols en tenues moulantes s'amuse à dépouiller le pacha du coin pour qu'ils dodelinent de la tête et élèvent fourches et torches contre l'autorité !

Il replace l'une des rares mèches blondes rescapées d'une rude calvitie, avant de fixer la caméra.

– Vous qui n'hésitez pas à bouchonner les rues, réfléchissez autrement que par vos maigres porte-monnaie ! Pensez justice !

Tout n'est pas faux. Nous choisissons une cible riche, très riche, lui siphonnons *l'ensemble* de ses sous et faisons en sorte qu'elle peine à se relancer. Seulement, notre cher sénateur oublie un « détail » que le gratin de la politique connaît, mais dissimule à l'unanimité : nous reversons l'intégralité de nos gains à deux associations caritatives.

Anonymes, les versements correspondent à la somme exacte dérobée. Une information que le gouvernement se garde bien de communiquer à la population.

Le porte-parole réajuste sa petite cravate jaune. Son grand front, son nez en trompette et ses joues creuses brillent de mille feux sous la lumière des projecteurs.

– Il ne nous reste donc plus qu'à nous torcher avec la Constitution, je présume ?

Surprise, j'écarquille les yeux, à l'instar des quelques spectateurs présents sur le plateau. Le style aristocratique du politicien jure incroyablement avec le langage peu distingué qu'il vient d'employer.

– Elle a bon dos, la Constitution, lorsqu'il s'agit de camoufler votre incompétence légendaire ! s'enflamme le sénateur de plus belle.

– Votre statut au sein de la société goldenienne ne serait-il pas la cause de votre ferveur ? intervient la journaliste engagée.

Nous y voilà.

Le sénateur se tait, cherchant ses mots. Lui, l'aisé, le riche.

– En toute objectivité, je rejoins Cooper, s'interpose le porte-parole. Trouvez-vous normal d'encourager de tels énergumènes à dépouiller des personnes fortunées ?

– Soixante pour cent des habitants d'Illoa sont en deçà du seuil de pauvreté, lui rappelle la journaliste en jetant un œil à ses notes. Si vous gagniez 500 dollars par mois, n'auriez-vous pas idolâtré LCC, ce gang particulièrement charismatique qui venge les plus démunis ? Ne pourrait-on pas parler de leçon de vie, étant donné que leurs victimes se retrouvent à leur tour à la rue ?

– Un petit revenu diminuerait les ressources cérébrales ? contre-attaque le sénateur. Quelles que soient nos richesses, n'est-il pas plus sensé de se ranger du côté de la justice ? De contribuer au retour de l'ordre et de la prospérité pré-LCC ? Beaucoup de riches quittent la mégapole, Golden City, notre bijou, un diamant attractif pour n'importe quel bourgeois étranger ! Nous...

– Les taux d'émigration et d'immigration sont équivalents, le coupe la journaliste. LCC n'attisent pas la terreur de toutes les grosses fortunes. Ils intriguent énormément et participent à l'attractivité grandissante de la ville.

Le sénateur la boucle. Il ouvre la bouche, la referme, noue ses doigts boudinés, fronce les sourcils, se risque à affronter le Pitbull qu'est la femme en costume noir :

– Ce climat incertain vous paraît-il acceptable, M^{me} Andropov ?

– Il n'est incertain que pour une seule classe sociale, M. Cooper. Chaque 15 du mois, les plus aisés tremblent. Et chaque 15 du mois, les autres festoient. Les classes populaires n'ont jamais été si soudées qu'en cette date.

– Ces personnes sont-elles captives ?

Je sursaute, la télécommande m'échappe des mains.

Installé dans le fauteuil du salon, Émile scrute l'écran de télévision. Les bras posés sur les accoudoirs et les chevilles croisées, il penche la tête sur le côté, tandis que le sénateur Cooper se donne une fois de plus en spectacle.

Je libère mon souffle puis me force à m'accroupir pour récupérer la télécommande.

– Ne dors-tu donc jamais ? m'enquiers-je en avisant ses cernes.

– S'agit-il d'un genre de prison perfectionnée ?

– C'est une télévision, Émile. Ce que tu vois là est un plateau télévisé. Ces gens se sont réunis dans un studio conçu pour accueillir des caméras, qui ont enregistré puis diffusé la vidéo du débat. Ne me demande pas le fonctionnement précis des ondes, je n'en ai aucune idée, mais sache que ces gens ne nous voient pas comme nous les voyons. N'importe quel jojo peut allumer sa télé et tomber sur ce triste spectacle sans se sentir menacé, ajouté-je en zyeutant l'arme à feu braquée sur les innocentes images.

– Une télévision..., répète-t-il, lointain.

Il tente de ranger le pistolet dans sa poche, si fasciné par l'écran qu'il peine à trouver la fente de son pantalon.

Une publicité revendiquant le design hors du commun de l'agence N & A, dirigée par les faux jumeaux Nagel et Angel Payne, met momentanément fin au débat.

– Je croyais que Hauata te l'avait confisquée, lui fais-je remarquer en pointant l'arme du menton.

– Je l'ai récupérée, répond-il simplement, alors que mon garde-maison n'est pas du genre à opter pour des cachettes évidentes.

La dernière fois que nous nous sommes essayés à la chasse aux œufs – en adultes parfaitement matures que nous sommes –, Hau s'est emmerdé à enfoncez les plus petits chocolats dans un trou de taupe creusé en bordure de forêt, qu'il avait soigneusement recouvert de brindilles, d'un tapis de mousse fraîche et d'une feuille morte. Autant dire que ces fichus œufs auraient pu se dégrader mille fois, s'il n'avait pas eu la décence de me révéler leur emplacement. J'avais l'air fin, à cacher les siens derrière le pommier !

– Ai-je dit une chose qu'il ne fallait pas ?

Sourcils froncés, il analyse l'expression de mon visage.

– Je ressassais un épisode douloureux de ma vie.

Je me laisse choir sur le canapé, me libérant de son emprise visuelle. Aussitôt, les souvenirs des derniers événements affleurent à la surface de mon esprit. Des remémorations pour la plupart estampillées d'un gros point d'interrogation.

– Quelque chose me turlupine, au-delà du fait que tu sois un sale petit fouineur...

– Oui ?

– Pourquoi étais-tu en colère, hier ?

Éprouverait-il une sorte d'attachement envers moi ou craindrait-il de se retrouver à la rue, si je venais à perdre la partie ? La réponse changera-t-elle quelque chose à notre étrange cohabitation ?

La violence du heurt de ses pieds sur le parquet me fait sursauter. Je me contorsionne dans le but de le dévisager, ahurie.

– Je n'étais pas en colère, mais agacé, précise-t-il.

– Quelle différence ?

– L'intensité, Madleen.

– Dans ce cas, pourquoi étais-tu *agacé* ?

Il se renfonce dans le fauteuil en cuir rouge.

– À cause de Hauata.

– Son entêtement à vouloir me raisonner t'a-t-il déplu ? tenté-je d'interpréter, une fois de plus bluffée par son imprévisibilité.

– Non. Je trouve absurde que l'on te croie capable de te noyer. Impensable, même.

Une pointe de fierté caresse mon ego. Je hausse un sourcil, foutrement intriguée par le raisonnement de cette mystérieuse créature.

– Pourquoi ?

– L'eau est ton élément, réplique-t-il sur le ton de l'évidence.

Coup de massue. Cette fois, c'en est trop.

Je me plante devant lui. Émile lève des yeux de Chipmunks¹ sur mon visage tordu par la colère. Il ne réagit pas plus lorsque je récupère le pistolet, ni lorsque je le charge et vise son crâne d'ange.

– Belle réactivité.

– Pour qui travailles-tu ?

Il ne répond pas.

– Pour qui travailles-tu ? répété-je. Le gouvernement ? Des services secrets ?

Il esquive le coup de pied qui avait pour but d'endolorir son tibia. Une simple rotation de hanche suffit à ridiculiser mon attaque. Il n'y a pas à dire, son temps de réaction est stupéfiant. Et sa façon de me fixer, tel un enfant émerveillé par les portes de Disneyland, ne fait qu'amplifier le sentiment d'étrangeté qui lui colle à la peau.

– En général, les compliments flattent l'ego de l'être humain, commente-t-il en jetant un œil sur l'arme qui le braque.

Je ne réagis pas, ne bronche pas, car je viens de réaliser un fait terrifiant : je suis démaquillée. À cette heure avancée de la nuit, l'idée qu'un autre occupant de la villa puisse être réveillé ne m'a même pas effleurée. Une froide et longue lame semble s'enfoncer dans ma colonne vertébrale. Émile me voit sous mon vrai jour.

Sans artifices. En *monstre*.

– Je suis sérieuse, chuchoté-je, dans l'espoir de camoufler mes trémolos.

Piètre repartie. En guise de compensation, je carre les épaules et appose ma seconde main sur la crosse de l'arme.

Il fait sombre, il ne peut pas bien me voir. Il fait sombre, il ne peut pas bien me voir, me seriné-je afin de me dissuader de prendre la fuite. *Moi, je ne le vois pas bien*. Je n'ai jamais autant souhaité m'enterrer dans un fossé d'au moins cent kilomètres et demi de profondeur.

– Moi aussi, Madleen. Quel est le nom de cet animal ? embraye-t-il, apparemment insensible à ma véritable apparence.

Il me faut un certain temps pour faire le lien entre la licorne imprimée sur mon pyjama et l'intérêt soudain qu'il porte à ma poitrine.

– Quel est ton but ? Pourquoi souhaites-tu rester avec moi ? D'où tiens-tu ces informations ?

Ce n'est pas en se cantonnant à des recherches et à des fouilles approfondies que l'on apprendrait ma passion pour le chant sous la douche et mon affection pour l'eau. Ou pour les visites répétées des grands aquariums, les croisières, les vacances à la mer, mon vieux jeu de cartes Pokémon uniquement composé d'espèces aquatiques, le DVD du *Monde de Nemo* que je me repassais en boucle, les quelques poissons rouges qui se sont succédé, et pour tout un tas d'autres d'éléments qui amusaient mes parents.

À l'époque. Au temps où ils me surnommaient Ariel.

Je secoue la tête, une grande partie de mes boucles se regroupe devant mon visage. Je respire à nouveau. Lui persiste à fixer l'imprimé de mon haut de pyjama.

- S'agit-il d'une rare variété de cheval ?
- Est-ce un rôle, que tu joues ?
- Je n'ai pourtant jamais entendu parler d'animaux si colorés...
- Travailles-tu pour le compte de quelqu'un ?
- Et ce cône qui lui pousse sur le crâne...
- C'est une licorne ! m'enflammé-je.

Les yeux écarquillés, je marque un temps d'arrêt, pousse un soupir puis laisse mes bras retomber le long de mon corps. Émile tend l'un des siens pour récupérer son précieux, mine de rien, et le rapatrier au fond de sa poche de jogging.

Il hausse un sourcil.

- Ces choses n'existent que dans les contes de fées, cédé-je.
- Qu'est-ce qu'un conte de fées ?

Je me sens de nouveau happée par le confort du canapé. Allongée sur le dos, la tête sur l'accoudoir, j'observe le lustre suspendu au plafond, pendant qu'une énième page de publicité vante la qualité des crèmes antirides Lepticine.

- Comptes-tu me tuer ?

– Pour la énième fois : non, Madleen. Pour le moment, j'apprécie ta compagnie. En revanche, j'aimerais beaucoup savoir ce qu'est un conte de fées.

– C'est un texte assez court, fourni en créatures et aventures imaginaires. N'as-tu jamais entendu parler de *Blanche Neige*, *Cendrillon* ou *La Belle au bois dormant* ?

- Non, jamais. Pourrais-tu me raconter l'un d'eux ?

Je me tords pour m'assurer de son sérieux. Émile observe la femme occupée à énumérer les avantages d'une couche antifuites urinaires à l'écran, avant de froncer les sourcils et de jeter un œil perplexe à son entrejambe.

- Tu veux que je te lise une histoire ?

– Si cela ne te dérange pas, répond-il, troublé par l'existence de ces couches.

– Penses-tu pouvoir t'endormir après ? m'enquiers-je avec un sourire, bien que ma curiosité surpasse la moquerie.

– Je ne pense pas. T’a-t-on déjà lu *L’Enchanteresse de l’océan* ?

– Ça ne me dit rien, c’est un conte ?

– Je crois bien. Il parle d’une belle créature mi-aquatique mi-terrienne, prénommée Mileva.

Un prénom qui ne m’est pas étranger, mais que je peine à remettre. Ce n’est pourtant pas le genre à figurer dans le top 10 des prénoms du 21^e siècle.

– D’une sirène, deviné-je.

– D’une sirène, oui.

– D’où connais-tu cette histoire ?

– Du Centre.

Mileva, la fille du Centre, me remémoré-je alors. Émile l’avait évoquée le soir de notre rencontre.

– Mileva était une sirène de 23 ans, pour qui l’océan n’avait aucun secret, déclame-t-il, le regard dans le vide. Des coraux des Caraïbes aux banquises des Pôles, rien n’échappait à la créature sous-marine. Et terrestre. Une fois par mois, Mileva revêtait sa paire de jambes humaines pour retrouver son château de verre ainsi que les obligations qui lui incombaient. Personne ne se doutait de rien, mais tout le monde savait que la qualité de son chant surpassait la pureté de la harpe. Le peuple, autant ébloui par sa beauté que par la splendeur de sa voix, se demandait inlassablement qui en étaient les heureux géniteurs. Oh, s’ils savaient qu’ils étaient parfois calmes, parfois déchaînés, azurs ou ténébreux, au cœur si vaste qu’on s’y perdrait mille fois... L’océan était son unique parent.

Ce n’est que lorsque je m’apprête à parler que je surprends mon sourire stupéfait.

– Tu le connais par cœur ?

– Mot pour mot.

Il marque une courte pause.

– Je l’ai relu deux cent onze fois, environ.

– Environ ? raillé-je.

– Deux cent dix ou deux cent douze.

– Pourquoi cette fixette ?

– L’imaginaire est un univers fascinant. Tout y est possible. Quand j’étais petit, Mileva me tenait compagnie. La nuit, elle était la vedette de mes rêves. Le jour, elle était au centre de mes divagations ; et lorsque je me douchais, j’espérais qu’elle vienne à moi. Parfois, je me privais de sel pour

en verser dans le pommeau de la douche. Elle n'est jamais venue. L'idiotie est un poison.

– Idiotie ? Émile, les enfants se font des films à longueur de temps, c'est normal et même indispensable à leur développement, il me semble.

– Je le pensais encore à 15 ans.

Je me dresse sur un coude pour me préparer à énumérer l'ensemble de mes griefs sur les doigts.

– Figure-toi que je participe encore à la chasse aux œufs avec Hauata, que je possède un journal à l'effigie d'une superstar pour couches-culottes, que j'ai fait pipi au lit jusqu'à mes 12 ans et que je cherche en ce moment même une énorme piñata – Hau et moi avons toujours rêvé d'en éclater une en moins de cinq coups de batte de baseball. Grand bien te fasse de croire aux sirènes. Et puis, de mon point de vue, il s'agit d'une croyance comme une autre. Certains croient aux fantômes ou aux extra-terrestres. Pourquoi pas aux sirènes ?

– Crois-tu au destin, Madleen ?

– À une époque, oui.

Sans doute pour tenter d'excuser les horreurs que j'ai commises. C'était la faute du destin. Je n'avais pu en réchapper, je n'étais pas de taille à lutter. Tellement plus facile, plus naïf... Ce petit manège a duré jusqu'à ce que la réalité m'attrape par la gorge et resserre sa poigne au fil des jours.

– Eh bien, je suis convaincu qu'il m'a guidé jusqu'à toi.

Je garde le silence un moment, le temps de comprendre comment le fouillis de ses pensées si originales a pu le mener à de telles conclusions.

– Pourquoi ?

– Ce soir de pluie, à travers la vitre de ta voiture, tu m'as rappelé Mileva. Je me suis senti électrofilé de la tête aux pieds.

– Je lui ressemble ?

– Non, elle est blonde, blanche, avec des yeux verts ; mais tu es si belle, Madleen... Si belle qu'à 25 ans, j'ai remis le réel et l'imaginaire en question.

Lorsque je succombe une fois de plus au pouvoir de ses yeux dorés, je me dis que toutes les blessures narcissiques du monde auraient intérêt à passer sous ce regard sincère.

A-t-il conscience d'être le premier à ne serait-ce qu'entrevoir mon visage au naturel, depuis que mon corps a subi les traditionnelles transformations pubertaires ? A-t-il conscience d'avoir un instant repoussé cette image monstrueuse qui me colle à la peau ?

Un instant, seulement.

Car une tueuse qui s'apprécie telle quelle est une démonsse. Le goût de la bile se répand sur mes papilles. Quand on commet un acte aussi laid, on ne peut qu'être aussi repoussant. Aussi démoniaque. À l'image de son âme en putréfaction.

Je me rallonge à la vitesse de l'éclair.

De toute façon, il ne me voit pas bien, il fait presque noir.

– La beauté est subjective.

À juste titre, les spectres de mes victimes me trouvent laide. Wilfried me trouve laide. Je me trouve laide.

– Donc, si je suis ton raisonnement, je devrais chanter aussi bien qu'une sirène, tenté-je de détourner son attention du précédent sujet de conversation.

Une sirène. Le chant. L'eau. Ces coïncidences l'ont persuadé de me connaître, et moi de le suspecter d'espionnage. La vie est parfois bien étrange.

– Je ne sais pas comment chante Mileva, mais je trouve que tu te débrouilles très bien.

Je plisse les yeux, persuadée de ne pousser la chansonnette que dans le cadre de ma salle de bains. Suis-je somnambule ? Ou alors...

– Mais quel fouineur ! pesté-je.

Son silence est éloquent.

– C'est à ça que tu occupes ton temps ? Tu colles ton oreille à ma porte ? Tu espionnes le moindre de mes faits et gestes ?

Imperturbable, il lâche :

– Tu préfères que je tue des gens ?

– Certainement pas ! Je te l'ai dit, Émile, et je te le répète : si tu tues à nouveau, je ne veux plus jamais entendre parler de toi !

Il enfonce ses ongles dans les accoudoirs, pince ses lèvres, mais finit par hocher la tête une unique fois.

– Il y a une salle de sport au sous-sol et une piscine dans le jardin. Si jamais l'envie te prend d'y faire un tour pour tuer le temps, n'hésite pas. Je peux aussi t'expliquer comment fonctionnent la télévision, les ordinateurs et tout le tintouin... est-ce que ça te tente ?

– Oui.

– OK.

– Et pour la lecture de *Blanche Neige* ?

Dans la noirceur complète de ma chambre, une version abrégée de *Blanche Neige* affichée sur l'écran de mon téléphone dans une main, je m'applique du fond de teint de l'autre. Cette fois-ci, je mise sur mes années de maquillage minutieux pour éviter toute assimilation à Harley Quinn².

Fin prête à m'exposer au grand jour, je m'aventure dans le couloir. Devant la porte de sa chambre, je fais un pas, m'arrête, en esquisse un autre puis frappe. Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois... jusqu'à ce qu'un œil doré me reluque depuis l'entrouverture. Une inspection plus poussée m'indique qu'un peu plus bas, le canon de son arme a lui aussi tenu à me saluer.

Visiblement rasséréné, Émile le range dans sa poche et ouvre la porte en grand.

– Que se passe-t-il ?

Mon invité se tord le cou pour inspecter l'endroit où mon poing toquait en vain.

– Une mouche ? J'ai pourtant ratissé l'étage pour être certain que tu puisses dormir en paix. Regarde, m'indique-t-il en tendant un bras sur le côté pour attraper la tapette souillée par trois nouveaux cadavres ailés.

Malgré moi, je souris. Comment peut-on être si paradoxal ?

– En quoi suis-je paradoxal ?

La trahison de mes cordes vocales me coupe un instant la chique.

– Tu es un meurtrier attentionné.

Il arque un sourcil.

– Madleen, tu n'es pas moins paradoxale que moi.

Désarçonnée, je me mords la langue. Nous nous dévisageons un long moment, immobiles.

– Bon, on se la lit cette histoire ?

Il se déplace pour me laisser entrer. Je m'assois au bord du lit défait.

– Où est le livre ?

– Là-dedans, pointé-je en tapotant le smartphone.

– Là-dedans ? répète-t-il, perplexe.

– Il s'agit d'un téléphone portable. Je présume que c'est le moment où je m'improvise dictionnaire, alors accroche-toi bien. Cet outil est avant tout utilisé pour communiquer à l'oral ou à l'écrit sur de longues distances, du moment que le ou les correspondants en possèdent un également. Il peut contenir des fonctionnalités appelées « applications », dédiées à pas mal de choses... comme calculer le nombre de kilomètres parcourus, jouer, servir

de réveille-matin, prendre des photos, annoncer la météo ou lire des livres numériques.

Durant mon mini cours de culture G, Émile referme la porte sans quitter le téléphone des yeux. Il s'appuie sur la commode qui jouxte l'entrée, puis croise les bras sur son torse. L'impression de détenir une arme nucléaire entre les mains ne m'a jamais paru si prégnante.

– Tu restes debout ?

– Suis-je contraint de m'asseoir ?

– Eh bien, il serait peut-être souhaitable que tu t'allonges et essayes de dormir ?

– Pourquoi dormirais-je ?

– Tu es crevé.

– Pas encore..., marmonne-t-il en plissant les yeux.

Lorsqu'il se perd dans ses pensées, je comprends que l'une des expressions de la langue est encore passée à l'as.

– Je voulais dire : tu es fatigué.

Je grimace, consciente de dégrader son niveau de langage.

– Une expression ?

– Une expression.

Il fait la moue.

– Je préfère les contes au sommeil, voilà tout.

– Comme tu voudras.

S'il refuse de prendre ses aises, je ne me gêne pas pour m'adosser au mur et me pelotonner sous ses draps.

On m'a lu des tas de contes, enfant. Je n'avais encore jamais eu à rendre la pareille à un petit être craintif à l'idée de fermer les yeux. Certes, Émile a 6 ans depuis dix-neuf ans, mais sa naïveté balaye le reste.

Ses yeux s'arrondissent à mesure que les épopées de *Blanche Neige* sont narrées par ma voix tantôt sérieuse, tantôt enjouée, tantôt effrayée, en fonction des péripéties que rencontrent les personnages. Il serre les poings à chaque fois que la sorcière entre en scène, remue des doigts en rythme avec les sept nains, fronce les sourcils lors de l'épisode de la pomme empoisonnée et incline la tête quand sonne le passage du baiser salvateur.

– Fin.

Je lève le nez de l'écran afin de jauger son expression. Il n'a pas bougé d'un pouce.

– Quelle est l'utilité du baiser ? Je l'ai déjà lu dans *L'Enchanteresse de l'Océan*. « Mileva déposa un doux baiser sur les lèvres bleues du miséreux », dicte-t-il.

– Pourquoi étaient-elles bleues ?

– Elle venait de le sauver de la noyade. Ryan s'était préparé à la rejoindre. Il refusait de se faire à l'idée que leur relation était impossible.

Je grimace, à la fois amusée et écœurée par l'amourette fantasmagorique.

– Je vois... En ce qui concerne le baiser, fais-moi penser à te montrer une comédie romantique, lui recommandé-je en me relevant pour m'étirer. Tu cerneras bien mieux le concept à travers ces guimauves enrobées d'une quadruple couche d'amour dégoulinant. Ces trucs-là ne sont vraiment pas ma tasse de thé, tu vois. En fait, l'amour et moi, c'est comme un éléphant de porcelaine et une raquette de ping-pong : ça n'a pas de lien.

– Une comédie romantique, mémorise-t-il.

– *Le Journal de Bridget Jones* ou *Love Actually*. Ces trucs-là, quoi. Tu le regarderas avec Hau, il finit toujours par verser une larmichette, ce fragile.

– Tu ne viendras pas ?

Une pincée de déception assaisonne le ton de sa question. Assujettie par l'intensité de ses yeux dorés, je faiblis.

– Peut-être pour voir ta réaction.

Il approche son corps du mien, qui se dirige à reculons vers la sortie, si bien que nous finissons nez à nez devant la porte close.

– As-tu l'intention de te recoucher ? s'informe-t-il.

Le souffle court, je ne peux m'empêcher de faire l'inventaire des muscles de son anatomie, d'imaginer le goût de sa peau sur ma langue et la fermeté de sa poigne sur mes hanches. Puis de maudire la faiblesse de mes hormones.

– Oui.

– Alors, bonne nuit, réplique-t-il avec un sourire.

Bien qu'abasourdie par l'absurdité de mes interprétations érotiques, je le lui rends de bonne grâce, comprenant enfin la référence.

– *Il fait nuit, ne dit-on pas bonne nuit ?*

– *Les gens normaux souhaitent une bonne nuit avant de se coucher,* avais-je répondu.

¹ Référence aux films *Alvin et les Chipmunks*, dont le premier opus est sorti en 2007 et dans lesquels des rongeurs de la famille des écureuils sont très

doués en chant.

² Harley Quinn est un personnage de fiction de l'univers DC Comics, qui porte notamment un maquillage assez prononcé et original.

OceanofPDF.com

Je ne me suis pas rendormie. Par contre, j'ai pu cogiter, me faire du mouron pour ma Mini chérie, repasser ma dispute avec Hau et penser à mon rendez-vous avec Jenna Jenkins, alias la psy-aux-lunettes-cul-de-bouteille. Et, justement, allongée sur son divan, je songe à fuir ses questions intrusives par le biais du sommeil. Je prépare le terrain en ralentissant progressivement le nombre de mes battements de paupières, qui se font plus lents, plus prononcés, bâille de temps à autre et lui sers des réponses plus proches du grognement que du langage articulé.

– Madleen, la dernière fois, votre ami a manqué de s'étrangler avec un bretzel, mais a eu le réflexe de vous envoyer un SMS après dix minutes de consultation. Celle d'avant, vous avez eu la nausée ; et la précédente encore, vous avez oublié de nourrir votre chienne. Aujourd'hui, vous vous assoupissez.

Un simple étalage de constatations, sans sarcasme, sans jugement, prononcé en toute objectivité. Jenkins est un miroir à queue de cheval rousse, veste bordeaux et talons aiguilles rouges, qui relate de simples faits. C'est sûrement ce qui fait d'elle une bonne psy. Hypothèse certifiée par sa carrière reluisante dans le milieu du médical. Mademoiselle ne suit pas n'importe qui, puisque n'importe qui ne peut pas s'offrir ses services hors de prix. Mais depuis que Hau m'a suppliée de la consulter, pour son anniversaire, j'ai ravalé ma souffrance et me suis traînée toutes les semaines au goulag.

« Oui. » « Non. » « Sans doute. » « Peut-être. » « Je ne suis pas folle », sont les seules réponses que je me suis efforcée de prononcer depuis près d'un an de suivi. Hormis les excuses que j'élaborais en deux secondes top chrono pour prendre la poudre d'escampette, rien de folichon à signaler.

Je ferme les yeux puis soupire, me sentant soudain à l'étroit dans ma chemise en soie blanche et mon chino beige.

– J'ai en horreur ces séances, et vous le savez.

– Je n'affirme que ce que vous me dites, Madleen. Mais développons cette piste-ci, pourquoi vous rebutent-elles tant ?

Je m'abandonne à l'observation du gratte-ciel, à travers l'immense baie vitrée qui délimite une partie de la salle de consultation. Située au cœur de Golden City, les géants de béton et de vitres nous surplombent où que nous soyons.

– Votre but est de me faire comprendre que je suis folle, mais je sais ce que je fais.

Elle soulève l'un des verres de ses lunettes à l'aide d'un index manucuré, de façon à mieux caler la monture sur son nez.

– Mon but est de vous aider à trouver la clef de vos maux, absolument pas de vous dénigrer. Je suis votre alliée. Vous, votre motivation et moi formons une équipe. Travaillons ensemble, Madleen.

Je lorgne sa bouche écarlate, ses montures écarlates, sa cravate écarlate, son vernis écarlate, son calepin écarlate, son stylo plume écarlate, son bracelet de montre écarlate et ses boucles d'oreille écarlates, perdus dans un décor de gris anthracite bien plus apte à la projection psychique du fait de sa neutralité.

Elle pose la mine de son stylo sur une page noircie de notes.

– Qu'est-ce qui vous passe par la tête, en ce moment ?

– Une fois par semaine, j'aimerais être un taureau.

– Pourquoi ?

Malgré l'hostilité de mon aveu, aucune expression n'altère le masque de neutralité bienveillante qu'elle revêt en permanence.

– Vous tentez de régler un problème qui me sert de moteur.

– De quel problème parlez-vous ?

– De mes conduites à risque.

– Et si nous approfondissions le sujet ?

– Avez-vous lu les actualités ? Bien sûr que vous avez vu, comme tout le monde, ces gros titres en lettres capitales qui légendent une photo de moi en train de prendre la pose. « Nouveau caprice de la diva » ; « Un cas désespéré ? » ; « Madleen et le peigne bon marché »... Devant lequel des trois exemplaires avez-vous secoué la tête de dépit ?

Elle repose le carnet sur ses genoux.

– J'en ai eu vent, en effet. Je ne suis cependant pas là pour vous juger, Madleen, mon rôle est de vous aider à déceler la source de vos problèmes et de vous accompagner tout au long de leur résolution. Il est généralement plus simple de combattre l'ennemi lorsqu'on le connaît.

J'esquisse un sourire amer, piquée par son indiscutable professionnalisme.

Si tout le monde enfilait la casquette de « cette fille a frôlé la mort, mais je fais comme si je ne flippais pas à l'idée qu'elle entache ma réputation en succombant à sa prochaine connerie », un peu comme Jenkins, j'aurais au moins l'impression d'être normale et ne subirais plus les remarques désobligeantes de mon entourage.

Je vivrais ma vie avec plus de facilité.

Mais si l'on s'intéressait tout simplement à ma vision des choses ? Si l'on modifiait le zoom des jumelles que représente la norme, pour les adapter à ma vue ? Et si, enfin, les gens percevaient le monde à ma façon ? Peut-être arrêterait-on de vouloir à tout prix me coller un Post-it jaune fluo sur le front, dont l'intitulé : « folle à lier, qu'on la gave de médocs ! » me suit où que j'aille.

Aucun être humain ne se donne la peine d'essayer de me comprendre. Hau se braque, Wilfried m'ignore, Lily respecte ma vision des choses sans pour autant y adhérer. Je suis seule.

– Belles paroles de psy. Et qu'en pense la femme ?

Surprise, Jenkins écarquille les yeux. Je me lève, récupère mon sac à main, pose ses gracieux honoraires sur le bureau et déguerpis avant de chercher à comprendre la réponse qui retentit dans mon dos.

Trop tard. Tout a été suggéré.

En prenant le bus, un châle autour du visage et une large paire de lunettes de soleil sur le nez, j'assiste à la dégradation progressive de l'architecture. Quand, à la capitale, chaque élément est mitraillé de flashes admiratifs, et qu'en s'éloignant, les bâtiments perdent en hauteur, en jeunesse, en modernisme et que les trottoirs gagnent en fossés, je me dis que la scission des classes sociales est on ne peut plus nette. Bientôt, c'est à se demander où est la chaussée et où sont les espaces piétonniers. Et même : où sont les agents d'entretien ? Pourquoi les sacs poubelles s'entassent-ils par ici, alors qu'aucune feuille morte n'a le loisir d'enlaidir le goudron du centre-ville ?

Je descends avant d'arpenter les abords des bidonvilles. Espaces les plus peuplés de l'État, ils sont pourtant majoritairement constitués de ruines, de déchets et d'insalubrité chronique. Des zones défavorisées.

Le territoire est bâti en étoile. Au centre de celle-ci, Golden City, trois millions d'habitants, seconde mégapole mondiale, capitale de l'État d'Iloilo. Au cœur de Golden City, le quartier des affaires, composé de gratte-

ciels vertigineux, d'artères à rallonge, de boutiques de luxe, de trottoirs XXL et de panneaux publicitaires. Autour de la capitale s'étendent les beaux quartiers. S'ensuivent les petites villes, dans lesquelles se masse la classe modeste. Enfin, viennent les kilomètres de bidonvilles, qui se terminent à la frontière de New York au Nord, et de la Pennsylvanie au Sud.

Le terme « bidonville » est sans doute un peu fort. Seulement, lorsque je vois l'état des immeubles, la moisissure s'épanouir dans les crevasses et l'encombrement des trottoirs, c'est le premier mot qui me vient à l'esprit.

Les habitants y sont cloîtrés comme du bétail lors des périodes propices à l'afflux touristique. Les politiciens, ces messieurs-dames bien lotis, mettent tout en œuvre pour contrer la retransmission d'un tel étalage de pauvreté sur la toile et s'évertuent à diffuser des publicités idylliques à travers le monde. Ils font en sorte que les guides touristiques occultent tout ce qui n'est pas Golden City. De ce fait, peu de gens ont véritablement conscience du niveau de vie moyen des habitants de l'État. *L'El Dorado*, soi-disant. Les gros bonnets savent néanmoins ce qu'ils font, puisqu'ils n'ont jamais – au grand jamais – ne serait-ce qu'envisagé de chasser les miséreux. Car c'est grâce à leur participation active que la fourmilière fonctionne si bien. Payée pour une bouchée de pain, la main-d'œuvre bon marché a une valeur inestimable.

Le bas de la pyramide est enchaîné au cercle vicieux de notre société dès la naissance. Dans l'Illoa, pour accéder au système scolaire, il faut de l'argent. Mais si pas d'argent, pas de diplômes. Et si pas de diplômes, pas de travail. Et si pas de travail, pas d'argent, donc aucune possibilité de s'installer ailleurs. Conséquence ? Il ne reste plus qu'à se faire exploiter en usines... Et vivre dans des bidonvilles, à l'instar de pépites d'or encroûtées dans la crasse des mines.

Ces gens n'ont jamais vu la couleur des lingots que l'on se fait sur leurs dos.

Il faut bien nourrir les reines mères. Ces pachas dont l'effort quotidien réside dans la comptabilisation de leurs billets. Par conséquent, nombre d'entreprises étrangères se délocalisent parmi nous, là où des milliers d'honnêtes travailleurs ne gagnent pas de quoi se payer un logement décent.

En d'autres termes, Golden City est le paradis du riche. Et *seulement* du riche. Pas d'impôts, quartiers sublimes, banques au service des revenus mirobolants, main-d'œuvre donnée, autorités en poche et cirage de pompes par nos lois en prime. Pourquoi s'installer ailleurs, lorsque les rectangles verts pleuvent à verse ?

Si, comme moi, les plus aisés reversaient un petit pourcentage de leurs ressources à l'association Solidarité Citoyenne, ce spectacle n'aurait plus lieu d'être. Mais je ne me fais plus d'illusions. Dans l'esprit de ces gens-là, se séparer d'un dollar équivaut à se sectionner un bras... et la Rolex qui va avec.

Perchée sur mes talons aiguilles, alors que mes pieds mitraillent le trottoir qui longe la route de mon domicile, j'aperçois la carrosserie prune de ma Mini. Sorcellerie ou coup de pouce divin ? Qu'importe la façon dont elle m'est revenue, l'essentiel étant que je n'ai pas eu à me bouger les fesses pour la récupérer.

Je secoue un poing victorieux, ravie, puis ouvre le coffre pour en sortir mes emplettes.

Mon téléphone personnel vibre dans mon sac. À l'aide d'une agilité qui rend honneur à mes innombrables heures de shopping, je glisse la demi-tonne de sacs sur un bras, ferme le coffre avec le coude, claque la portière à coup de hanche, et me sers de ma main déjà encombrée par les clefs de la maison pour identifier mon correspondant, tout en remontant l'allée au pas de course.

Consciente de m'aventurer sur un terrain miné, je prends garde à ménager ma main gauche blessée.

Hauata.

– Allô ?

– Ouais, Mady ? Quand est-ce que tu rentres ?

– J'estime le délai entre dix et vingt secondes, si je ne me tords pas la cheville entre-temps, pourquoi ?

Le rideau du salon se range d'un côté et dévoile son visage perplexe.

– T'as décidé de transformer la villa en penderie ?

Armée de dix sacs, de clefs et d'un téléphone, je presse ce dernier entre ma joue et mon épaule pour lui faire un doigt d'honneur.

– C'est pour Émile. Et t'as encore le droit de m'aider, pour info.

Caramel aboie de satisfaction. J'ai à peine le temps d'apercevoir le molosse surexcité enfoncer son museau entre mes côtes. Langue dehors, elle se met à sautiller sur ses pattes arrière, m'obligeant à lutter pour garder l'équilibre. Derrière la fenêtre, ses aboiements tonitruants font sursauter Hauata. Le sourire moqueur que je lui adresse le pousse à quitter son refuge de béton, la tête haute. Sur ses gardes, il entreprend de me rejoindre sans quitter Memel des yeux.

– Je ne t'en veux pas, tu sais, avoué-je lorsqu'il se baisse pour me débarrasser – non sans avoir observé ma main.

– Je sais, Mady, soupire-t-il. C'est moi qui te brusque, et c'est aussi moi qui m'en veux. Comme toujours.

Mon cœur s'atrophie. Il me tourne le dos pour prendre la direction du hall d'entrée.

– T'es vraiment pas simple à vivre, ton mec devra se dégoter des neurones en titane s'il espère en conserver deux ou trois...

– Mais de quoi tu te plains ? Je ne fais jamais la gueule !

– C'est vrai ça, pourquoi ? Faut que je fasse quoi de plus, à part laisser mes caleçons traîner dans le salon, vider ton frigo pour mieux le bourrer de sodas hypercaloriques et faire coller/serrer avec le canap' tous les soirs ?

Je hausse les épaules au moment de franchir le seuil.

– Je dois vraiment beaucoup t'aimer.

Sans crier gare, il abandonne les sacs pour me serrer dans ses bras. Une boule se loge dans le fond de ma gorge et choisit de s'y nicher tout au long de l'étreinte.

– Je ne veux pas te perdre Mady, tu comprends ? chuchote-t-il dans mes cheveux.

Je hoche la tête, les bras rangés le long du corps.

– Ouais.

– OK.

Avec un sourire taquin, Hau se retourne pour ramasser les sacs.

– Et ce rendez-vous avec la Taupe ?

S'il savait qu'il était le gugusse qui a prétendument frôlé la mort à cause d'un bretzel trop coriace, et qui m'a permis d'écourter une séance de plus de 200 balles, il aurait probablement dû se faire pardonner une nouvelle fois.

– Barbant, comme d'hab'.

Hauata gravit trois marches, l'air pensif, puis s'arrête sur le premier palier.

– « Barbant » signifie beaucoup. C'est pas simple de déballer ses problèmes à une inconnue, mais au moins, ce que tu ressens prouve que ces rendez-vous sont utiles, pas vrai ?

Ses yeux pétillants d'espoir m'empêchent de le décevoir. Je feins de chercher quelque chose sur le meuble le plus proche afin d'éviter son regard.

– Tu as sans doute raison.

– Tu vois Mady, il faut juste laisser le temps au temps, réplique-t-il avec une joie perceptible dans la voix, avant de disparaître à l'étage.

Les mains accrochées aux bords du meuble, je culpabilise de le tromper. Caramel a beau poser sa grosse tête contre ma cuisse, soucieuse, rien ne sera en mesure de remédier au mal-être qui me ronge. Hauata a débarqué à Golden City il y a deux ans de cela, une chemise à fleurs sur le dos, une valise orange en main, avec tout juste assez d'argent pour s'acheter une baguette de pain. Nos routes se sont croisées. C'est le cas de le dire, nous nous sommes rencontrés en pleine rue. Je venais de me faire percuter par une voiture. Le souvenir du tonneau spectaculaire qu'avait fait ma Mini hante encore mon esprit. Ce jour-là, il n'avait pas seulement rencontré ma personnalité hors-norme et mon amour malsain pour le risque, il avait aussi fait connaissance avec la Mort qui me talonne à longueur de temps.

Sauf qu'il n'a jamais réalisé à quel point nous étions proches, elle et moi.

Au moment où Hau accourait pour m'extirper du véhicule accidenté, il n'imaginait pas non plus la préméditation de l'accident. Le front ouvert, à moitié dans les vapes, je l'entendais murmurer des mots rassurants, enjolivés par son accent exotique. Lorsque j'ai enfin pu ouvrir les yeux, un visage pétri par l'inquiétude et la terreur d'un homme bercé d'illusions a soupiré de soulagement.

Comme beaucoup d'autres, il s'était laissé enchanter par l'image idyllique que renvoyait notre capitale. Travail à volonté, beau cadre, avantages sympas... Ses immenses cernes, ses cheveux sales, sans parler de l'état de ses vêtements bon marché démontraient qu'il avait passé quelques nuits dehors. Il s'était rendu compte que oui, en effet, Golden City proposait du travail, mais n'avait jamais précisé le montant de la rémunération. Alors il a préféré poursuivre ses recherches, retardant toujours plus son entrée dans les bidonvilles, quitte à faire du trottoir son matelas.

Les garde-maisons étaient déjà à la mode, à l'époque, et j'envisageais depuis un moment d'en engager un. Je n'ai pas hésité plus d'une demi-seconde à lui proposer le poste, le toit et le salaire gracieux qui allaient avec, pendant qu'il me serrait la main dans l'ambulance. Hauata n'avait plus qu'à suivre une formation financée par mes soins. À présent, il envoie une bonne partie de ses revenus à sa famille noyée sous les dettes d'un père addict aux jeux d'argent. Un homme à ce jour décédé.

C'était la première fois que je croisais un cœur si grand. Toujours prêt à se sacrifier pour les autres, alors qu'il devait à tout prix se dégoter un peu de

nourriture pour calmer les grondements de son estomac. Il a estimé que lui était en bonne santé, moi pas, et qu'il devait par conséquent faire le nécessaire pour me venir en aide.

Encore aujourd'hui, il offre quelques pièces aux mendiants, aide des petits vieux à traverser la rue et aiguillonne les touristes perdus. Du moins, à condition qu'il cède à mon harcèlement à base de : « Prends tes congés, bordel ! »

Il n'avait pas d'amis ici, je n'avais pas d'amis tout court, nous en sommes très vite devenus.

Les riches embauchent en moyenne trois garde-maisons expérimentés pour surveiller leur logement. Un pour les jours de semaine, un autre pour les nuits comprises du lundi au vendredi et un troisième pour les week-ends. Hauata loge chez moi. De ce fait, il refuse *catégoriquement* qu'une autre personne le relève, et ce, même s'il vient de se payer une journée de 8 à 23 heures sans interruption. « Autant ne pas avoir à remettre ta confiance en un type qui ne considérera pas ton bien-être comme une priorité, Mady » a-t-il décrété. J'ai lutté, il a lutté, et j'ai dû conclure un arrangement : le week-end, le système de sécurité de la villa assure seul ma sécurité et je lui impose des jours de congés. Une chambre d'hôtel lui est constamment réservée, de sorte qu'il puisse tisser une vie sociale en dehors du travail. Et même s'il m'engueule chaque fois que son salaire comporte deux ou trois milliers supplémentaires, rien ne m'empêche de faire la sourde oreille et d'accentuer le montant du chèque. C'est soit ça, soit j'embauche trois types.

L'affaire a été conclue.

Mais j'ai vu clair, dans son jeu. Je sais qu'il se démène bec et ongles pour me garder à l'œil.

Parce qu'il a peur.

– Par-là Memel, hélé-je la chienne, qui me suit illico presto dans la cuisine.

La queue battant la milliseconde, elle glapit en apercevant le sachet de croquettes prévu pour son estomac d'ogre. Élevé au-dessus de ma tête, je m'en sers comme d'une carotte pour la guider à sa niche, où je vide la nourriture dans son écuelle.

– Tu vas manger ici, évitons de provoquer davantage le cœur de ce pauvre Hau. Allez, bon ap' !

L'animal ne me prête plus aucune attention.

– Saleté d'opportuniste, marmonné-je.

– Au fait, Mady, quand est-ce que tu comptes contacter l'agence de garde-maisons ? m'apostrophe Hauata depuis le seuil. On est un peu le 13, là !

Nous sommes le 13, oui.

J-2.

OceanofPDF.com

11

Le fait de me glisser dans la peau d'une personne lambda me demande toujours un effort conséquent. Je suis censée être mortifiée à l'idée que la prochaine cible des LCC puisse être ma villa, je devrais aussi fortifier mon coffre-fort (depuis que nous avons vidé des dizaines de comptes en banque, les riches se sont mis à boycotter leurs banques et à placer leurs économies dans des rectangles en titane équipés de digicodes compliqués), avoir réservé les services de garde-maisons et acheté de nouveaux dispositifs de surveillance. Même s'ils sont déjà au top du top, en tant que jeune bourgeoise qui se respecte, je ne dois jamais hésiter à me rassurer, quitte à ne plus pouvoir lever le petit doigt sans activer dix alarmes.

Au lieu de cela, je n'ai rien installé de nouveau, 20 dollars symboliques traînent dans mon coffre, et Hau commence à paniquer...

– Je pense qu'il est propre, là, le taquiné-je en effleurant l'arme à feu impeccable qu'il s'acharne tout de même à astiquer.

Il grommelle une phrase incompréhensible, avant d'effacer mon empreinte du métal.

Si le jour d'action des LCC tombe le week-end, Hau tient à faire des heures sup'. Il sécurisera donc la villa en cette fin de semaine tumultueuse.

Le Tahitien marmonne à nouveau dans sa barbe, tout en lustrant le flingue rendu plus neuf que neuf par ses gestes nerveux. Ses yeux me mitraillent par à-coups, alternant entre son arme et mon visage. Une fois, deux fois, trois fois...

– Oh ça va, je m'en charge ! cédé-je.

– Ça va faire treize fois que tu me réponds ça, bordel !

Je fais les gros yeux.

– Tout ça ?

– Chaque foutu jour du mois !

– Ah oui, quand même, concédé-je en me frottant le menton. Mais... je te répondais des trucs clairs ou du genre « hum », « t'as raison », « clairement » ?

Des réponses préconçues en cas d'échanges jugés inintéressants et recrachées automatiquement dans le but de contenter tout le monde.

Il lève les yeux de son chiffon pour me toiser, agacé.

– Parce que c'est pas clair, « t'as raison » ?

Je me mords la lèvre, réprimant un rire traître.

– Si, si...

– Ça concerne un peu *ta* sécurité et *tes* pépètes, au cas où t'avais pas capté.

– Je m'en charge, OK ? Continue ta ronde tranquillou et...

– ... et tout de suite, me coupe-t-il en fourrant le téléphone fixe dans ma main.

Des riches réfractaires, il en existe plus que de raison. Persuadés que la roue ne tournera jamais en leur défaveur, que leurs cachettes sont inaccessibles et leurs codes inviolables, ils rechignent à l'idée d'embaucher des protecteurs. Alors, en soi, si un journaliste remarquait la médiocrité de ma défense, un soir de 15 du mois, ce ne serait pas problématique. Malgré mes penchants rebelles – et un brin flemmards, il faut le dire –, je vais tout de même éviter d'attirer l'attention. Moins je serai soupçonnable et plus mes chances d'échapper aux forces de l'ordre seront importantes. C'est pourquoi, en général, peu de temps avant *la* date, je me débrouille toujours pour dégoter un petit groupe de garde-maisons briefés sur le tas. Et tous ces fameux soirs de terreur, je prétexte avoir bien trop les chocottes pour rester à l'étage et m'enferme officiellement dans ma salle de sport, située au sous-sol. Là où, à l'embout du couloir, une trappe me permet de filer.

– Agence Sécurité Garantie, que puis-je pour vous ?

Je soupire intérieurement, le combiné du téléphone frôlant mes lèvres.

– Bonjour, ici Madleen Stevens. Je souhaiterais embaucher dix garde-maisons pour la journée du 15, jusqu'au matin du 16.

– Bonjour M^{lle} Stevens, je suis au regret de vous annoncer que tous nos agents sont indisponibles pour cette date, répond la femme qui se demande probablement si j'avais vraiment espéré m'en procurer ne serait-ce qu'un demi à J-2.

Je lève les yeux vers Hauata qui, bras croisés, se pend à mes lèvres. Feignant la décontraction, j'appuie mon bassin sur le meuble adjacent, tout en jouant avec les ressorts qui lient le téléphone à son socle.

– Oui, exactement, dix.

– Écoutez, mademoiselle, soupire-t-elle. Nous n'en avons plus à vous propo...

– Entre 30 et 40 ans, si possible.

Je crée une pause durant laquelle l'employée me répète que la compagnie est surbookée.

– Oui, tout à fait, ni trop novices, ni trop vieux, poursuis-je avant de simuler un rire courtois, qui fait positivement réagir Hau.

Il me fait signe que 40 est l'extrême limite d'âge acceptable. Je le rassure d'un hochement de tête.

– Qu'ils soient novices ou expérimentés, je vous le répète, nous..., articule-t-elle, diplomatique au possible.

– Très bien, disons... aujourd'hui 17 heures ?

– Personne n'ira sonner à votre porte, lâche-t-elle d'un ton sec.

– Parfait, merci à vous. Bonne fin de journée de même, lui souhaité-je avant de raccrocher avec un enthousiasme feint. Ils débarquent demain pour signer la paperasse.

– Super, Mady.

Il me débarrasse de l'appareil, qu'il emboîte joyeusement à son support, puis sifflote en prenant d'assaut la cuisine. Je ferme les yeux.

Récapitulatif des tâches à honorer pour la journée :

- Trouver des types pas trop louches pour surveiller la baraque.

- Programmation d'une réunion préopératoire des LCC.

- Exécution de la conduite à risque quotidienne.

OK, mais j'ai comme l'impression qu'il manque quelque chose...

– Où est Émile ? m'écrié-je depuis le hall.

– Dans la salle de sport ! Il m'a dit que tu lui en avais autorisé l'accès !

– Ah, OK.

Une vibration parcourt ma cuisse.

Je réponds au texto de Lily, hilare. Nous allons aux nouvelles quasiment tous les jours, échangeant des banalités sur les vies et mésaventures de chacun, un peu comme le feraient une mère et sa fille vivant séparément – la comparaison est étrange, mais passons. Dans le cas présent, Lily a dû compter sur son dealer de voisin pour lui apporter un rouleau de papier toilette. Einstein lui-même n'aurait pas su résoudre l'équation : une unique feuille de papier molletonnée + diarrhée + x = propreté. Et ce – c'est là que ça se corse –, sans y laisser sa dignité. J'ose avancer qu'après s'être retrouvé démuné face à cette énigme, et redevable vis-à-vis de son fameux voisin, le

« x » humiliant, Lily évitera, à l'avenir, de prononcer les mots « flemme » et « faire les courses » dans la même phrase.

Sans une once de pitié pour sa dignité décédée, je lui envoie une rangée de smileys morts de rire et range le téléphone dans ma poche.

Le pschitt d'une bouteille de soda accompagne la fermeture d'un placard.

– Il m'a raconté des cracks ? s'inquiète Hau.

– Non non !

Bruit de sachet froissé.

– T'as déjà béqueté ?

– Nope, qu'as-tu fait ? m'informé-je en recrutant mon odorat, qui ne décèle rien de plus que les dernières volutes de son parfum « Sauvage en cage ».

– Deux kilomètres. J'ai acheté des sushis.

Je m'appuie à l'encadrement de la cuisine pour l'observer partager les paquets de riz gluants. Surmontés de poisson cru, pour lui. Fourrés à l'avocat ou au fromage, pour moi. Il se trouve que j'ai toujours eu une sainte horreur du cru... et de la poissonaille, en général.

En somme, le sushi traditionnel est un joli combo de tout ce qui me répugne.

– Tu es sorti ? soufflé-je, ahurie par le fait qu'il ait laissé la maison à Émile.

Il m'adresse un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, puis continue de rassembler sauce soja et boissons gazeuses sur un plateau.

– En fait, j'ai cru que mes yeux allaient se barrer de mon crâne à la seconde où je me suis rendu compte qu'il avait retrouvé son flingue, et qu'il aurait très bien pu me descendre. Mais il m'a assuré que tu savais qu'il était de nouveau en sa possession.

– C'est vrai... Je le sais depuis ce matin. Sauf que ta réaction m'étonne.

– Bien qu'il ait dû le repêcher dans mon panier de boxers sales – ce que je trouve un poil louche, entre nous –, tu lui fais confiance, alors je lui fais confiance. C'est aussi simple que ça. Autant qu'il utilise son arme et ses biceps pour quelque chose d'utile, comme veiller sur ta piaule. Et puis, il te voue limite un culte, alors bon...

Il se retourne pour poser le plateau sur la table, au bord de laquelle je m'assois.

– Il trouve que je ressemble à une sirène, avoué-je en haussant les sourcils à plusieurs reprises.

Un rire tonitruant jaillit de sa gorge. La fesse qu'il s'apprêtait à poser sur le tabouret glisse, traversée par des soubresauts irrésistibles. Il se ramasse de tout son long sur le carrelage, mais se relève mort de rire, comme si de rien n'était.

Après avoir partagé d'innombrables soirées pétanque sapés comme des camionneurs, riches en bière, insultes gratuites et concours de rots, il peut en effet sembler difficile de m'associer à une créature aussi délicate. Je ravale tant bien que mal mes rires, bien décidée à jouer les courroucées.

– Si ce type a été enfermé depuis un bail, n'importe quelles hanches et poitrines lui paraîtront forcément extraordinaires !

– T'aurais dû dire que ça allait de soi ! Que, je ne sais pas moi... Tu le comprends puisque je suis un fantasma pour l'homme et que t'es carrément choqué d'apprendre ma banale humanité ! Quel pote déloyal !

– Tu trouverais ça louche ! s'esclaffe-t-il de plus belle. Et puis, ajoute-t-il plus calmement, les magazines s'en chargent déjà très bien.

Quand Hau est pris d'un fou rire, les vitres se mettent à trembler. Littéralement. Si j'avais été raisonnable, je me serais bouché les oreilles. Mais puisque j'apprécie la joie de vivre qu'il véhicule, je m'en abstiens.

Une fois remis, c'est-à-dire une minute après l'ingestion de la moitié de mon plat, Hau pousse un gémissement de plaisir dès sa première bouchée.

– Gênant, commenté-je.

– Goûte au moins le saumon.

Je secoue la tête.

– Un mini bout, regarde. Franchement, ça fait quoi ? Des années que t'en as pas mangé ? Tes papilles se sont peut-être ravisées, depuis...

Il découpe une portion de sashimi, toute flasque et orangée. Je plisse les yeux, me répète que ce n'est certainement pas un cousin de Nemo¹ crevé qui aura raison de moi et ouvre la bouche sur un coup de tête. Il y dépose le poison, que je gobe.

– Immonde ! vociféré-je en faisant mine de vomir.

Alors que je rabats mes cheveux en arrière, la malice qui gagne ses yeux noirs me pousse à la méfiance. Il repose son verre de soda devant lui, l'air grave.

– Comment vis-tu le cannibalisme ?

– Comment je vis le... ?

Je m'interromps sitôt le parallélisme établi entre le morceau de poisson qui peine à dégringoler mon œsophage et la créature mi-femme mi-

poiscaille que je suis censée incarner.

– Mais qu'il est con..., soupiré-je en me pinçant l'arête du nez.

Je tente de maîtriser un fou rire vibrant, qui explose sous forme de grondements nasaux très peu « sirène ».

Le sien fragilise les fenêtres de cette grande pièce, d'ordinaire si fade et si sombre, sans sa présence si solaire.

Voilà pourquoi je ne me prends pratiquement jamais la tête avec toi, Hau, tu es la joie de vivre personnifiée.

Hauata s'aventure dans le jardin pour effectuer sa ronde de rigueur. Je profite de son départ pour poster une nouvelle publicité sur les réseaux : « Et hop, une sublime paire de bottines de chez Dirty Shop ! », agrémentée d'une photo de l'article.

Futile. Du moins, futile pour une personne externe au cercle très fermé des Criminels Casqués. Tous abonnés à mon compte Instagram sous un pseudonyme évasif, mes chers collègues seront sensibles à cette invitation déguisée. J'évite toujours de diffuser une publicité portée sur les chaussures, à moins, évidemment, de souhaiter un rassemblement imminent. En revanche, manteau, gilet, bonnet, tee-shirt, robe – tout dépend des saisons – accompagnent régulièrement mes publications (il faut bien que les sous rentrent de temps en temps...). Mais la bottine renvoie au même lieu et à la même heure selon lesquels nous avons l'habitude de nous réunir deux ou trois fois par mois.

Nous en profitons pour planifier notre mode opératoire, régler les derniers détails, résumer notre stratégie, choisir nos cibles, avancer sur le cas de Blandine Davis, entres autres.

La quantité de points d'exclamation indique le nombre de jours qui nous séparent dudit rendez-vous. Soit un jour, dans le cas présent. Nous nous verrons demain. Dans un chalet précis, à 22 heures tapantes.

Jamais de communication téléphonique ni physique en dehors des réunions. Lily est une exception à la règle. Il m'a pratiquement suppliée de garder contact avec lui. De toute façon, tant que l'on ne le reconnaît pas, il reste un citoyen lambda d'Illoa.

Ces quelques précautions nous évitent de prémâcher le travail de la justice, qui pourrait probablement reconstituer l'identité des membres du groupe, si l'un de nous avait le malheur de se faire attraper.

Sensible au bien-être de mon meilleur ami, je me dis que ma conduite à risque du jour ne doit pas avoir la même envergure que la précédente. La

plupart du temps, comme dans ce cas précis, je me contente d'actes « moindres ». Ils consistent à traverser un passage piéton à l'aveuglette, marcher en équilibre au bord d'un trottoir, avaler un aliment périmé depuis l'ère mérovingienne...

C'est donc tout naturellement que j'entre dans la salle de bains pour la deuxième fois de la journée, me déshabille, passe sous le jet, entonne sept morceaux tirés du répertoire de ma mère et pose un pied trempé sur le carrelage, nonobstant volontairement le tapis antidérapant. Cela peut paraître stupide, mais ma tante s'est offert une jolie commotion cérébrale en percutant sa baignoire, lors d'une insouciantة matinée de Noël.

Je me sèche de haut en bas. Il ne m'arrive rien, y compris lorsque j'entreprends de tenir en équilibre sur un pied pour essuyer le second. Simplet, mais indispensable à ma stabilité psychologique. Il *fallait* que je prenne un risque aujourd'hui, comme tous les autres jours passés et à venir.

J'envisage d'archiver mes maigres exploits sur mon carnet, quand je réalise qu'il a de nouveau été annoté par des italiques. Annoté, alors qu'il était planqué entre le coin d'un mur et le bord de ma coiffeuse, où le léger écart dû à l'épaisseur du calepin avait soigneusement été camouflé par une pile d'écharpes.

Ce type n'est pas un soldat, c'est un magicien.

En quoi consiste le jeu ?

À défier la Mort quotidiennement. Le but est de remporter la partie. La victoire est d'autant plus savoureuse lorsque le degré de risque encouru est important.

Je repose le stylo comme s'il s'agissait d'un bâton de dynamite, aussi surprise par ma sincérité que par ma spontanéité. Est-ce parce qu'il se présente comme une oreille compréhensive ? Ou est-ce lié au fait qu'à l'écrit, mes motivations sont plus simples à expliciter qu'à l'oral ?

PS : Tu comptes me tuer, maintenant ?

Je souris, hésite à écrire « plutôt deux fois qu'une ! » avant de penser qu'il me prendrait au mot.

13/11/2019

- Descente de baignoire sur carrelage glissant

Je ne prends même plus la peine de cacher le journal et décide de le laisser en évidence sur le bureau, là où j'ai pris l'habitude de le ranger.

Les bras ballants, je dévale l'escalier pour me rendre au sous-sol, dont l'accès est situé sous les marches. Sitôt la porte poussée, des effluves de sueur interpellent mes sens et s'amplifient à mesure que je longe le corridor enténébré.

L'éclairage artificiel qui jaillit de la salle d'entraînement inonde l'embout du couloir, signifiant qu'une présence sportive rôde en ces lieux obscurs. Les inspirations et expirations brèves qui retentissent depuis l'entrée, couplées à la rencontre occasionnelle des haltères avec leur socle de métal, appuient mes suppositions.

Avant que j'atteigne la salle de sport, Émile en surgit, sur le qui-vive, équipé d'une serviette de bain et de sa fidèle arme à feu. De jolies boucles s'agglutinent sur son front, cachant partiellement son pansement humide.

En partie rassuré par l'identité de l'intruse que je suis, il se tamponne le visage à défaut de me zigouiller. Émile ne range néanmoins pas le flingue, qu'il préfère manifestement orienter vers mes pieds.

Ses yeux me jaugent. Ils ont déjà vérifié le contenu de mes mains et passé en revue la composition de mes vêtements – des fois que des mini grenades se planqueraient dans mon soutien-gorge ou des lames entre mes orteils.

– Même si ça ne se voit pas de prime abord, je tiens à mes pieds.

Il dévie la trajectoire d'une potentielle balle de plomb vers une plinthe.

– Tu as raison, les pieds sont importants.

– Merci de les soutenir.

– De rien.

Avec qui pourrais-je tenir un tel discours, si ce n'est lui ?

– As-tu mangé ?

– Oui.

– Hauata t'a déjà présenté tes nouveaux vêtements, à ce que je vois.

Un débardeur bordeaux moule son torse en sueur, laissant à vue la montre qui ceint son poignet gauche ainsi que son sempiternel bracelet de cuir brun.

– Oui, je les ai rangés. Merci pour ton hospitalité.

Il plisse les yeux, pointe l'intérieur de la pièce du bout du pouce.

– As-tu besoin de la salle ?

Je secoue la tête.

– Je viens simplement voir ce que tu trafiques. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es quand même un peu sous mon toit.

Il acquiesce.

– Je terminais une série de cinquante développés-couchés et m'apprêtais à entretenir mon endurance sur le tapis de course électrique. Ne t'en fais pas, je m'installe sur une serviette pour éviter de salir tes machines, m'assure-t-il.

Je hoche la tête, distraite.

– Émile ?

– Oui, Madleen ?

– Ça te dirait de prendre un peu l'air ?

– Non.

Ne m'attendant pas à une réponse si brutale, je reporte mon attention sur son visage angélique, à l'instant crispé par une étrange appréhension.

– Même pas avec moi ?

Le pincement de sa lèvre inférieure m'indique qu'il reconsidère la question.

– Non.

Ce nouveau refus sonne un peu moins violemment à mon oreille.

De toute évidence, l'exposition l'effraie pour des raisons qui me sont encore troubles.

Un millier de fourmis naît à la pointe de mes doigts, gravit mes paumes, mes bras, mon tronc, au point de déclencher la course d'un puissant frisson de plaisir le long de ma colonne vertébrale.

Le frisson du danger.

– Pourquoi ?

– Je ne veux pas te décevoir.

J'ouvre la bouche, la referme, la rouvre, la referme et la rouvre, toujours aussi surprise par la mignonnerie de ses répliques.

– Tu resterais dans la voiture, désarmé et avec moi.

– Je préfère m'entraîner ici.

– Bon...

Nous nous contemplons dans le blanc des yeux. Enfin, de mon côté, je tâche d'éviter d'admirer la façon dont sa peau lisse et hâlée luit sous la faible luminosité des lampes, humidifiée par le fruit de ses louables efforts. Comme magnétisée, elle aimante le tissu de ses vêtements, trahissant la tension de ses muscles saillants. Je fronce les sourcils. Quelque chose

cloche. Oui, Émile paraît sur ses gardes. Regard calculateur, souffle coupé, attention prolongée, à croire qu'il se prépare à riposter...

Par crainte qu'il s'agisse d'un délire, j'entame une marche à reculons. Il est armé, moi pas, et je ne tiens pas à finir exsangue sur le sol de ma propre cave.

Derrière la porte, un coup d'œil à travers le trou de la serrure m'indique qu'il regagne tranquillement la salle de sport.

Étrange.

La paranoïa compte beaucoup de victimes à son actif. Les paranoïaques en font partie, persuadés d'être les cibles de machinations improbables. D'autres sont certains d'être traqués, poursuivis jusqu'au bout du monde. C'est aujourd'hui mon cas. Peut-être pas jusqu'au bout du monde – ne soyons pas si mélodramatiques –, mais au moment de m'insérer sur la route 44, j'ai la désagréable impression d'être épiée. Une brève analyse des alentours me rend à l'évidence : je psychote, voilà tout.

Sur le rythme entraînant d'Imagine Dragons, j'implante mon terrain de chasse au centre-ville. Hommes de moins de 40 ans, plutôt baraqués, vigoureux, n'ayant pas non plus l'air de lascars. La tâche s'annonce ardue.

Je sillonne les rues bondées de Golden en taquinant la pédale de frein, afin d'observer les passants, les habitués des cafés en terrasse ou ceux qui s'arrêtent aux feux. J'ai le temps de me répéter trente-deux fois que Hau va me maudire, avant qu'un groupe de quatre hommes attire mon attention. Chemises et jeans bon marché sur le dos, entre 23 et 30 ans, ils longent en toute tranquillité le trottoir.

Leurs âges ne correspondent pas aux critères de Hau, mais, ma foi, ils feront l'affaire.

Sans plus me soucier des règles de signalisation, je m'arrête au milieu d'une file, actionne les warnings et ignore la flopée de klaxons qui condamne ma transgression. Ma distribution de doigts d'honneur effectuée, j'abaisse la vitre côté trottoir et me penche sur le siège passager.

– Messieurs ? Que diriez-vous de me réserver votre mardi soir, votre mercredi matin et votre vigueur, pour 10 000 dollars chacun ?

Les trois hommes me reluquent un moment, un très long moment, au point que j'en vienne très sérieusement à envisager la possibilité de descendre de voiture pour les secouer, jusqu'à ce que l'un d'eux se positionne en porte-parole :

– Où est l'entourloupe ? se méfie le dégingandé.

Celui-là même qui s'accoude à la portière, assez confiant pour rentrer la quasi-totalité de son buste à l'intérieur de ma voiture.

– Dans ta tête, mon grand.

Je m'apprête à ouvrir la boîte à gants dans l'optique d'exposer les liasses de billets proposées, quand son pote déclare :

– De toute façon, même si on n'est pas payés... c'est pas bien grave.

D'accord, bien. Mes futurs garde-maisons m'ont reconnue et frétille à l'idée de visiter ma demeure. Que demande le peuple ?

– Parfait ! Montez, qu'on cause affaires.

Les portes claquent. L'une en avant, l'autre en arrière.

– Deux petites secondes, j'envoie un message...

À : Hau

** Je ne peux pas t'en parler de vive voix puisqu'un ninja traîne à la maison, mais vu que c'est urgent, je suis obligée de passer par le message écrit. Voilà, j'ai une théorie plutôt solide à propos d'Émile. Je suis certaine à 90 % qu'il s'agit d'un ex-soldat traumatisé de guerre. Il lui arriverait de revivre des scènes éprouvantes et de subir de puissantes hallucinations, qui le pousseraient à prendre le premier venu pour un ennemi. Après l'incident du pont, il m'a avoué qu'il avait été formé à l'étranger. Maniement de grenade, obéissances aux ordres, régime alimentaire strict, survie en solitaire et tout le tintouin. Tout coïncide, Hau ! D'ailleurs, il va falloir que je trouve une solution pour le tenir éloigné des garde-maisons recrutés pour la nuit du 15.*

– Alors ? On fait ça chez toi ? s'enquiert le malheureux qui vient de poster son visage à trop peu de millimètres du mien pour que je puisse garder mon self-control intact.

– Oui. Par contre, je te conseille de respecter mon espace vital, si tu veux qu'on s'entende un peu mieux que Tom et Jerry², toi et moi.

Il fronce les sourcils, mais se rassoit gentiment sur la banquette arrière.

Bon Tom.

– Je suis en couple, merde ! geint le troisième.

– Oh, ça va ! Jenny n'en saura rien ! Tu crois qu'une occasion pareille se présente deux fois dans une vie ? le rabroue-t-on.

Je peux comprendre que l'on puisse être angoissé, seulement, vu le nombre de personnes socialement avantagées qui habitent Golden City, les probabilités d'avoir été embauché par la maison ciblée par LCC sont très faibles.

– C'est un job très prisé, je ne vous le fais pas dire, confirmé-je.

– Oh, je n'en doute pas..., murmure mon voisin, énigmatique.

Il approche sa main de moi, un regard de braise braqué sur mon profil. Alors que je m'efforce de me concentrer sur la route, mon attention se partage entre la chaussée et les doigts qui dépassent bientôt le niveau de l'autoradio.

– Dis-moi que tu comptes nettoyer la manette de la boîte de vitesses, que tu trouves un peu trop poussiéreuse à ton goût, et non pas toucher ma cuisse.

– Elle a du caractère, commente-t-il.

Sans crier gare, je décolle l'une de mes mains du volant et lui tords les doigts. Le craquement de ses phalanges génère un cri mémorable.

– Putain ! Mais t'es timbrée !

– On me le dit souvent.

La vibration qui parcourt ma cuisse droite annonce la réponse de Hau.

– Tiens, ça occupera tes sales pattes, ordonné-je au passager, en lui balançant mon téléphone déverrouillé dans les mains. Lis-moi ça.

Confus, il délaisse sa position fœtale, plie et déplie lentement ses doigts douloureux, avant de bien vouloir s'exécuter.

– « Sérieux ? Comment expliques-tu le fait que l'on puisse encore respirer ? » lit-il platement.

– Tape : « Je suppose qu'il connaît des moments de lucidité que nous avons jusqu'à présent eu la chance de côtoyer, ou alors »... tu suis ? questionné-je le scripteur, qui hoche religieusement la tête. « Il ne considère tout simplement pas tout le monde comme des ennemis, ou... on a une bonne tête, c'est tout. »

– « En gros, il pourrait déconner d'un moment à l'autre », décrypte mon passager.

– Note : « en gros, oui ».

La conclusion ne se fait pas attendre :

– « Il faut le virer, Mady. » Mady ? s'étonne mon futur garde-maison. Les mecs ! J'avais un doute, mais c'est bien Madleen Stevens ! C'est vrai ce qu'on raconte sur le peigne ? Tu as plongé pour le récupérer ?

– Tu as perdu le droit de m'adresser la parole depuis l'instant où tu m'as prise pour ta barquette de frites. Réponds, ordonné-je en lui fourrant le nez dans l'écran, à l'aide d'une bonne tape derrière la tête. « Non, mais toi, par contre, j'aimerais que tu emménages ailleurs. C'est le moment de songer à ta vie perso et de concevoir une armée de mioches pleurnichards. J'embaucherai quelqu'un d'autre, ou Émile assurera tes fonctions. » Ajoute trois petits points. « Peu importe, je me débrouillerai. Je paierai bien sûr tes factures, passerai te voir de temps en temps et te verserai un salaire équivalent à celui que tu touches actuellement. »

– « Ben voyons ! T'as oublié la partie où tu me plantes une putain de seringue de sédatif dans le dos, pour m'obliger à me tirer ! »

Le passager y met le ton. J'apprécie.

– « Je ne déconne pas, Hau », H.A.U, épelé-je. « T'as 30 balais. Toi qui veux me nommer marraine de ton premier gosse, il faudrait peut-être penser à réunir toutes les conditions pour que ton souhait se réalise. » Trois petits points. « À commencer par une femme. »

– Euh, il t'a bloquée.

– Ah l'enflure ! Range-le dans la boîte à gants.

Il obéit, tandis que je m'insère dans une voie rapide.

– Du coup... est-ce que tu as des préférences ? Des... pratiques favorites ?

– Il me semblait t'avoir donné l'ordre de ne plus la ramener.

Un silence glaçant s'éternise dans l'habitacle.

– As-tu des préférences ? répète bêtement l'une des deux larves qui lui servent de potes.

– Des préférences ?

– Oui, des positions favorites.

– Des positions ? S'il s'agit d'un langage propre aux techniques de combat, vous verrez tout ça avec Hauata, votre supérieur.

– Attends, quoi ? Hauata ? Techniques de combat ? Mais on va où, au juste ?

L'un d'eux agrippe mon siège, ses doigts s'enfoncent dans le cuir. Le regard que je lui lance à travers le rétroviseur central le convainc de reculer.

– Chez moi.

– Qu'attends-tu de nous exactement ? intervient le type en couple.

Je risque un coup d'œil sur mon voisin, puis sur les deux autres, dont les visages livides font concurrence au teint d'un cadavre.

– J'ai comme l'impression que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde..., marmonné-je en rembobinant le fil de la discussion.

Messieurs, que diriez-vous de me réserver votre mardi soir, votre mercredi matin et votre vigueur, pour 10 000 dollars chacun ?

Une travailleuse du sexe n'aurait pas dit mieux.

– Ah.

Je jette un œil contrit sur la main tordue du pauvre homme.

– C'est ce qu'on appelle un joli quiproquo, messieurs ! Je ne vous embauche pas pour vous occuper de mon popotin, mais de ma villa. En tant que garde-maisons.

Un blanc monumental s'installe dans le véhicule.

Au moins – bien malgré moi – ma couverture de débile profonde n'aura pas été égratignée.

– L'idée que je puisse posséder assez d'argent pour enchaîner galipette sur galipette avec des types expérimentés ne vous a pas effleuré l'esprit ?

Ils haussent les épaules, blasés.

– Bon, toujours partants ? 10 000 dollars chacun ?

Le trio se concerte le temps d'une demi-seconde.

– Ça marche.

¹ Référence au film d'animation *Le Monde de Nemo*, sorti en 2003 et mettant en scène un poisson-clown.

² Référence aux deux personnages de la série de courts-métrages animés du même nom diffusée pour la première fois en 1940. Tom et Jerry sont un chat et une souris qui passent leur temps à se tendre des pièges.

12

Stationnés à quelques mètres de la villa, nous rabâchons la supercherie depuis près d'un quart d'heure.

– OK, on répète.

– Nous sommes des employés de l'Agence Sécurité Garantie, récitent-ils en chœur. Nous avons la trentaine d'années tout juste et, malheureusement, le taux de demandes étant trop élevé, nous avons dû scinder notre équipe en trois pour subvenir aux besoins de trois villas, dont la vôtre.

– Parfait ! Juste pour info, des adeptes des armes à feu ?

Ils secouent la tête.

– De *Black Ops 2* ? *GTA* ? *Fortnite* ?¹

– Ouais, j'y touche un peu, marmonne l'un d'eux.

– Et vous deux ?

– *Mario Kart*, ça compte ?

Je me pince l'arête du nez.

– Vous êtes des novices, ajoutez cela à votre présentation. En cas de problème, je rejeterai la faute sur le sérieux de l'Agence. Dernière chose, ajouté-je, la main posée sur la clenche. On fait comme on a dit : je vais prévenir votre patron, et ensuite, seulement *ensuite*, je viendrai vous chercher.

Ils acquiescent à l'unanimité.

En m'éloignant du véhicule, je scrute les environs, oppressée par la désagréable impression d'être surveillée. Arbres, buissons, terre, mousse, route... rien d'humain à l'horizon. Pourtant, c'est la deuxième fois en une journée que pareille sensation titille mes frileux instincts de hors-la-loi. J'aurais bien été tentée de ratisser les lieux au peigne fin, mais le petit souci de sociabilité d'Émile étant ma priorité – dans la mesure où il peut s'avérer mortel –, je traverse le portail au pas de course.

Hau est affalé dans le canapé. Un paquet de popcorns en main, il visionne le célèbre film *Je suis une légende*, dans lequel Will Smith s'aventure en terre hostile.

– Hau, je peux te parler ?

L'intéressé me fait comprendre que je le barbe en tournant lentement la tête dans ma direction. Il fait la gueule.

– De patronne à employé, précisé-je.

Soumis à la hiérarchie, le garde-maison délaisse sa malbouffe et déloge son petit cul du mobilier.

– Où est Émile ?

– Parti pioncer.

– Depuis longtemps ?

– Cinq minutes, juste après sa séance de muscu.

– OK parfait.

Je me penche pour lui chuchoter à l'oreille :

– Voilà, je suis allée chercher tes collègues, ils attendent dans la voiture. Tu seras gentil de les former dans le jardin, pour éviter que tu-sais-qui ne se pointe avec son joujou à balles. Fais synthétique.

Il hoche la tête, s'arme du boîtier nécessaire à la désactivation des capteurs de sécurité et s'aventure sous le porche.

Dans le doute, je gravis les marches, constate que le loquet de la chambre d'Émile a été rabattu et vais même jusqu'à presser l'oreille contre la porte pour m'assurer qu'il roupille. Vu les cernes qui assombrissaient son visage, je ne pense pas le revoir de sitôt.

Parfait.

Sur le trottoir, Hau me demande pourquoi j'ai pris la peine de jouer les taxis. Alors, je lui rappelle que la villa est implantée dans un coin reculé de Golden City et que nombre de facteurs ont déjà capitulé à l'idée de nous livrer. Ces enflures. J'attends encore ma livraison de bombes puantes, destinée à me venger du poil à gratter que mon cher coloc a un jour glissé dans mon maillot de sport préféré. Il portait l'emblème de l'équipe de baseball qui avait littéralement ridiculisé celle qu'il supportait.

Ce n'était pas ma faute, s'ils étaient incapables !

– Je crois que tu en as quand même paumé en chemin, rétorque-t-il devant la voiture.

À l'aide d'un signe de tête, je leur indique qu'ils peuvent descendre. Les trois bons hommes se placent en rang d'oignons sous le regard dubitatif de leur supérieur hiérarchique. Sourcils froncés, Hau les scanne de la tête aux pieds. Pas étonnant, je leur donnerais 23/24/26 ans à tout casser, ce qui ne correspond pas du tout à son critère n°1 : un âge compris entre 30 et 40 balais.

– Quel âge avez-vous ?
– 30 ans.
– Tous ?
– À quelques mois près, oui.
– Faites-moi voir vos cartes d'identité.
– T'inquiète, j'ai déjà vérifié, mens-je effrontément. Du coup, je te laisse les briefer ?

– Ouais..., marmonne-t-il, yeux plissés. Par ici, les mômes.

Alors que je me fais une bonne soixantaine de films à propos des réactions que pourrait avoir Émile s'il venait à les rencontrer, sur le chemin du retour, une courte vibration stimule la poche de mon pantalon. L'Émile qui traverse le jardin dans la ferme intention de transformer mes pseudo trentenaires en Apéricubes s'évapore tout à coup de mon esprit, pour laisser le champ libre à l'écran du smartphone.

De : Hauata

** Si tu as un problème, crie.*

À : Hauata

** Juste comme ça, rappelle-moi qui est championne du monde de boxe ?*

De : Hauata

** Je ne savais pas que la boxe servait de gilet pare-balle.*

Je le bloque. Puis j'essuie mes mains moites sur mon pantalon.

Plantée au beau milieu du hall, je tremble aussi sûrement qu'un vibromasseur. Peur et excitation s'affrontent en mon for intérieur, me procurant un curieux mélange de sueurs froides et de bouffées de chaleur émoustillantes.

Émile m'a répété que s'il sortait, il tuerait. Car s'il sortait, il rencontrerait des étrangers. Or, c'est exactement ce que sont mes prétendus garde-maisons. Des étrangers.

Sa seule existence m'embourbe dans un état de torpeur alarmant. Mes pieds nus planent plus qu'ils ne marchent jusqu'au salon.

Hallucinant... Je suis comme shootée par la simple proximité du danger.

Et après tant de loopings émotionnels, Hauata souhaiterait que je me sépare de ma dose émilienne quotidienne ? Il peut toujours courir.

Je campe devant l'écran plat, intriguée par l'errance d'une scientifique infectée. J'avais l'intention de l'éteindre, par crainte de perturber le sommeil d'Émile, quand les grondements de ces créatures ont éveillé mon âme perversie. Des monstres. Des êtres répugnants, qui ne cherchent d'aucune façon à camoufler leur atrocité. Ces immondices ont tellement été rongées par le virus, qu'elles n'ont désormais même plus conscience d'exister, ni du bien ou du mal. Moi aussi, j'aimerais ne plus avoir conscience d'exister. Le souvenir du sang qui souille mes mains me serait bien moins douloureux.

– Ces créatures existent-elles réellement ?

L'impression de chuter du haut d'un gratte-ciel me prive de deux ou trois battements de cœur. La télécommande m'échappe des mains – pour la deuxième fois en trop peu de jours. Aussi raide qu'un bâton de dynamite, je me confronte au visage d'Émile.

Les cheveux ébouriffés, des cernes aussi prononcés que lorsque je l'ai quitté, un polo blanc et un jean noir sur le dos, il cligne des yeux, ébahi par le film. Je déglutis.

– Non. Hau m'a dit que tu dormais.

– J'ai essayé, oui.

Il se désintéresse de l'écran pour me scruter. Un long moment. À moins que mon angoisse distorde ma perception du temps.

– Y a-t-il un problème, Madleen ?

– Non.

Impossible de détendre mes épaules, de réguler ma respiration, ou d'assouplir les bras qui longent mon buste avec la rigidité de poutres de fer.

Le taux d'adrénaline qui sature mes veines dépasse proprement l'entendement.

– Pourquoi es-tu si tendue ?

– Tu m'as surprise.

– Ah ?

Sans me quitter des yeux, il se penche pour ramasser la télécommande. Sitôt reposée, ses sourcils se froncent en un V interloqué. Je serais presque tentée de vérifier si un éléphant miniature n'est pas en train de rétracter ses ailes de guimauve sur mon nez, si je n'étais pas certaine d'avoir un comportement aussi louche que cette pensée.

– Merci. Viens, je vais te montrer quelque chose, m'empresse-je d'ajouter. À l'étage.

Il garde le silence, immobile. Mon immersion dans le hall ne l'encourage pas plus à m'emboîter le pas. Émile reste planté au même endroit, si ce n'est qu'il a pris la peine de pivoter sur lui-même pour me garder à l'œil.

– Ton système nerveux sympathique est en état d'alerte, Madleen.

– J'ai hâte de te montrer ma surprise ! m'enthousiasmé-je en frappant dans mes mains avec la souplesse et l'expressivité figée d'un automate.

– Tes pupilles sont dilatées, ta respiration est saccadée et ton tonus augmenté, surenchérit-il. Que se passe... ?

Soudain, il braque ses pupilles vers les rideaux beiges – mais opaques – qui dissimulent la fenêtre la plus proche.

– Une voix, constate-t-il.

– Hau est à l'extérieur.

Malheureusement, le son se répète. Trop loin pour que l'on puisse le comprendre, mais suffisamment proche pour l'entendre.

Le stress qui fait bouillir mon sang contamine le ton de ma voix. Débit plus élevé, timbre plus aigu, respiration si soutenue qu'elle en entache la fluidité. Une personne lambda ne s'attarderait pas sur ce genre de détails, seulement, Émile est tout sauf « lambda ».

Il fonce sur la porte-fenêtre, écarte les rideaux, approche son visage à quelques millimètres des carreaux. Les tringles cèdent. Leurs atterrissages soudains me font l'effet d'une pluie de verre glaçante. À la façon dont son corps se contracte, je comprends que cette sinistre mélodie sonne le glas d'une fausse quiétude...

Le réveil du volcan.

L'arme calée au creux de la main, il paraît soumis à l'appel du sang.

– Ces gens sont inoffensifs, Émile. Je te promets que leurs intentions sont saines. C'est moi qui les ai invités *chez moi*, pour une raison qui ne te concerne pas.

Ma voix a beau être posée, il se retourne brusquement et confronte l'implacabilité de ses prunelles à la fascination des miennes. Ses iris n'ont plus rien à voir avec les deux disques dorés, autrefois doux et chauds, parfois même naïfs, qui ont su m'attendrir par le passé. Non, plus rien. À présent, leur intensité suffocante évoque la brûlure d'un feu intrépide, indomptable, intraitable... le genre qui embrase les souterrains et cultive le hurlement des âmes tourmentées.

Le feu des Enfers.

Dans le plus grand des paradoxes, mon sang se glace jusqu'au dernier globule rouge.

Il effectue deux enjambées qui le propulsent à un cil de mon corps. L'action est si rapide que j'en viens à tressaillir, prise au dépourvu.

– Qui sont-ils ? prononce-t-il d'une voix blanche.

L'ange qui hésitait à me souhaiter une bonne nuit, un soir de pluie, rejoint pour de bon le rang des souvenirs. *Incroyable*. Démon angélique et ange démoniaque : deux synonymes qui devraient figurer en gros, gras et souligné sur sa carte d'identité.

Je cligne des yeux, époustouflée par cette facette si sombre de sa personnalité.

Les arêtes de sa mâchoire saillent sous sa peau, les boucles cerise qui s'entortillent sur son front me frôleraient presque le haut du crâne, si j'osais davantage lever le menton.

Est-ce bien d'Émile qu'il s'agit ?

Le démon foutrement torride qui se tient devant moi expulse des effluves de brutalité suffisants pour décupler mes sécrétions libidinales. Je serre les cuisses, consciente de titiller le meilleur pion qu'il m'ait été donné de rencontrer. Tantôt doux comme un agneau, tantôt agressif, Émile est le prédateur déconcertant...

Le lancer de dé hasardeux.

Mais le temps que je reprenne mes esprits, le voilà déjà à deux doigts d'écarter les rideaux d'une seconde fenêtre.

– Arrête ! Ce ne sont pas des menaces !

Mes exclamations glissent sur sa peau, à l'instar d'une brise printanière. Rien n'indique que ses sens sont encore disponibles pour capter mes suppliques.

Même s'il ne me prête plus aucune attention, je devine à la tension de son dos, ainsi qu'aux pointes saillantes de ses omoplates, qu'il est sur le point d'en découdre. Nul doute, Émile s'est de nouveau glissé dans la peau du tueur, du démon sous-jacent.

N'ayant pas la moindre envie de le blesser, je plonge à ses pieds pour tenter de faucher ses jambes et de l'empêcher de démasquer le groupe d'étrangers. C'était sans compter sur son irritante agilité, qui lui permet de m'éviter in extremis, puis d'approcher et d'arracher les longs rideaux d'une seule traite. Nouvelle chute de tringles. Les sons malveillants s'étirent dans le temps.

Je retiens mon souffle, allongée sur le ventre. Mes yeux écarquillés fixent le bulldozer humain, tandis que mes coudes s'activent pour me redresser, pressés par l'urgence de la situation. Pour le moment, Émile se contente de jauger les inconnus.

Je n'hésite qu'une fraction de seconde avant de ramper jusqu'à la bibliothèque, là où une arme à feu se planque derrière un set de porcelaine.

Déjà chargée, je n'ai plus qu'à viser.

– Ne m'oblige pas à en arriver là, murmuré-je plus pour moi-même qu'autre chose.

L'homme à la chaînette argentée est si obnubilé par les nouvelles recrues qu'il passe à côté du danger qui le guette. À moins qu'il ne me considère tout simplement pas comme une menace ; un calcul erroné, étant donné que jamais, au grand jamais, je ne cautionnerai la mort de qui que ce soit.

Les battements de mon cœur tambourinent dans mes tempes, surpassant le volume des voix étouffées. Je parviens néanmoins à capter le gros de l'échange, insouciant, qui porte sur la qualité des capteurs thermiques. De son côté, le criminel analyse. Il garde son arme fermement emprisonnée dans sa poigne intraitable.

Faut-il que je lui parle ?

Mes tentatives désamorçeraient-elles ou amorceraient-elles la bombe ?

À défaut de prendre une initiative, je compte sur l'intervention de son endroit bienveillant pour assagir son envers démoniaque. Après vingt ou trente secondes d'accalmie et un lent regain d'espoir, Émile charge l'instrument de mort. Le cliquetis résonne. J'ai tout juste le temps de me positionner, de viser et de tirer.

La déflagration cause la vibration des vitres et assourdit la réception de son flingue sur le sol. Le voilà désarmé, la main en sang. Mais l'audace a un prix. C'est la leçon que je tirerai de la façon dont il ignore sa blessure pour ramasser le pistolet et me braquer. Je tire aussitôt dans son bras. Du sang gicle à grands jets.

Maîtresse de mes émotions, je me relève en moins de deux pour shooter le flingue sous la table.

– Ne tue personne, susurré-je entre mes dents serrées, sans cesser de le tenir en joue. Je te l'ai déjà dit, Émile ! Tu as l'interdiction de tuer !

Allongé sur le dos, en appui sur ses coudes, il ne pipe mot. Son bras valide le tracte jusqu'à ce qu'il puisse s'adosser à un mur. Alors, il replie son membre blessé contre son torse et enveloppe sa main dans l'ourlet de son

tee-shirt. À aucun moment il ne grimace, ne geint ou ne jure. Émile se contente de m'adresser un regard acéré. Pourtant, les taches de sang de son haut s'agrandissent à vue d'œil, annonçant l'anémie. L'hémoglobine coule à flots.

– Mady ? Mady ?

Hau déboule dans le salon, en position de tir, le souffle court. Ses yeux papillonnent d'un bout à l'autre de la salle.

– Ça va, t'inquiète. Où sont les recrues ?

Il bat des paupières, comme pour chasser des images cauchemardesques de ses rétines.

– Elles se font la malle.

– Rattrape-les avant qu'elles n'alertent le voisinage ! Explique-leur qu'un type a profité de la désactivation du système de sécurité pour nous cambrioler et que mes tirs à blanc lui ont fait prendre la fuite. Précise-leur que s'ils gardent leur langue dans leurs poches, je triplerai leurs revenus.

– OK !

Il lance un coup d'œil au blessé, s'assurant de sa neutralisation, avant de s'en aller.

L'embarras s'abat telle une chape de plomb sur le salon.

Émile et moi nous observons. Du moins, il me mitraille du regard et je l'observe. Seules les grandes foulées de Hauata comblent le silence persistant.

– Il va falloir que je te recouse.

Ses tendons tiraillent sa peau diaphane.

– Est-ce que je peux compter sur toi ? Maintenant qu'ils sont partis, vas-tu cesser de jouer au meurtrier ?

Nouveau silence.

– Émile ?

J'entreprends de réduire la distance qui nous sépare en le maintenant en respect. Il ne bouge pas d'un iota. Ses prunelles suivent néanmoins ma trajectoire jusqu'à l'accoudoir bombé du canapé, où je m'assois face à lui.

Deux bons mètres nous isolent l'un de l'autre, indispensables à la conservation de notre sang-froid.

Sang-froid. Un bien grand mot. Mes instincts de survie enclenchent toutes les alarmes possibles et imaginables pour me faire détalé. Maintenant. Quitte à abandonner maison, argent, chienne, meilleur ami et fierté dans mon sillage. Mais Émile m'excite. Son aura m'excite. Son

comportement m'excite. Son ambivalence m'excite. Son enveloppe charnelle m'excite. Il empeste le danger par tous les pores, et mon corps frétille à l'idée de recevoir une myriade de décharges d'adrénaline à son contact.

Je prends une profonde inspiration, qui n'essouffle en rien mes ardeurs. Ni mon inquiétude.

Les taches de sang s'élargissent au point de bientôt imbiber la totalité de son tee-shirt. Il ne semble pas s'en préoccuper. Ses yeux sauvages me sondent toujours, reflets de l'état animal dans lequel trempe son esprit guerrier. Danger. Ennemie. Je représente un danger, je suis une ennemie. Il faut m'abattre. L'équation qui se joue à l'intérieur de son crâne s'avère aussi lisible que ses désirs assassins.

La contraction de ses muscles dessinés prouve qu'il est prêt à riposter. Blessures ou non. Affection antérieure pour la cible ou non.

Malgré tout, Émile m'évoque davantage un ange déchu qu'un démon sanguinaire. On semble l'avoir projeté dans un univers qui n'est pas le sien, et dans lequel il se doit de combattre pour sa survie.

Le rectangle d'argent qui ceint son cou renvoie les éclats fractionnés de la lumière sur les murs.

– Je pense qu'il serait préférable d'attendre Hauata, proposé-je.

Alors, nous l'attendons. Si sagement que les allées et venues d'une mouche persuadée de pouvoir transpercer une fenêtre par la seule force de sa tête résonnent plus fortement que nos respirations.

Satanée bestiole. Et satané réchauffement climatique. Que foutent-elles là, en novembre ?

Tic. Tac. Tic. Tac. Soumise à son observation oppressante, aux bourdonnements de l'insecte attardé ainsi qu'à la lourdeur de notre silence, je me surprends à taper du pied. Au rythme des tic-tacs.

– Mady ? me hèle tout à coup Hau, qui fait irruption dans le salon. Ils ont accepté le fric, mais ne sont plus du tout partants pour la nuit du 15.

– Tant pis, on fera sans. Est-ce que tu peux surveiller Émile et virer cette foutue mouche, le temps que j'aille chercher le nécessaire ?

Mon ami me rejoint, le visage du tueur dans le viseur.

– Ouais, tiens.

Il me tend son téléphone à l'aveuglette. Confuse, je fixe le smartphone puis le dévisage.

– Rassure-moi, « chercher le nécessaire » consiste à te jeter sur le premier téléphone venu pour appeler les flics, pas vrai ?

Mon pincement de lèvres lui arrache un soupir.

– Oh, Madleen...

– Je te l'ai déjà dit : si tu veux partir, je te soutiendrai. Je saturerai la mémoire de ton téléphone de SMS débiles et te fournirai tout ce dont tu auras besoin. Mais Émile, lui, il reste ici.

Hau adresse une prière muette à un dieu qui doit – ou devrait, en tout cas – me reprocher de maltraiter un cœur si précieux.

– S'il te plaît, ne risque pas ta vie inutilement.

– Plante-moi un sédatif dans le dos. Ça aussi, je te l'ai déjà dit. Mais à quoi te mène ce foutoir ? murmure-t-il en désignant ledit foutoir à l'aide d'un geste évasif du bras. Pourquoi t'attaches-tu tant à ce cas social ? Regarde-le, Mady ! Il ne demande qu'une petite baisse d'attention de ta part pour t'ouvrir le crâne en deux, comme une foutue noix de coco !

À défaut de vérifier ses dires, je glisse mes doigts le long de son bras et attrape sa main.

– Prends des congés.

– Oui, bien sûr. Quand les chauves investiront dans un sèche-cheveux.

Je réprime un sourire.

– Qu'est-ce que tu voulais, du coup ? s'exaspère-t-il. Un thé et des Spéculoos pour monsieur-le-psychopathe, histoire d'excuser ton léger manque de tact ?

Il s'attarde sur les plaies dégoulinantes d'Émile, sarcastique.

– Une aiguille, une pince, un aseptisant et du fil suffiront.

Hau se garde de prononcer les commentaires qui lui chatouillent le bout de la langue et part à la conquête du matériel de soins.

– L'humérus a-t-il été touché ? J'ai veillé à le préserver, mais le tir n'est pas tellement ma spécialité..., m'enquiers-je, sitôt libérée des ondes négatives de Hau.

Préparée à son silence, je m'assois par terre, adossée au canapé. Les minutes qui suivent sont presque toutes consacrées à de joyeuses spéculations. Est-ce qu'Émile tentera de m'enfoncer l'aiguille dans la carotide, de me stranguler avec le fil à coudre ou d'effectivement me fracasser le crâne en deux sur la table basse ?

– Je crois qu'il reste de la paella surgelée..., pensé-je à voix haute, en écho aux borborygmes de mon estomac. As-tu faim ?

– Je suis droitier, Madleen.

Je sursaute. Ses yeux me scrutent encore, mais de façon différente. Il me contemple comme s'il cherchait à résoudre un problème épineux.

– Je t'aiderai à manger, chuchoté-je, surprise par son intervention.

Il ne rebondit pas sur ma proposition.

– Et pour cet humérus ? ajouté-je, pleine d'espoir.

Émile renverse la tête en arrière. Sa peau a pâli, des perles de sueur scintillent sur son front et ses tempes.

– As-tu très mal ?

Le silence me sert à nouveau de réponse. J'assiste alors, impuissante, à la dégradation croissante de son état de santé.

Au moment où Hauata dépose la boîte d'urgence à mes pieds, soit une minute après ma dernière question, Émile prononce une deuxième phrase :

– Je m'en charge.

– OK.

Je la fais glisser sur le parquet puis traîne le Tahitien ailleurs, histoire de lui épargner un potentiel lancer d'aiguilles. Émile recoud son bras avec la minutie d'un chirurgien, sans une grimace, sans une plainte, et à l'aide d'une seule main. Son habileté du côté gauche est excellente. Quand il fabrique le nœud final, l'homme relâche l'embout du fil maintenu entre ses incisives pour attraper le pansement que Hau a eu l'intelligence de rajouter à la liste de courses. Il s'attaque ensuite à l'extraction de la balle logée dans sa main, la désinfecte, la coud et la panse. Tout ceci, sous l'œil admiratif de mon meilleur ami.

– Un ex-soldat, c'est sûr et *certain*.

J'approuve d'un hochement de tête.

Lorsqu'Émile se relève, Hauata serre la crosse de son arme entre ses doigts. Ses phalanges craquent quand notre invité traverse la pièce, nous dépasse, gravit l'escalier... et s'enferme à double tour dans sa chambre.

Mine de rien.

Des statues, j'ai déjà eu l'occasion d'en rencontrer. De cire, de marbre ou de granit, ces œuvres d'art ont fait partie de mes expéditions culturelles.

Quand j'étais petite, elles m'effrayaient. Ces sculptures semblaient si réelles... J'étais certaine qu'après la fermeture du musée, leur petite communauté de pétrifiées se moquait de notre ignorance, à nous autres, pauvres mortels, de leur vitalité. Alors je les saluais à voix basse, leur

serrais la main – lorsque ma taille le permettait – et allais jusqu'à leur sourire avec un brin de condescendance.

J'en avais vu un bon nombre. Assises, accroupies, debout ou allongées, leur positionnement variait selon le souhait du sculpteur. En effet porteuses du phénomène de mode qui influençait l'époque de leur création, certaines postures avaient tendance à revenir. Cependant, je n'avais encore jamais eu l'occasion d'en croiser des prostrées, ratatinées dans le coin d'une chambre, derrière un lit, sous une fenêtre, les jambes rapatriées contre leur buste et la tête enfouie entre leurs bras croisés.

Peu après l'incident, je n'ai pas pu m'empêcher de prendre des nouvelles d'Émile. Mon premier réflexe a été d'inspecter sa chambre, la mienne, celle de Hauata, toutes vides. J'ai fini par m'agenouiller au pied de tous les meubles, ouvrir tous les placards et rabattre toutes les portes de toutes les pièces. En vain. Inquiète, j'en suis venue à envisager la fugue – si l'on peut toutefois employer ce terme, dans le cas où la personne concernée ne fait ni partie de ma famille ni de la classe des mineurs. Puis, toujours bredouille, je me suis mise à vérifier la fermeture des volets, à guetter les ombres du jardin, jusqu'à ce que je me perche à la fenêtre de sa chambre et le découvre recroquevillé dans un coin.

Il ne bronche pas, si bien que le bruit de sa respiration, discrète, si discrète, est noyé par la brise nocturne.

– Émile ?

Ses bandages sont propres. J'expire, soulagée pour de bon.

– Est-ce que tu as mal ? As-tu besoin d'antalgiques ?

Je m'installe en tailleur devant lui, précautionneuse au possible.

– Ou de quoi que ce soit d'autre ?

Je me gratte le coude, sans doute pour compenser le vide de sa réponse.

– Tu connais la maison, de toute manière. Peut-être même mieux que moi, d'ailleurs...

Le frottement de mon jean sur la moquette sonne comme une corne de brume. Par réflexe, je tends une main pour l'encourager à s'ouvrir au monde, espérant ainsi capter son regard doré et tenter de déceler la nature de l'émotion qui le paralyse, lorsqu'un bout de papier coincé sous ses orteils attire mon attention. Je le retire puis y lis :

Il ne faut pas me toucher.

Alors, je ne le touche pas.

– Émile...

C'est le dernier mot prononcé dans cette chambre, ce soir de 13 novembre. *Émile*. Si ses épaules ne bougeaient pas de quelques millimètres, soumises à ses mouvements respiratoires, je croirais réellement qu'il s'est mué en statue.

En statue dépassée.

¹ Références à des jeux vidéo dans lesquels il est possible de faire usage d'une arme à feu.

OceanofPDF.com

Les personnes respectables se vêtissent en conséquence. Aucun homme ni aucune femme d'affaires n'a jamais osé mettre le nez dehors en débardeur et chaussettes glissées dans une hideuse paire de spartiates. Évidemment, j'exagère. Il n'empêche qu'en tant que présidente des LCC, je mets un point d'honneur à respecter cette norme tacite, qui consiste à s'habiller de façon professionnelle dans un contexte de réunion. Soit en tailleur, paire de collants et veste sombres, assortis à un chemiser blanc. L'entrouverture du haut découvre un châle gris perle, qui achève de compléter mon profil de bureaucrate.

Vêtue sous l'égide de la normalité, le lendemain soir, je m'aventure dans les bois. Il fait nuit noire, la lampe torche m'évite d'abîmer ma jolie tenue de bonne fille à son papa. Les feuilles mortes craquent sous mes talons aiguilles, les bestioles déguerpissent et les hiboux hululent. Nous avons choisi cette heure tardive pour des raisons évidentes : à 22 heures, personne n'est assez serein pour s'aventurer dans les bois. Et si c'était le cas, nous pourrions toujours nous jeter sous un buisson.

Je pose ma mallette à mes pieds pour m'armer du plan et de la boussole chargés de m'indiquer la position du chalet. Abandonné. Nous soupçonnons néanmoins qu'une bande de joyeux lurons occupe nos locaux en journée, entre deux parties de chasse arrosées. Du genre *très* arrosées. Assez pour qu'un string léopard se retrouve de temps en temps suspendu au dossier d'une chaise. Soyons tout de même lucides, la situation est à notre avantage. Ces bons hommes font officiellement de cette bâtisse un repaire de poivrots « zigouilleurs » de lapereaux ; et non le point de rencontre des criminels les plus recherchés du continent.

Au bout de dix minutes de marche, à moitié dissimulé par les branches de deux saules, notre QG apparaît. Un sourire aux lèvres, je replie la carte et range la boussole dans la valisette.

Un coup d'œil circulaire plus tard, je franchis le seuil nappé de mousse et de lierre sauvages. Au rez-de-chaussée, le chalet comporte deux grandes salles. L'une située sur la droite, et l'autre au bout du couloir, sur la gauche.

Du bois, du bois, du bois. Partout. Des ampoules suspendues illuminent le couloir, de vieux meubles déjouent l'impression de vide étourdissant qui hante les lieux et des tableaux quelconques sont accrochés aux murs lambrissés. Par souci de discrétion, nous n'avons décemment pas pu aménager l'intérieur à notre convenance.

Je longe le corridor, dont les lattes émettent une curieuse odeur d'Eau de Cologne, de bois et de vinasse fermentée. Le nez plissé, j'accélère le pas et retiens ma respiration jusqu'au niveau de la porte de gauche, que j'ouvre à la hâte. Elle grince, puis couine encore un tantinet lorsque je m'aventure dans la pièce dépourvue de fenêtres. Question de sécurité. Car si pas de fenêtre, pas de tir et pas de *headshot*.

CQFD.

– Bonsoir, Madleen, toujours quasiment ponctuelle.

Je lève les yeux sur l'horloge murale, et contemple pour la énième fois l'aiguille des minutes se positionner sur le trait qui suit le 12.

22 heures et une minute, pour ne rien changer. Comme d'habitude, je me persuade que dix minutes tout pile suffiront pour parcourir la distance qui sépare le bord de la route du chalet, sauf qu'à chaque fois, c'est avec une minute de retard que je découvre les jumeaux Payne attablés côte à côte.

Le duo se débrouille toujours pour arriver en avance. *Toujours*. Personne n'a jamais su de combien de temps exactement, puisque l'homme qui vient de pousser la porte rapplique toujours une minute après moi, et que le dernier membre du groupe se pointe au moins un quart d'heure plus tard.

– Salut, Nagel, toujours aussi obsessionnel.

L'intéressé referme le clapet de sa montre à gousset et la glisse dans la poche interne de sa veste. Taillée sur mesure. Sous celle-ci trône une imposante épée, suspendue au crochet d'un collier métallique. L'ensemble fait office de cravate de métal... et de vêtement. L'accessoire repose directement sur sa musculature développée. Le géant Noir-américain replisse ses épaulettes, tandis que les chaînettes disposées de part et d'autre de ses manches s'agitent dans un brouhaha de cliquetis métalliques. Toutes symétriques. Il réajuste ses mitaines, noires, avant de recroiser les mains sur la table de bois.

Tout, chez lui, est droit. Minutieux. Du trait qui traverse sa chevelure courte et crépue à la boucle d'oreille de diamant. De plus, Nagel Payne, codirigeant de l'agence de mode N & A, se tient en permanence parfaitement droit. À croire qu'il a été forgé par les codes de la royauté. À

l'instar de sa sœur, jamais le styliste ne s'est présenté avachi. Y compris après quatre heures de mission à très, *très* haute tension.

Bien loin des standards, la prestance du duo fascine autant qu'elle interroge. D'un commun accord avec la presse people, je trouve qu'ils possèdent une aura quasi-chimérique, toutefois perceptible par le commun des mortels. Parfois, je m'attends à ce que des ailes de cristal jaillissent de leurs omoplates ; et parfois, le simple fait de les côtoyer m'absorbe au sein d'une bulle hors du temps, dans laquelle je suis persuadée que Bella et Edward Cullen¹ ont le pouvoir de m'inviter à boire du sang de puma.

Bien que ces caractéristiques fantastiques leur soient communes, leurs personnalités, elles, sont aux antipodes.

La déesse se glisse en permanence dans l'ombre de son frère. C'est lui qui passe à la télévision, lui qui inaugure telle ou telle structure, lui qui est positionné près de la porte de cette salle de réunion, la cachant derrière ses larges épaules. Ma foi, elle semble s'y complaire. Les jumeaux sont si fusionnels que je la soupçonne de déléguer une partie de ses instincts d'autoprotection à sa moitié fraternelle.

De ce fait, malgré leurs 26 printemps communs, Nagel endosse le rôle du grand frère protecteur. Rôle qui contribue à le rendre plus fermé que sa sœur, plus « armoire à glace ».

Nous nous sommes mis d'accord à propos du peu de choses que nous avons à savoir les uns sur les autres. OK. Soit. Sauf que – défaut du métier – je ne peux pas m'empêcher d'hypothétiser à leur sujet. Angel paraît compenser son retrait social par le biais d'un style vestimentaire provocant. En un mot : gothique.

Un collier de cuir noir, orné d'une rangée de petits pics argentés, assure sa panoplie de Dracula² des temps modernes. Moderne, puisque féminine, sexy et dans l'air du temps. Un coup de crayon appuyé entoure ses yeux chocolat, un mascara accentue l'épaisseur de ses longs cils et un rouge à lèvres bordeaux renforce le galbe de ses lèvres.

En tant que stylistes de renom, les jumeaux s'habillent de façon... singulière. Entre autres : décalée et tentatrice. Ce soir, la reproduction d'une toile d'araignée en dentelle blanche camoufle la totalité de l'œil gauche d'Angel. Une paire d'insectes à huit pattes se suspend à ses lobes d'oreilles, du bout de fils scintillants, et un long manteau de fourrure noire couvre ses frêles épaules. Il s'ouvre sur un bustier en cuir et un slim effiloché. Les deux

vêtements, noir corbeau, sont parsemés çà et là de chaînettes argentées. Le duo fait toujours écho à la tenue de son jumeau.

– Angel, la salué-je.

La femme à la peau noire m'adresse un bref signe de tête, avant de replonger le nez dans son fidèle ordinateur. Ses cheveux ébènes, habituellement noués en tresses interminables, cachent en partie son visage raffiné.

Je me suis toujours demandé qui de la mode ou de l'informatique détrônait la place suprême dans son cœur.

Les yeux marron clair, *très clair*, de Nagel, se détournent pour fixer le nouveau venu.

– Bonsoir, Angus.

– Bonsoir, jeunes gens, nous salue le sexagénaire, qui pose son cartable de bureaucrate à deux chaises du styliste.

On n'intruse pas l'espace vital des Payne. Rares sont les individus qui ont le privilège de les côtoyer. La plupart du temps, lorsque l'on souhaite traiter avec eux, c'est par l'intermédiaire de leurs secrétaires, ou par voie téléphonique.

– Comment vas-tu, Angus ? Pas trop prise de tête, le déambulateur ? le taquiné-je en m'installant sur la chaise qui m'est réservée.

Le benjamin du groupe et moi-même aimons le taquiner en pointant sa soixantaine de balais du doigt. Ce que l'ultra mature Nagel et la renfermée Angel condamnent toujours d'un regard impassible. Qu'importe ? Le politicien s'en amuse... enfin, la plupart du temps. « La plupart du temps », puisque les remarques de mon partenaire de plaisanteries prépubères passent souvent plus difficilement. Pour ne pas dire « pas du tout ».

Partenaire retardataire, par ailleurs.

L'homme à la barbe blanche fourre ses mains dans les poches de son costume trois-pièces. Angus Van Alphen revêt en permanence ce genre de fringues bon chic bon genre. Du moins, hormis les jours d'été, période durant laquelle il se permet de retirer sa veste et d'ouvrir sa chemise hors de prix. Au cours de l'année, le gilet et la cravate adoptent des tons pastel, qui s'étalent du rose bonbon au bleu électrique. Style aristocratiquement pétillant, s'accordant à la moustache qui rebique en demi-lunes à ses extrémités. Il détonne. Et puis, en plus d'exiger que ses gardes du corps lui foutent la paix, Angus est tatoué. Sous son avant-bras droit. Ajouté à cela la

disposition de ses cheveux poivre et sel vers un seul et même côté, n'importe qui céderait à l'envie de le dévisager plus que nécessaire.

À défaut d'engendrer la fascination surnaturelle qu'inspirent les Payne, il force le respect et l'admiration. Autant dire qu'il n'a pas été facile, à mes débuts, d'endosser la position de cheffe des LCC. Le fait de dominer les intimidants PDG de N & A et le Vice-Président des États-Unis n'approche en rien le rôle de déléguée de classe.

Le Vice-Président entrouvre la bouche :

– Mon fils n'a toujours pas songé à me placer en maison de retraite, donc je présume qu'au-delà de mon mal de dos récurrent et de l'évolution de ma presbytie, je vais bien. Et toi, Madleen ? Souffrirais-tu de trouble de l'équilibre ?

Écho à ma « chute » du pont Willow.

Les prunelles des jumeaux se posent sur moi, insondables.

Nous évitons de farfouiller dans la vie des autres membres, certains éléments crèvent malgré tout les yeux. Il faut dire que ce sont les Payne et Angus eux-mêmes qui m'ont soufflé l'idée de jouer les gourdasses pour assurer ma couverture. Trop bonne en boxe, une silhouette trop reconnaissable... je n'avais pas le choix. Mais ce profil n'a jamais compris les soi-disant « penchants suicidaires » de la déplorable Madleen Stevens.

– Soufflez un bon coup, les gars. Je suis majeure, responsable et il se pourrait même que j'aie déjà fait *crac-crac*, claironné-je en leur adressant un clin d'œil taquin.

La styliste aux 153 de QI esquisse un bref sourire avant de s'intéresser à l'écran de son ordinateur. Nagel, quant à lui, ne laisse rien paraître de plus que son indifférence coutumière. Ni le degré de contraction de sa mâchoire, ni l'expressivité de son regard ne me renseigne sur la teneur de ses pensées.

Peut-être est-il simplement privé de sens de l'humour ?

Je retire le dossier de notre cible de ma mallette, le pose sur la table et fais glisser une petite clef USB à l'attention d'Angel. Cette dernière la rattrape sous une main gantée puis la fourre dans le port adéquat.

Plongés dans un silence entrecoupé de franches frappes sur le clavier, nous attendons l'éternel retardataire. Nagel finit par ouvrir le clapet de sa montre à gousset, un brin agacé. Au moment exact où il le rabat, la porte s'ouvre.

Un typhon rastafari s'engouffre dans la salle.

– *Hello* la compagnie ! s'exclame Leeroy Smith, alias Lily.

Un tee-shirt du film *Madagascar* sur le dos, un pétard à la main, il assène un bon coup d'épaule au politicien. Une mèche s'échappe de l'énorme chignon qui gigote sur le haut de son crâne lorsqu'il contourne la table pour échanger quelques combinaisons de gestes avec moi. La drogue coincée entre ses lèvres, il poursuit sa trajectoire jusqu'aux côtés d'Angel. Ou, du moins, à trois chaises d'Angel.

Les yeux du PDG ne l'ont pas quitté une seconde.

– Bien, Mad' ?

Lily croise les jambes sur la table, ses chaussettes à l'effigie de Bob Marley à l'air. Ses yeux striés de veinules éclatées se font interrogateurs.

Est-ce l'œuvre de la fatigue ou de la beuh ?

– Toujours, Leeroy. Toujours.

– C'est ce que je voulais entendre, réplique-t-il. Et Tic et Tac ? Toujours aussi coincés du derche ?

Nagel lui adresse un doigt d'honneur. Lily plisse ses yeux artificiellement bleus.

– C'est un signe de salutation ?

Les iris du styliste ont beau s'apparenter à deux topazes polies, la façon dont ils épinglent Leeroy m'évoque deux stalagmites. Perforé par son animosité incisive, Lily se crispe. Il aiguise néanmoins sa langue pour donner le change :

– Merde, et moi qui pensais que tu avais du savoir-vivre !

Nagel ne replie son majeur qu'une poignée de secondes plus tard. Sitôt libéré du regard pénétrant, Lily retrouve sa nonchalance coutumière.

C'est l'avantage de jouer les caméléons. Un style bourgeois un jour, de dealer un autre... Un jargon suranné d'un côté, un massacre langagier de l'autre. La dextérité dont il fait preuve pour jongler entre les masques lui sauve à nouveau la mise. Balayée, l'intimidation ! Comme on oublie le tourment du personnage que l'on incarnait dès la fermeture des rideaux.

– Et comment va Van Alphen ? embraye-t-il en articulant excessivement fort. L'entretien du dentier ? Les varices ? Le stock de Viagra, tout ça, tout ça ?

Le sexagénaire lui renvoie un regard imperturbable.

– Tout ce beau monde se porte aussi bien que ton ego, petit con.

– Ah, vous m'en voyez ravi !

Il tire une longue taffe et s'enfonce dans son siège, hilare.

Lily est le petit dernier de la bande. Non pas seulement en termes d'âge, mais en ordre d'arrivée. En vérité, le président des Criminels Casqués aurait dû être Nagel. C'est bel et bien lui qui, un beau jour, a pensé une équipe déterminée et suffisamment entraînée pour livrer une guerre sans merci à l'injustice sociale.

Nos cibles se résument aux pachas malhonnêtes. Et *uniquement* malhonnêtes. Pour qui nous prendrions-nous si nous déroberions les biens d'individus respectables ? La richesse n'est pas immorale. En revanche, la fraude l'est tout à fait. Et puisque le gouvernement ferme les yeux sur les pratiques controversées de certaines personnalités, au détriment d'employés volés et exploités, nous ne nous gênons pas pour faire vivre une situation de grande précarité à ces tyrans-nés.

Les motivations de Nagel sont encore floues. Je sais qu'il reverse une partie de nos gains à une association pour orphelins nommée « Main dans la main ». Une noble cause, que l'on pourrait penser motivée par une situation familiale compliquée. Toutefois, il semblerait que ses parents consacrent leur retraite à l'exploration du monde depuis près de deux ans maintenant. Rien de mélodramatique, en somme. C'est en tout cas ce que révèlent les multiples interviews et articles de presse écrits à son sujet.

Je suis pourtant persuadée que la hargne et le don de soi qu'exigent LCC relèvent de bien plus qu'une simple envie d'embellir le monde.

Quoi qu'il en soit, les Payne n'avaient pas la capacité de mener les opérations seuls. Pro en informatique et muscles surdéveloppés à disposition ou non. Il leur fallait une aide de taille. Quelqu'un qui avait le bras assez long pour récolter les rares informations qui échappaient aux yeux numériques d'Angel ; quelqu'un qui avait le pouvoir de détourner l'attention et d'influencer les médias.

Il leur fallait Angus.

Ce n'était pas tout. Ils avaient aussi besoin d'une main-d'œuvre supplémentaire sur le terrain. Nagel, expert dans l'art du maniement du bâton de combat, se débrouillait comme un chef, mais rien ne valait l'appui d'un collègue qualifié. Ce collègue devait être fiable, dévoué et déterminé. Ils ont ainsi proposé un nouvel exutoire à une femme sans attaches, qui se tuait du matin au soir à la boxe.

J'ai de suite accepté.

À condition, cependant, que l'on reverse une partie des fonds à l'association « Solidarité Citoyenne », dédiée aux plus démunis. Ma mère en

était la marraine fondatrice. Il m'a paru évident de reprendre le flambeau, dans l'anonymat.

Vint le soir où les Criminels Casqués passèrent pour la toute première fois à l'action. Ce fut ce 15 janvier 2016 que j'ai trouvé en notre équipe la possibilité de concilier bonnes actions et danger. Je bravais la mort à chaque instant, mettais ma liberté en péril, me soûlais d'adrénaline et tentais d'expié mes fautes. Combo parfait : je m'y sentais comme un poisson dans l'eau.

Mon aisance n'a pas échappé à Nagel, qui a fait de moi sa présidente.

Puis Lily a débarqué à Golden City. Un peu moins de deux ans après la création du groupe. Selon les rumeurs, *La Razzia*, Leeroy Smith, l'un des plus tristement célèbres tueurs en série, était dans les parages.

Angel l'a retrouvé pour moi.

Je me suis par la suite débrouillée pour le rencontrer et lui ai permis d'intégrer l'équipe. « Dangereux ! » se sont écriés les Payne et Angus, au moment de leur présenter l'assassin. Mais depuis que Nagel a manqué de se faire descendre, j'ai pris les devants. Je devais à tout prix m'assurer que ce type d'incident ne se reproduise plus.

Pour cela, nous avons besoin de quelqu'un d'apte à riposter sans ciller – voire à tuer, si cela s'avérait nécessaire.

Nous ne sommes certes pas blancs comme neige, mais j'estime que la bonté d'âme de Nagel fait clairement de l'ombre à la crasse de celles que nous dépouillons. J'ai ainsi pris l'initiative de jouer les Saint Pierre et ai décidé de qui, entre lui et la douzaine de crapules que nous dépouillons chaque année, mérite de survivre en cas d'affrontements risqués. Je l'ai choisi, lui. Lui et sa motivation inébranlable, lui qui se démène chaque mois pour des milliers d'orphelins et personnes défavorisées.

C'est pourquoi Lily travaille en tant que « faucheuse de secours » depuis plus d'un an pour nous.

Malheureusement, je suis le seul membre de l'équipe à l'apprécier.

– OK, puisque M. Smith nous fait l'honneur de sa présence, nous pouvons commencer. Je t'en prie, Angus, assieds-toi.

L'aîné des LCC s'exécute.

– Angel, peux-tu lancer le diaporama ?

La jeune femme oriente le dos de son ordinateur vers le mur, qui projette le document figurant sur ma clef USB. La mygale faite de diamants qui

surplombe la quasi-totalité de sa main droite luit en fonction de l'éclairage plafonnier.

– Merci. Vous en avez maintenant l'habitude : nous sommes réunis ce soir pour résumer le plan du 15 novembre, débutant à 21 heures pile, afin de nous assurer que nous sommes tous sur la même longueur d'onde.

Je sors une télécommande de ma mallette et m'en sers pour passer la liste des principaux objectifs de l'entrevue. La diapositive précédente laisse place à la photo d'un homme chauve, bedonnant, qui brandit un club de golf.

– Notre cible se prénomme Conrad Weber, 42 ans. Il vit sur la 32^e rue de Golden City. Conrad a une femme, deux maîtresses, pas d'enfant, mais surtout, ajouté-je en m'appuyant sur le bord de la table pour pointer les mots qui suivent « profession » au laser, il est le patron de la banque Exonera. Banque reconnue pour avantager les petits revenus. Il s'est cependant avéré que depuis quatre ans déjà, des sommes d'argent sont inexplicablement prélevées, chaque mois, dans les comptes ouverts sous son enseigne. De mèche avec son adjoint, il aurait déclaré que les placements avaient un coût et que l'usager en avait été averti. Meredith Crawford est la première à avoir porté plainte contre lui. Seulement, selon les informations recueillies par Angus, Conrad se serait défendu avec l'aide d'une clause située au bord inférieur du contrat, en police 6 et en italique. Elle stipule que des frais supplémentaires pourraient être prélevés à tout moment chez le signataire dudit contrat et que celui-ci est dans l'obligation de rester un minimum de vingt ans client chez lui. La justice a plaidé en sa faveur. Résultat : ses usagers se serrent la ceinture.

– Combien est-ce qu'il leur pompe, déjà ? s'intéresse Lily.

– Cent dollars tous les mois.

J'affiche un scan du contrat, indique la ligne décisive, minuscule, si minuscule qu'ils plissent les yeux.

– Vous vous doutez bien que l'argent empoché n'est pas réutilisé à des fins professionnelles. Il s'en sert pour gonfler son propre compte en banque. Voici sa femme.

Une midinette de 18 ans apparaît à l'écran. Nina Weber. Je me déplace pour feuilleter le dossier Weber.

– D'après le rapport d'Angel, Nina sort tous les samedis en boîte de nuit, accompagnée de son plan cul régulier : Brandon Lenz. Donc si, par le plus grand des malheurs, elle était présente lors du cambriolage, Lily lui

injecterait une bonne dose de tranquillisant à l'aide du pistolet qu'il n'aura – *cette fois-ci* – pas fait la connerie d'oublier. Pas vrai, Lily ?

L'intéressé se rembrunit.

– Pas l'habitude.

– Nous t'aiderons à la prendre, gamin, le menace très clairement Angus. Je n'ai pas pour habitude de travailler avec des psychopathes diminués.

Lily sourit.

– Van Alphen, je fais partie des LCC, vous faites partie des LCC, n'avez-vous pas l'impression que vous et moi sommes comme qui dirait... *coéquipiers* ?

– Madleen t'a greffé au groupe. Et comme toute greffe, soit l'hôte accepte le corps étranger, soit il le rejette. Je te laisse deviner ce qu'il en est de mon côté.

– Aïe, geint Lily, sarcastique, en touchant l'emplacement de son cœur de pierre. Heureusement que Mad' n'y voit aucun inconvénient.

Des regards lourds de sens se posent sur moi. Je me penche au-dessus de la table pour le regarder dans les yeux.

– J'espère que tu te rappelles surtout que *Mad'* te traînerait elle-même derrière les barreaux, si elle apprenait que tu continues à descendre des êtres vivants sans raison valable, répliqué-je, acide.

Son air taquin laisse place à l'amertume.

– Ouais, ouais, je connais la chanson.

– Parfait. Voici notre terrain de chasse, déclaré-je en présentant les photos de la maison prises sous différents angles. Nous avons convenu de désactiver les systèmes d'alerte grâce aux précieux services d'Angel, qui a déjà trouvé des points d'entrée vulnérables dans son réseau domestique.

Angel m'adresse un sourire éphémère, que j'ai appris à considérer comme un gage de reconnaissance.

– Nous sommes donc certains qu'aucune machine ne hurlera à la mort dès que nous pénétrerons dans la villa. Une fois à l'intérieur, Nagel s'occupera des agents assignés à la surveillance du jardin. Quant à moi, je me chargerai de ceux qui occupent le bâtiment. Pendant ce temps, Leeroy portera un œil attentif aux déplacements de Nagel, et...

– Madleen, me coupe le styliste, d'un ton si cassant qu'un étranger pourrait remettre en question mon autorité. Je n'ai pas besoin de baby-sitter.

Je soupire. Voilà des siècles que nous rabâchons la même discussion, qui se termine soit par le classique « de toute façon, c'est moi la patronne, donc

c'est moi qui décide » ou par le très véridique « tu n'es pas invincible, Nagel Payne ». Nous avons tous frôlé la crise cardiaque lorsqu'il a fallu soudoyer un chirurgien pour l'opérer en urgence. *Et en secret*. Sans parler du sang qu'il a fallu contenir à grand renfort de tissus pour éviter de semer son ADN sur les lieux du vol.

Nous envoyons encore régulièrement des liasses de billets au chirurgien, histoire d'entretenir sa motivation à la boucler.

– Tu as failli te faire tuer.

– Ce sont les risques du métier.

– En effet, et c'est justement parce qu'ils existent que je compte les amoindrir.

Il me fixe plusieurs secondes, durant lesquelles je tâche de soutenir l'intensité déstabilisante de ses prunelles si claires.

– Pourquoi ne pas te soucier des tiens ? me questionne-t-il.

– Parce que je les aime.

Silence de plomb. Le malaise tombé, je poursuis :

– Donc, Lily est le joker. Mais aussi ?

Je pointe l'intéressé du doigt, qui me répond avec le plus grand des sérieux :

– Le type qui lui fera cracher le morceau.

– Exact. Une fois que Leeroy lui aura tiré les vers du nez, soit la localisation du coffre et son code, nous emporterons l'argent dans les sacs suspendus de part et d'autre de nos motos. Angel, elle, se chargera de dépouiller ses comptes offshores.

Au début, Angel se contentait de vider le compte en banque principal de la victime. Nagel et moi n'avions donc plus besoin de nous déplacer. Mais lorsque la rumeur d'un « cyber voleur » s'est répandue dans Golden, les riches se sont empressés de remplir leurs coffres sécurisés. Certains, comme dans le cas de Conrad Weber, ont dispatché une partie de leur fortune dans plusieurs îles paradisiaques.

– Puis nous nous mêlerons à la foule et rejoindrons le hangar avec un quart d'heure d'intervalle. D'abord Nagel, ensuite Leeroy, puis moi. Nous y stationnerons nos motos, qui se languiront de nos petits culs tout fermes jusqu'au prochain cambriolage. Évidemment, Angel et Angus se rejoindront en amont ici même, pour nous guider via les oreillettes de nos casques de moto. Angel se servira des caméras disposées un peu partout dans la capitale, de nos micros, des traceurs posés sur nos motos et sur nos casques,

pour nous informer du trafic en temps réel. Simple comme bonjour. Avez-vous votre matériel ?

Nagel et Angel hochent simultanément la tête, suivis par Angus. Nous nous tournons tous vers le benjamin.

– J’ai perdu mes figurines argentées, marmonne Lily en se grattant l’arrière du crâne.

Angus ferme les yeux, Nagel reste de marbre et Angel se focalise sur l’écran de son ordinateur. J’arque un sourcil.

– Et tu n’as pas jugé bon de me contacter ?

– Ça va, Mad' ! C'est pas comme si c'était vital ! s'exaspère-t-il.

– Il s'agit de notre marque de fabrique, Leeroy, c'est important, insisté-je. Hormis ce nouveau couac, as-tu bien fait ce que je t'ai demandé ?

– Il ne manque rien. La quantité de poudre est suffisante, les sacs sont intacts, les motos sont nickels, les réservoirs pleins et les casques n'ont pas une égratignure.

Sa nouvelle apparence le rendant méconnaissable, Lily est le plus indiqué pour vérifier le stock de l'entrepôt. Du moins, s'il prend le soin de tromper les caméras.

– Bon travail. Au fait, Leeroy, n'oublie pas de manipuler ton signe distinctif avec des gants en latex pour éviter d'y semer tes empreintes. Sur ce, je vous dis à demain, samedi, 21 heures tapantes.

Je range le dossier, la télécommande, puis toise Lily.

– Ne sois pas en retard.

Les yeux du jeune Criminel se voilent, tandis que je rassemble mes affaires pour m'enfoncer dans la nuit noire.

¹ Référence aux personnages principaux de la saga *Twilight*, dont le premier livre, écrit par Stephenie Meyer, a été publié en 2005.

² Référence au personnage du roman éponyme, écrit par Bram Stoker et publié en 1897. On y suit l’histoire d’un vampire.

Je me gare sur le parking d'un supermarché et termine le trajet jusqu'à l'ancre de Leeroy à pied. Une belle voiture d'apparence neuve, garée dans un quartier où le sweat à capuche, les armes à feu et les couteaux règnent en maître, n'est peut-être pas l'idée du siècle si je souhaite passer inaperçue. Et, accessoirement, si je veux éviter de retrouver ma Mini en pièces détachées sur des sites de ventes en ligne.

Par manque de confiance envers le vieil ascenseur, je pousse la porte défoncée et emprunte l'escalier. À l'aide d'une épingle à cheveux, je force la serrure du numéro 24, indiqué par les traces de colle poussiéreuses.

L'appartement est petit, en bordel, moisi et peu aéré. Ça empest la pizza quatre fromages, la beuh ainsi qu'une touche de... de vieilles chaussettes humides ? *De vieilles chaussettes humides*, confirmé-je en posant le pied sur l'une des fautives. Mais quitte à choisir entre les relents d'urine qui embaument la cage d'escalier et la pièce insalubre, la réponse est vite trouvée : je m'engouffre la tête la première dans la tanière du jeune célibataire en perdition.

La vaisselle déborde de l'évier, des vêtements traînaient un peu partout, des joints cramés jonchent le sol et l'imposant Dobermann dresse ses oreilles pointues. Auparavant occupé à renifler l'intérieur d'un boxer coincé sous le pied d'un tabouret, il se met à grogner, mais se calme en identifiant mon odeur. À moi, l'heureuse maîtresse de l'intrépide Caramel, qu'il a l'habitude de prendre pour partenaire de jeu lors de nos balades dominicales.

– Salut, Bobby.

Le chien approche pour se faire caresser.

– Ton maître est un petit porc. Tu le sais, ça ?

Dans le salon, une télévision antédiluvienne retransmet les images d'un match de baseball. Je vire les tee-shirts sales qui noient le canapé-lit, éteins la lumière et m'y allonge sur le dos. Le chien, intrigué, s'assoit au pied du meuble pour me contempler, illuminé par les rayons lunaires qui transpercent la fenêtre.

Au bout d'une dizaine de minutes, la porte grince. Je tressaille, prise au dépourvu malgré la piètre isolation sonore des murs. Un coup d'œil m'informe de son entrouverture puis... de la lame de couteau miroitante qui en dépasse.

– Mad' ?

L'ampoule s'allume. Je cligne des yeux, agressée par la luminosité.

– Comment as-tu su ?

Lily se remet encore de ses émotions lorsqu'il range l'arme blanche dans ses fringues et referme derrière lui.

– Le paillason. Il est légèrement incliné.

Il passe une main nerveuse dans sa chevelure, geste qui déchire son élastique et déclenche une cascade de dreadlocks sur son dos.

– Merde, j'ai cru qu'un fumier avait descendu Bobby !

Il fléchit les genoux puis siffle entre ses dents pour appeler son chien.

L'animal quémande les caresses de son maître en lui faisant tout même comprendre que l'heure des croquettes a sonné. Bobby attrape le bas de son jogging entre ses crocs pour le traîner jusqu'à la cuisine – ou devrais-je dire, « l'espace » cuisine. Affamé, il observe le Criminel remplir son écuelle à ras bord.

– Des saletés d'opportuniste, moi j'te le dis !

Mon commentaire est à la fois balayé par le bruit de fond émis par la télévision et par les mastications gloutonnes du molosse. Le benjamin des LCC s'approche pour éteindre l'appareil, avant de pivoter sur lui-même et me fixer sans ciller. Longuement. J'ai beau avoir du mal à penser que ma petite surprise l'a traumatisé, il n'en demeure pas moins que là, tout de suite, l'idée m'effleure sérieusement l'esprit. À moins que la raison de son humeur coïncide avec le but de ma venue.

La dernière fois que nous nous sommes vus – hormis ce soir –, c'était lors de ma prétendue chute du pont. Il avait accepté de me récupérer. Lily accepte toujours de me rendre service. Mais au moment de me déposer à la villa, il a parlé de son combat avec la Mort.

Sa réaction m'avait remué les tripes, à tel point que j'en étais venue à une audacieuse conclusion : Lily n'est peut-être pas insensible aux meurtres qui enténébrent son casier judiciaire. De ce fait, s'il souhaite s'orienter vers le bon chemin, tourner le dos à l'obscurité tentatrice pour se laisser charmer par la lumière, ce n'est pas en lui proposant de flinguer des riches trop

entreprenants que je l'encouragerai à poursuivre ses potentiels efforts de réconciliation avec le Bien.

Je me positionne au bord du vieux canapé, tapote la place qui m'avoisine pour l'inviter à s'asseoir. Ce qu'il fait.

– Ça te dérange ? m'informé-je.

– Quoi ?

– De faire le sale boulot.

Il paraît considérer la question.

– Non.

– Alors pourquoi fais-tu la gueule ?

Il se met à taper du pied, nerveux. Soudain, ses mouvements cessent et il plante ses yeux dans les miens.

– Tu comptes me virer ? lâche-t-il de but en blanc, d'un ton si glaçant que les poils de mes bras se hérissent. Est-ce qu'un jour tu me laisseras me pointer au QG comme un con, alors que vous aurez tous déménagé ? Est-ce que lorsque j'essaierai de te contacter, Madleen, une voix robotisée m'annoncera que ton numéro n'est plus disponible ?

J'ai beau en avoir l'habitude, son comportement me gêne. Son regard est une plaque de givre, et son expression, un masque de neutralité. Lily est si amimique qu'il en devient effrayant.

Il est en ligne directe avec le Malin.

Mon esprit détraqué s'en émerveille. Pourtant, je suis à peu près certaine qu'une gazelle ressentirait le même trouble face à un lion affamé.

Sauf que je suis une gazelle casse-cou.

– La dernière fois, tu as oublié les fléchettes tranquilisantes, le réprimandé-je. Maintenant, tu zappes la figurine. Ça fait un moment que tu es sur le coup, Leeroy. Ce genre de chose ne devrait plus se produire. Un détail peut tous nous faire tomber. Une erreur, une *simple* erreur, et tout capote.

Je laisse un silence s'épanouir, afin de le laisser mesurer l'ampleur du problème.

– Tu pourrais être cette erreur.

– Est-ce que tu comptes me virer, Madleen ? insiste-t-il d'une voix désincarnée.

Je soutiens son regard, aussi perçant et *perforant* que celui d'un tigre.

– Je vois bien que tu tiens à ta place.

Il reporte son attention sur l'écran de télévision, noir, qu'il voit sans regarder. Sa main droite s'empresse de pêcher un énième joint dans sa poche, qu'il allume avec un énième briquet, pour s'encombrer une énième fois les bronches.

Et espérer expulser le noir qu'il broie en permanence.

– OK. Cool.

Sa satisfaction ne colore en rien la monotonie de sa voix.

Il laisse tomber sa tête en avant, à l'instar d'un poids mort, et recrache l'épais nuage de fumée qui détruit à petit feu ses voies respiratoires. Dès la première bouffée, le mur de glace explose et le fauve sanguinaire s'éclipse.

Leeroy est un assassin, ces épisodes perturbants ne cessent de me le confirmer. À chaque fois que je lis la rubrique nécrologie du journal, à *chaque fois*, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il est peut-être à l'origine de ces deuils familiaux. A-t-il repris du service ? S'est-il seulement arrêté ?

Je n'ose pas lui poser la question.

Puisque nous finirons en Enfer, pourquoi ne pas nous serrer les coudes sur Terre ? Pourquoi jouer les hypocrites aux cœurs valides et s'ignorer avant le châtiment final ? Et puis, pourrais-je encore le regarder dans les yeux ? Pourrais-je encore le côtoyer, en sachant qu'il poignarde de temps à autre une institutrice ou un père de famille ? Et que ressentirais-je ? Depuis le jour où je lui ai proposé de rejoindre l'équipe, à lui, cet homme qui a ouvert de grands yeux émerveillés à l'écoute des projets que je lui proposais, mon affection l'a pris pour cible. J'ai tout de suite su qu'il nous serait fidèle. Lily est le petit frère que je n'ai jamais eu. Je veille parfois sur lui, il veille parfois sur moi.

C'est mal, d'être attachée à un monstre. Mais ne sommes-nous pas congénères ?

Ne suis-je pas indubitablement attirée par la mort ?

Il frotte ses paupières, las.

Je ne sais pas si sa motivation réside dans le fait que nous nous démenons pour le bien des plus démunis, pour les orphelins, s'il souhaite juste emmerder les pachas de Golden ou les forces de l'ordre, mais elle existe. Elle s'est reflétée au fin fond de ses yeux déguisés, quand je lui ai proposé ce poste pour âme endurcie. Un poste qui requiert des compétences lugubres, dont le meurtre de sang-froid, la maîtrise de l'arme à feu, une bonne régulation émotionnelle ainsi qu'une excellente condition physique.

Je demandais le diable et il m'a présenté son CV.

– Tu veux rester boire un verre ? me propose-t-il en cherchant une bouteille de soda du regard. Si t'es claquée, tu n'as qu'à prendre le canapé, j'irai squatter chez Gros Jalil, dit-il en pointant du doigt l'étage du dealer. Ah. Et il faudrait peut-être que je range mes fringues, passe un coup de Javel dans le lavabo... et la cuisine... et les coussins, et... et partout, putain.

Il se frotte le visage.

Lily ne touche pas à l'alcool. *Surtout pas.*

– Ça serait avec plaisir, si tu en avais un de propre.

Il hausse les épaules, esquisse un sourire si grand et si bancal qu'il ne peut qu'être l'œuvre du cannabis.

– J'ai de la Javel en stock.

Il se lève pour se servir dans une commode orange fluo – les brocantes du coin n'avaient pas mieux à offrir – et en sort un flacon ouvert.

– On ne lave pas la vaisselle avec de la Javel, Lily. Mais j'avoue être positivement choquée.

– Bah c'est la base pour nettoyer une...

Je plaque les mains sur mes oreilles, craintive à l'idée qu'il complète sa phrase par « une pièce ensanglantée », « une scène de crime » ou encore « une arme blanche », sachant que son appartement ne sent pas la rose et qu'il a déjà entamé le flacon.

Lorsqu'il me regarde quitter l'appartement, interloqué, je me dis qu'en fin de compte, un bout des Enfers a jailli de terre.

Nous en sommes la preuve concrète.

Sur la route, en insultant le connard qui vient de griller ma priorité, je me rappelle avoir effacé les deux messages vocaux laissés le matin même par la Taupe Endimanchée. Poussera-t-elle le vice assez loin pour sonner à ma porte ? Se languit-elle de mon argent, ou a-t-elle peur que cet échec cuisant éclabousse la célèbre revue de presse *Psyché et Médecine*, vitrine du milieu médico-social de Golden ?

Non, je ne peux pas penser qu'elle se bat pour mon bien. Puisqu'agir pour mon bien, c'est me foutre la paix.

Mes doigts se crispent autour du volant. Ils ne comprennent rien. Ils ne comprendront jamais rien.

Le jour où l'on me privera de mes jeux mortels, il ne faudra pas s'étonner du résultat. Là, oui, en effet, la boulangère de proximité, le concierge du

coin, le type qui change les ampoules des lampadaires et la pipelette du secrétariat pourront affirmer que j'ai commis un acte suicidaire. Là, oui, je n'aurai plus été en mesure de supporter mes démons, la pénombre pullulante de mes pensées, l'image monstrueuse que le miroir me renvoie chaque jour, puisqu'on m'aura empêché de titiller le négatif de la vie.

Quelque chose m'échappe cependant. Pourquoi ne rabroue-t-on pas les allumés qui se laissent tomber du haut de gratte-ciels avant de déployer les ailes de leurs combinaisons ? Ces gens mettent autant que moi leur vie en danger ! Souvent, et de façon médiatisée, par-dessus le marché ! Ils ont même des fans, nom de nom ! Eux, on les applaudit, on les congratule, on quémande leurs autographes, on les scotche en gros plan sur des murs, mais on n'envisage pas une seule seconde de les faire interner.

Par contre, si Madleen traverse un passage piéton au feu vert, ouh là là, vite, qu'on lui arrange un tête-à-tête avec un psychiatre !

Parfois, la vie est injuste.

Je pousse un soupir, qui détend les muscles de mes bras et soulage mes épaules.

Pensons à quelque chose de banal.

Ce matin, au lieu de répondre à la Taupe Endimanchée, j'ai nourri Caramel, je me suis retranchée dans ma salle de sport et n'en suis ressortie qu'après trois heures de défoulement intense. En sueur, courbaturée, vidée de tout surplus haineux. Émile n'avait toujours pas quitté sa chambre – je l'y avais enfermé à double tour, mais nous savons tous deux qu'il trouverait une solution pour la quitter. Émile, Hau, tout ça...

Je souffle exagérément en m'aventurant dans l'allée qui mène au porche de la villa. Mon brusque coup de volant soulève des cailloux de chaque côté du véhicule. Je coupe le contact et m'aventure dans la bâtisse. Hauata, qui me pensait en grande discussion avec Linda K, bondit du canapé pour me faire signe de rester. Agacée, je réprime un grognement très peu civilisé, mais finis par obtempérer.

– Tu as pris rendez-vous pour un relevé du compteur électrique ?

Un sourire commence à étirer mes lèvres, tandis que je scrute ses yeux noirs, à la recherche d'une trace d'humour. Il est sérieux. Intriguée, je croise les bras sur mon torse. Le jour où je penserai à payer mes impôts, mes factures et tout le tintouin administratif, je jure de me faire tatouer « pouet » sur le sommet de chaque sein. Bizarrement, tout ce qui touche à l'État et ses sbires rebute mon implication personnelle.

D'habitude, c'est Hau qui me fait la grâce de s'y coller.

– C'est le moment où je me roule par terre ?

– Trois gugusses sont passés dix minutes après ton départ. Ils voulaient accéder au compteur électrique.

Je plisse les yeux.

– Tu les as laissé entrer ? Sans vouloir te vexer, ce n'est pas tellement le moment de te refaire une beauté, Mister Univers..., commenté-je en l'observant s'admirer dans une vitre.

– Je vérifie qu'il n'y a pas marqué « couillon » sur mon front, sait-on jamais.

Le regard noir que m'adresse son reflet achève de me dérider.

– T'es con. Comment étaient-ils ?

– En combis bleues trop larges, elles portaient le sigle d'une agence. Le groupe est arrivé en camion de fonction. J'ai d'abord pensé qu'ils s'étaient trompés de rendez-vous, mais vu comme ils ont insisté, ça m'a paru louche.

– Ça fait deux jours que j'ai l'impression d'être épiée, avoué-je en faisant mine de nettoyer mes ongles, certaine qu'il ne laissera pas passer l'info en restant zen. As-tu placé des caméras à l'extérieur ?

– Mady, tu déconnes ! s'emporte-t-il, comme prévu. C'est mon job de régler ces conneries ! Merde ! Quand m'aurais-tu avoué que nos espérances de vie – déjà ridicules, soit dit en passant – avaient encore diminué, bordel ?

– Désolée, trop préoccupée.

– Tu le serais beaucoup moins avec du plomb dans la cervelle !

J'esquisse un sourire, impressionnée par le double sens de sa réplique, mais me garde de le titiller davantage. Depuis ma chute du pont Willow, j'ai découvert que le volume de sa voix pouvait excéder celui d'un prof de yoga. Autant ne pas le pousser à atteindre le redoutable palier du marchand de poisson.

– Ça va, respire... La villa est équipée d'un système de protection haut de gamme, et ils le savent. C'est pour cette raison qu'ils ont tenté cette approche.

Il inspire profondément.

– Oui, il y a des caméras extérieures, répond-il malgré tout. Une sur chaque poteau du portail. Mais leur champ est très restreint.

– Leurs visages sont donc stockés dans nos bandes vidéo.

– Ouais.

– OK, super, envoie-les-moi par MMS. Ensuite, tu commanderas quatre caméras suffisamment puissantes pour balayer l'autre versant de la route. Tu les dispatcheras à égale distance, le long de la haie.

– Mady, pour ma santé mentale, agis comme s'il te restait un semblant d'instinct de survie. S'il te plaît, marmonne-t-il avant de s'éclipser.

Il disparaît sous l'escalier, là où se situe l'entrée du centre de contrôle du système de sécurité. Figée sur place, le cœur lourd, je ressasse sa dernière phrase en boucle.

– Ma jauge d'alerte a un seuil d'activation plus élevé que la moyenne, Hau. C'est tout. Ne t'en fais pas pour ça, murmuré-je dans le vide.

Si certains filent au commissariat pour un regard de travers, je préfère repousser une affaire d'espionnage alors même que mon expérience de cambrioleuse ne m'a jusqu'à présent jamais induite en erreur.

Je serais presque tentée d'ouvrir la porte aux espions. De les laisser échafauder un plan pour détourner mon système de sécurité, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'il a été désactivé et que mon coffre-fort n'est rien d'autre qu'un pavé de tain, pas plus gros qu'une boîte à chaussures, qui protège tant bien que mal la modique somme de 20 dollars et 10 cents. Mais bon, s'il s'agit d'un groupe de haineux anticapitalistes motivé par le besoin de saccager du mobilier, il vaut tout de même mieux éviter.

Et puis, il y a Émile.

Au moment de dépasser sa chambre silencieuse, je marque un temps d'arrêt devant le plateau-repas abandonné au pied de la porte. Il n'y a pas touché. Ni aux croissants, ni au verre de jus d'orange, ni à la pomme ou au chocolat autrefois chaud. Émile mange aussi peu qu'il roupille. Pourtant, l'hygiène de vie déplorable qu'il s'inflige ne l'empêche pas de cisailer mon pauvre sac de boxe. Par deux fois. Incroyable.

Loin de moi l'envie d'envahir son espace personnel, je pénètre dans ma chambre. À l'intérieur, je me laisse tomber sur la chaise de bureau et tends un bras vers mon journal. Un souffle d'air parfumé à la framboise accompagne l'ouverture du carnet.

As-tu renoncé à l'idée de me tuer ?

C'est la première phrase qui me saute aux yeux, griffonnée sous l'auto-évaluation de mes derniers risques. Plus en hauteur, je passe distraitement mes doigts sur son vieux PS : « Tu comptes me tuer, maintenant ? » qui répondait au mien : « Si tu lis ceci, considère-toi comme un homme mort ».

Sa nouvelle question me ferait sourire, si elle comportait une connotation narquoise. Mais Émile n'est pas narquois, ni praticien du second degré. Cette constatation semble tout à coup expliquer son attitude de la veille, à l'entrée de la salle de sport. Pensait-il sérieusement que j'allais l'attaquer ?

L'encre est sèche, elle date d'hier. Seulement, vu la tournure qu'ont pris les événements, la tenue du journal était le cadet de mes soucis.

Je m'arme du stylo pailleté, notifie mes exploits : l'agressivité d'Émile, les risques indéniablement encourus pour rejoindre le QG, sous-entendus par le terme sibyllin « RDV ». Ce qui revient aux notes de 10/10 et de 6/10.

Mon score n'avait jamais été aussi élevé avant la venue d'Émile.

Soudain, des sons répétitifs, rapides et secs, traversent l'épaisseur des murs. Je tends l'oreille. On aurait dit l'œuvre d'un marteau-piqueur, sans les vrombissements du moteur. Alertée par l'étrangeté du phénomène, je me laisse guider par la source sonore et me retrouve dans le couloir de l'étage. Puis devant la chambre d'Émile.

Le sol vibre sous mes orteils.

Des bruits d'impacts, semblables aux heurts d'un poing contre une surface trop résistante pour céder, s'ajoutent à la mélodie lugubre. Ni une, ni deux, je rebrousse chemin pour récupérer la clef de sa chambre, que j'enfonce en quatrième vitesse dans la serrure.

Les premiers éléments qui captent mon attention sont les pieds qui dépassent du côté nord du lit. Ils frappent, ils vibrent, ils maltraitent la moquette saumon. Je me presse au chevet de leur propriétaire.

Une crise convulsive.

Au pied du lit, le corps d'Émile martèle le sol. Ses yeux sont révulsés, ses muscles bandés, sa bouche est close. Son bras frappe le mur par intermittence pendant que mon cerveau évalue nos options. Dans le calme. *Toujours* dans le calme.

Consciente de l'existence d'une marche à suivre en cas de crise, j'extirpe mon smartphone de la poche arrière de mon jean et tape « conduite à tenir, crise convulsive » dans la barre de recherche. Je clique sur une page prometteuse, qui liste les comportements à adopter. Dont le fait de ne pas bouger la personne, de protéger sa tête et ses membres de surfaces ou d'objets dangereux, de noter la durée de la crise, de ne rien introduire dans sa bouche. Elle préconise par ailleurs d'appeler les secours si le phénomène dure plus de cinq minutes ou si une seconde crise survient.

Je checke l'heure qu'affiche l'écran : minuit et quart. Cela doit déjà faire une bonne minute qu'Émile se démène comme un beau diable. Je range le téléphone portable dans ma poche avant d'agripper le sommier du lit, que j'écarte un maximum du meurtrier. Lorsque je reporte mon attention sur le bras qui percute le mur, mes yeux s'écarquillent. Du sang en jaillit par gouttelettes. Par réflexe, je bondis sur le matelas, attrape le bras sain et le tire de toutes mes forces pour l'éloigner du danger. Un coussin se retrouve rapidement calé sous sa tête, un autre sous sa main blessée.

Son sang macule la pièce. Comment est-ce possible ? Rien de contondant ne pourrait expliquer la gravité de la blessure...

Soucieuse, je m'installe hors de la zone d'éjection et attends que la crise cesse. Les minutes s'égrènent. Une deuxième s'additionne à la première, une troisième alourdit le pronostic, sans que l'ombre d'une amélioration n'ose se manifester.

Émile s'agite aussi sûrement qu'un moteur en état de marche.

Les cinq minutes passées, je colle le téléphone à mon oreille.

– On vous écoute, me répond-on.

– Bonsoir, Madleen Stevens à l'appareil, je vous appelle du 760-327-1564. J'habite au 15 de la route 44, dans l'État d'Illoa. L'homme pour lequel je vous contacte est âgé de 25 ans, il souffre d'une crise convulsive depuis plus de cinq minutes. Que dois-je faire ?

– Nous vous envoyons une équipe, M^{lle} Stevens. En attendant, faites en sorte de sécuriser son environnement. Ne lui mettez rien dans la bouche, protégez sa tête et ne paniquez pas. Surtout, restez en ligne, mademoiselle, afin de nous tenir informés d'éventuelles évolutions.

– OK.

Sans raccrocher, j'envoie un message à Hauata :

** Émile fait une crise convulsive dans sa chambre, les secours rappliquent.*

Peu après l'envoi du message, une tornade brune s'engouffre dans la chambre. Ses cheveux terminent leur remarquable tourbillon autour de ses épaules lorsqu'il s'arrête à côté de moi, en position accroupie. Hauata ne décroche pas un mot, ses petits yeux noirs se contentant d'observer le corps qui s'agite à nos pieds.

– À quoi penses-tu ?

– Il est vulnérable.

Le garde-maison tourne la tête vers moi, pensif.

– Le type qui a tué trois personnes, et qui a accessoirement manqué de te trouver la cervelle, est vulnérable, insiste-t-il.

– Tu n'es pas un tueur, Hau.

– Non, mais je pourrais lui coller un bon coup de chaise dans la tempe et le traîner au poste de police.

Les sirènes de l'ambulance retentissent. Leur volume s'accroît au fil du temps que nous passons à nous toiser. Je sais qu'il serait judicieux d'écarter la menace. Je le *sais*. Le problème, c'est que mes penchants pour le risque n'ont pas tari. Émile est et restera toujours une mine d'adrénaline à mes yeux.

Les lueurs de la sirène se mettent à danser sur les pommettes de Hau, à scintiller dans ses iris pétroliers et à glisser le long de sa chevelure, lorsque le véhicule freine devant le portail. Je déplie mes jambes en mode automatique, dévale les marches quatre à quatre, attache Caramel, désactive les capteurs et actionne l'ouverture de mon sanctuaire. Une équipe de trois professionnels s'empresse de brinquebaler un brancard, tout en recueillant de nouvelles informations au sujet de la victime. Heure de la crise, âge, prénom et corpulence d'Émile sont soigneusement précisés au moment d'attaquer l'ascension de l'escalier.

Hau se décale pour leur laisser le champ libre, tandis qu'un médecin en blouse blanche liste les symptômes à haute et intelligible voix. Une minute après l'injection de Valium – c'est ce qu'indique le petit flacon brun gisant sur la moquette –, Émile se détend. Ses muscles sur-sollicités n'osent plus que tressauter deux ou trois fois toutes les cinq secondes et la rigidité inquiétante d'un parpaing laisse place à une souplesse rassurante. Il semble désormais bercé par les doux bras de Morphée.

– Son état est stable, déclare l'infirmière, qui vient de nettoyer et panser ses blessures au bras, à l'arrière du crâne et à la main. Ses points de suture ont sauté.

L'équipe le soulève pour l'installer sur le lit sommaire.

« Nous le gardons en observation », annonce le médecin urgentiste. Émile se réveillera au beau milieu d'inconnus, dans une pièce inconnue, les veines fouillées par des perfusions inconnues. Il sera engoncé dans une chemise d'hôpital ajourée, à l'intérieur d'un bâtiment inconnu et chargé en relents d'antiseptiques.

Émile disjonctera.

Mais je ne peux pas m'opposer à cette décision, ne disposant d'aucun droit sur l'ange démoniaque. Inutile de préciser que je ne suis pas non plus la personne la plus qualifiée du coin, ce qui m'oblige à reconnaître qu'il serait plus judicieux de me ranger du côté de la médecine plutôt que me fier à mes pulsions possessives.

Il n'a toujours pas repris connaissance. Sa tête oscille de gauche à droite, puis de droite à gauche. Il a l'air insouciant. Vulnérable. Bien loin du type qui affirmait préférer le dégomme d'êtres humains à celui d'insectes.

Je croise les bras sur ma poitrine tout en suivant le cortège du regard. Quand ils traversent le jardin au pas de course, je me demande si Émile a de faux papiers, s'il les a sur lui et s'il possède de quoi payer les soins. Probablement pas.

Il disparaît dans un tintamarre assourdissant, illustré par le bleu des sirènes et renforcé par le crissement des pneus.

Le reverrai-je un jour ?

La main réconfortante que Hau pose sur mon épaule répond à ma question : non. Plus d'Émile. Pouf ! Plus de danger permanent, plus de sex-appeal inconscient, plus de répliques loufoques ni d'entraves à la vie privée déroutantes. Mon carnet ne connaîtra plus ses italiques brouillons, et mon sac de boxe, la puissance de ses frappes.

– C'est mieux comme ça, Mady.

L'ambulance file le long de la route.

– Je t'achèterai tous les *Fifty Shades*, si t'es vraiment en manque de bad boy mystérieux, violent et fêlé du ciboulot.

Sa plaisanterie me met en rogne. Émile possède la voix et le corps adéquats pour incarner le bad boy des films érotiques. Le genre dont la cravache est un doudou et le mot « douleur » un mantra, mais il n'en a pas la personnalité ni le regard.

Émile est un nounours emprisonné dans un corps de démon.

– Tu sais quoi ? Tu as totalement raison ! m'exclamé-je. Ce mec était sacrément culotté ! Figure-toi que, accroche-toi bien, il s'est permis de me traiter de sirène ! De *sirène* ! Ce petit con a même insinué que j'étais quelqu'un de fort, et m'a clairement avoué qu'il ne souhaitait pas affronter le monde extérieur par peur de me décevoir ! Mais attends, tu ne sais pas la meilleure : tous les soirs, écoute-moi bien, hein, *tous les soirs*, avant que j'aille me coucher, Émile s'assurait qu'il n'y ait aucune mouche dans ma

chambre ! Parce qu'il sait à quel point ces bestioles m'horripilent ! Non, mais tu le crois, ça ? Putain, ça me dégoûte ! Il me dégoûte ! T'entends ? hurlé-je en direction des rais de lumière bleus, qui crochètent encore le bord de la haie. Tu me dégoûtes, Grey¹ !

– J'ai comme l'impression que tu te fous de ma gueule.

J'écarquille exagérément les yeux.

– Bah ! En voilà une idée !

– Le flair, raille-t-il en tapotant son nez.

J'ouvre la bouche pour lui répondre lorsqu'une puissante déflagration me coupe la chique. D'horribles crissements de pneus succèdent à l'impact spectaculaire, tandis qu'au loin, les lumières crues des sirènes tourbillonnent puis se meurent.

L'ambulance a fait une embardée.

¹ Référence à Christian Grey, l'un des personnages principaux de la saga *Fifty Shades of Grey*, dont le premier livre écrit par E. L. James a été publié en 2011.

– Garde la maison !

Je bondis dans ma voiture et m'élance au bout de la rue.

Le coin est d'un naturel peu fréquenté ; la villa est implantée hors du centre-ville. C'est l'une des raisons pour lesquelles les forces de l'ordre n'auront vent de l'accident qu'au petit matin.

Deux formes lointaines concordent à celles de véhicules, dont l'un correspond logiquement à l'ambulance. Elles sont toutes deux espacées d'un bon mètre, à l'arrêt, aussi muettes qu'une paire de tombes. Plus j'approche et plus je réalise que l'ambulance a été *éventrée* par un 4x4.

Mes doigts se crispent si fort autour du volant que mes ongles s'abîment.

Le positionnement perpendiculaire du 4x4 par rapport à la route montre qu'il a *délibérément* dévié la trajectoire de l'ambulance. Au vu des traces de pneus laissées sur l'asphalte, il paraît évident que le premier véhicule a attendu le second, tapi dans l'ombre de la forêt.

Le cœur battant, j'observe le véhicule de secours, plié à l'endroit où les moyens de locomotion se sont imbriqués, déformé par un poteau du côté opposé et avalé par un large fossé. De la fumée s'échappe du moteur, le verre des vitres brille sur le bitume...

Et aucun signe de vie n'anime la carcasse défoncée.

Mon Dieu, Émile !

De soudaines détonations me contraignent à piler sec et à baisser la tête afin d'éviter la pluie de balles qui s'abat sur le pare-brise. Bien qu'abasourdie, je déroule un bras vers la boîte à gants pour en sortir un flingue d'urgence.

Des voix hurlent, appellent, supplient. Je reconnais celle du médecin, plus grave, qui se distingue du brouhaha suraigu qu'alimente son équipe. En parallèle, les tirs se succèdent et les supplications du personnel soignant cessent les unes après les autres.

Chaque attaque déclenche l'explosion d'un millier de bombes d'adrénaline. Elles ravagent chaque membre, chaque organe, chaque cellule, détruisant, déchirant et expulsant mon semblant de normalité au rang des

oublies. Mon corps n'est plus qu'une vaste fourmilière, hôte d'un plaisir sauvage, qui enflé à mesure que les impacts pleuvent à verse. Bientôt, un silence de mort plane sur la route 44.

Je ne bronche pas, accroupie sous le niveau du volant.

À travers les fenêtres, il fait un noir d'encre. Les piètres conditions lumineuses se prêtant à la discrétion, je relève la tête. Une dizaine de vandales, vêtus de noir, sont regroupés à quelques mètres de la Mini. D'après leur positionnement, ils s'apprêtent à ouvrir les battants de l'ambulance. Et comme si leurs cagoules ne suffisaient pas à limiter mes chances de les identifier, l'unique lampadaire en état de marche se met à grésiller.

Quatre d'entre eux se séparent de part et d'autre de l'engin, trois se suspendent aux arbres, trois autres le mettent en joue dans son axe. Ils s'adressent de petits signes, articulent, mais ce qui me marque le plus est la distance qu'ils imposent entre le véhicule et eux. Comme s'ils s'attendaient à libérer une créature issue... du Jurassic Park.

Je profite du fait qu'ils me croient probablement neutralisée pour me redresser encore. Un minuscule cylindre, coincé entre les restes du pare-brise et l'avant du tableau de bord, m'interpelle aussitôt. Une mini fléchette. Ahurie, je soulève ce que je pensais être une balle entre mes doigts.

Un sédatif.

En d'autres termes, soit je fonce dans le tas et atteins un Émile mort ou vivant, au mieux. Soit, je fonce dans le tas et pique un somme, au pire.

Mais pour combien de temps ?

Je prends une profonde inspiration puis reporte mon attention sur la scène délirante. Toute l'équipe se concentre sur l'un des leurs, un baraqué aux allures de martyr qui se fait violence pour poser sa main sur l'une des poignées de l'ambulance. Le valeureux entame un décompte sur ses doigts, les yeux rivés sur ses collègues tendus.

Cinq, quatre, trois...

Une troupe.

Des armes.

Des cagoules.

Émile.

L'évidence me saute aux yeux : s'il n'est pas déjà mort, ils vont lui faire du mal.

Transpercée par un pic d'adrénaline, je charge mon flingue, m'éjecte hors du véhicule, plante un genou en terre et m'applique à tirer sur le plus de mains armées possible. *Bam. Bam. Bam. Bam. Bam. Bam. Bam.* Les détonations me vrillent les tympans. Les hurlements strangulent ma conscience. Mes os s'entrechoquent.

Bien que désarçonné par mon assaut, le courageux rentre la tête dans ses épaules, comme pour s'abriter des balles, et libère le contenu du véhicule.

Alors, c'est le chaos.

La majorité des malfrats criblent la portière qui me sert de bouclier anti-fléchettes, pendant que le reste des troupes tente de maîtriser l'ombre qui jaillit de l'ambulance.

On hurle, on jure, on menace.

La rafale qui m'est destinée diminue au fur et à mesure que les hurlements d'agonie brisent la quiétude vespérale. J'en profite pour me redresser de temps à autre et tirer à partir des trous creusés dans la vitre. Toujours au niveau des mains.

On s'égosille, on pleure, on supplie.

Mes oreilles sifflent.

Je réitère l'action, deux fois, trois fois, quatre fois, jusqu'à ce qu'un silence de mort s'installe sur les lieux. Dos à la portière, j'entreprends de glisser un œil vers la zone de combat, quand un courant d'air siffle sur ma droite. Mon sang pétille littéralement dans mes veines lorsque j'oriente mon viseur vers l'intrus. Cependant, sitôt braquée, l'arme m'est subtilisée. Je l'observe se faire emporter par un bras, lui-même relié à une épaule, qui communique avec un corps de grande taille...

– Bonsoir, Madleen. Monte dans la voiture.

Je sursaute à l'entente de sa voix.

– Émile ?

Au lieu de répondre, le miraculé contourne le capot de ma pauvre Mini pour s'installer sur le siège passager. Abasourdie, je m'efforce de réguler la joie que m'inspire son retour ; seulement, à la manière dont mes lèvres s'étirent au point de plisser mes yeux en fentes ridicules, je devine que la tâche sera ardue.

– N'allume pas les lumières.

– Pourquoi donc ? m'enquiers-je en prenant place derrière le volant.

Il m'est certes impossible de distinguer son visage avec netteté, mais la fluorescence du tableau de bord souligne la sévérité de ses iris... Ainsi que

les gouttelettes rouges qui pendouillent du bout de ses boucles sauvages.

– OK, pas de phares.

Alors que j'entame un demi-tour précipité, une question jaillit d'entre mes lèvres :

– Tu n'es pas armé ?

– Je suis en permanence armé.

– Tu n'avais pourtant pas de pistolet sur toi, en quittant la villa.

– En effet, confirme-t-il.

Je range l'information dans un coin de ma tête, avant de reprendre le fil de mes interrogations compulsives.

– Es-tu épileptique ?

– Non.

– Alors, la cause de ta crise convulsive était infectieuse.

– Je ne suis pas infectieux, me contredit-il. Ni victime d'un trauma crânien, d'un accident vasculaire cérébral, d'une tumeur, d'un type de maladie neurologique évolutive, d'anomalies chromosomiques ou de malformations cérébrales.

Impressionnée par l'étendue de ses connaissances médicales, je m'autorise un silence.

– Es-tu certain de ne pas t'être cogné la tête trop fort après que je t'ai tiré dessus ?

– Certain.

– D'après Internet, les victimes de crises convulsives ne se souviennent pas d'en avoir eu. Pourquoi n'est-ce pas ton cas ?

– Je ne m'en souvenais pas, mais je me suis réveillé sur un brancard et tu viens de me l'annoncer.

– Ça n'a pas l'air de t'étonner.

– Non.

– Dans ce cas, comment l'expliques-tu ?

– Je ne l'explique pas.

Ma jauge de frustration atteint des sommets.

– Connaisais-tu ces gens ? Parce qu'eux avaient l'air de te remettre.

Je m'arrête pour le fixer avec insistance, à défaut de l'attraper par le col pour lui soutirer des informations, ce qui ne le déstabilise pas le moins du monde. À vrai dire, c'est moi qui finis par rompre le contact visuel au moment de pénétrer dans la cour de la villa.

– Ne m'oblige pas à te mentir, Madleen.

– Écoute, *Émile*, au cas où tu ne l'aurais toujours pas remarqué, je suis de ton côté. Tu peux me faire confiance, OK ? Ce que l'on vient de vivre, c'est grosso modo le but de mon existence. Si tu as des ennuis, des plans foireux, des ennemis à neutraliser, des amis à sauver, ou que sais-je encore de suffisamment dangereux pour mettre nos vies en péril, n'hésite pas à me solliciter.

Je nous stationne à proximité du porche, ce qui déclenche l'allumage automatique des lampes extérieures. C'est alors que je le vois. Je veux dire... *réellement*. Le démon angélique, aussi sublime que monstrueux. Émile n'est pas simplement dégoulinant de sang des pieds à la tête, il est aussi parsemé de morceaux de chair molle, qui s'accrochent à sa touffe déstructurée et à ses phalanges éclatées. Pourtant, ce sont toujours ses mêmes grands yeux qui me contemplent, et cette même chaleur bienveillante qui me consume. Son bras a conservé les pansements de l'infirmière ; et sa main imbibée d'hémoglobine, un bandage autrefois immaculé. Infimes rappels de sa mortalité.

Une faiblesse que ses adversaires n'ont pas su exploiter. Je n'ose imaginer le tableau horifique qu'il a dû peindre, là-bas.

– Il s'agissait d'autodéfense, s'empresse-t-il de se justifier, en apnée, tout comme moi.

Sidérée par sa dégainée de psychopathe fou à lier, j'entrouvre la bouche, mais la referme aussitôt. Les mots qui voguent dans mon crâne s'enchaînent et se désagrègent sans cesse, me privant de toute capacité langagière.

Il écarquille les yeux, proprement paniqué par ma réaction, avant d'ouvrir la portière et se pencher au-dessus du gravier pour évacuer le gros des viscères. Il fourrage dans sa chevelure, secoue la tête, se frictionne le corps avec une frénésie telle que j'en viens à craindre pour l'état de son épiderme. Quand il s'adosse de nouveau au siège, soudain essoufflé, ses doigts se mettent à trembler.

La chaîne qui glisse sur son torse, rougie d'hémoglobine, dessine de nouvelles traces sanglantes sur son tee-shirt autrefois beige. L'humidité du vêtement moule d'autant plus les détails de son appétissante musculature. *Affreusement* appétissante. Malgré tout, malgré le sang, malgré la mort, son corps parvient à exercer une attraction malsaine sur le mien.

Nous contemplons tous deux la porte d'entrée, attentifs à sa respiration chaotique, qui se stabilise peu à peu.

– M'en tiendras-tu rigueur ? me questionne-t-il, à peine audible.

Je tourne la tête. L'espoir qui colore le ton de sa voix se dilue dans l'or de ses iris. Si lumineux, communicatifs et envoûtants... Leur éclat hypnotique s'amenuise néanmoins progressivement sous l'effet de mon silence, puis disparaît. Dépité, Émile se concentre de nouveau sur le pare-brise en miettes. Une bonne minute s'écoule avant qu'il ne morde sa lèvre inférieure et fronce les sourcils.

Des rigoles de sang dégoulinent le long de sa nuque.

Comment, diable, peut-on être si paradoxal ? Aussi adorable et destructeur *à la fois* ?

– Je ne pourrai plus me contenter de mon ancienne vie, chuchote-t-il en secouant la tête. Mon monde est tellement plus attrayant lorsqu'il gravite autour du tien...

Il me lance un regard de biais, à moitié mangé par ses boucles bordeaux.

Je bats des paupières, testant la véracité du moment. Mais le plafond de ma chambre ne se matérialise pas comme par magie devant moi et Émile ne se volatilise pas entre deux battements de cils. Ni lui, ni le sang. Alors, je pivote vers le volant, à la recherche d'un point de fixation bien plus neutre que ses prunelles torturées.

– Une métaphore ? m'étonné-je.

– Je commence à comprendre le principe. Pour être tout à fait honnête, je commence à m'habituer à ton environnement. À savoir comment allumer une télévision, à saisir le fonctionnement d'un téléphone portable, à utiliser un micro-onde, à border un lit, à utiliser le doigt d'honneur à bon escient et à décapsuler une bouteille de bière. Je commence à te cerner, Madleen Stevens. Je vois bien que ton fonctionnement psychologique et comportemental diffère de la normale, mais je pense parvenir à te décrypter comme personne ne s'y risquera jamais.

Il se penche pour tenter d'apprivoiser mon regard, ce qu'il parvient à faire aisément.

Comme à l'accoutumée.

– S'il te plaît, ne m'abandonne pas.

À mon sens, Émile a contre-attaqué. Soit il y passait ou se faisait enlever, soit c'était eux.

Quoi de plus logique que la défense ?

Il n'empêche qu'un simple coup du lapin aurait suffi. Alors, que signifient ces morceaux de chair sur son corps ? S'est-il défoulé ? A-t-il pris son pied ?

A-t-il envie de s'adapter à mon monde ?

– Qu'est-ce que mon univers a de si attrayant ?

Il cligne des yeux, comme si la réponse était évidente.

– Mais toi, Madleen.

Mon cœur se serre.

Je ne peux plus te regarder en face, Madleen. Un monstre ne doit pas vivre dans le même monde que les Hommes. Il a simplement le droit d'occuper le fin fond d'un fossé, un point rouge et dégoulinant niché entre les yeux.

La voix de Wilfried me fait tressaillir.

Je me pince l'intérieur du bras, elle se tait.

La réminiscence douloureuse dégouline sur ma peau, chaude. Ça faisait longtemps. Un jour ? Deux jours ? Étrange. Avant l'apparition de Linda K dans ma vie, les insultes de Wilfried bouchonnaient mes conduits auditifs. Je me levais avec, mangeais avec et me couchais avec. Je souffrais avec et à cause. Depuis Linda K, j'ai appris à les noyer dans la boxe. Eux, et ma haine dévorante. Par bonheur, l'impact de mes poings, les vibrations de mes os et le geignement de mes adversaires parvenaient à les amoindrir. La nuit, je m'assommais de somnifères. À l'aube, je courais pour évacuer la pression.

La tenue de mon journal a par la suite réduit ses interventions intrusives à une apparition quotidienne. Depuis, elles ont quasiment disparu.

Boxe et journal : une alliance indispensable. La boxe a néanmoins perdu en importance. Mon accoutumance au sport a diminué au fil du temps, au point de se résumer à une visite à la salle d'entraînement et à trois ou quatre tours dans ma propre salle de sport par semaine. Mais ma baisse d'activité n'a jamais augmenté la fréquence des remontrances de Wilfried. À cet instant précis, assise dans ma voiture, à côté d'Émile, je réalise que je ne les ai plus *du tout* entendues pendant un ou deux jours *entiers*.

Je m'empresse de masser mes paupières afin d'apaiser leurs picotements dérangeants. Si j'en crois les descriptions romanesques de collégiennes larguées par leurs petits-copains boutonneux, ou les sensations retranscrites par les acteurs de téléromans gnian-gnians, il semble que mes doigts s'efforcent de gommer l'un des principaux signes inauguraux des pleurs.

Des pleurs.

Je n'ai pas été fichue de ressentir les prémices d'une larme à la suite du décès de ma mère. En revanche, en confrontant la mignonnerie d'Émile à la

cruauté de Wilfried, il semblerait que le phénomène daigne enfin s'opérer.

Incroyable.

Je suis à deux doigts de *pleurer*.

Stupéfaite, je me lance dans un marathon de battements de cils nécessaire à la rétention de larmes. Une bascule de la tête en arrière achève d'étouffer l'expressivité de mon chagrin dans l'œuf.

– Va te coucher, tu racontes des bêtises. En plus, tu ressembles à un panda.

Ses cernes sont si larges et foncés, que l'espèce d'ours japonaise réfléchirait à deux fois avant de lui refuser un bambou.

– Regarde-moi.

J'inspire profondément, réticente, mais m'exécute. Émile s'est redressé. Sa posture et son regard assurés me communiquent la force de sa détermination.

– Je ne te mens et ne te mentirai jamais.

J'acquiesce une fois de la tête. L'air s'emplit de boules de coton trop consistantes et trop volumineuses pour remplacer la légèreté des molécules volatiles dont raffolent les poumons. Je suffoque. Pourtant, la situation a quelque chose d'agréable, d'aussi doux et enivrant que... eh bien, un champ de coton.

Mon téléphone vibre. Troublée, je me soustraïs à l'emprise d'Émile pour découvrir de quoi il s'agit. Hau vient de m'envoyer la photo des trois personnes qui ont tenté de s'introduire dans la maison. Des visages inconnus. Je les conserve malgré tout en mémoire, puis lis le message qu'il y a joint.

** Qu'est-ce que vous fichez dans ta caisse ? Et qu'est-ce qu'il fout là ?*

Je lève les yeux et remarque enfin Hauata, dont le visage est collé à la baie vitrée.

** On arrive.*

Émile me suit dans le hall. Je résume la situation au Tahitien et lui assure par deux fois que je me chargerai d'appeler les flics, tandis qu'Émile file sous la douche. Les yeux hallucinés de mon meilleur ami n'ont pas cessé de

fixer le sang coagulé qui poissait sa peau hâlée, mais il n'a émis aucun commentaire sur le sujet.

Il faut croire qu'Émile repousse les limites de l'extraordinaire.

– Écoute, Hau, je suis paumée, lui avoué-je en m'asseyant sur la première marche de l'escalier, à côté de lui. Vu la position de la voiture, la personne qui était au volant savait que l'ambulance allait passer par ici. C'est évident. Mais comment l'aurait-elle su ? Et pourquoi le ferait-elle ? Soit ces gens se sont trompés d'ambulance, mais ça me paraît gros – très gros même –, soit ils en avaient après Émile... ce qui serait un peu plus plausible. Mais, dans ce cas, comment auraient-ils pu prédire la crise convulsive ?

Hau, qui a croisé les doigts devant sa bouche, élabore une hypothèse à partir des maigres éléments dont nous disposons.

– Je vais faire un tour là-bas.

– En es-tu certain ? As-tu vu l'état d'Émile ? Ça doit être une boucherie...

– P't'être bien, mais on a besoin d'infos. Attends-moi là, il faut qu'au moins l'un de nous surveille la villa.

– OK, je me charge des flics.

Dans ma chambre, je fais coulisser la porte. En cas d'extrême urgence, les Criminels Caqués recourent à des téléphones satellite pour se contacter. Après l'avoir sorti d'un vieux carton et dépoussiéré, je passe l'appel illégal.

Deux bips retentissent.

– Madleen.

– Désolée de te déranger à une heure si tardive, Angus, mais j'ai besoin que tu m'aides à maquiller un règlement de compte routier en un banal accident, avant que la presse et la police locales ne s'emparent de l'affaire.

– Quelle route ?

– Quarante-quatre. Que faut-il que je fasse ?

– Y a-t-il des corps ?

– Oui. Ils sont en piteux état, et je pense que quelques-uns sont simplement endormis.

– Les circonstances de l'accrochage ?

– Un 4x4 noir a délibérément percuté une ambulance à la perpendiculaire. Le 4x4 contenait dix personnes cagoulées, qui sont sans doute toutes décédées ; l'ambulance, un blessé et trois soignants potentiellement sédatés.

– Bien, Madleen, écoute attentivement les instructions que je vais te donner : tu vas enfiler des gants en latex, attacher tes cheveux et les

contenir dans un bonnet élastique. Tu t'équiperas d'une bouteille d'alcool, que tu videras dans un lavabo de moitié. Tu prélèveras ensuite l'ADN des victimes. Il peut s'agir de bouts de peau ou de simples cheveux, qui me serviront à les identifier. Tu prendras par la suite le volant du 4x4, créeras des traces de pneus qui laisseront penser que le conducteur a perdu le contrôle et dérapé dans le sens de l'ambulance, puis tu effaceras les véritables. N'oublie pas de percer la réserve à essence du 4x4, de placer les corps des personnes cagoulées à l'intérieur, la bouteille d'alcool entamée, et d'y mettre le feu. Appelle dès à présent les secours pour les soignants et le malade. Je me charge du reste.

– Le malade s'est échappé, mens-je.

– C'est noté.

– Merci, Angus.

– À ton service, Madleen. Envoie-moi un message dès que tu auras terminé, je t'enverrai une équipe de policiers à laquelle tu remettras les prélèvements.

– Entendu. Détruisons et jetons ces téléphones. Nous échangerons nos nouvelles coordonnées lors de la prochaine réunion.

– Entendu, acquiesce-t-il à son tour avant de raccrocher.

– Mady ?

– Entre, invité-je Hauata en fourrant le téléphone dans ma poche.

La mine épouvantée, il effectue un pas raide et se racle la gorge.

– J'ai essayé de me dire que ce triste spectacle n'était qu'un film d'horreur, que c'était... fictif, mais cette puissante odeur d'excréments qui envahit tes narines, dégouline le long de ta trachée et te siphonne les bronches... Mady, il a *explosé* leurs intestins ! *Écartelé* leurs cages thoraciques ! *Arraché* leurs membres ! Et... Et tout ce sang qui s'incruste dans tes semelles, c'est vraiment... vraiment...

Il déglutit.

– Ce mec est le Diable.

– Tu devrais prendre une douche et te shooter les sinus à la menthe, chuchoté-je en lui frictionnant les bras.

Il se contente de hocher la tête, livide.

– C'est à ce point ? m'inquiété-je pour de bon. Viens, assieds-toi.

– Bordel, oui, confirme-t-il en se laissant tomber sur mon lit. Dix personnes sont mortes, et trois m'ont paru inconscientes, comme... endormies. J'ai quand même pu récupérer deux informations intéressantes.

Parmi les deux visages... à peu près intacts des cadavres, précise-t-il en grimaçant, j'ai reconnu celui de la fille de la photo.

– De la photo que tu m'as envoyée ?

– Ouais. Peut-être que les deux autres sont dans le tas de chair restant, mais je ne doute plus que ces affaires sont liées. Je lui ai retiré ça, ajoute-t-il en me tendant une cagoule souillée de sang, ainsi qu'une pièce d'identité.

Cassidy Crowley, 30 ans, originaire du Texas.

J'examine le sachet en plastique dans lequel Hau a glissé les trouvailles, pensive. Les trois espions n'ont finalement pas tenté de pénétrer dans la villa pour saccager mon mobilier ou voler mes économies. Ils étaient venus pour Émile.

– À quelle organisation peuvent appartenir des personnes cagoulées qui carburent aux sédatifs ?

– Des gens qui ont tout intérêt à livrer Émile vivant à leur boss, m'éclaire Hauata. Si tu veux mon avis, je doute qu'un psychiatre puisse organiser ce genre de virée pour récupérer son patient. Alors, soit nous avons affaire à l'entourage de l'une de ses victimes ; soit à un groupe criminel qui aurait une dent contre lui ; soit... aux services secrets. Le gouvernement préférerait sûrement mener sa traque pénard, pour éviter les gros titres du style : « Dangereux fugitif en liberté ! Panique à bord ! »

– Soit à quelqu'un qui souhaite me faire chanter avec le kidnapping d'Émile, raisonné-je à voix haute. Financièrement.

Ces personnes projettent peut-être d'exiger une rançon confortable en l'échange d'Émile...

– Impossible. Comment pourraient-ils connaître ton attirance pour le danger ? Émile ne crèche ici que depuis quelques jours. En si peu de temps, personne de psychiquement clean n'aurait pu construire de liens suffisamment solides pour envisager de verser ne serait-ce qu'un centime pour ses beaux yeux !

– Tu as raison. De toute façon, Émile a sous-entendu qu'il connaissait les cagoulés. Je n'arrive pas à clarifier ce merdier pour le moment, capitulé-je en passant une main sur mon front. Merci beaucoup, Hau. Maintenant, je vais te demander de t'enfermer dans ta chambre et de ne plus en ressortir avant l'aube.

Il plisse les yeux, suspicieux.

– Pourquoi ?

– Parce que je vais faire quelque chose d'illégal.

Un silence désagréable s'abat sur la pièce.

– Dans quelle merde vas-tu encore te fourrer, Mady ?

– Va prendre une douche, je t'apporte une tisane.

– Tu n'as pas appelé les flics, hein ? Tu veux encore sauver les miches de *mister-le-psychopathe* ?

– Ils vont rappliquer, le contredis-je.

– Bien...

Nouveau plissement d'yeux.

– Qu'allons-nous faire de si illégal ?

Je me pince l'arête du nez. Plus loyal, tu meurs.

– Écoute, tu n'es pas mon garde du c...

– La ferme, me coupe-t-il si sèchement que j'en reste bouche bée. Je te suivrai où que tu ailles, comme une saleté de sangsue dénutrie. Tu captes ?

– OK ! éructé-je. Ça ne sert à rien d'essayer de te raisonner de toute façon ! T'es aussi buté qu'un âne mort !

Je repousse la porte de la chambre si violemment que le heurt du panneau fait trembler les fondations.

– C'est clairement l'hôpital qui se fout de la charité ! l'entends-je répliquer.

– Ouais, c'est ça ! Approvisionne-toi en gants, chouchou, tournevis, bonnet et allumettes, on va trafiquer une scène de crime !

Il se penche au-dessus de la rambarde de l'étage pour s'exclamer :

– Super, je trouvais justement nos casiers judiciaires trop monotones !

Trente minutes plus tard, Hau et moi observons les flammes dévorer le 4x4 badigeonné d'alcool. Debout au milieu de la chaussée, nous restons aussi mobiles qu'une chaîne de montagnes. Les ambulanciers emportent les blessés inconscients, les policiers envoyés par Angus délimitent le périmètre de l'hideuse scène de crime et le voisinage rapplique. Nous leur avons rapporté les faits trafiqués, ainsi que les prélèvements ADN – que j'ai officiellement eu le réflexe de recueillir avant que le véhicule ne prenne feu. S'est ensuite invitée une équipe de journalistes orchestrée par Timothy Van Alphen, le fils d'Angus, qui s'applique à prendre les meilleurs clichés possibles.

L'odeur d'excréments laissés par les intestins déchiquetés est emportée par celle de la fumée, tandis que les morceaux de viscères, cervelles et aliments en cours de digestion se transforment en tas de cendres sous nos

yeux. Des appendices que nous avons dû ramasser, un à un, pour les balancer à l'intérieur du 4x4.

Depuis qu'il a jeté ses gants dans le feu, Hau ne pipe mot. Quant à moi, je me demande comment un être humain a pu faire preuve de tant de barbarie. À croire qu'il a pris ces gens pour des Ficellos.

– Tu crois que les loups-garous existent ?

Ma voix n'est pas rauque, mes yeux ne sont pas hallucinés. J'ai déjà vu la mort, je gère la peur et le stress comme personne. J'essaie malgré tout de comprendre comment autant de viscères ont pu goûter à l'air libre.

– Ils n'ont pas été dévorés, c'est comme s'ils avaient explosé. C'est... C'est bien le genre de mec à camoufler des mini bombes dans ses poches, après tout.

Hau déglutit. Lui, le psychiquement équilibré, a la voix rauque et le regard halluciné. Il tient debout à grand-peine, non seulement tourmenté par la scène d'horreur que nous avons dû modifier, mais avant tout sujet au contre-coup émotionnel. Je glisse un bras autour de son coude et pose ma tête contre son épaule.

– Je suis désolée de t'infliger tout ça.

Les explosions redoublent en intensité. Le capot noir est éjecté à plusieurs mètres de là, rejoignant un morceau de rétroviseur immolé.

– Je serai toujours là pour toi.

Les trémolos de sa voix me trouent le cœur.

Je ne mérite pas sa fidélité.

Je ne mérite pas son amitié.

Il me plaque contre son torse et me serre si fort qu'une boule de plomb se forme à la base de ma gorge. Il m'enserme, me frictionne, dépose un baiser sur le sommet de mon crâne, comme s'il craignait que je m'évapore.

Comme s'il espérait que je sois, moi aussi, en état de choc... Comme s'il rêvait de me consoler et de me répéter une litanie de mots rassurants à l'oreille.

Mais je ne suis pas comme ça.

Wilfried a définitivement raison : je suis un monstre en liberté.

Aux environs des 3 heures du matin, lorsque je quitte l'eau de ma douche, une notification provenant de l'application Lumières ! carillonne. Je m'enveloppe dans une serviette de bain et déverrouille l'écran. L'intitulé « Accident sur la route 44 » me raidit.

Un accident est survenu sur le coup des 1 heure du matin, ce 14 novembre, sur la route 44. Un 4x4 noir transportant un groupe de connaissances éméchées a percuté le flanc droit d'une ambulance. Le véhicule de secours transportait un patient ainsi que trois soignants dont les pronostics vitaux ne sont pas engagés. Les autorités compétentes ne peuvent cependant pas en dire autant à propos du conducteur du 4x4, en état d'ivresse, qui aurait perdu le contrôle du véhicule et emporté la vie de ses neuf passagers. Le réservoir à essence n'aurait pas résisté au choc de l'impact, dont la violence a déclenché un feu virulent. Ce dernier a été amplifié par la bouteille d'alcool que l'automobiliste consommait très probablement au volant.

L'identité des victimes sera renseignée au cours de la journée.

Timothy Van Alphen.

Des images riches en flammes et fumée épaisses illustrent l'issue désastreuse d'une soirée prétendument arrosée.

Tu assures, Angus, me dis-je en explosant le téléphone, avant de réduire sa puce en miettes et de glisser le tout dans mon sac à main.

Le Vice-Président collabore étroitement avec son fils Timothy, journaliste dont la renommée ne connaît pas de frontières. Est-elle l'œuvre de son talent, de la notoriété de son paternel ou du fait que ce même paternel lui fournisse des exclusivités ? Quoi qu'il en soit, aussi proches soient-ils, Angus ne lui a jamais confié son appartenance aux Criminels Casqués. Il ne s'agit pas là d'un défaut de confiance, mais d'une question de sécurité. Timothy n'aura rien à avouer aux services secrets, s'il ne sait rien. C'est aussi simple que cela. C'est sur ce même principe que se base ma relation avec Hau. J'aimerais lui en parler, j'aimerais l'entendre m'encourager,

j'aimerais échanger un sourire complice avec lui chaque fois que l'acronyme « LCC » est prononcé au JT ; cependant, il me paraît impossible de le mettre au parfum. Car LCC sont une affaire d'État.

Timothy se contente donc de retranscrire ce que lui dicte son père. Ainsi, dans le cas présent, aucune enquête ne sera ouverte. L'alcool a déjà tout expliqué.

Si Lily est notre joker, Angus est notre as.

Je complète mon journal avant de sécher mes cheveux, enfiler un pull à manches longues et un vieux legging. Lorsque je pivote sur une jambe pour saisir une brosse à cheveux, la tête d'Émile surgit de l'encadrement.

– Je vais t'expliquer une règle élémentaire de bienséance, prononcé-je calmement en me baissant pour ramasser la brosse qui m'a échappé des mains. Avant de pénétrer dans l'espace *privé* d'une personne, frappe à la porte et attends qu'elle te donne la permission d'entrer.

Il cligne des yeux, disparaît derrière ladite porte puis frappe deux coups secs.

– Entrez !

Émile s'exécute.

Ses cheveux sont mouillés, un simple voile de barbe subsiste autour de sa bouche et sur son menton. Plus bas, son tee-shirt autorise un bon accès visuel au bracelet de cuir brun et à la montre qui ceignent ses poignets, ainsi qu'aux bandes de gaze qu'il a pris le temps de remplacer autour de sa main et de son bras blessés.

Il se déplace avec la fluidité d'un cours d'eau et l'assurance d'un demi-dieu, sans une once de vanité à déplorer. À croire qu'il ignore le pouvoir indécent qu'exercent ses atouts sur ma libido. *Sais-tu seulement que ta voix est torride, Émile ?* Aussi rauque et mélodieuse que celle que j'attribue aux héros de mes livres préférés ?

Trop happée par l'aura sensuelle qu'il dégage, ce n'est que lorsqu'il pose la tapette à mouches sur ma commode que je la remarque. En toute franchise, il aurait aussi bien pu débarquer avec une tronçonneuse sous le bras ; je ne l'aurais remarquée qu'au moment de me faire charcuter.

Ce genre d'attirance physique m'arrive si rarement qu'à chaque fois – et particulièrement celle-ci – j'en ressors chamboulée. Bon, les autres fois, les types étaient *juste* à tomber. La partie rationnelle de mon cerveau m'ordonnait de me jeter sur le gibier, tandis que l'autre, la cinglée, me

susurrerait qu'un homme dangereux me procurerait dix fois plus de plaisir que tous les corps de dieux grecs réunis. Alors j'ai laissé tomber.

Mes conquêtes m'excitent proportionnellement au danger qu'elles représentent. Les malfrats les plus vénéneux ont fait leurs preuves dans le milieu du vice, ce qui nécessite l'édification d'une carrière en béton armé et une certaine expérience de la criminalité. Ils sont donc fatalement matures, bien loin de mes 23 printemps et des muscles vigoureux qui les accompagnent. Émile, lui, combine et danger, et jeunesse, et corps d'athlète, et beauté aussi tentatrice qu'originale.

Mon complexe de la nudité ne m'a jamais paru si frustrant.

– La voie est libre, déclare-t-il.

Une mèche frisée tombe devant ses yeux.

– As-tu conscience de ton sex-appeal ?

Interloqué, il me dévisage comme si je venais de m'exprimer en mandarin.

– De mon quoi ?

– Rien, oublie, lui conseillé-je avant d'infliger de nouveaux coups de brosse à mes cheveux humides. C'est gentil, merci.

Du coin de l'œil, je le surprends en train de pianoter sur un téléphone. Dans un premier temps, il paraît étonné par ce qu'il y lit ; dans un second, il m'adresse un regard enflammé. Émile le prolonge tout en fourrant le smartphone dans son jean, et le maintient jusqu'à ce que ma peau rougeoisie.

Au bout d'interminables secondes à tenter d'ignorer sa présence incendiaire, je me racle la gorge.

– Où as-tu trouvé ce téléphone ?

– Dans la poche de Hauata.

Cette fois, j'ose me retourner pour lui faire part de mon mécontentement.

– Il le retrouvera à son réveil, m'assure-t-il.

– OK, digéré-je la chose en sautant la case « je t'enguirlande, bien que nous sachions tous les deux que tu recommenceras sans le moindre scrupule », j'espère que tu n'en profites pas pour contacter des connaissances louches.

– J'enrichissais mon vocabulaire. L'Internet est une grande source d'informations, m'avoue-t-il avec – je le jurerais presque – une pointe d'insolence dans la voix.

Mes joues s'embrasent. Je m'empresse de porter la brosse à mes cheveux, trop heureuse de pouvoir me dérober.

– J'ai une question à te poser, Madleen.

– Je t'écoute.

– Pourquoi les gens pleurent-ils, si ce n'est de douleur physique ?

Les dents de la brosse restent bloquées dans mes boucles. Je m'efforce malgré tout de me ressaisir.

– Parce qu'ils sont attristés, apeurés, parfois très heureux, ou dans une colère noire ; parce qu'ils regardent trop longtemps le soleil, qu'ils sont allergiques, qu'ils ont une saleté dans l'œil, que leurs cornées sont asséchées ou qu'ils bâillent trop fort.

Une liste plutôt exhaustive, que mes nombreuses recherches sur le sujet ont profondément ancrée dans ma mémoire.

– D'accord, se contente-t-il de répliquer, non sans me détailler comme s'il s'efforçait d'associer l'une de ces causes à mon récent mal-être.

Animée par le besoin de changer de sujet, je pose la première question qui me passe par la tête :

– Quand comptes-tu dormir ?

– Ce soir.

J'arque un sourcil, hébétée.

– Nous fais-tu assez confiance pour baisser la garde, cette nuit ?

– Oui.

– Tu ne m'en veux donc pas de t'avoir tiré dessus ?

– Non.

Je laisse retomber mes bras le long de mon corps. Le fait qu'il me fasse enfin confiance est une bonne chose, mais son ambivalence et ses mystères commencent à me rendre chèvre.

– Moi aussi, j'ai besoin de te faire confiance. Il me faut des informations. Tu t'appelles Émile, tu as 25 ans, tu mesures 1 m 90, ton espace vital est de grande ampleur, tu es un tueur aguerri ayant vraisemblablement suivi un entraînement de pointe, tu sais manier le pistolet et comporte quelques atypies mentales, restitué-je. Nouveaux points : tu ne veux pas que l'on te touche. Tu sembles provenir d'une autre planète tant les subtilités de la langue, les relations interindividuelles et mon environnement te sont étrangers. Ce que je sais à ton sujet n'a que très sensiblement évolué depuis notre rencontre.

Lui, il a entre-temps eu accès à mon journal de bord. Un journal intime.

Émile se fait tout à coup muet.

– Tu n'as pas l'air de t'en soucier, mais Hau et moi avons nettoyé la pagaille que tu as laissée dehors. Ce que tu as provoqué... c'est un feu d'artifice de viscères et de sang. Comment t'y es-tu pris ?

Il baisse les yeux. Son attitude fuyante m'évoque l'image d'un enfant réprimandé et terrorisé à l'idée d'être privé de son jouet favori.

– Tu prétends ne jamais me mentir, lui rappelé-je.

– Je ne te mentirai jamais, affirme-t-il en redressant la tête, mais je suis contraint de passer certaines choses sous silence.

– Comme la façon dont tu les as tués ?

Son silence est équivoque.

– Est-ce que tu redoutes ma réaction ?

– Pas seulement.

– As-tu pris plaisir à leur ôter la vie ? enchaîné-je du tac au tac, volontairement oppressante.

De légers mouvements de flexion et d'extension commencent à agiter ses doigts.

– Il ne s'agit pas de plaisir, c'était un devoir.

– De devoir envers qui ? insisté-je. Envers quoi ?

Sa cage thoracique se comprime, un peu moins disponible aux rassurantes inspirations et aux nécessaires expirations que proposent ses poumons.

– Envers quoi, qui ? As-tu travaillé pour une organisation ? Pour l'armée ? Pour des services secrets ? Cherche-t-on à te faire taire ? Qui sont les gens que tu as éliminés ?

Ne jamais lui laisser le temps de m'induire en erreur. Questionner vite et intelligiblement. Telles sont les clefs d'un bon interrogatoire. À l'instar du bouchon d'une bouteille de champagne, sous l'effet de la pression, le suspect finit toujours par sauter.

– Tu as peut-être été indépendant, hypothétisé-je à toute vitesse, en faisant un pas dans sa direction. Un rebelle ? Un déserteur ? Un fauteur de trouble ?

Je réduis l'écart qui nous sépare à la vitesse de mes questions-fusées, l'acculant progressivement contre le mur.

– T'es-tu évadé d'un centre psychiatrique ?

Il déglutit.

– As-tu des gens ou une entité à dos ? Des membres de l'armée ? Des dommages collatéraux ? Une mafia ? Un gang ?

Je m'engouffre dans la brèche en haussant le ton.

– Qui étaient les trois personnes que tu as déclaré avoir éliminées, lorsque nous avons échangé pour la toute première fois, Émile ?

Ses yeux papillonnent d'un point à l'autre de la pièce, aussi rapides qu'un duo de comètes. Leur frénésie croissante trahit l'évolution de sa détresse.

– Je l'ignore, déclare-t-il dans un souffle heurté.

– Que faisaient-elles ?

Il enfonce les mains dans ses poches.

– Elles rangeaient... Elles rangeaient des paquets de biscuits sur des étagères.

– Où ça ?

Des coutures craquent. Nul doute, il n'a pas été formé à la résistance à la pression.

– Une supérette.

– Pourquoi les as-tu tuées ? insisté-je, à peine la réponse formulée.

Ses talons heurtent une plinthe dans un bruit sourd ; il est fait comme un rat. Je me plante devant son corps tendu et l'épingle du regard.

– Pourquoi ?

Il clôt ses paupières avec force.

– Réponds-moi, Émile ! m'écrié-je soudain en frappant du poing dans le mur, juste à côté de son oreille droite. Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ?

– Je le *devais*, Madleen ! réplique-t-il sur le même ton, à bout de nerfs.

Il rouvre les yeux d'une traite, le visage dur et les poings serrés.

– Mais *pourquoi* ? vociféré-je plus fort, au point d'irriter ma gorge.

– Parce que je...

Sa phrase est brutalement tronquée par les deux mains qu'il plaque de chaque côté de sa tête. Soudain, Émile vacille du haut de son mètre 90, contracté de toutes parts. Ses genoux s'enfoncent dans la moquette duveteuse.

Hébété, je m'accroupis à ses côtés, hésitant à le toucher, à appeler de l'aide ou à le rassurer, tandis qu'il agrippe ses cheveux comme s'ils s'étaient mués en pics enflammés.

Émile colle son front au sol. Sa tête se met à osciller d'un côté puis de l'autre, me laissant une fois sur deux entrevoir la grimace qui déforme son visage. Impuissante, je serre les dents et patiente en tailleur, les mains crochetées à mes genoux. *Ne pas le toucher*, me seriné-je. La première fois qu'une telle crise est survenue, c'était le soir de notre rencontre. Émile

semblait possédé. Alors que Hau et moi le questionnions sur son passé, il avait littéralement perdu le contrôle de son corps.

Comme à l'instant. *Exactement* comme à l'instant.

L'évidence me foudroie sur place.

– Tu ne *peux pas* m'en parler.

À défaut de pouvoir me répondre, Émile croise les mains sur sa nuque. Ses bras repliés de part et d'autre de sa tête camouflent en partie ses tempes humides.

– Tu as été conditionné psychologiquement pour garder le silence.

Pourquoi le former aux interrogatoires si l'on peut faire en sorte de lui infliger une douleur insupportable en cas de bavardages expansifs ?

Tout au long de sa souffrance, je guette un mieux, un relâchement, qui ne daigne survenir qu'au bout d'une longue minute. Sa respiration se régule, ses membres se détendent, Émile se laisse glisser sur le ventre, les bras en chandelier.

Comme une bombe qui explose sa cervelle, a-t-il décrit la première fois. Je n'ose imaginer la puissance de la céphalée.

– Un champ de mines, hein ?

Il ouvre ses yeux, dont les iris nébuleux braquent mon visage.

– Un champ de mines, acquiesce-t-il d'une voix plus rauque qu'à l'accoutumée. Il ne faut pas me toucher, Madleen.

Je stoppe net le trajet que suivaient mes doigts, insouciamment animés par le besoin irrépessible de l'éloigner de son passé.

– Ne pas te toucher, répété-je. Bien sûr.

Je réprime à grand-peine mes instincts protecteurs. Les cheveux soyeux d'Émile, la peau satinée d'Émile, les muscles sculptés d'Émile, le visage hiératique d'Émile, appellent au toucher, à la découverte... aux caresses. Une attraction renforcée par sa condition de supplicié. Émile gît sur ma moquette, en quête d'un réconfort que je n'ai ni le droit ni la bêtise de lui proposer. *Car il ne faut pas le toucher*.

Sa peau a-t-elle le pouvoir de m'incendier ? Est-elle toxique ? Le simple fait de l'envisager me fait sourire.

Un peu animal, beaucoup redoutable, passionnément attachant, pas du tout repoussant, Émile est un florilège de caractéristiques hors du commun, qui l'élèverait presque au rang de créature surnaturelle, s'il n'était pas si vulnérable.

Peu de choses m'étonneraient, à son propos. Pas même une peau mortelle.

– Veux-tu que je te lise une histoire ?

– Je ne serais pas contre l'idée.

– Peux-tu te relever ?

Il y réfléchit deux secondes.

– Oui.

J'emporte avec moi le téléphone dans la chambre voisine. Sans surprise, il s'installe sur la chaise de bureau.

– C'est toi qui es censé dormir, soupiré-je.

– Allonge-toi, Madleen, réplique-t-il d'un ton las.

Je hausse les épaules, feignant l'indifférence, avant de m'étaler à plat ventre sur le matelas, bras et jambes en étoile.

J'entame le récit de *La Belle au bois dormant* en caricaturant le ton des personnages avec un débit de mots et un volume propices à la somnolence. Lorsqu'il appuie un coude sur le bureau afin de soutenir sa tête, je baisse d'une octave. Quand surviennent de lents battements de paupières, je passe aux murmures.

– Laisse-moi deviner, m'interrompt-il à une page de la fin. Il lui donnera un baiser, qui la réveillera. Ils auront ensuite beaucoup d'enfants et seront heureux jusqu'à la fin des temps, articule-t-il mollement.

– En effet. Ennuyé ?

– Déçu, rectifie-t-il. Pourquoi les contes de fées ne reflètent-ils pas la réalité ? Leurs protagonistes finissent inéluctablement heureux.

– Ils s'adressent aux enfants. Et puis, que sais-tu de la réalité des gens équilibrés ? Sur quoi te bases-tu pour affirmer cela ?

Un ange passe.

S'est-il endormi ? Je me contorsionne pour le découvrir ; ses paupières frémissent.

– D'après toi, Madleen.

À mon tour d'imposer un silence.

– Ma vie n'est pas le reflet d'une existence normale.

– Tu n'es pas la seule résidente de la villa, marmonne-t-il.

L'homme somnolent pose sa tête entre ses bras repliés.

La souffrance de Hauata crève-t-elle à ce point les yeux ? Son rêve de fonder une famille, son *besoin* de me savoir heureuse et en sécurité...

Ses paupières se ferment, ses épaules entament de lents mouvements conditionnés par sa respiration. Je mets l'écran du téléphone en veille, m'applique à provoquer le moins de froissements possible puis pose un pied précautionneux sur la moquette. Par miracle, les sens d'Émile se font embobiner. Je ne me fais pas prier pour filer en quatrième vitesse et entreprendre l'enclenchement délicat, *très délicat*, de la porte close.

– Madleen ?

Ma main se crispe sur la poignée.

– Oui ?

– Les sirènes n'ont pas le droit d'être malheureuses.

Mon corps se fige tout entier. Je ne me reprends qu'au bout de cinq battements de cils, le temps de me glisser dans le couloir enténébré.

– Dors bien, Émile.

Une belle connerie, ces contes.

OceanofPDF.com

– Tu prends du lait, avec tes céréales ?

Émile arrête de mâcher pour me dévisager. Ses cheveux sont ébouriffés, ses vêtements froissés et ses cernes estompés. Un soleil matinal inonde la cuisine, si bien que de légers reflets roux enflamment sa chevelure atypique.

Il jette un œil sur le récipient de porcelaine. De mon côté, je chasse une mouche d'un geste agacé du bras.

– Du lait avec tes Chocopoops ? répète Hau, qui agite la bouteille sous son nez.

Émile ne bondit pas de sa chaise pour s'écarter de Hau, il ne cherche pas à analyser le récipient sous tous les angles, comme il l'aurait pourtant fait il y a peu. Non, rien de tout cela. Il se contente d'observer le contenu du bol, de pincer un pétale et de déglutir ce qu'il broyait avec nonchalance.

– Est-ce ainsi que ces choses se nomment ? Des *céréales* ? s'enquiert-il.

Soudain, son visage se ferme. Émile attrape un couteau à viande et le projette sur sa droite. L'arme quitte sa main à une vitesse telle que ni Hau ni moi n'avons le temps de dire « ouf » avant qu'elle atteigne sa cible. Je me tétanise, hébétée. Alors que je me penchais pour me goinfrer de beurre breton, la lame s'est glissée entre mon bras et mon aisselle, faufilée entre le grille-pain et le rouleau d'essuie-tout, pour terminer sa course dans le mur. En plein sur la mouche. Hau et moi observons le couteau planté jusqu'à la garde, interdits. Le silence privé des irritants « bzz bzz » de la défunte n'en paraît que plus lourd.

– La vache ! s'exclame le Tahitien, qui se laisse tomber sur sa chaise.

Il phase un moment sur ses mains, posées à plat sur la table, comme sidéré, avant de brusquement relever la tête.

– Il n'a jamais mangé de céréales !

– Ça fait cinq jours que tu en manges, renchéris-je en retirant mon thé du micro-onde. Franchement, Émile, tu es...

– Un cas social, complète Hau.

– C'est excellent, commente l'intéressé, qui a entre-temps récupéré sa cuillère. Des Chocopoops, dis-tu ?

Vu la façon dont il lève le flocon de maïs entre deux doigts précautionneux, difficile d'éviter la comparaison avec un prêtre en communion.

Tout de même interloquée par le tir, je reporte mon attention sur le couteau. Deux petits morceaux de proportions égales, noirs, chutent de part et d'autre de la lame affûtée. Le corps scindé de la mouche atterrit sur le carrelage. Ma mâchoire s'en décroche. Hauata, lui, semble déjà avoir balayé l'exploit de ses pensées.

Après tout, l'assassinat d'un suppôt ailé du diable, c'est de la petite bière, comparé aux meurtres de la veille.

– Alias le caviar des pauvres, renchérit Hauata, fervent défenseur de la cause des céréales.

– T'es pas pauvre, crétin, le provoqué-je.

– Je ne supporte plus le bourdonnement des mouches, s'explique enfin Émile, entre deux bouchées de Chocopoops.

– On a cru le deviner, marmonne Hau.

Non, vraiment. À force de côtoyer l'extraordinaire, il en devient ordinaire.

Je m'assois à côté de l'assassin, qui se déplace au bord de son tabouret pour éviter l'effleurement de mon coude.

– Pourquoi ne me laisses-tu pas te toucher ?

Il cesse tout mouvement.

– N'essaie pas d'y répondre, si tu n'en as pas la possibi...

Mais Émile quitte la pièce avant la fin de ma phrase. Hau et moi feignons le désintérêt en échangeant sur le renforcement du programme de surveillance de ce soir. De toute façon, il faudra bien nous habituer à son comportement décalé, autant donc commencer par considérer sa fuite comme une banalité.

Tandis que nous sirotons nos boissons, Émile réapparaît aux portes de la cuisine. Il se réinstalle à sa place, mine de rien, et entreprend de terminer son bol de céréales en toute tranquillité. Nos regards inquisiteurs semblent l'indifférer.

Tout ce que je retiens, moi, c'est que je ne pourrai jamais le toucher.

Mes doigts se serrent autour de la tasse. Lorsqu'une inspiration limitée s'invite aux symptômes de mon malaise, je réalise l'étendue du problème : j'envisageais de lui autoriser l'accès au « cadre de l'intimité ». Une bêtise. Émile vit sous mon toit, ce qui est vraiment problématique. Je ne cherche

pas – et n'ai d'ailleurs jamais cherché – de relation stable. Un monstre ne le mérite pas, et l'hypothétique personne qui serait amenée à m'appeler « ma chérie », « bébé » ou « ma puce » pour une durée indéterminée, ne mérite pas que je la cogne chaque fois qu'elle prononcera ces surnoms ridicules. Ou que je lui fasse bouffer ses fleurs jusqu'à la racine, brûle ses textes au lance-flammes, quitte la projection d'une comédie romantique pour un bon *Fast and Furious* et dégombe son repas de Saint-Valentin lorsqu'un violoniste accompagnera sa fichue déclaration d'amour.

Je ne sais pas aimer. Je ne peux pas aimer. Je n'ai pas le droit d'être aimée.

Pas de *cette* façon, du moins. Car j'aime Hauata et il m'aime.

Or, je doute qu'Émile soit capable de différencier ces deux types d'amours. L'amitié a-t-elle seulement un sens, pour lui ? Que suis-je à ses yeux ? À quel point tient-il à moi ? Je n'ose imaginer ce qu'il peut penser du dangereux couple sexe-sentiments. Risqué, très risqué. Serait-il capable de les délier ?

Et puis, en a-t-il seulement l'expérience ? Dans le cas contraire, le problème serait d'autant plus épineux. Une première fois n'est jamais anodine.

Je secoue la tête, les mains de plus en plus crispées autour de ma tasse.

Ce ne serait plus uniquement dangereux, plus uniquement fun, un simple tête-à-tête intime avec les limites du raisonnable, si de potentiels sentiments s'immisçaient dans la folie de nos ébats. Je risquerais de le faire souffrir. Je risquerais d'en profiter, à volonté, et de provoquer des dommages que je n'avais pas à redouter avec mes précédents partenaires.

Raison de plus pour maintenir ce *cadre de l'intimité* bien en place.

– Ça va, Mady ? s'inquiète Hau. T'es flippante, sérieux. On dirait moi qui apprends qu'il ne reste plus de Chocopoops un dimanche matin.

– Je vais prendre une douche.

Deux paires d'yeux intriguées m'observent quitter la pièce.

Ouvert sur le bureau de ma chambre, mon journal de bord m'interpelle. Je m'installe sur la chaise adjacente et découvre un paragraphe fraîchement écrit :

Pourquoi voudrais-tu me toucher ? Si la raison dépasse le contexte du rapport sexuel, je n'en comprends ni le but ni la motivation, Madleen.

Je souris.

Pourquoi devrais-je me justifier ?

– Émile ? m'écrié-je depuis l'escalier. Tu n'aurais pas vu un carnet rose, par hasard ? Je te préviens, si je le retrouve caché sous ta couette, côté mur, tu seras officiellement un sale petit voleur !

Je file sous la douche. Cinq minutes plus tard, deux percussions de la porte de ma salle de bains surpassent le son de mes vocalises.

N'est-ce pas l'occasion rêvée de l'initier à l'humour ? Reste à découvrir s'il compte s'en saisir... Je diminue le débit du jet.

– Oui ?

– Il semblerait que je sois un *sale petit voleur*, annonce sa voix d'homme-tentateur-sans-le-savoir, derrière la porte close.

Il se racle la gorge, ne sachant probablement pas trop quoi ajouter.

– Je le repose à sa place.

Mes lèvres s'étirent en un sourire irrépressible.

– Encore heureux, tiens !

Le silence qui suit m'interroge sur sa compréhension de ma remarque. Y a-t-il perçu la taquinerie ?

– Madleen ?

Je me mords la lèvre, étrangement émoustillée.

– Émile ?

– Il se pourrait que je le subtilise à nouveau, au courant de la matinée.

L'ironie qui teinte le ton de sa voix transperce l'obstacle qui nous sépare. Les commissures de mes lèvres atteignent leur hauteur maximale.

– Et il s'en vante, en plus ! Allez, oust !

Un claquement de porte m'informe de sa sortie.

A-t-il souri ? A-t-il secoué la tête ?

Je ne le saurai jamais. Ce dont je suis certaine, en revanche, c'est qu'Émile est capable de second degré.

Séchée et habillée, je fais défiler les pages du carnet à la hâte, jusqu'à ce que celle qui m'intéresse se présente à mes yeux.

Je suis entièrement régi par mes instincts de survie, Madleen. C'est ainsi que l'on m'a formé. C'est ainsi que je fonctionne. Dans mon monde, un étranger empiète sur l'espace vital d'un autre pour lui nuire. On touche pour étrangler, empaler, poignarder, torturer ou éventrer. Le corps est une arme que l'adversaire cherchera à neutraliser, quoi qu'il en coûte, afin d'assurer sa survie.

Le jour où tu m'as déséquilibré, je me demande encore de quelle façon mon système nerveux est parvenu à contrôler ses automatismes. J'aurais pu te tuer et j'aurais dû esquiver, mais la

puissance, l'élégance et la vivacité de ta frappe m'ont pris au dépourvu.

Ton adresse a-t-elle envoûté mes tissus nerveux ?

Je suis perdu.

Je me rends compte que Hauata et toi n'êtes pas à ce point sujets aux pulsions qui me dominent. Il en est de même pour les personnages de fiction qu'il me laisse contempler sur ce que vous nommez la « télévision ». Pourtant, vous êtes toujours vivants.

Je suis d'autant plus perdu.

PS : pourquoi accepte-t-il que je suive Titanic, mais pas Massacre à la tronçonneuse ou American Sniper ?

PPS : Penses-tu pouvoir me chanter quelque chose, un jour ?

Le toucher est nocif. C'est la synthèse que je tire du texte écrit par cet individu mi-humain mi-animal. À moitié humain, capable d'introversion et de recul sur lui-même. À moitié sauvage, soumis aux lois du talion.

Je touche pour cogner, pour repousser, pour gifler, pour me défendre, mais je le fais aussi pour rassurer, saluer, taquiner, caresser... « On » ne t'a transmis que le côté négatif du toucher, ce qui est bien dommage. La voie tactile peut s'avérer primordiale, voire agréable. C'est à travers elle que s'établissent les premiers liens entre une mère et son enfant, et c'est aussi par ce biais que se cristallisent de véritables relations. Solides, incassables. Certes, tu as raison sur un point : certains touchers ne sont pas anodins. Ils peuvent tuer, comme déclarer une flamme. Ils peuvent étrangler, comme porter secours. Ils peuvent torturer, comme maintenir en vie. Ils sont amoureux, amicaux, polis, professionnels, publiques... Il n'existe pas seulement un toucher, mais un million de variétés. Pourquoi te contentes-tu des plus sombres ?

Je repose le stylo humidifié par mes mains moites, surprise par la profondeur du raisonnement qu'Émile vient de susciter en moi. N'étant ni du genre à tripoter quelqu'un comme on choisit une tomate, ni à sauter au cou du premier venu, je ne m'étais encore jamais questionnée à ce point sur l'importance du toucher.

La conclusion jaillit d'elle-même entre ces lignes : je touche quand j'aime.

Je touchais ma mère, je touchais mon père, je touche Hauata, je touche Lily, je touche Angus. Et j'aurais sans doute touché les Payne, s'ils avaient été accessibles.

En proie à une étrange confusion, je franchis le couloir, frappe une fois à sa porte et me retrouve devant lui, le poing figé en l'air.

– Es-tu certain qu'il s'agit du mien ? Il me semble qu'un message t'y est destiné...

Son regard, un brin amusé, se pose sur le journal.

– Merci.

Il m'en débarrasse en un clin d'œil puis me claque la porte au nez.

Sans me toucher.

Plantée là, debout, devant sa chambre, je cherche à comprendre ce qui cloche chez moi. La liste mentale ne cessant de s'étirer, je fais volte-face et rejoins mes quartiers. Durant le temps d'attente, mes doigts refusent d'apaiser leurs soubresauts nerveux, qu'ils soient maintenus dans mes poches ou occupés à nouer mes cheveux en tresse africaine. Alors, évidemment, lorsque le carnet glisse sous ma porte, je sursaute.

Accroupie, je m'empresse de découvrir sa réponse :

Tu ne comprends pas. Lorsque l'on me touche ou menace mon intégrité physique, un réflexe autodéfensif opère : je contre-attaque.

Un frottement m'indique qu'Émile déambule dans le couloir. Je saute sur un stylo et me hâte de poursuivre la conversation à même le sol, avant de renvoyer notre Messenger des temps anciens sous la porte.

Pourquoi contre-attaquer ce qui ne constitue pas une attaque ?

La mine de son stylo gratte le papier.

Émile est en train d'écrire..., singé-je Messenger.

La réponse ne tarde pas à heurter mes genoux :

On n'a jamais demandé à une arme de faire la part des choses.

Je l'entends s'asseoir – ce que je soupçonne être calculé, étant donné qu'Émile a l'habitude d'égaliser la discrétion d'un ninja. C'est tout naturellement que je m'installe à mon tour, en tailleur, afin de griffonner la phrase :

On l'enclenche et elle s'exécute, pas vrai ?

Le support m'est aussitôt renvoyé.

~~On l'enclenche~~ et elle s'exécute, pas vrai ?-et elle exécute.

Quand as-tu le temps d'être humain ?

Cette fois, le journal est retenu.

Et Émile *n'est pas* en train d'écrire.

– Si je veux te toucher, comment je fais ? le questionné-je à haute voix.

Pas de réponse. Pas de mouvement.

Pourtant, je l'entends respirer.

– Si une femme t'attendait nue sur ton lit, éprouverais-tu l'envie de la toucher ?

Le journal me revient enfin.

Voudrais-tu tenter l'expérience ?

J'écarquille les yeux, positivement surprise par son audace.

Est-ce que tu souris ?

La pincée de secondes d'inactivité qu'il s'autorise trahit l'auto-analyse de ses expressions.

Oui.

Est-ce que tu aimes sourire ?

Une fois de plus, le carnet me boude.

– Peux-tu me le renvoyer, s'il te plaît ?

Il accède à ma demande.

Cette discussion aborde-t-elle des sujets qui te sont coûteux ?

Oui.

Pourquoi ?

J'ai l'impression que le fonctionnement du monde m'échappe.

Est-ce ce que tu as ressenti après mon tir à l'arme à feu, l'autre jour ? Le fait que je n'aie pas cherché à te tuer t'a-t-il forcé à faire la part des choses ?

La réponse peinant à se manifester, j'envisage de changer de sujet, quand trois petites lettres pénètrent dans mon champ de vision :

Oui.

Je décide malgré moi d'alléger l'atmosphère :

Trouves-tu qu'une douche chaude est agréable ?

À peine le message expédié, la porte coulissante s'entrebâille, dévoilant un genou, une cuisse puis une jambe, jusqu'à ce que nous nous retrouvions face à face, en tailleur, sans aucun vecteur de papier pour nous protéger.

– Je ne me douche qu'à l'eau froide.

– As-tu déjà aimé ressentir la douceur d'un pull ?

Il me contemple fixement.

– Non.

– Ta peau est aussi fonctionnelle que le reste de ton corps, en déduis-je. *Uniquement* fonctionnelle.

– Elle me sert à jauger la température ambiante, à localiser une plaie, à évaluer la direction du vent, entre autres.

– Tu ne ressens pas la douleur.

L'affirmation évoque implicitement l'affaire de la balle qui a transpercé son bras, et le calme olympien dont il a fait preuve pour se recoudre.

La porte claque. Je sursaute, perdant le fil de mes pensées.

– Attends, Émile ! Je...

Le journal percute mon pied. J'éloigne ma main de la poignée.

Je la ressens, tout est une question de gestion.

Je referme le carnet, tire l'étiquette de sa prison de plastique pour ajouter à côté de « Carnet PRIVÉ de Madleen Stevens » : « ET d'Émile ».

– Excuse-moi. C'est encore difficile, pour moi, de déterminer les sujets susceptibles de te coûter émotionnellement.

– Ce n'est pas grave.

Mes épaules se dénouent.

Tu sembles considérer tout un chacun comme un ennemi. Je présume que c'est pour cette raison que tu ne peux pas côtoyer le monde extérieur sans céder au besoin d'assurer tes arrières ou de redéfinir ton espace vital. Je pensais que tu souffrais d'un traumatisme de guerre, mais, finalement, l'origine de ta compulsion est ce « on ». Ce mystérieux formateur qui a fait de toi une machine de guerre.

Son conditionnement m'obligeant à émettre des hypothèses, sans jamais l'interroger directement, je m'essaie à l'approche indirecte dans l'espoir de consolider ma déduction la plus fiable.

As-tu souvent eu l'occasion de croiser des blouses blanches, au cours de ta vie ? Si tu confirmes, griffe la porte une fois. Si tu invalides, mime le chat. Et si tu ne veux ou ne peux pas répondre, insulte-moi. Non, je n'essaie absolument pas d'influencer ta décision (attention, humour).

J'envoie le pavé avec appréhension.

Si Émile répond par l'affirmative, j'aurai la quasi-certitude qu'il s'est échappé d'un hôpital-prison. Ce qui constituerait un résidu d'information. Une piste solide. Autrement dit, les quatre coins d'un puzzle de mille pièces dont il manquerait les neuf cent quatre-vingt-seize autres. Je disposerais néanmoins d'un élément clef de son passé et le connaîtrais mieux que Hauata. Mieux que n'importe quel individu ayant eu l'opportunité de passer quelques jours en sa compagnie.

Surprise par la pression qui enfle dans ma cage thoracique, je baisse les yeux et réalise que ma main crochète mon haut. Je le relâche aussitôt, désarçonnée par la possessivité qui se mêle au cheminement de mes pensées. Une griffure retentit.

Je me raidis et m'empresse de ressasser les indices glanés au cours de ces derniers jours. Pour commencer, Émile est instable psychologiquement. Il m'a avoué avoir tué trois personnes sans l'once d'un remords, ne se soucie pas des conséquences de ses actes, souffre d'amnésie et est socialement inadapté. Il a aussi confié avoir été derrière les barreaux et s'être évadé d'un endroit isolé. À présent, je sais de source sûre qu'il a eu affaire à des blouses blanches. L'hôpital-prison me paraît on ne peut plus en lien avec ces éléments.

Mais comment aurait-il atterri là-dedans ?

Émile dispose d'aptitudes édifiantes. Il est capable de tuer un groupe d'hommes armés en moins d'une minute. Il est rapide, précis, puissant, habile de ses poings, aux armes à feu comme aux blanches. Au-delà de ses compétences physiques, il est fin observateur et présente autant de connaissances médicales que d'intelligence tactique.

Il a rudement été formé, en effet. Reste à savoir par qui.

Tu n'as pas répondu à mon post-scriptum.

Ma respiration se coupe.

Je n'ai jamais chanté devant personne.

Je n'avais jamais communiqué, assis par terre, derrière la porte d'une chambre, sur un journal qui sent la fraise, la banane et la framboise, avec personne.

Je lâche un rire dont la puissance est atténuée par le cocktail de tristesse et de désespoir qui accompagne le souvenir de ma mère.

Crois-le ou non, moi non plus.

S'agit-il d'un sujet sensible à évoquer ?

Oui.

Y compris derrière une porte, et par le biais d'un carnet ?

Oui.

Ces quatre derniers échanges rendent compte d'un brusque retournement de situation. À présent, c'est moi qui me tâte à répondre, et c'est aussi moi qui verse dans l'économie de lettres.

Je fais coulisser la porte. Ses yeux se plissent, un peu comme s'il redoutait d'avoir amorcé une bombe nucléaire.

– Viens avec moi.

Docile, il s'exécute. Ses grands pas s'emboîtent aux miens jusqu'à la salle de bains, où je bouche la baignoire et fais couler l'eau. Heureuse de rendre les boules de bain qui traînent sur l'étagère enfin utiles, j'ouvre la boîte immaculée, pioche parmi les parfums fruités et les glisse dans l'eau tiède.

La puissance du jet inonde la baignoire de mousse colorée. Une brume chaude et odorante s'élève dans les airs, tandis qu'Émile reste planté là, les bras ballants. Les coups d'œil qu'il me lance à la dérobée illustrent la confusion de ses pensées : que fait-il ici ? Ma mémoire est-elle défaillante ?

– Il n'est pas pour moi.

Soucieux, Émile se penche pour sentir ses aisselles.

J'étouffe un rire.

– Tu sens bon, le rassuré-je. Tout est une question de sensations de base.

Ce n'est qu'après lui avoir tourné le dos afin de retirer un gant de toilette d'une commode que je m'immobilise, étonnée. Je ne suis plus sur mes gardes. Et lui non plus. Du moins, il ne *semble* plus l'être en ma compagnie.

– Comptes-tu me faire expérimenter les sensations d'une toilette chaude ?

– Dans le mile, Émile !

Un clin d'œil lourdingue à l'appui, je lui tends l'accessoire de bain spongieux. Il l'analyse, dubitatif.

– Prends-le, ce n'est pas de l'acide fibreux, soupiré-je en me penchant au-dessus du bain pour y plonger un bras. Tu vois ? L'eau n'est pas non plus mortelle.

Lèvres pincées, je suis bien obligée de réviser mon constat : s'il ne cherche plus à me tenir à distance ou à repérer une arme de secours, Émile persiste à se méfier des objets qui l'environnent. Je me redresse. Il me sonde du regard. Et alors que je me demande si le concept l'intéresse et comment le convaincre de l'expérimenter si ce n'est pas le cas, il arque un sourcil. Mon manque de réactivité le pousse à s'expliquer :

– Je vais me déshabiller.

– Oh ! OK, j'y vais ! Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi, je serai juste à côté.

– Tu n'es pas obligée de t'en aller.

Mes yeux balayent son corps de haut en bas. Un brasier enflamme mon bas-ventre.

– Oh que si, il faut que j'y aille.

Je fronce les sourcils, intriguée par ce que m'inspirent les émotions contradictoires qui m'écartèlent.

Il suffit d'imaginer qu'un SDF reçoive mon dessert favori. Affamée depuis près de quarante-huit heures, j'hésite à le lui dérober. Ce n'est pas bien. Il ne faut pas le faire. Je salive malgré tout autant que Caramel devant sa gamelle quotidienne. Ce ne serait pas éthique, pas respectable. Non, vraiment, *vraiment* pas souhaitable... Néanmoins, cette interdiction morale ne m'empêche pas d'éprouver l'envie de le lui arracher, de piquer un sprint et de bondir dans le taxi qu'une petite mamie s'apprêtait à emprunter.

Intéressant.

A priori, je ne craindrais pas la nudité à proprement parler, mais la perspective de commettre une transgression morale. *Je ne dois pas me montrer nue, ni voir quelqu'un de nu. Point barre*, m'impose mon cerveau, sans note explicative ni remise de peine. *Enfoiré.*

– Tu peux seulement te retourner, Madleen.

– Oui, je peux.

Le silence qui s'ensuit achève de me remettre les idées en place.

– Du coup, je me retourne, décrété-je.

Il esquisse un sourire, qui, dans le contexte, paraît clairement narquois.

– Maintenant, précisé-je.

Cette fois, c'est la bonne : je m'exécute.

Le froissement de ses vêtements effleure mon ouïe. Je m'efforce de dénombrer les sons produits par la rencontre de ses pieds et du sol, histoire d'occuper mes pensées lubriques, lorsqu'une brève aspiration me fait perdre le fil.

– Émile ?

– La température est trop élevée.

Je tamponne l'objectif de mes futures manœuvres dans mon esprit, me le répète en boucle tout en m'évertuant à contrôler mes tremblements. *Déboucher la baignoire, déboucher la baignoire, déboucher la baignoire.* Équipée d'œillères mentales, je pivote sur moi-même, verrouille mon champ de vision sur ladite baignoire, et pars à la conquête de ma cible. *Ne pas lorgner Émile, déboucher la baignoire.* Je me concentre uniquement sur le bouchon que j'écarte de l'entrée du conduit. L'eau chaude s'évade par l'interstice, litres peu à peu remplacés par autant de liquide froid.

Tête baissée, je lui fais signe de retenter sa chance. Au bout d'un instant, ne percevant aucun bruit qui laisse à penser qu'Émile se met en mouvement, je me résous à serrer les dents, déglutir, ignorer mes hormones et tourner la tête. Le pied cramoisi qu'il s'apprête à glisser sous l'eau monopolise mon attention.

– Tu t'es brûlé ? m'exclamé-je, ahurie par l'idée que le bain tout juste chaud, à mon goût, ait pu le blesser. Merde ! Je suis désolée...

Génial ! Bravo, Madleen ! Tu viens de lui donner une nouvelle raison de se complaire dans le style « machine-de-guerre-façon-RoboCop¹ insensible ».

– Ce n'est pas ta faute, maugrée-t-il en reluquant mon avant-bras mouillé. Je peux le faire.

– C'est encore trop chaud ?

Ne regarder que son visage. Que son visage.

Il ne répond pas.

Fébrile, je plonge à nouveau mon bras dans le bain et l'en ressorts sain et sauf.

Émile s'assoit au bord de la baignoire, les deux pieds noyés sous la mousse violette et les mains fermement accrochées aux bordures. Il a l'air si sérieux que le froncement de ses sourcils accentue les plis de son front. J'ai beau déplacer mon regard de main en main et de pied en pied, son torse

athlétique finit par me happer, à l'instar d'une cleptomane attirée par un bijou inestimable. Justement, sa précieuse chaîne se couvre d'une fine pellicule de buée. La façon dont elle s'écarte de sa peau, lisse et soyeuse, m'indique qu'il se penche en avant. En effet, Émile immerge ses jambes, les traits figés et le corps raide, tandis que je me creuse la tête pour tenter de rattraper le coup.

– Dis-moi si tu la trouves trop chaude, je peux facilement la refroidir.

– Ce n'est plus une question de température, Madleen.

– OK.

Ce n'est pas bien, pas bien du tout, me sermonné-je. Je persiste pourtant à le dévorer du regard. D'abord de façon furtive, puis insistante, voire carrément détraquée.

Je ne dépouille plus un SDF, mais une centaine de malheureux dénutris. Je ne bouscule plus une petite mamie pour lui piquer son taxi, mais une cinquantaine de septuagénaires, auxquelles je dérobe également sac à main, bijoux et dentiers. C'est tout l'effet que m'inflige chaque seconde passée à baver sur ce corps émoustillant... à balayer d'un revers de main la notion même d'intimité.

Le diable est malin. Il a pris le soin d'équiper ses sbires d'enveloppes délicieuses.

Et malgré l'absurdité de ma théorie du SDF et de la petite mamie, une bonne ration de dévalorisation et de détestation personnelle me tombe sur la tête, m'enfonçant un peu plus profondément sous terre. Au plus près des Enfers.

Je ne suis bonne qu'au vice et à la perdition.

Une tache mauve sonne le glas de mes flagellations, juste là, calée entre deux côtes. Puis une deuxième, sur le haut de sa cuisse gauche, une troisième et une quatrième au niveau des bras, sans compter les blessures causées par les péripéties de la veille.

– Tu as beaucoup de bleus.

– Oui.

Son embarras pique ma curiosité.

Il s'installe dans la baignoire à tâtons. Je lance une musique méditative, dont la douceur apaisante l'encourage à basculer la tête en arrière.

Durant près d'un quart d'heure, je garde ma langue dans ma poche pour tenter de créer une ambiance relaxante. Mes pensées dérivent d'elles-mêmes d'un sujet à un autre.

Il est dix heures et demie du matin et nous sommes le jour J. Le fameux 15 du mois. Ce soir, grâce aux Criminels Casqués, un homme plein aux as réalisera que les cents font aussi partie de la monnaie nationale. Avant cela, je jouerai dans un spot publicitaire produit par une célèbre marque de voiture. Proposition de partenariat déterrée parmi les quelques appels en absence de la Taupe Endimanchée et les innombrables messages vocaux de journalistes en quête d'interviews croustillantes.

Bande de vautours.

Émile observe le plafond, les paupières lourdes.

– Comment te sens-tu ?

Mon chuchotis surpasse de peu la mélodie.

– Peu consistant.

– Ah oui ?

– J'ai l'impression d'être la partie flottante d'une île flottante.

– Attends une minute, d'où connais-tu ce délice ?

Son air penaud me fournit la réponse.

– Tu te sers dans mes desserts allégés ? Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans « Propriété de Madleen, pas touche ou je te couche ? » Tu sais, le mot imprimé en gras, en *capitales*, sur la *grosse* étiquette collée à l'avant du sac que je planque *derrière* les yaourts aux fruits ? J'en reviens pas que Hau t'ait laissé faire !

Bien que je l'enguirlande à voix basse, Émile tressaille.

– Tu m'en veux beaucoup ?

– Tout dépend du degré de la fraude. Combien m'en reste-t-il ?

Sa pomme d'Adam fait le yoyo.

– Ces desserts ne sont que très peu consistants...

– OK, le coupé-je. Détends-toi, avant que je m'en charge à coups de boule.

– C'est une fausse menace, devine-t-il en prenant le temps d'analyser mon expression. Tu plaisantes.

Je lève les yeux au ciel, piètre manière de lutter contre l'hilarité. Dangereux, l'Émile. Il vous adoucit une lionne en une phrase.

– Montre-moi comment tu fais l'île inconsistante.

Le parfum de l'eau qui glisse sur sa peau ne fait qu'amplifier mon besoin de le laper sous toutes les coutures.

– Je ne suis pas tellement friand des îles flottantes, mais je n'étais pas contre l'idée que tu me couches.

– Méfie-toi, jeune insolent, je peux faire très mal !

Il plisse les yeux, perdu. Je soupire.

– Le fait de « coucher quelqu'un » est une expression. Familière, certes, mais une expression quand même. Elle signifie que la première personne qui touchera à mes affaires affrontera la puissance de mon courroux.

– Oh. Je me disais bien que ce message était étrange...

– Mouais. Tu y échappes. Pour cette fois.

– Tu sais, Madleen, murmure-t-il en se redressant pour plier les bras sur le bord de la baignoire.

Il se tient si près de moi que le bout de nos nez pourrait se frôler.

– Je m'en voudrais nuit et jour, si je te faisais du mal.

Quant à moi, si je ne sentais pas les battements de mon cœur pulser contre ma poitrine, je parierais qu'il fond comme neige au soleil.

– Je ne toucherai plus à tes desserts, me promet-il, solennel.

Soudain, il fronce les sourcils, s'écarte pour s'adosser à la porcelaine comme s'il avait subitement pris conscience du rapprochement physique. Je m'éloigne à mon tour, abasourdie par l'intensité de ma déception. La flaque organique qui me sert de cœur se densifie, retrouvant peu à peu la consistance de la pierre.

Émile est un magicien.

Comment pourrait-il changer la pierre en guimauve, si ce n'était pas le cas ?

– À quoi penses-tu ? s'enquiert-il.

Je replace une mèche derrière mon oreille, le temps de lui pondre un mensonge plausible.

– Je me demande si je m'en ficherais de savoir que mon meurtrier s'en voudra de m'avoir éviscérée alors que je tentais vaillamment de venger mes desserts. Tu as quand même mangé *mes* îles flottantes.

– Et si je pleure ?

Un bruissement très peu glamour force le passage de mes lèvres.

– Mon spectre en serait toute chose. Arrête de faire ça, laissé-je tout à coup échapper.

– Quoi donc ?

Son expression souligne son incompréhension.

– De me regarder aussi fixement.

Je tressaille, traversée par une idée répugnante.

– Ne me dis pas que... Je n'ai quand même pas expiré de la morve, si ?

Je tourne la tête pour passer un doigt sous mon nez, dans le doute.

– Non. Les sirènes n'expirent que de l'eau ou de l'air, s'amuse-t-il.

– Bien sûr. Et mes flatulences sentent le Chanel.

– Qu'est-ce que le Chanel ?

– Une marque de parfum industriel très prisée par la gent féminine.

– Les flatulences sont des gaz intestinaux accumulés au niveau de l'estomac ou de l'intestin. J'ai du mal à croire que notre flore intestinale puisse distiller de telles fragrances.

– Heureusement qu'il s'agissait d'une blagounette, nous voilà dispensés d'horribles débats scientifiques ! Dis donc, *mister* Émile, comment ton manque d'humour a-t-il pu survivre à presque une semaine de confinement en compagnie de Hau et de moi-même ?

– Il commence à suffoquer, m'assure-t-il.

– Ah oui ?

Je me penche en avant, l'air malicieux.

– Quel est le comble pour une sirène ?

– Ne pas savoir nager ?

– Tu es trop logique.

– S'appeler Anatole ?

– Pourquoi serait-ce un comble ? m'esclaffé-je.

– Parce que ma réponse est illogique.

Une nouvelle salve de rires contracte mon abdomen.

– Si tu ne comprends pas l'humour, lui a l'air de beaucoup t'apprécier.

– Était-ce la bonne réponse ? s'étonne-t-il.

– Non, c'est d'avoir une plus grosse queue que son conjoint.

Il fronce les sourcils.

– Roooh. La queue... Tu sais, l'organe génital masculin, tout ça, tout ça.

– Oh. Même si je n'ai pas tout à fait saisi en quoi je suis amusant, m'avoue-t-il en contemplant sans souci de discrétion ma bouche souriante, j'en suis très satisfait. J'aimerais déclencher autant de sourires qu'il existe de secondes sur tes lèvres.

Mon sourire disparaît aussi sec. Je fais mine de gratter une saleté sur le rebord de la baignoire.

– Ne dis pas ça.

– Pourquoi ?

– Parce que tu as le pouvoir de réduire les cœurs de pierre en marshmallows grillés, marmonné-je. Tu es dangereux, Émile.

¹ Référence au film de science-fiction du même nom, réalisé par Paul Verhoeven en 1987.

OceanofPDF.com

C'est le jour J. L'heure H.

Les médias s'affolent, les forces de l'ordre se déploient, une grande partie de la population goldenienne a le nez dehors et les pachas serrent les fesses.

Car LCC sont de sortie.

– Est-ce que je peux te faire confiance ? chuchoté-je à Émile dans le couloir de l'étage, alors que Hauata sort de la pièce où se trouve le tableau de surveillance.

Il est 19 h 30 et, à l'extérieur, il fait déjà nuit noire.

Le bout de dentelle argentée, enroulé dans l'une des poches de ma salopette, semble peser deux ou trois tonnes supplémentaires, tant le regard d'Émile m'embarrasse. Sa peau d'apparence ferme et suave a comme absorbé les bienfaits du bain, exhalant un doux parfum exotique. Ses cheveux sont rassemblés en paquets de mèches humides sur son front et dégoulinent sur le col de son tee-shirt. Il essuie les lignes d'eau qui strient sa nuque avec la serviette qu'il serre dans son poing.

– Bien sûr.

– Les soirs de 15 du mois, dans cette ville, un groupe de trois motards hors-la-loi dépouille une personne favorisée financièrement.

– Tu es une personne favorisée, devine-t-il.

– En effet. Le problème, c'est que s'ils jettent leur dévolu sur la villa, Hauata devra les affronter seul.

– Personne ne touchera à tes biens.

La solennité de son ton me fait frissonner.

– Où vas-tu ? s'informe-t-il.

– Hauata est à cran, ces soirs-là. Il craint d'avoir à gérer une tentative de cambriolage en plus de ma sécurité. Alors, à sa demande, j'ai pris l'habitude de m'enfermer dans ma salle de sport jusqu'au petit matin.

– Je m'occupe de tout, tu n'as plus à t'isoler.

– Ne t'en fais pas, ce compromis m'arrange. Si Hau est dispersé, ses chances de survie le sont aussi.

Évidemment, LCC n'exécutent jamais – tant que les pillés ne cherchent pas à descendre Nagel, du moins –, mais la prudence excessive de mon meilleur ami est un parfait alibi.

– Comme tu voudras. À demain, Madleen.

– À demain.

Les escaliers m'offrent une vue imprenable sur la nervosité de Hauata. Il fait les cent pas, naviguant de fenêtre en fenêtre, quand il ne campe pas devant le boîtier du système de sécurité. Sa main effleure régulièrement le manche de l'arme suspendue à sa ceinture et ses yeux traquent. D'habitude, le Tahitien se contente de mitrailler ses collègues de blagues vaseuses, mais ce soir, il est seul avec lui-même.

– Bises, annoncé-je en enroulant un bras autour de son cou pour déposer un baiser sur sa joue. Je t'ai amené du renfort, et il est chaud patate.

Ni mon clin d'œil ni ma légèreté n'amenuise son anxiété. Il me rend à peine mon étreinte, hanté par une pléthore de peurs invalidantes.

– Du renfort ?

Il défait l'élastique qui rassemblait ses cheveux en chignon pour y insérer une mèche rebelle.

– Émile.

Ses yeux croisent ceux de l'intéressé, accoudé à la rambarde de l'escalier.

– Tu plaisantes, Madleen ?

– Si vous pouvez regarder *Titanic* ensemble, je pense que tu peux aussi bosser avec lui.

– Tu me trouvais trop zen ? Tu m'as confondu avec Bouddha ou quoi ? Je vais t'annoncer un scoop : me donner une nouvelle source de paranoïa n'est pas profitable à tes biens.

– Oh, je t'en prie, Hau ! Ne me dis pas que tu conserves une once d'instinct de survie à partir du moment où le cadavre de DiCaprio joue les enclumes ! Tes yeux sont tellement humides que tu peineras à différencier tes pieds de tes coudes !

Il ouvre la bouche, mais je le devance :

– Il aurait pu te zigouiller les doigts dans le nez ! Alors, fais-lui un peu confiance ! Et puis ce n'est pas comme s'il était novice en la matière, hein !

Hau ne semble pas s'étonner du fait qu'Émile m'ait mise au courant de leurs activités cinématographiques. Je ne m'étends pas non plus sur le sujet, comprenant ses motivations. Hauata espère renforcer l'expérience émotionnelle de notre invité, qui se résume, jusqu'à présent, à de brefs

moments de satisfaction, à des agacements passagers et à des pointes d'humour naissantes. Ce travail sur l'empathie et le développement de l'humanité pourrait amoindrir le risque qu'il puisse un jour nous considérer comme des civils de GTA – ce qui ne serait pas de refus, à vrai dire.

Étant donné que je suis la mieux placée dans l'estime d'Émile, du fait de son étrange fascination pour ma personne, je dois bien avouer que cette initiative est rassurante.

Hau se passe une main sur le visage.

– Va dans la salle de sport, se résigne-t-il. À demain.

– À demain.

J'adresse la fin de mon geste de salutation en hauteur, à l'attention d'Émile, avant de disparaître sous l'escalier et de refermer la porte à clef derrière moi.

Je me précipite au fond du couloir, dépasse ma salle de sport. Accroupie sur le sol, j'entreprends de découvrir la trappe en glissant mes doigts sous la moquette, enroule le tissu et me sers d'une petite clef pour déverrouiller la serrure.

L'entretien régulier de la trappe élimine la majorité des risques de grincement ou de formation de rouille, mais mon sérieux n'a aucune incidence sur le souffle d'air nauséabond qui jaillit des souterrains, vecteur d'odeurs de moisissure. Je plisse le nez. *Il faut bien ça pour fausser compagnie à Hau.*

À l'intérieur, je repousse la moquette au-dessus de ma tête. Ni vu ni connu. Sitôt fait, je dévale l'échelle et me laisse tomber sur la terre fraîche.

Cette opération, je l'ai répétée des dizaines de fois. C'est pourquoi, malgré l'obscurité, je parviens à trouver ma paire de bottes élimée, que j'enfile en vitesse. Le sweat à capuche noir ne met guère plus de temps à couvrir mes épaules, et le chouchou de secours à rassembler mes cheveux en une queue de cheval brouillonne.

La pièce est vide. Seuls un flingue et une trousse de survie lui servent de mobilier. Au nord, un couloir traverse le jardin de part en part. Je m'y aventure tête baissée, les mains enfouies dans mon sweat. Bientôt, les racines qui grattent ma capuche m'indiquent que j'ai atteint la forêt. J'emprunte la pente qui mène à une plaque de brindilles. À demi enterrées, elles ont également été cachées sous des branchages.

La trappe de fortune s'abat sur le sol, envoyant valser feuilles mortes et fruits pourris. Des bestioles provoquent le frémissement des buissons.

Sentent-elles l'adrénaline qui bout dans mes veines ?

Je rabats le couvercle sur le trou, repositionne le subterfuge puis me fie à ma mémoire géographique pour me guider vers le sentier.

D'ici, il m'est impossible de voir la route. Je suppose donc que si des gens m'espionnaient de nouveau, ceux-ci seraient incapables de me repérer. Un pic de stress perturbe mon cœur. Et si l'on prévoyait de kidnapper Émile une seconde fois ? Et si, en me filant, on apprenait mon appartenance aux LCC ?

Je ferme les paupières et me répète une bonne quinzaine de fois que les rangées d'arbres feuillus et les mètres qui me séparent de la route n'auront jamais raison de ma discrétion. Inconcevable.

Impossible. Impossible. Impossible.

Tout au long du trajet, je me surprends à pester. L'idée que l'on puisse me voler Émile m'est insupportable. Malheureusement, je n'ai pas les moyens de m'assurer que cet incident ne se reproduise plus. Un coup de pouce de la police serait trop dangereux ; elle risquerait de découvrir que mon protégé n'est autre qu'un meurtrier instable et en cavale.

Au bout d'un quart d'heure de marche, le ronronnement des voitures retentit. Je m'assure qu'aucun conducteur ne remarque ma sortie des bois en me fiant aux phares blanchâtres qui s'étirent sur le bitume. Véloce, je traverse la voie au pas de course puis emprunte le trottoir. Cette partie de la ville n'est que peu occupée, les soirs de 15 du mois. Les fans des LCC ont depuis bien longtemps migré vers le centre-ville.

Sous l'abribus, je patiente à peu près trois minutes avant de grimper dans le bus et m'installer sur l'un des premiers sièges, par crainte d'attirer l'attention. Je descends deux arrêts en amont de ma destination finale dans l'optique de faire le reste du trajet à pied.

Les badauds vêtus de jeans font tache parmi la vague argentée qui déferle où que l'on pose les yeux. Des grands, des petits, des minces, des enrobés, des enfants, des adultes ; tous argentés. Je fais tache. Une nuée de motos rutilantes prend d'assaut les rues, excitant les passants. On acclame chaque trio déguisé comme s'il s'agissait des authentiques. On accorde un sourire, des cris, des saluts passionnés aux pseudo Hommes à la Rose, Sirènes Argentées et Tigres d'Argent, dans l'espoir de s'adresser aux véritables rebelles.

Les sirènes de police peinent à surpasser le brouhaha ambiant. Cependant, malgré le caractère très spécial de cette soirée, les groupes de

motards costumés se soumettent aux contrôles tyranniques des forces de l'ordre. Grand bien leur fasse, les sacs qui pendent de part et d'autre de leurs motos sont blindés de fausses liasses. Ces interventions nous permettent bien souvent de gagner du temps sur nos poursuivants.

LCC font équipe avec le peuple.

Je prends la direction d'un cul-de-sac, fais rouler une benne à ordures au pied d'un mur et m'en sers pour l'enjamber. De l'autre côté, je n'ai plus qu'à marcher vingt minutes, au nord, dans l'ancien port Aimé Césaire, en direction d'un entrepôt désaffecté. D'après ma montre, il est 20 h 25.

L'ancien port a des allures de ville fantôme. Piqueté çà et là de bâtiments à l'abandon, les courants d'air sifflotent sur la tôle décrépie et donnent au site un aspect paranormal. Je me suis toujours demandé si je tressaillirais en rencontrant le Cavalier sans tête¹.

Le reste du monde a tourné le dos au port depuis qu'il a été condamné. Pour des raisons pratiques et économiques, il a fallu le délocaliser et laisser des dizaines de conteneurs sur place, à l'air libre, ou parfois entreposés dans un hangar. Un peu comme dans celui que nous utilisons pour stocker notre matériel.

– Mad' !

Je m'immobilise net puis pivote sur moi-même.

– Hurle mon code génétique, pendant que tu y es !

– Relaxe, y'a que la Dame Blanche dans le coin.

Il lève ses paumes en l'air, nonchalant, tandis que je scrute les alentours.

– Tu es en avance.

– Bien vu.

J'attends qu'il me rattrape pour évaluer l'état de ses conjonctives et humer son odeur. Pas de veinules éclatées, ni de teint cireux. Pas de fraîches fragrances de cannabis. Il n'est pas shooté. Deux tresses plaquées ordonnent sa longue chevelure depuis le sommet de son front jusqu'aux creux de ses côtes flottantes. Ses lentilles de contact brillent sous la pleine lune, exacerbant le bleu artificiel de ses iris.

– Je vois que la confiance règne, grommelle-t-il.

– Tu tiens vraiment à ce que je liste tes faux pas ? Le sort de ta petite gueule n'est pas le seul à être en jeu, tu vois.

Son froncement de sourcils déplace l'éclat de la lune sur son piercing à l'arcade.

– Fume un pet', ça te détendra.

Je remarque avec ahurissement que mon index touche son torse. Sous sa pulpe, le renforcement du tee-shirt montre que le doigt s'y est enfoncé à plusieurs reprises, martelant le Criminel sous l'effet de la colère. Confuse, je fourre de nouveau mes poings dans mes poches et inspire une bonne goulée d'air.

– Un problème ?

– On a essayé de me voler mon dessert préféré.

– Ouais, développe.

Je ne sais pas comment prendre le fait que ma réponse lui paraît tout à fait normale.

– Si tu étais dans ma situation, si quelqu'un voulait te dérober ton dessert favori, que ferais-tu ?

Une étincelle déconcertante illumine ses prunelles, soulignée par le sourire carnassier qui étire ses lèvres.

– Je lui offrirais une opération à cœur ouvert sans but médical, ni points de suture à la clef, répond-il sur le ton de l'évidence.

– Le ou les organisateurs du vol agit à distance. Il utilise des sous-fifres.

– D'abord, je refais le portrait des larbins. Ensuite, je chope le moins édenté du lot pour lui faire cracher le morceau. Il me révèle l'identité de la tête, et c'est la fiesta.

Une bonne idée, en cas de survivants...

– Quel parfum, ton dessert ?

– Framboise, fraise et banane.

– Étonnant...

Il plisse les yeux, suspicieux.

– Mais délicieux.

Renonçant à lire entre les lignes, Lily laisse couler.

– Bon, on se magne avant que papy claque ?

– Vaut mieux, m'esclaffé-je en imaginant la tête d'Angus, s'il avait le malheur d'entendre l'insulte.

Le trajet se poursuit dans un calme ponctué par le crissement des panneaux amovibles et les pas traînants de Lily. Le hangar, situé aux abords de l'océan Atlantique, rouille davantage que les autres bâtiments.

Lily me dépasse pour glisser la tôle froissée sur le côté et m'inviter à entrer à l'aide d'un noble geste du bras.

– Un conseil, Mad'.

Je lève la tête.

– Dévore-le avant qu'on te le pique.

Sans un mot, je pénètre dans le hangar. Les néons suspendus au plafond s'allument au fur et à mesure de notre avancée, dévoilant progressivement l'immensité des conteneurs multicolores qui s'étendent à perte de vue. Ici, au pied des géants de métal, je comprends mieux ce que peut ressentir une fourmi dans un monde infesté d'Hommes. *L'insignifiance*. Mélangée à celle de l'air marin, une odeur de renfermé taquine mon odorat. Je plisse le nez. Lorsque nous atteignons le fond du bâtiment, les deux dernières rangées de conteneurs sont subitement éclairées par une lumière crue. Et Nagel avec.

Assis sur l'un d'eux, le styliste nous observe. Il a délaissé son extravagance coutumière pour une tenue plus décontractée, constituée d'un tee-shirt et d'un baggy. Ses mitaines en cuir rouge contrastent avec la noirceur de ses vêtements, attirant autant l'œil que sa boucle d'oreille vermeille. La façon dont la chaînette de sa montre se balance depuis la poche de son pantalon trahit le coup d'œil qu'il vient de lui jeter.

– Bonsoir, Madleen. Nous avons un quart d'heure.

Il se contente de poser les yeux sur Lily.

– Toi aussi, tu m'as manqué, Payne, raille le jeune Criminel.

Être meurtrier *et* grande gueule n'aide clairement pas Lily à s'attirer les faveurs de la célébrité.

– Bonsoir, Nagel. Mettons-nous tout de suite au travail.

Il hoche la tête, saute et atterrit en position accroupie avec la souplesse d'un chat sur la terre ferme.

Le jour où je saurai faire ça, promis, je m'inscrirai à l'émission Incroyable Talent et postulerai pour le rôle de Catwoman dans la foulée. Le jury du casting rampera à mes pieds pour me supplier d'enfiler la combi moulante.

– Bien, je vous veux ici dans sept minutes, déclaré-je.

– Allons nous refaire une beauté, se sent obligé de plaisanter Leeroy, avant de s'enfermer dans le conteneur qui lui a été attribué.

Pour la première fois de nos vies, Nagel et moi nous apprêtons à suivre son exemple. Comme s'il avait perçu le comique de ma réflexion, mon coéquipier m'adresse un sourire. Un événement aussi rare que l'alignement des planètes.

Je tire sur les poignées rouillées de mon conteneur et repousse les battants d'un coup sec. L'unique ampoule illumine ma moto.

Entièrement nue, j'enduis mon corps d'un mélange de baume hydratant et de paillettes argentées, dont les rôles principaux sont de réchauffer et de camoufler nos peaux.

Je vaporise ensuite mes cheveux de paillettes, de sorte que leur teinte naturelle soit invisible à l'œil des caméras. Ça, c'est dans le cas où une mèche folle dépasserait du casque. Tandis que je parcours le pavé de long en large afin d'accélérer le séchage de la crème, l'ampoule crée un effet hypnotique sur ma peau. Elle scintille façon boule disco. Je tresse mes cheveux jusqu'aux pointes et les comprime sous un bonnet en latex. Impossible, en principe, d'en semer ne serait-ce qu'un sur le chemin.

Presque prête, je retire ma combinaison de sa housse, enfiler un pied puis une cheville à l'intérieur, le tissu étant trop moulant pour que ma jambe y glisse d'un seul coup. La texture élastique épouse chaque courbe, chaque renflement, chaque sillon. De larges ouvertures découvrent mes côtes, un dos nu plonge jusqu'à mes lombaires et un décolleté en V expose l'entre-deux de ma poitrine. L'argent mat du tissu s'accorde aux paillettes de ma peau.

Cette tenue m'avait hérissée, au début. Dégoûtée, écœurée. J'avais tout bonnement refusé de la porter. Nagel a néanmoins trouvé les mots justes pour m'aider à l'accepter. LCC sont provocants. Ils défient le gouvernement, ils défient les lois, ils ridiculisent forces de l'ordre et politiciens ; ils vont à l'encontre des puissances de cette ville. Ils marquent les esprits. Ils sont *choquants*. Tant par leurs actes que par leurs convictions. Nos cambriolages suffisent à eux seuls pour nous rendre sexy. Il lui a donc paru logique d'étendre notre attractivité à nos corps, dans le but de renforcer le symbole de rébellion que nous portons chaque mois comme un étendard. Nous sommes des icônes, des antihéros déjantés qui se sont fait une place dans le cœur de millions de fanatiques démunis.

Car nous sommes la tumeur de la Haute. Nous gangrenons la ville et entendons bien métastaser le monde par le biais de nos actes, afin que, à terme, toute personne abusée par la richesse locale retrouve espoir en elle.

Nous sommes ancrés dans la culture populaire.

Golden City n'est plus Golden City, sans LCC.

Nagel m'a fourni un sens, mais le costume me moulait toujours comme une seconde peau. Moi qui peine à me regarder dans la glace et ne me vêts qu'à base de manches longues, cols sages et bas effleurant mes chevilles, l'idée me révoltait au point d'en recracher mon repas. Et je l'ai fait, plus

d'une fois. J'ai vomi mon dégoût, éclaboussé mes pieds et mon ego de bile odorante, jusqu'au jour où Angel m'a rappelé que nous jouions un rôle. Dans ce costume, je ne suis plus Madleen Stevens. Je suis la Sirène Argentée, tout comme Nagel est l'Homme à la Rose et Lily, le Tigre d'Argent.

Le temps d'une nuit, mon corps est à la Sirène. C'est elle, qui s'exhibe. C'est elle, qui n'a pas froid aux yeux. À partir de ce jour, j'ai revêtu le costume avec fierté.

J'enfile mes talons aiguilles et mon sac à dos argentés. Du haut de mes dix centimètres supplémentaires, mes pensées convergent toutes vers le dernier élément du costume. Au fond du conteneur, couvert d'une nappe, patiente le clou de mon accoutrement. Mon casque de moto. Léger, étroit, design, l'extension du corps de la Sirène.

Argenté, doté d'une visière noire et parfaitement opaque, il endosse le rôle d'emblème. Nous ne nous en séparons jamais, pas même sur les lieux du vol. La visière, avec option vision thermique, est teintée. Un micro y est implanté, ainsi qu'une paire d'écouteurs.

Je l'enfile comme une reine s'équiperait de sa couronne, complète.

Du moins, *presque* complète. Je glisse le signe distinctif de la Sirène Argentée dans l'une des poches de la combinaison.

Les grondements des motos de mes coéquipiers retentissent dans le hangar. Ils sont prêts. Grisée, je chevauche la bête, la démarre et jaillis du conteneur tel un boulet de canon. À l'horizontale, en fin de virage, je laisse glisser l'engin jusqu'à Nagel. Lui et Lily patientent devant l'entrée, perchés sur leurs monstres de métal.

La musculature de gladiateur de mon voisin est soulignée par sa tenue. Sexy et classe. L'Homme à la Rose, alias Nagel Payne, arbore une veste de costume dont l'unique bouton expose le galbe de son torse. Nu, mais pailleté, comme l'ensemble de sa peau.

Une poche a été cousue au niveau du pectoral gauche afin d'y glisser la tige d'une rose modifiée. Ses pétales, d'un rouge profond, subliment leurs bords argentés. Enfin, soigneusement sanglé à son dos musculeux, un bâton de combat s'érige au-dessus de la ligne de ses épaules et s'appuie contre le bord de la selle. Les runes qui le décorent rendent honneur à l'expertise de son propriétaire.

À l'instar des miennes, ses mains sont équipées de gants fins. Et, à ses pieds, des bottes militaires argentées achèvent de l'équiper.

Nagel oriente son casque vers Lily, qui trépigne d'impatience.

Notre benjamin est quant à lui beaucoup plus sec, plus menu. Sa chemise épouse au mieux les reliefs de sa musculature nerveuse.

Comme son nom l'indique, le Tigre d'Argent est sauvage. Brutal. Indomptable. Il est l'élément le plus à craindre de l'équipe, n'étant ni docile, ni moral, ni patient. Il peut tuer, ou pas. Garder son sang-froid, ou pas. C'est pourquoi, fidèle au caractère de son hôte, le costume arbore de sublimes griffures artistiques, qui se prolongent le long d'une fesse.

Nagel et Angel ont étudié de près la symbolique de nos costumes.

Dans le sac à dos du Tigre s'entassent une arme à feu, un couteau, une boîte d'allumettes, deux fumigènes, une corde, un rouleau de scotch, des pièces de motos et un flacon de Javel. Comme toujours.

– Sirène, Rose, Tigre, percevez-vous mon signal ? retentit la voix trafiquée d'Angel, à travers les écouteurs de nos casques.

– Affirmatif, Spider.

La réponse fuse en chœur.

– Casper, au rapport, ordonné-je.

Casper et Spider, respectivement Angus et Angel, nos yeux et nos oreilles, se donnent chaque soir de mission rendez-vous au QG.

– Nous avons repéré plusieurs barrages et points de contrôles sur le trajet. Il faudra vous attendre à environ dix minutes de route supplémentaires, intervention du Tigre sur les motos comprise. Spider vous guidera jusqu'à la destination finale, puis je me chargerai du reste. Nous attendons ton feu vert, Sirène.

Je jette un œil aux visières de Nagel et de Lily. Mes partenaires accentuent le vrombissement des moteurs, impatients d'enfumer les routes de Golden.

Je me penche sur le guidon.

– Que la chasse au trésor commence !

¹ Référence au film *La Légende de Sleepy Hollow*, réalisé par Tim Burton en 1999.

– Deuxième à droite, indique Angel.

On pourrait presque croire qu'une nuée d'étoiles s'est crashée sur Golden. Des colonnes de motards argentées se succèdent, les trottoirs sont constellés de fans en délire et le vrombissement des moteurs évoque celui de fusées sur le point de décoller.

Sommes-nous toujours sur la planète bleue ?

En hauteur, une pléthore de caméras de sécurité tourbillonnent sur leurs socles, dépassées par la densité de la population. À reconnaissance faciale, pour la plupart, leur talent est freiné par les casques. Aucun visage de motard n'est visible et aucune photo n'a été prise des véritables Criminels Casqués. Elles pourraient, à la rigueur, servir à comparer les déguisements de nos alliés. Tous les individus ne correspondent pas à nos morphologies et ne possèdent pas la même qualité de nos équipements, seulement, en prenant en compte le temps dont disposent les flics pour focaliser l'objectif d'une caméra sur une seule personne et le surpeuplement des rues, je leur souhaite bien du courage pour tenter de repérer la pacotille.

Les informations dont ils disposent sont de vagues reconstitutions morphologiques, basées sur les dires de garde-maisons traumatisés et de raclures qui venaient de troquer leurs galas opulents contre des rendez-vous quotidiens à la Soupe Populaire. Les autorités savent donc que l'un de nous est musclé, qu'une autre a, je cite, « des courbes sympathiques », et que le dernier est longiligne.

Histoire de corser le jeu, nous avons fait en sorte de nous procurer des engins abordables, de façon à nous fondre dans le moule à l'instar de grains de sable sur une plage caribéenne. D'un point de vue stylistique, la plupart de nos supporters ont eu la gentillesse de parfaire leurs costumes avec de faux torsos, souvent associés à des épaulettes, pour les hommes. Avec des corsets, parfois complétés par le port de soutiens-gorges rembourrés ou – à l'inverse – de brassières stretchs, pour les femmes qui ont plus ou moins de formes.

Nos fidèles adorateurs investissent admirablement chacune de nos missions avec un sérieux et une motivation inégalables.

À cette pensée, je me redresse sur ma moto, balaie la foule du regard, fière d'être l'une des sources de cette marée humaine. À la hauteur de leurs moyens, la classe moyenne et les désœuvrés se décarcassent pour apporter leur pierre à l'édifice.

Ainsi, si les loueurs de déguisements ont reçu l'honteuse obligation d'augmenter leurs tarifs, ceux-ci ont prétexté une période de « soldes canon », qui leur a tout de même permis de brader leurs marchandises à temps. Quant aux concessionnaires, ils ont presque tous consenti à louer leurs motos en contrepartie de prix attractifs, le temps de vingt-quatre petites heures.

Le gouvernement est pieds et poings liés.

Je donne un coup d'accélérateur, penchée sur la bête mécanique. Mes zigzags rasant la foule déchaînée. Nous circulons sur la voie centrale. Nagel me suit à la trace, aussi à l'aise sur son deux-roues que sur ses jambes. Il est imité par Lily, qui ferme la marche en I. Son rire exalté envahit l'étroitesse de mon casque.

Les rues sont bouchonnées par endroits. Je manque à plusieurs reprises de percuter un chauffard ou d'être renversée par un segment corporel aventureux.

Certains pseudo Criminels se font arrêter sur le bas-côté, soumis à l'autorité policière.

– Hé, regarde sur ta gauche, Sirène ! m'interpelle Lily par le biais de son casque, sitôt le son basculé sur le réseau privé des Criminels.

Je tourne la tête dans la direction indiquée et remarque une jeune femme. Badigeonnée de paillettes de la tête aux pieds, elle a écrit sur sa poitrine dénudée : « Apprivoise le Tigre ! » L'une de ses amies l'a suivie dans son délire coquin, mais de façon beaucoup plus suggestive : « Lape, Tigre ! » Une flèche peinte à l'encre noire pointe son entrejambe. *Erk.*

Je fais mine de vomir. Dans mon rétroviseur, Nagel secoue la tête.

– Tu vois, Rose, moi aussi je fais saliver les minous.

– Tu m'en vois ravi.

Ceux qui se contentent d'encourager les motards, massés sur les trottoirs ou perchés aux fenêtres des gratte-ciels, hurlent le nom de leur Criminel favori. La quantité de fans qui soufflent des baisers passionnés aux Hommes à la Rose est incalculable. Il en est de même pour les paquets de

décolletés affriolants et les roses glissées entre deux mèches scintillantes. L'impact qu'il produit sur la société goldenienne est édifiant. Nombre d'individus fantasment sur le personnage que Nagel incarne chaque mois et entretiennent cette obsession particulière dans la vie quotidienne. Certains vont même jusqu'à porter son costume pour l'échange des vœux devant le maire, par adoration ou par simple désir d'affronter leur nouvelle vie d'individus mariés sous une forme plus ou moins héroïque. Il m'est même arrivé de lézarder devant un film d'action, dans lequel l'héroïne demande à son plan cul de garder son costume de rebelle durant l'acte.

Comment vit-il le fait de fasciner Illoa sous l'identité de Nagel Payne le styliste *et* sous celle de l'Homme à la Rose, le motard hors-la-loi ? Humblement, selon le portrait que ces trois dernières années m'ont permis de tracer à son sujet. Nagel est quelqu'un de bien. Talentueux, protecteur, dévoué... irréprochable. À tel point que si l'on me prouvait que le PDG a un jour fait preuve de cruauté, ce serait un peu comme si j'apprenais que Mère Teresa menait une double vie d'escort.

Un type parfait, en somme. Alors pourquoi reste-t-il en permanence célibataire ?

Pourquoi les paparazzis ne détectent-ils aucun rendez-vous galant, flirt, aucune aventure ? Pourquoi reste-t-il hermétique aux avances féminines comme masculines ?

– Mec, je peux te poser une question ? se risque la voix de Lily, tandis que nous nous faufilons dans l'assemblée tumultueuse.

– Inutile de feindre la politesse.

– Tu te nourris aux anabolisants ?

Si je suis bien certaine d'une chose à propos de Nagel, c'est du temps qu'il consacre à l'entretien de son corps. Il ne livrera cependant pas cette information à Leeroy, parce qu'elle est personnelle et que Nagel Payne est l'homme le plus secret que la Terre ait jamais porté.

– Pas à la beuh, en tout cas.

– Je suis clean.

– Ce soir, tu es clean.

Fin de la discussion.

Nous nous engageons dans une rue perpendiculaire en file indienne. Un type balance une rose épineuse sur le casque de Nagel, avant de lui hurler son admiration à la figure. Je m'empresse de rejoindre la voie centrale, talonnée de près par mes collègues. Le rétroviseur m'informe que le

fanatique réserve le même accueil à tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'Homme à la Rose.

– Restez sur cette avenue, je vous communiquerai de nouvelles instructions en temps voulu, déclare Angel.

– Entendu, Spider.

Les fans de la Sirène Argentée sont plus hétéroclites, allant du vieux pervers de base à la femme extasiée. Son rôle de leader n'échappe à personne. Toujours en tête de cortège, c'est à la Sirène qu'incombe le devoir de guider sa troupe. La force et le charisme que je m'efforce d'insuffler au personnage ont de toute évidence tapé dans l'œil des mères de famille financièrement dépendantes de leurs conjoints, de celles qui n'ont jamais osé dire « merde » à un patron abusif, ou de celles qui ont malheureusement construit leurs vies avec des connards de type machos ou pervers narcissiques.

Si la Sirène est capable de cela, d'inspirer de *l'espoir* là où on le pensait mort, je suis d'autant plus fière d'endosser ce rôle.

Gonflée à bloc, je passe à la vitesse supérieure à l'aide d'une brève flexion du pied.

Sur le trottoir, une bande d'ados fait de grands signes à mes clones. Certains esquissent des mouvements peu catholiques du bassin dans la foulée.

– Rangez-vous sur la voie de gauche, indique Angel.

Nous nous exécutons à l'unisson.

– Prenez la prochaine insertion. Ensuite, première à droite.

J'effleure le bitume pendant le virage, me gorgeant des folles sensations que me procure la chevauchée nocturne.

– N'attirez pas l'attention sur vous, un barrage jouxte votre position.

– OK, on s'arrête.

Nagel et Lily s'exécutent.

– Nous allons nous garer dans la ruelle de droite, informé-je l'équipe.

– Bien reçu, piratage de la caméra de surveillance effectué, annonce Angel au bout de trente secondes.

Je débouche sur ladite ruelle, déserte et avalée par l'ombre d'un immeuble.

– Tigre ? hélé-je.

Lily est un as de la mécanique. Depuis qu'il fait partie de l'équipe, Nagel et moi nous permettons d'approcher la demeure de nos cibles à moto.

Le serial killer déplie la béquille de sa bécane. Il s'accroupit pour ouvrir son sac et en sortir le premier silencieux. Armé d'une clef à molette, il plante un genou en terre et désolidarise le pot d'échappement de mon bolide.

Il le remplace par un autre modèle. Un cercle de métal supplée l'ancien, pièce qu'il nomme le collier. Quelques tours de clef à molette suffisent pour finaliser l'installation. Lily s'empresse de chevaucher la moto, ses mains gantées posées sur le guidon, afin de vérifier l'efficacité du silencieux, d'évaluer la quantité de fumée libérée et de détecter une fuite potentielle. C'est en tout cas ce qu'il a un jour pris le temps de m'expliquer. Satisfait, Lily s'attaque à la moto de Nagel et finit par la sienne. Nous procédons à ces ajustements au dernier instant afin de ne pas attirer l'attention au moment de traverser la foule.

Je jette un œil à la caméra de surveillance, perchée sur un lampadaire. L'image actuellement diffusée correspond à celle qui précédait notre arrivée, nous rendant invisibles.

– Madame, monsieur, vos carrosses sont avancés, chantonne Lily.

Nagel bondit de son muret pour se remettre en selle. Leeroy et moi démarrons nos moteurs.

– Est-ce le même, qui vient de s'exprimer ? résonne la voix faussement hallucinée d'Angus.

– En effet, Casper. Il semblerait que Billy the Kid¹ ait une soudaine poussée de maturité, renchérit Nagel en s'engageant dans l'avenue. À quand les poils sur le torse ?

– Une telle quantité de vocabulaire m'a interpellé, s'explique Angus.

– Je vous emmerde, crache Lily.

– S'il vous plaît ! m'exaspéré-je.

Le calme reprend son droit. Une sérénité exacerbée par le silence des moteurs.

Nous nous enfonçons dans la périphérie du centre-ville, là où se situent les zones pavillonnaires les plus huppées. Par ici, le trafic routier est quasi-inexistant. De temps en temps, des fans s'amusent à vadrouiller de quartier en quartier ou à organiser des rodéos, mais rien qui est susceptible de causer un embouteillage.

– Spider ? m'enquiers-je

– Gardez le cap.

– Impressionnant, Spider, commente Lily. Où t'es-tu formée à la cybercriminalité ?

– Entreprise familiale.

Le souffle d'air qui semble provenir du casque de Nagel témoigne d'une plaisanterie de laquelle le reste du monde est exclu.

– Vous travailliez dans l'informatique ? insiste Leeroy.

– Concentre-toi sur la mission, le rembarre Angel.

– Laisse-moi un peu profiter du seul moment où tu te paies le luxe d'ouvrir la bouche.

– Ne te préoccupe pas de l'activité de ma bouche. Tu n'en connais pas le dixième.

Et pouf ! Ablation totale des cordes vocales. Lily ne moufte plus.

– Excuse-moi, Rose, ajoute-t-elle au bout d'un instant, réalisant que son frère a également accès à la conversation.

L'intéressé, que je devine agacé par l'allusion peu subtile de sa jumelle, garde le silence, les yeux rivés sur la route qui se déroule sous nos roues.

– Spider, veux-tu bien cesser de me l'exciter ? J'ai besoin de son entière concentration.

– Entendu, Sirène, coopère Angel. Tournez à gauche. Dans deux kilomètres, vous serez arrivés à destination. Je vous conseille de trouver dès à présent un endroit sûr où garer vos motos. Casper prend la relève. Bonne chance.

– Bon travail, la congratulé-je, en sachant pertinemment que le plus gros de son job est à venir.

Notre sécurité repose en très grande partie sur les épaules d'Angel. Toutes les caméras chargées de contrôler la zone se font elles-mêmes contrôler par notre as de l'informatique, dont l'expertise et l'intelligence nous rendent fantomatiques en temps voulu. Des bandes préenregistrées se succèdent sur plusieurs heures, assurant la diversité des véhicules qui circulent à l'image. Résultat : les flics ont peu de chances de s'intéresser à notre groupe de motards, qui s'éloigne de plus en plus du centre-ville. À moins, évidemment, qu'une patrouille sauvage nous intercepte.

J'accélère l'allure.

La zone pavillonnaire de Weber respire la tranquillité. Si calme, si sereine, que les bruissements d'une bouche d'égout volettent jusqu'à mes oreilles. Je fais signe à mes coéquipiers de me suivre sous un vieil abribus,

où nous garons les motos. Lily les couvre d'une grande bâche noire, et Nagel range les sacs accrochés aux engins.

– Avez-vous le plan de la maison en tête ?

Ils acquiescent.

– Casper ? enchaîné-je.

– Quatre garde-maisons dans le jardin, nous transmet-il à partir de l'écran positionné devant lui.

La styliste a piraté le système de surveillance de la cible depuis quelques jours.

– OK. Suivez-moi.

Me moulant aux ombres, je grimpe sur un grillage puis sur une dizaine d'autres. La maison de Weber, située au bout de l'allée, est de loin la plus volumineuse du quartier. Impossible de la louper. Le hic, c'est qu'il faut pouvoir l'atteindre sans avoir à passer par la case prison. Car si certains riverains ne ressentent pas le besoin d'employer des garde-maisons, d'autres, paranoïaques au possible, en ont monté une armée. Nous en sommes donc réduits à nous baisser devant des haies, voire à ramper sur des trottoirs.

– Patrouille en approche, nous informe Angus.

Je me planque derrière un muret, Lily sous une voiture et Nagel sur une branche, le temps que le duo de policiers traverse la rue, explore les lieux à l'aide d'une lampe-torche, fasse demi-tour et s'attaque à une autre portion de la ville. Leurs motos disparaissent dans l'intersection.

Nous nous extirpons de nos cachettes respectives à pas de loup, puis tâchons de rester discrets tout au long du trajet.

– Nous sommes arrivés à destination, Casper.

Regroupés au pied du rempart qui nous sépare du jardin de Weber, nos corps se mettent automatiquement en condition. Les jambes de Lily piétinent la pelouse et sa nuque exécute de lents mouvements d'étirement vers la gauche puis vers la droite. Nagel a basculé sa tête en arrière, les mains fourrées dans les poches de son pantalon, en phase d'intense concentration. Son bâton de combat effleure l'arrière de son casque. Quant à moi, je secoue mes doigts, envahie de picotements impatients.

– Spider se charge des caméras de surveillance, informe Angus, vous pouvez déclencher la procédure habituelle.

Je me tourne vers Nagel. L'homme relève la tête au même moment, avant de s'adresser à Angus d'un ton mesuré :

– Positions des éléments nuisibles demandées.
– Aile est, ouest et deux sur l'aile sud. Weber compte sur les capteurs thermiques disséminés sur sa pelouse pour l'aile nord, en plus de ses dix caméras de surveillance.

Caméras contrôlées par Angel.

– Entendu.

– À partir de maintenant, vous disposez d'un quart d'heure et vingt secondes avant que mon programme de piratage puisse être repéré par le système de sécurité national, ajoute Angel.

Nagel tire le bâton de son fourreau. Le mouvement, souple et élégant, n'est pas sans rappeler l'aisance de professeurs d'arts martiaux. Il se faufile sous les chênes qui longent l'amoncellement de briques. Lily et moi admirons son ombre percuter un arbre, ricocher sur le rempart, à nouveau rencontrer le tronc, puis voler au-dessus de l'obstacle. Et disparaître. Voler, c'est le terme. Nagel se déplace avec la légèreté d'une brise.

– Ce mec est une ombre, souffle Lily.

Si sa vitesse, sa discrétion et sa maîtrise du combat rapproché sont des atouts indispensables pour LCC, ce sont principalement mon courage et ma folie qui me rendent utile. Voilà pourquoi Nagel a perçu en moi sa leadeuse. Contrairement à la plupart des gens, la Mort n'est pas ma hantise, elle est mon moteur.

– Prépare-toi à rejoindre ton poste. Hé !

Lily jette un œil interloqué à ma main posée sur son bras.

– N'oublie pas, tu es le garde-fou de Rose.

Il hoche la tête puis se fond dans la pénombre. Peu de temps après son départ, j'aperçois sa silhouette bondir dans le jardin, embrassée par la noirceur de la nuit. Son comportement est en tout point similaire à celui d'un félin colérique. Brut, puissant, aux aguets, mais insuffisamment maître de ses émotions pour agir avec une agilité et une souplesse indiscutables. Ce sont ces émotions barbares, à fleur de peau, qui font de lui cette créature si impulsive.

Ce soir, le fauve est lâché.

Les autres ont bien vite compris pourquoi sa mission se limitait à prêter main-forte à Nagel. Si Lily devait opérer en solo, nous aurions quelques meurtres sur les bras.

– Aile ouest neutralisée, déclare la voix de Nagel. Je m'apprête à faire diversion. Tiens-toi prête, Sirène.

– Entendu.

Je me rapproche du rempart. Mes hormones pétillent à l'image d'une boisson gazeuse que l'on aurait furieusement agitée. Chaque seconde est une secousse, chaque secousse est une effusion de bulles reviviscentes. Tandis que j'espionne les hommes de Weber par le biais d'une trouée, la pression grimpe, grimpe, grimpe...

– Go !

Jusqu'à ce que le bouchon pète.

– Bien reçu, Rose, je pénètre dans le jardin.

J'enfonce mes doigts dans les interstices, indifférente à la douleur, et me laisse tomber du haut des deux mètres de hauteur. Derrière une réplique de la Vénus de Milo, je vérifie que personne ne m'épie et file vers la tanière du loup. Sous le porche, la serrure capitule face au jeu de mon épingle à cheveu.

À l'intérieur, un garde-maison ratisse l'entrée. Je lui enfonce mon poing dans la tempe. L'homme s'écroule, vaincu par l'effet de surprise. Je referme la porte en douceur derrière moi et secoue mes phalanges engourdis, le temps de déterminer la localisation des autres garde-maisons.

Des bruissements à l'étage, d'autres dans les pièces attenantes. Je ne saurais estimer leur nombre exact. *Surprise, surprise...*, m'extasié-je mentalement.

– Et qu'est-ce que tu penses de Scarlett Johansson ?

L'ombre du curieux s'étire sur le sol de l'entrée depuis le salon. Je me cache derrière un portemanteau garni. Lorsqu'il découvre son collègue évanoui, son sourire s'évapore et sa sidération le fige. Au moment où la cible a la présence d'esprit de se retourner, je le charge déjà à pleine vitesse. Mon talon aiguille termine sa course contre son sternum. L'attaque propulse son corps sur un vase, qui se brise.

Bien qu'abasourdie, ma victime a le réflexe de tâter sa tenue de fonction pour en dégager son arme. J'élimine la menace à l'aide d'un franc lancer de cadre-photo. Son poignet émet un craquement sonore ; il gémit. Je ne perds pas de temps pour l'attraper par le col de sa chemise et l'envoyer au pays des songes à coup de boule.

L'instant suivant, je suis plaquée contre la porte d'entrée.

Des bruits de pas pressés martèlent l'étage.

– Sirène ? s'informe Nagel.

Un avant-bras presse mes omoplates, le canon glacé d'une arme mon flanc. Un souffle lourd traverse la fine épaisseur de ma tenue et incendie les poils de ma nuque. Si je n'étais pas à ce point survoltée, les chatouilles provoquées par le flingue me voleraient un rire. Sauf que je le suis, et que mon assaillant se soude à moi. De façon si appliquée, d'ailleurs, qu'il s'adapte à mes courbes avec l'efficacité du latex.

J'envoie mon coude en l'air, il se fiche dans son arcade sourcilière. Le garde-maison pousse un grognement guttural, qui se transforme en hurlement strident lorsque mon talon s'enfonce dans son pied. Je profite de son affaiblissement pour me retourner. Il arme son poing droit, je l'esquive d'une roulade. La puissance de son attaque le fait basculer en avant. Je le retiens par la cravate et enfonce mon genou dans son abdomen. Un jet de sang traverse subitement ses lèvres, à l'image d'une bouillotte que l'on aurait écrasée. Malgré tout, l'homme se redresse, titubant, l'œil aussi irrité qu'émoustillé.

– C'est pour cette raison qu'on t'appelle « Sirène », devine-t-il d'une voix rauque. Tu envoûtes... puis tu dévores.

Je décoche un uppercut. Il l'évite à l'aide d'une brève flexion de jambes puis envoie son pied dans mon casque. L'arête d'un mur épouse la quasi-totalité de ma colonne vertébrale. Je parviens néanmoins à me réceptionner en position accroupie, bien heureuse de pouvoir étouffer ma plainte dans le casque.

– Sirène ? insiste Nagel.

– Un vase s'est brisé, j'ai merdé.

Les pas de l'étage s'intensifient.

– Je suis sur le point de neutraliser la dernière aile, je te rejoins de suite.

– OK.

Ses collègues rappliqueront d'une minute à l'autre – c'est l'avantage des grandes maisons, leurs surfaces demandent un certain temps de déplacement. Je me redresse *in extremis* pour contrer le poing de mon adversaire, le second, tordre ses bras et enfonce mon coude dans sa trachée. Il tousse, plié en deux. J'exploite sa vulnérabilité en l'attrapant par la tignasse et en cognant sa tête à l'angle d'un buffet. Il s'écroule.

C'est la partie sombre du job. Il est probable que ces types ne sachent même pas qu'ils protègent un enfoiré de première.

Je pose deux doigts sur sa jugulaire. Le sang pulse sous ma peau. Rassérénée, je tends l'oreille. De droite, de gauche, de l'étage : les hommes

de Weber grouillent de partout. Cette ordure a embauché une véritable escouade.

Je tire le fumigène de mon sac, le cale dans ma paume et me glisse entre la plinthe d'un mur et le corps de ma dernière victime. Celle-ci étant suffisamment baraquée pour me dissimuler, je m'y love en chien de fusil et retiens ma respiration.

Les premiers à remarquer les inconscients hurlent une ribambelle d'ordres à travers leurs talkies-walkies. Entre les mèches de ma cachette humaine, j'observe cinq types en costard-cravate dévaler les marches et deux autres surgir des pièces adjacentes. Dix bonnes secondes s'écoulent. Dix secondes durant lesquelles les garde-maisons favorisent la recherche de l'intrus à l'assurance du « bien-être » de leurs collègues. Je suis désormais certaine que plus aucune foulée ne martèle le parquet de l'étage.

J'appuie sur l'un des boutons latéraux du casque pour que ma voix trafiquée porte à l'extérieur.

– Hé !

Quatre têtes se tournent vers moi, les trois autres accourent. J'envoie le fumigène.

– N'entre pas, Rose, ordonné-je en mode privé, ils vont canarder.

– Prends garde à toi.

D'après le positionnement des silhouettes révélé par la vision thermique du casque, j'avais vu juste : les gardes s'apprêtent effectivement à faire feu. À travers la fumée, je traîne ma victime derrière un meuble, à l'abri des balles, puis rampe jusqu'au salon. Le premier coup retentit, déchirant le calme du quartier en milliers de lambeaux sonores.

– Sirène ? me hèle le groupe, à l'unisson.

– Il va falloir se magner, je suis désolée.

Ma culpabilité décuple le taux de bulles acides qui glissent en masse dans mes veines. Leur course me fait l'effet d'une horde de fourmis aliénées qui envahissent mes membres un à un, convergent vers mon cœur afin de l'assiéger... et de le grignoter vivant.

Un échange entre Nagel et Angus effleure mes tympanes, mais son contenu m'échappe, désagrégé par mon état de transe.

Je suis invincible.

Je suis une machine de guerre.

Les coups de feu pleuvent. Dans les meubles, dans les sols, dans les bibelots. Les balles se fichent dans tout ce qui pourrait les accueillir. Y

compris dans les murs, dont les épaisses particules de plâtre opacifient l'air ambiant.

Je suis invincible.

Je suis une machine de guerre.

Je m'allonge à plat ventre, au pied d'un mur. Les milliers de fourmis se divisent en millions d'insectes microscopiques. Bientôt, mon corps se transforme en fourmilière d'adrénaline. Les picotements, grisants, enflamment mes sens et musellent mes instincts. Je tourne la tête vers les hommes désœuvrés, dont les tirs s'amenuisent à mesure qu'ils prennent conscience des risques. Des risques de s'exécuter entre eux.

Je suis invincible.

Je suis une machine de guerre.

Ils sont sept. Sept obstacles de chair et d'os.

Mais je suis invincible.

Et je dois réparer mes erreurs.

Je me redresse, pose un pied à terre, l'autre, telle une *machine de guerre*. Debout, j'inspire profondément, replie mes doigts en poings de parpaing et cherche mes cibles du regard. Je repère la plus proche. Mes phalanges heurtent aussitôt son crâne, la clouant net au sol. La fumée commence à se clairsemer, toutefois, l'air reste bien trop pollué par les résidus de plâtre pour améliorer leur acuité visuelle.

À l'aide de la vision thermique, je ne suis plus qu'une ombre parmi les ombres, qui pare les coups hésitants et esquive les assauts imprécis. Tournant sur moi-même, fléchissant les jambes, bondissant et esquivant les offensives de ceux qui se tiennent assez près de moi pour m'apercevoir, je distribue droite sur droite. High kick sur high kick. Électrisée, j'attrape le bras d'un gringalet, que je fais tournoyer à deux mains autour de moi et l'envoie sur ses trois – et derniers – coéquipiers. Désormais neutralisés.

– Rez-de-chaussée dégagé, déclaré-je enfin, avant de gravir les marches quatre à quatre.

– Un nombre alarmant de policiers se déplace dans votre direction, intervient Spider. Avez-vous la cible en visuel ?

– Bientôt, réponds-je.

J'enfonce toutes les pièces du couloir, jette un œil à l'intérieur, réitère la chose, encore et encore, jusqu'à me mesurer à un verrou. Un coup de feu éclate. Par réflexe, je m'écarte du chambranle. La balle qui transperce la

porte rate mon visage de quelques millimètres et termine sa course dans un tableau.

– Weber est armé, je répète, Weber est armé, annoncé-je en me soudant au mur.

– J'arrive, déclare Lily.

Deux silhouettes argentées jaillissent d'un couloir. Leurs grandes enjambées les propulsent en deux temps trois mouvements à bon port. Lily s'installe de manière à faire sauter la serrure. La porte s'entrouvre. C'est alors qu'une rafale de tirs hasardeux transforme le bois en gruyère géant.

Les dents serrées, je file au rez-de-chaussée en quête d'un bouclier performant. Lorsqu'un plateau d'argent attire mon attention, Lily annonce :

– Weber neutralisé.

Le ton de sa voix me fait frémir. S'il a été baptisé « Tigre d'Argent », c'est certes pour illustrer son impulsivité, mais avant tout... la cruauté qui émerge de sa frustration. Il faut dire que ces têtes à claques, bien décidées à tout endurer pour la sauvegarde de leur pognon, ne lui facilitent pas la tâche. Lorsque Lily donne carte blanche à cette force destructrice qui s'éveille en lui chaque fois que nous travaillons la cible, la mission risque à tous les coups de se terminer en bain de sang.

– Neutralisé comment ?

– Vivant, me rassure Nagel.

– Coucou Web', entends-je Lily s'adresser à notre cible, d'un ton qui pousserait un mort à se déterrer lui-même pour prendre ses tibias à son cou. Tu sais ce qu'on est venus chercher, pas vrai ?

Je les rejoins au pas de course.

Dans la chambre, le fumigène de Nagel recrache ses dernières volutes de fumée. Il est assis sur une chaise, le dossier entre les jambes et les coudes repliés sur le dessus. Lily, de dos, est accroupi devant Weber. Ce dernier est allongé, en appui sur ses coudes. Sa chemise N & A crée un comique de situation irrésistible.

– Vous n'aurez rien, insiste la cible. Pas un cent !

Une grosse goutte de sueur dégouline de son front.

Nagel crispe ses poings, Lily étouffe un juron, mon cœur palpite. Le temps nous fait défaut. Et plus Weber nous tiendra tête, moins nos chances d'échapper aux forces de l'ordre se concrétiseront.

– Où en êtes-vous ? La police interviendra dans cinq minutes ! nous prévient Spider, décontenancée.

Cinq minutes. *Cinq minutes*, c'est tout juste ce qu'il nous faudrait pour larguer les amarres, nous enfuir à pied et prier pour passer entre les mailles du filet. Bredouilles.

Nagel quitte sa chaise pour se placer derrière un Leeroy à bout de nerfs. Ainsi enchâssés, mes coéquipiers ne forment plus qu'un vaste amas de muscles contractés.

Leeroy tremble, il vibre d'une haine palpable. Je pourrais presque sentir la fumée des Enfers se déverser de son corps en feu.

– Nous n'aurons jamais terminé à temps, l'informe son frère, tendu. Fais diversion.

– S'ils se laissent embobiner, le subterfuge ne les retiendra que quatre ou cinq minutes supplémentaires.

– Ce sera suffisant, assure-t-il. Il le faut, ajoute-t-il plus bas.

Trop bas.

Soudain, Leeroy envoie ses poings dans le sol de chaque côté de la tête de Weber, qui déglutit. Le choc nous fait tous sursauter.

– Je te laisse une unique et *dernière* chance de nous balancer : petit 1, l'emplacement du coffre, petit 2, son code, susurre Lily à son oreille.

C'est fou comme un chuchotis peut être chargé en haine... Impatient d'en découdre, Lily effleure la jugulaire de son joujou du bout des doigts.

Le son des sirènes de police s'infiltré dans la villa.

¹ Référence au célèbre hors-la-loi américain du 19^e siècle, connu notamment pour avoir tué de nombreuses personnes.

Weber inspire, oxygéné par un vent d'espoir.

Prise en sandwich entre l'excitation et la peur, je me dis que ça y est, nous y sommes. Précisément. Je parle du moment M où mon corps n'est plus qu'un vaste réseau de câbles électriques qui transperce mes organes et longe mon squelette. Un moment qui met en exergue mon étrangeté. En temps normal, après le déclic, survient un ramassis de pensées lucides. Elles se déclinent en réflexions fatalistes, du style : « ah ouais, quand même », pessimistes : « combien de temps vais-je encore pouvoir tenir ? », ou plutôt branchées « remise en « question ». Ce qui donne : « Mais, suis-je si folle que cela ? »

Je suis le plus et le moins, le yin et le yang. Un pied dans la lumière, l'autre dans l'obscurité, je suis vouée à tanguer sur ce fil si frêle et si vulnérable qu'est ma vie.

Chaque seconde passée à attendre les flics me fait l'effet d'un court-circuit. D'un coup de jus aussi douloureux qu'appréciable.

J'inspire, entraîne ma nuque rigide dans un mouvement lent et circulaire.

Au vu du temps qu'il nous reste, Leeroy est notre unique chance d'assainir ce merdier – risible, quand on y pense. Je ne fais donc rien pour le contenir et Nagel s'écarte d'un pas, lui aussi conscient du cataclysme duquel nous nous efforçons de réchapper.

Lâcher un fauve dans le repaire d'une gazelle, c'est prendre le risque de la retrouver en bouillie dans son estomac, lovée entre des restes de volaille et un millilitre de bile corrosive. À en juger par l'expression de Weber quand Leeroy extirpe un couteau de son sac, le pacha m'a tout l'air rebuté par ce genre d'hospitalité.

Les sirènes de police s'intensifient. Mes doigts tressautent, reflets de ma nervosité. Je suis une pile électrique. À tel point que si un malheureux venait à m'effleurer, sa nouvelle coupe de cheveux rendrait jaloux le plus viril des coqs.

Je tape du pied, expulsant mon surplus d'énergie.

Lily est de loin le plus indiqué pour transformer des riches mutiques en pipelettes de compétition. Nous le laissons œuvrer... en fermant les yeux sur un ou deux coups de poings, par exemple, ou en passant l'éponge sur une supplication chevrotante. Je me laisse également tenter par une inattention passagère, qui m'empêche de voir la cible se débattre comme si sa vie en dépendait.

Mais si je reste aussi empathique qu'un caillou des steppes, le menton en appui sur une paume, au bord d'un tabouret, Nagel détourne le regard et serre les poings.

Son attitude bienveillante, *humaine*, décuple ma crainte de le retrouver menotté. *Ce serait un si grand gâchis...*

Vrombissement de moteur.

Une décharge électrique me traverse de part en part, me paralysant sur place.

Nous devons prendre la fuite.

Au même moment, Leeroy enfonce la pointe de sa lame dans le bras de Weber. Son braillement m'agresse les tympans. Nagel tourne la tête vers moi : il n'aime pas cela. Je m'efforce de rester de marbre, hermétique à son désaccord silencieux, tandis que Lily entonne une berceuse flippante à l'oreille de sa marionnette. Le styliste s'accroupit derrière le Tigre et observe la main de son collègue caresser la tempe humide de la cible.

– Il va falloir causer, Web', chuchote le tortionnaire.

La lame fouille encore.

Il faut croire que lorsque deux personnes brouillent les limites de l'humanité, celles-ci basculent automatiquement sur un mode incivilisé, sauvage, plus communément connu sous le nom *d'animalité*.

Leeroy grogne.

Sa proie hennit.

Tout ceci n'a plus rien d'humain.

– Le coffre, rappelle Lily.

Seuls les sanglots désespérés du pacha s'échappent d'entre ses lèvres crispées. Bien que je ne porte pas Weber dans mon cœur, je rechigne à scruter son visage rondet, sur lequel l'horreur de la torture doit se déplier.

– Non ? insiste Leeroy, qui maintient son couteau enfoncé dans la plaie.

Il trace un trait brusque dans la chair à vif de Weber.

Le fraudeur hurle, sa colonne vertébrale s'arc-boute. Un son puisé du fond de ses entrailles s'étire aux quatre coins de la bâtisse. Au bord de

l'évanouissement, les yeux de la crapule se révulsent progressivement.

En parallèle, le temps, lui, ne cesse de s'écouler.

Tic. Tac.

Tic. Tac.

Tic. Tac, répète l'horloge, insensible à notre épineuse problématique.

Bientôt, les tics et les tacs sont immergés par le boucan des sirènes. Je tends l'oreille, aux aguets. Si nous les percevons aussi distinctement, cela ne signifie qu'une chose : elles viennent de pénétrer dans la zone pavillonnaire. Nagel et moi nous raidissons.

Je jette un œil sur lui, sur Leeroy, sur Weber, sur la porte ouverte, sur ma montre, sur nos mains vides de liasses de billets verts.

Mon cerveau ne s'autorise qu'une demi-seconde pour prendre sa décision : mettre les voiles. *Maintenant*, tranché-je en me levant d'un bond, la phrase qui scellera notre défaite suspendue sur le bout de ma langue.

Notre premier échec.

Terrassée par le poids de cette constatation, je déglutis. Leeroy et Nagel se tournent vers moi, alertés par la chute de mon tabouret.

Même si nous partons maintenant, aurons-nous seulement le temps de fuir ?

– Nous sommes l'espoir du démuni, me rappelle Nagel, son poing et sa voix. Or, un Criminel Casqué fuyard est un Criminel Casqué vaincu. Notre image perdra de sa superbe et le message que nous véhiculons avec. Si nous sommes arrêtés, l'espoir de tout un peuple nous suivra derrière les barreaux, condamné à la captivité. Et quand bien même nous semions les autorités, si nous rentrons bredouilles, Sirène, nous ne serons plus à craindre. Ni aux yeux du gouvernement, ni aux yeux des fraudeurs. Nous serons saisissables. Condamnables. *Vulnérables*. Nous n'avons *pas* le droit de faiblir.

Je le contemple, lui, le co-PDG de N & A. Puis Lily, l'assassin en cavale. Ô combien condamnable, mais engagé dans la lutte sociale. Tous deux menacés de croupir derrière les barreaux... Ou de se vider sur le bitume, à l'instar de chiens galeux. De vermines pestiférées.

– L'espoir ne doit pas être condamnable, conclut Nagel.

– Et si nous échouons ? Parce que nous avons de grandes, de très grandes chances de finir à l'ombre, Rose. Ne préfères-tu pas la liberté au trou ?

Je m'attendrais presque à voir un flic s'inviter à notre sauterie, tant le crissement des pneus me semble proche. Je me rassois, les mains croisées

sur ma nuque. Raide. Aussi dure qu'une poutre de bois. L'espoir de toute une communauté dépend de nous, de ce cambriolage, de ma décision.

L'espoir...

L'espoir s'efforce d'aller au bout des choses. Et lorsque ces choses n'aboutissent pas, l'espoir est toujours là, fidèle au poste. Il se bat, envers et contre tout, ne recule devant rien ni personne... Si ce n'est la Mort. Mais il fait aussi vivre. Là réside la cause de notre gang rebelle. Nous avons donné naissance à l'espoir d'un mieux-être, et tant que nous serons libres, sa flamme perdurera.

Et si je ne crois pas en lui, si je réfute toute possibilité de nous en sortir, qui suis-je pour m'en proclamer ambassadrice ?

Sentant ma résolution flancher, Nagel se baisse à mon niveau pour relever mon menton d'un doigt.

– Nous devons prendre le *risque*.

J'étouffe un rire sec. Le risque. *Quel coup bas, Nagel...*

– Appel à toutes les unités, il semblerait que l'adresse communiquée corresponde au lieu d'un simple vandalisme. Nous venons de recevoir l'alerte de trois garde-maisons employés au 38 de la dixième route. Ils sont actuellement aux prises avec les véritables Criminels Casqués, débite la voix d'Angel. Je répète, sur la dixième route.

Je ferme les yeux. Prendre le risque, oui. Mais à quel prix ? Celui d'une balle dans le crâne, au pire ? D'une incarcération, au mieux ? Nagel ne le mérite pas. À ma connaissance, cet homme n'a jamais hésité à se sacrifier pour le salut d'autrui. Jamais.

– Sirène ? s'enquiert-il d'un ton chargé... *d'espoir*.

Je rouvre les yeux.

– Eh merde ! Dépouillons cet enfoiré !

Leeroy empoigne le pleurnichard par le col. Le malheureux se met à hyperventiler.

– Le coffre, connard ! rugit le Tigre.

Weber pince ses lèvres inexistantes, à l'écoute des crissements de pneus et du son des sirènes. Il gagne du temps. La fureur de Lily atteint des sommets : il le secoue comme une maraca. Je pourrais presque danser la samba au rythme des percussions de sa cervelle contre sa boîte crânienne et du mugissement du sang dans ses artères, s'il ne hurlait pas tant. Weber pousse un beuglement plaintif, rauque, à demi lobotomisé. Les yeux révulsés, de la bave aux coins des lèvres, des larmes inondant ses joues et

son menton potelés, il peine à voir la lampe en fer forgé s'élever au-dessus de son crâne. Nagel se jette sur Leeroy pour bloquer son bras en l'air et le plaquer au sol. Ce dernier se débat bec et ongles. Mains, pieds et torse s'agitent sur le sol, électrisés par le besoin irréprensible de punir celui qui ose saccager notre mission.

– Parle ! PARLE ! s'époumone le serial killer.

Je m'accroupis au-dessus de Weber.

La police, les sirènes, les pneus. Le tourbillon sonore qui saccage mon ouïe exacerbe ma crainte de faillir.

Conrad Weber, pantelant, braque ses prunelles terrifiées sur mon casque.

– Salut, Conrad. Vois-tu, tes magouilles nous plaisent moyen, à mes collègues et à moi. Si tu as le gouvernement dans ta poche, nos précédentes victimes pourront t'assurer que nous sommes bien moins sympas. Alors, pour que ta punition se passe au mieux, je te propose de nous donner la position et le code de ton coffre-fort sur-le-champ. En cas d'opposition...

Je tourne la tête vers Lily, qui régule sa respiration à grand-peine, fermement maintenu par les bras de Nagel.

– Je serais contrainte de lâcher le fauve.

Comme pour confirmer sa défaite, le son des sirènes de police décroît, à l'instar du vrombissement des moteurs.

– On dirait qu'ils mordent à l'hameçon ! m'exclamé-je.

– Je les ai envoyés dans la direction opposée, explique Angel. Vous disposez du temps qu'il leur faudra pour se rendre compte de la supercherie. Bonne chance.

J'intériorise mon excitation pour me focaliser sur le riche, dont le visage déconfit m'inspirerait presque de la pitié s'il n'avait pas tant profité de la misère des autres.

– Quelque chose à ajouter ? Non ? Bien, tout porte à croire qu'il aime se faire botter le cul... marmonné-je en m'écartant pour lui offrir une vision globale de Lily. Je vais te laisser en tête-à-tête avec le Tigre d'Argent, le temps que Rose et moi allions nous désaltérer en cuisine. As-tu du thé vert en stock ?

– Ce sera ristretto, pour moi. Où as-tu rangé les dosettes ? le questionne Nagel, nonchalant, en commençant à desserrer son étreinte autour du torse de Leeroy.

Le visage de Weber passe du bleu désoxygéné au livide laiteux. La réponse fuse, limpide :

– Bureau du fond, à droite. 3589.

– Tu vois quand tu veux, répliqué-je d'un ton mielleux, avant de lui tapoter la joue. Allez, viens, tu nous escortes. C'est la moindre des choses, petit fripon.

En l'espace d'une seconde, Weber prend dix ans d'âge. En occultant les séquelles de son interrogatoire, ses cernes s'affaissent et ses épaules s'abaissent. C'est aussi voûté qu'un papy qu'il se laisse traîner vers le trésor. Arrivé dans la pièce, l'homme tombe à genoux, vaincu. Son bébé illégitime est sur le point de lui être arraché.

Nous déplions nos sacs de sport. Nagel repousse l'armoire d'un coup d'épaule, déchire le papier peint dissimulateur et compose le code d'ouverture. Vulnérables, des piles de rectangles de papier s'offrent à nos mains cambrioleuses. Je positionne mon sac en dessous, Lily les balance à l'intérieur sous les yeux désespérés du propriétaire. Nous répartissons le tout selon les proportions et forces de chacun. Autrement dit, Nagel se coltine la moitié du pactole à lui seul.

Je jette un œil à ma montre. Il nous reste deux minutes et des brouettes de protection informatique. Et une de plus avant l'arrivée des autorités.

– Nous avons l'argent. Casper ?

– La voie est libre. Ils commencent à faire demi-tour, répond-il.

– Tigre, ligote-le-moi. Spider, vide ses comptes offshores. Après ça, laissons-lui un petit souvenir et tirons-nous d'ici au plus vite.

– Bien, Sirène, je les transfère directement dans les comptes de Main dans la main et de Solidarité Citoyenne.

– Parfait.

Leeroy se sert de sa corde pour ficeler Weber comme un saucisson. Il se fait ensuite un plaisir d'étaler du scotch sur sa bouche. Nous déposons nos signes distinctifs au pied du coffre éventré. Le string en dentelle argentée pour moi, la rose rouge et argentée pour Nagel et la figurine pour Lily – un tigre argenté. Une nouvelle manière de provoquer les autorités.

Nagel comble la poche vide de sa veste par une nouvelle rose.

Je m'accroupis devant Weber.

– Si, par je ne sais quel miracle, tu recommences à faire des bêtises, mes collègues et moi nous ferons un plaisir de te passer le bonjour.

Il déglutit.

– Allez, on y va !

Nous passons par la fenêtre, grimpons le rempart qui délimite son jardin et nous glissons dans la zone pavillonnaire. Nombre de fenêtres sont allumées, les occupants ayant été alertés par le grabuge des policiers. Furtifs et silencieux, nous atteignons nos motos, y accrochons les sacs de billets et démarrons.

– Préparez-vous à une course-poursuite, annonce Casper. Une rencontre est estimée au carrefour suivant.

– J'espère qu'il vous reste encore un peu d'adrénaline, parce qu'on en aura sérieusement besoin, commenté-je.

Mes équipiers hochent la tête.

Comme prédit, un régiment de voitures et de motos bicolores déboule de la rue d'en face. Nous tournons sur la droite, talonnés de près par nos poursuivants. Privés de gilets pare-balles, d'insensibilité et d'armement, les risques auxquels nous nous exposons sont considérables. Des menaces que seul Leeroy pourrait affronter.

Nous filons en ligne, moi au centre, Nagel à ma droite et Lily à ma gauche.

– Il est grand temps de pousser nos motos, elles se traînent, propose Leeroy, tandis qu'une balle effleure son casque.

Nous nous baissions par réflexe.

– Tu as trafiqué les moteurs, devine Nagel. Belle initiative.

– C'était trop tentant, avoue-t-il en haussant les épaules, soi-disant nonchalant. Actionnez la manette planquée sous le manche droit.

– Excellent ! Vraiment, excellent, m'enthousiasmé-je, avant d'enclencher ladite commande et de concurrencer la vitesse d'une fusée.

– L'accélération dure dix secondes et se recharge toutes les cinq minutes, précise-t-il.

Et quelle accélération ! Je suis à peu près certaine que mes joues se seraient gonflées d'air, sans la protection du casque.

D'autres détonations retentissent, ponctuées par les avertissements de haut-parleurs vissés sur le toit des véhicules.

« Rendez-vous et vous serez saufs. »

– Casper, la direction du centre-ville !

– Deuxième à gauche, nous guide-t-il, sûr de lui, tandis qu'Angel fausse les enregistrements des caméras.

– On les sème ! s'extasie Lily.

Je ne m'autorise à le vérifier qu'au bout d'une dizaine de tournants négociés à 300 km/h. Pour le moment, les rues que nous empruntons sont délaissées par nos fans, ceux-ci se regroupant au cœur de Golden.

Soudain, Nagel pile.

Je décélère, m'arrête et retourne ma moto de façon à le voir s'arrêter à l'horizontale, à quelques centimètres d'une silhouette féminine. La personne est assise sur un objet flouté par la distance. En plein milieu de la chaussée.

– Les rues ne sont pas si sûres, le soir, la sermonne-t-il d'un ton neutre.

Les sirènes retentissent dans son micro, entrecoupées par le souffle heurté de son interlocutrice. Sans doute a-t-elle compris, loin de la foule d'imposteurs, et si près des forces de l'ordre, qu'elle échange avec le véritable Homme à la Rose.

– Rose ? m'inquiète-je.

– Tenez-vous-en au plan, je vous rejoins.

– Bien.

Il coupe le micro qui le relie à l'équipe. Je le devine à l'arrêt soudain des échos des gyrophares. Consumée par l'angoisse, j'inspire si profondément que l'ensemble de mon corps semble se gonfler d'air. À l'instar d'une montgolfière que l'on aurait modelée à mon image, je me sens aussi légère qu'une plume d'oie.

Je hais l'idée de l'abandonner. Seul, non armé, si près de nos poursuivants. Mais de quel droit m'opposerais-je à sa décision ? Le styliste sait et a toujours su ce qu'il faisait. Y compris lorsqu'une balle a effleuré son cœur. Nagel a beau démentir mes accusations, son sacrifice ne fait aucun doute. Nous étions cernés par une quinzaine de garde-maisons. Mes adversaires monopolisaient mon attention, si bien que Nagel s'était senti obligé de me garder à l'œil. Une détonation a ébranlé les vitres et, par le plus grand des hasards, Nagel avait *trébuché* et reçu la balle en pleine poitrine à ma place.

Nagel l'ombre, la souplesse, l'agilité, avait trébuché.

Et il voulait que je gobe ça.

– Je ne peux pas le laisser là-bas.

– Il sait ce qu'il fait, Sirène, me rassure Lily.

Bien sûr qu'il sait ce qu'il fait. Nagel calcule tout et n'importe quoi. Ses plans, ses relations, les plus petits détails de son environnement...

Il calcule tout. Absolument tout. Surtout le temps.

– Tu as raison, allons-y.

Lily hoche la tête.

Nagel et moi ne sommes pas si proches. Je ne suis même pas certaine que notre relation soit gravée sous le sceau de l'amitié. Nous ne nous voyons jamais à l'extérieur, n'avons jamais entretenu de discussion personnelle, ne serait-ce que bu un café ensemble, mais une masse désagréable alourdit mon ventre, si volumineuse qu'elle avoisine les dimensions d'une boule de bowling. Je n'hésiterais pas à remettre ma vie entre ses mains, à lui confier le rôle de joker au sein du jeu mortel.

Pourtant, Nagel reste à mes yeux une énigme.

– Des policiers proviennent de toutes parts, vous devez prendre la fuite immédiatement ! surgit la voix d'Angus dans le dédale de mes pensées.

En effet, le hurlement des moteurs résonne à tout-va. À gauche, à droite, devant, derrière. L'impression d'avoir été projetée dans la peau d'un souriceau coincé entre les pattes d'un chat habile m'arrache un grognement rageur. Et, déjà, les maudites silhouettes des véhicules de police se rassemblent au carrefour. Croisement que nous devons à tout prix traverser pour rejoindre le centre-ville.

Je me retourne. Des voitures se sont déjà alignées, formant un rempart de flics et de mécanique. Le phénomène se répète de tous côtés, jusqu'à ce qu'un bonhomme brandisse un haut-parleur, planté devant le carrefour.

– Vous êtes cernés. Veuillez quitter vos véhicules et lever les mains en l'air. En cas d'opposition, nous serons en droit de vous abattre.

Et ils le feront sans hésiter, cela ne fait aucun doute.

– Putain de merde ! jure Lily. J'ai encore mon flingue dans la poche de...

– Descends de moto et lève les mains en l'air.

– Quoi ?

– Fais ce que je te dis.

– Tu le croirais peut-être pas, mais moi, je tiens à la vie.

En pantin rouillé, j'ignore le sous-entendu fielleux et pose mes deux pieds à terre. Mes chaussures fouettent durement l'asphalte.

– Je suis impuissante, Sirène, murmure Angel, dépitée.

– Je le sais.

Une sensation de vertige me parcourt de haut en bas, puis de bas en haut, déclenchant les tremblements de mes jambes.

Les alentours sont vides. Les immeubles qui nous entourent sont des bureaux, une US Mail, des restaurants ou des boutiques, tous fermés à cette

heure avancée de la nuit. Nous sommes livrés à nous-mêmes, démunis face à une horde de flics autorisés à nous zigouiller au moindre geste brusque.

La satisfaction de l'homme chargé d'instaurer le dialogue entre les horribles criminels que nous sommes et sa fine équipe de flics pourrait presque m'étouffer. Son grand sourire, pourtant lointain, me saute aux yeux dès lors qu'il écarte le haut-parleur de son visage. Je fronce les sourcils. Cette tête, je la reconnais... Il s'agit de celle du chef de la police, Kang Su. La personne qui m'a sauvée de la noyade.

En dépit des circonstances, j'étouffe un rire. Il aura autant sauvé que détruit ma vie.

– Avançons. De toute façon, nous n'avons pas d'autre solution.

Lily ne répond pas. Les ondes colériques qui irradient de son corps me dissuadent de le regarder.

L'espoir, minuscule, me hurle que c'est au milieu du chaos que je réfléchis le mieux. Car c'est au milieu du chaos que la Mort est la plus à même de remporter la partie. Tandis que nous approchons le chef de la police, mon cerveau tourne à plein régime. Nous ne pouvons pas fuir sans craindre de déclencher une pluie de balles assassines, nous ne pouvons pas non plus passer de marché ou de compromis.

Nous sommes dans une impasse.

Comme pour s'assurer que le gibier ne leur faussera pas compagnie, les officiers qui nous encerclent se rapprochent à notre rythme, rétrécissant peu à peu la cage humaine. La liberté nous file un peu plus entre les doigts.

Bientôt, Lily et moi sommes contraints de nous arrêter à deux petits mètres du chef de la police. Kang Su nous a de toute évidence fait l'honneur de se déplacer, exalté par la perspective de nous arrêter personnellement. Lui, comme tant d'autres, a tenu à assister à la déchéance des Criminels Casqués, les rebelles de Golden City, la terreur des politiciens, des classes aisées et des forces de l'ordre critiquées.

Le poing des pauvres.

Je jette un coup d'œil circulaire. Tous les engins se sont rassemblés autour de nous, les rares spécimens casqués.

– À genoux, mettez les mains sur la tête.

Tout en obtempérant, imitée par Leeroy, je tâche de contrôler l'affolement de mon rythme cardiaque, la moiteur de mes mains et la sécheresse de mon palais. Vaines tentatives. Mes neurones s'échauffent.

Tous nous tiennent en joue.

Le cliquetis des menottes qui résonne derrière nous, accrochées aux ceinturons des deux flics chargés de nous ligoter, éveille la pire de mes angoisses.

Et mon excitation. Comme toujours.

Les officiers peinent à rester professionnels. Agitation, rires, sourires, félicitations et accolades se multiplient autour de nous. Mais rien ne détrône la jubilation de Su, dont les doigts frétilent comme les ailes d'un colibri. Il gonfle ses poumons d'un air victorieux avant de s'exprimer dans le haut-parleur.

– Sirène Argentée, Tigre d'Argent, vous êtes en état d'arrestation pour vol, extorsion en bande organisée, extorsion sous la menace d'une arme, destruction, dégradation, détérioration de biens appartenant à autrui, infraction en matière informatique, délit de fuite, atteinte à l'intégrité des forces de l'ordre et excès de vitesse.

À la mention du dernier crime, Lily s'esclaffe.

Des flashes nous submergent. La moitié des policiers immortalise la scène, y compris le duo censé nous menotter.

Je grince littéralement des dents.

– Vous avez le droit de garder le silence. Si vous ne voulez pas exercer ce droit, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. Vous avez le droit à un avocat, si vous n'en avez pas les moyens, un avocat d'office pourra vous être accordé par la cour...

L'homme débite sa tirade avec un plaisir fou. Ému, il reprend sa respiration par trois fois, poussant Lily à lever les yeux pour le dévisager.

Je verserais sans doute une larmichette, si je ne faisais pas partie des criminels.

Alors que mes yeux vagabondent d'un officier à un autre, puis d'une voiture à une autre, un déclic opère. Lily tourne la tête dans ma direction, comme s'il avait décrypté le cheminement de mes pensées. En arrière-plan, Kang Su déclame son charabia.

– As-tu toujours tes fumigènes ? chuchoté-je dans le casque.

– Ouais.

Il fait mine de replier un bras vers le sac à dos.

– Ne bouge pas, je m'en occupe.

– Mais com...

Je lui intime de se taire, plus concentrée que jamais.

– ... Si vous choisissez de parler à un officier de police, vous aurez le droit de mettre fin à l'interrogatoire à tout moment...

– Je vous en supplie, nous ne voulions faire de mal à personne..., geins-je sans préavis, le coupant net dans son glorieux récit.

Une salve de rires gras ponctue ma supplique. Je charge ma voix de vibratos visant à accentuer l'expression de ma détresse.

– Je m'adresse à votre solidarité humaine, par pitié...

J'adapte ma respiration à la rythmique du sanglot.

– Nous le faisons... Nous le faisons pour le bien de ces pauvres gens... Uniquement pour eux, c'est tout. Je vous en prie...

Je pousse un sanglot déchirant, assez convaincant pour imposer le silence. Toute ma vie, je n'ai fait que jouer un rôle. Je vais bien, je souris, je ris aux éclats, pendant que la culpabilité me ronge. Elle me lèche, me suçote... me dévore depuis près de dix-neuf ans. Elle me torture, me punit jour après jour, nuit après nuit. Depuis la mort de ma mère, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Un masque. Un *semblant* qui s'égaye parfois en compagnie de son entourage proche, mais qui ne se départit jamais de la noirceur crasseuse qui ceint sa cheville tel un boulet de canon.

Pas bien difficile, d'entrer dans la peau du personnage.

Je force mes muscles à trembler, mes épaules à tressauter et me recroqueville sur moi-même.

– Je suis tellement, tellement désolée, Tigre... Tu avais raison. Tu avais raison depuis le début, on n'aurait jamais dû tenter le coup...

Un mélange gerbant de hurlements et de jérémiades, ni plus ni moins, mais un mélange persuasif : personne ne moufte. De son côté, le caméléon, l'homme à la vingtaine d'identités factices, feint à merveille la déception. Il se détourne de moi, à demi-prostré sur lui-même.

– Je t'en prie...

– Ta gueule ! s'époumone-t-il.

Ses prouesses théâtrales ont le don de capter l'attention générale.

– Allez, s'teuplaît, s'teuplaît, s'teuplaît, répète Lily en caricaturant ma voix de façon si colérique qu'il semble vouloir me tabasser toutes les millisecondes. Combien de fois te l'ai-je répété, Sirène ? Combien, putain ? Faire ta pleureuse ne me sortira pas de taule ! Merde ! hurle-t-il plus fort.

Mes pseudo sanglots redoublent d'efforts.

– Pardonne-moi...

– Avez-vous compris ce que j'ai dit ? persiste Kang Su, indifférent à la scène de ménage. Voulez-vous répondre à nos questions sans avocat ?

– S'il v-v-vous p-plaît, couiné-je.

Je me dresse à grand peine sur mes jambes branlantes – un peu plus, et j'aurais fait un carton aux compétitions de boogie-woogie –, voûte mes épaules et me vautre de la tête aux pieds dans mon nouveau rôle de victime éplorée.

– À genoux, les mains sur la tête ! beugle-t-il en me braquant, en phase avec ses collègues.

– D-D'accord... Je v-vous en prie, n-ne t-t-tirez pas...

Je fléchis les genoux, amplifie les tremblements de mes jambes, qui cèdent. Durant ma chute à destination du dos bombé de Leeroy, j'attrape l'une des fermetures Éclair de son sac, que je fais glisser à l'aide du poids de mon corps. À terre, j'enfonce mon bras à l'intérieur et enclenche les fumigènes.

Les cylindres atterrissent derechef parmi les flics.

Le visage éberlué de Su disparaît derrière un mur de fumée. Des quintes de toux s'élèvent du brouillard chimique, tandis que Lily et moi roulons au sol afin d'éviter les balles. Rapidement, les tirs cessent par mesure de sécurité.

– Les motos ! s'exclame Lily, avantagé – tout comme moi – par sa vision thermique.

– J'enclenche le GPS sonore, intervient Angel. Dépêchez-vous !

Des bips envahissent l'intérieur de nos casques. Plus nous nous rapprochons des motos, plus la fréquence des sons augmente. Lorsqu'un aigu continu résonne dans mes écouteurs, je tends la main et frôle la carrosserie rutilante de mon bolide. Lily s'en sert pour trouver le sien, stationné à quelques pas.

– Comment allons-nous traverser ce banc de poulets ? s'enquiert Lily.

– Au pied de l'US Mail, j'ai aperçu une pente. Elle sert à faciliter l'ascension des fauteuils roulants. On va s'en servir comme tremplin. Spider, peux-tu nous guider ?

– L'US Mail... L'US Mail..., marmonne-t-elle en recherchant sa localisation exacte.

Les frappes de clavier nous martèlent le crâne.

– Dix mètres sur votre droite.

Je jette un œil vers le carrefour, où ces fumiers se hurlent une succession d'ordres désespérés. Le brouillard commence à se clairsemer.

– Là, Sirène, tu es pile en face de la rampe.

Mon coéquipier se place derrière moi.

– On va leur en donner de l'excès de vitesse, persifle-t-il.

J'actionne la manette installée par Lily, puis mets les gaz. La moto file à toute berzingue. Je la sens s'élever dans les airs, voler et raser les sirènes de police qui projettent alternativement leur teinte bleutée sur la fumée opaque. Le choc de l'atterrissage se propage le long de mes os, dans ma peau en fusion et provoque le claquement de mes dents. L'impact bruyant de la seconde moto étire mes lèvres en un sourire ravi.

– Allez, on se tire !

– Va te faire foutre, la Mort ! s'égosille Leeroy.

Mais les rétroviseurs indiquent que la fumée a disparu. Ce qui n'est pas le cas de nos poursuivants...

On nous traque toujours, mais je leur souhaite du courage pour nous rattraper, désormais. Lily et moi filons le long des voies, slalomant, sautant, tournant à travers la ville. Des détonations ébranlent de temps à autre les façades, tandis que, têtes baissées, nous nous efforçons de conserver notre sang-froid. Lorsqu'une moto de police débouche sur la droite, nous nous enfonçons dans la rue de gauche et gagnons le centre-ville. Le véhicule ne nous suit qu'une minute ou deux, le temps que nous nous séparions dans la foule de faux Criminels.

Il jette alors son dévolu sur moi.

Je me faufile dans la masse, négocie les virages à toute vitesse et emprunte des passages trop étroits pour garantir ma sécurité. Mon expérience a néanmoins le mérite de m'avantager, au grand dam du flic solitaire, qui rétrécit dans le rétroviseur.

– Lancement de la procédure habituelle. Tigre, rends-toi au lieu de rendez-vous dès que tu en as l'occasion.

La procédure habituelle consistant à rejoindre l'entrepôt séparément, avec un intervalle de quinze minutes au minimum.

– D'ac', Sirène. La course-poursuite est sympa ?

Je lance un regard au petit point reflété par la glace.

– Très.

Des gens s'en vont, d'autres discutent, suivent les informations, acclament ou draguent sur le bord de la route. Je m'arrête net devant un jeune homme

– la vingtaine – qui était sur le point de s’engager sur un passage piéton. Il me regarde l’aborder, étonné.

– *Hello*, que dirais-tu de faire une bonne action ?

La drague, ce n'est pas ma tasse de thé.

Ses yeux bruns me scannent de la tête aux pieds, appréciateurs, avant de s’attarder sur mon buste qui s’agite vite, trop vite pour une simple admiratrice de la Sirène Argentée.

– Tu es la véritable Sirène, souffle-t-il, les yeux écarquillés. Dis-moi... Dis-moi ce que tu attends de moi.

– Aie l'air enjôleur et souris légèrement.

Il s'accoude au lampadaire, appuie sa tête contre sa paume. Un sourire en coin parfait son rôle de Don Juan des temps modernes. La scène pourrait être parfaite si ses jambes ne flageolaient pas tant.

– Comme ça ?

J'appose mon bassin contre la selle de ma moto, incline légèrement la tête sur le côté, plie et replie une jambe devant moi, minaudant.

– Ça fera l'affaire.

Il me semble que le flic nous dépasse sans s'attarder sur mon cas. Je jette un œil par-dessus mon épaule afin de m'en assurer. *Bingo*.

– Merci.

Je lui tapote le bras, geste des plus anodins qui provoque le rougissement de ses oreilles et la brûlure de ses pommettes.

– C'était un honneur, Sirène Argentée...

Avant que mon identité ne soit ébruitée, j'enfourche la moto et prends mes distances – non sans un dernier signe de remerciement.

– Où en es-tu, Tigre ?

– À bon port.

– Parfait. Rose ?

Son silence me pétrifie. Je roule à l’aveugle, motivée par le besoin d’occuper mon corps pour me calmer l'esprit.

Nagel sait ce qu'il fait.

Il sait ce qu'il fait.

Alors pourquoi ne me répond-il pas ?

– Rose ? retenté-je, le souffle court.

– Je suis au centre-ville.

J'expire l'étendue de mon angoisse dans un râle animalier.

– J'ai omis la réactivation du micro, se justifie-t-il, et parlais vraisemblablement dans le vide depuis tout à l'heure.

Nous nous terrons dans un mutisme entendu, conscients que ce genre d'étourderie ne devrait pas arriver à Nagel Payne.

– Angus a dû s'absenter après le petit numéro de Rose, nous informe Angel. Il m'a prié de l'excuser, le Président des États-Unis l'a réquisitionné en urgence.

– C'est noté. Tu n'es pas trop débordée ?

– Je fais le nécessaire.

Entre la gestion des caméras, la liquidation des comptes offshores, la protection de nos lignes, le contrôle des itinéraires, le guidage en temps réel et l'espionnage des flics, notre ange-gardien est pour le moins servie en adrénaline.

– Permits-moi de te répéter qu'il est excellent.

– Merci, Sirène.

De retour dans le hangar, nous nous isolons dans nos conteneurs. Je ne sais pas si mes collègues Criminels y effectuent un « rituel d'après-mission », une sorte de remerciement au ciel, s'ils s'assoient simplement dans un coin pour évacuer la pression ou s'ils se contentent de se changer, mais moi, j'ai le mien.

Je me laisse tomber sur une caisse, pêche le téléphone abandonné un peu plus tôt sur les lieux, et le contemple un long moment. À chaque fin de mission, j'ai l'impression d'avoir accompli une bonne action. J'ai l'impression d'avoir rompu un maillon, éraflé l'interminable chaîne qui me lie aux Enfers. Et, à chaque fois, j'ai la naïveté de penser que, peut-être, mon père le ressentirait.

Alors, pour la énième fois depuis trois ans, je cherche le nom de Wilfried Stevens parmi mes contacts et envoie :

** Bonsoir, papa. Je t'aime quand même.*

Mais je n'obtiens jamais de réponse.

Les limaces ne peuvent pas excéder vingt-cinq centimètres de longueur. C'est pourtant dans un état de mollesse avancé que je regagne le sous-sol en me hissant par la trappe, suante, et colle l'oreille à la porte. A priori, mes garde-maisons sont couchés.

Je passe mon visage dans l'entrouverture. Personne. Ni à l'entrée, ni dans le salon ou à l'intérieur de la cuisine. Seuls les tics et les tacs récurrents de l'horloge murale osent encore morceler le silence sacré de la villa.

Parfait. Je me faufile dans la pièce. La lune se reflète sur ma peau pailletée, qui projette un millier de réverbérations argentées sur les murs.

Mon premier réflexe est de filer sous la douche.

Bien que les paillettes qui me collent soient avantageuses sur le terrain, la phase la plus délicate du retour à la civilisation réside dans le fait de s'en débarrasser. Je m'arme d'un gel douche, d'une brosse et d'un pompon. D'épaisses vapeurs conquièrent la pièce, la transformant en sauna. Comme toujours, je compte sur l'élévation abusive de la température pour me faire transpirer et ainsi faciliter le décollement des paillettes. Moite, je me glisse sous le jet puis frotte énergiquement mon corps. Mes cheveux sont les derniers à passer au casse-pipe. Frictionnés, remués, compactés, séparés, les pointes déguisées libèrent la majorité des points scintillants, qui se font emporter par le shampooing. Je me débarrasse du reste avec une serviette de bain, puis un peigne à dents fines. Le lavage terminé, je m'applique à éliminer toute forme de trace compromettante de la baignoire, du carrelage et du lavabo, avant d'enfiler un pyjama à manches longues.

Je n'ai que cela, de toute manière. Du long, du long, du long.

– Tu n'as pas chanté, remarque une voix suave.

Le visage d'Émile apparaît dans ma chambre, faiblement éclairé par la lumière de la salle de bains. Assis en tailleur sur mon bureau, il tripote la tapette à mouches.

– Je n'ai pas frappé avant d'entrer, j'en suis désolé. Je ne pensais pas que tu passerais la nuit dans ta chambre, avoue-t-il, penaud, en relevant la tête. Hauata m'a assuré que tu ne remonterais qu'au petit matin.

Je traverse la chambre pour allumer la veilleuse qui trône sur ma table de chevet, afin d'éviter que la puissante lumière du lustre ne glisse sous la porte. Sait-on jamais, Hauata pourrait avoir un petit creux et faire le nécessaire pour le combler.

Avec un soupir, je croise les bras sur mon buste, stressée.

– Pourquoi ne dors-tu pas ?

– Tu n'étais pas là.

Mes humeurs s'adoucissent aussitôt. Un peu.

– Écoute, je suis trop épuisée pour passer du temps avec toi, ce soir...

– Qu'as-tu dans les cheveux ?

Un pic d'adrénaline me tend comme la corde d'un arc. Je suis son regard, porté sur le côté droit de mon crâne. Malgré mes efforts pour paraître nonchalante, la façon dont ma main fourrage dans ma chevelure, jusqu'à ce qu'une petite paillette en jaillisse, ne glorifie pas tellement la qualité de mon self-control. Loin de là.

– Oh. Saleté de tee-shirt !

Je pars à la recherche du haut pailleté dont je me servais pour les fêtes d'anniversaire. Sa dernière utilisation remonte à mes années collège.

– Regarde, j'ai cherché mon pyjama là-dedans. Pas de doute, ce vieux machin s'est encore désagrégé entre mes mains !

– D'accord, Madleen.

L'inclinaison de sa tête sur le côté, couplée à son ton poli mais intrigué, me fait prendre conscience de ma bizarrerie. N'importe qui aurait tout simplement viré la paillette, en jurant peut-être, en pouffant sans doute, avant de vaquer à ses occupations. Moi, je cherche à me justifier.

– Je vais te laisser te reposer. Bonne nuit.

Il s'en va, la tête basse. Je secoue la mienne. Cet homme n'a aucune gestion de ses émotions. Celles-ci s'expriment toujours librement à travers ses yeux, sa voix, ses traits et son corps entier, exactement comme elles surviennent. Brutes, infimes ou gargantuesques. Une enseigne fluorescente serait difficilement plus lisible.

– Attends, Émile !

Je fixe le couloir sombre, priant pour qu'il m'ait entendue. Son visage se matérialise dans la seconde devant ma porte.

– Suis-moi dans la salle de bains, je vais te faire tester le jacuzzi. Si après ça tu ne dors pas comme un cadavre, je m'engage à avaler des sushis.

Le lendemain matin, l'odeur d'un dessert alléchant me sort de ma léthargie. Je me redresse en position assise, les cheveux devant les yeux, sourcils froncés. À moins qu'un cambrioleur cuistot se soit pris de remords après m'avoir dépouillée, je ne vois pas bien qui pourrait être à l'origine d'un tel fumet dans cette baraque. Entre la capacité quasi-surnaturelle de Hau à brûler tout ce qui se mange et l'extraterrestre qui ne savait pas ce qu'était un micro-onde il y a quelques jours, j'ai vraiment du mal à me faire à l'idée que l'un d'eux soit derrière les fourneaux.

Je me maquille en vitesse, repose le miroir contre le mur, soigneusement retourné, et m'en vais inspecter le rez-de-chaussée.

– Voilà. Maintenant que tu as battu les blancs...

– Je n'ai battu personne, le coupe la voix d'Émile. Et si je peux me permettre, ton lapsus est franchement limite.

Je m'arrête en haut de l'escalier.

– Je te parle des œufs, Ducon.

Mi-exaspéré, mi-hilare, le ton de Hau révèle son amusement.

– Je me prénomme toujours Émile, *Hauata*, réplique-t-il sèchement.

– Écoute mec, on va pas s'embrouiller pour une histoire de vocabulaire. J'en ai fait des trucs absurdes, mais là, c'est même trop pour moi.

Un silence plane sur la villa.

– Tu suis des championnats de pétanque. Je ne sais pas comment le prendre.

Hau part dans un fou rire assourdissant.

– À... ma dé... décharge, Mady les suit avec... moi, me balance-t-il sans scrupule, entre deux rires incontrôlables.

Un secret honteux.

Au début, Hau et moi suivions la diffusion des matchs dans l'unique but de nous foutre de la gueule des commentateurs qui jubilaient devant des tirs de balles soporifiques. C'était arrivé une première fois en zappant ; une deuxième, un soir où les autres chaînes ne proposaient pas mieux, puis toutes les semaines. À présent, nous voilà comme deux couillons fiers de leur équipe, nos champions en titre : les Séniles.

Dont Edward Garrett, mon octa préféré, celui que Hau surnomme Ventoline. Pourquoi ? Lors des moments critiques, de type scores serrés ou raclée monumentale, mon idole fournit une fois sur trois la bouffée d'oxygène manquante à l'équipe. C'est aussi parce qu'il respire mal. Très mal, en fait...

– Ah oui ?

Pause.

– En quoi consistent les règles de la pétanque ?

Une vague de chaleur inonde mes joues.

– Si tu veux un conseil, Émile, tu devrais faire un tour dehors et chercher ta moitié parmi les demoiselles disposées à t’offrir ce que Madleen n’a jamais eu en stock. Et je ne dis pas ça pour te blesser ou quoi, ça vaut juste mieux pour ta santé mentale. Passe à autre chose. Tu as déjà son amitié, et c’est un exploit. Je peux t’assurer qu’elle ne la distribue pas à tour de bras.

J’ai envie de le serrer dans mes bras et de scander chacune des lettres de son prénom en mode cheerleader. Et je le ferais probablement, si deux révélations ne perturbaient pas tant ma satisfaction. Primo, l’ascension fulgurante d’Émile dans mon estime. Cet homme est un vrai magicien. Comment pourrait-il passer aussi rapidement du statut de « stock d’adrénaline divertissant » à « ami », sinon ? Deuzio, je crois bien ne pas cautionner l’idée qu’il puisse papoter avec un autre être de type femelle.

– Je ne comprends pas de quoi tu parles.

Le pire, c’est qu’il a l’air sincère.

– Le fait qu’un mec qui ne respecte pas plus la pétanque qu’une fiente de pigeon change subitement d’avis sur la question, à cause d’une femme, n’est pas un simple ami. C’est un adorateur.

J’imagine Émile cligner des yeux.

– Que ne peut-elle pas m’offrir ?

– OK, là, sérieux, c’est plus de mon ressort.

Le silence reprend son droit. Je m’apprête à en profiter pour faire mon entrée, quand Émile lui répond finalement :

– J’essaie de la décrypter, avoue-t-il. Chaque personnalité est unique, chaque apparence et appréhension du monde le sont également. Mes quelques jours ici m’ont tout de même appris qu’un socle de caractéristiques communes rassemble un maximum d’individus. Il répond au nom de « norme » et semble définir le fonctionnement *normal* du genre humain. Je vous ai étudiés, toi et Madleen, et comparés. D’abord entre vous, puis avec les personnes qui passent à la télévision. D’après mes observations, l’Homme dit « normal » est un être narcissique, conditionné par sa société d’origine, et dont les instincts de survie ont pour fonction de le protéger. Ces premières analyses laissent à penser que Madleen dysfonctionne. C’est statistique.

Le calme qui plane alors dans la cuisine n'a rien de relaxant. Mon cœur acquiesce.

– Tu abordes un point très sensible, là.

Hau prend une grande inspiration. Je baisse instinctivement les yeux, culpabilisée.

– Madleen est malade. Psychiquement. Elle est intelligente, adulte, forte, foutrement têtue, mais dans le déni de sa situation. Je suis sa seule famille, son seul ami, l'unique personne qui se soucie un tant soit peu de son bien-être. Le seul à porter son... dysfonctionnement sur mes épaules. Mais... Mais si je la traîne chez un psychiatre, j'ai peur... qu'elle n'y survive pas. Mady... Mady a un lien étrange avec la mort. Quand elle en réchappe, elle paraît plus pétillante, plus vivante qu'avant. C'est flippant, Émile. Je crains que si quelqu'un la sevrerait d'adrénaline, elle fasse tout son possible pour rechercher la mort de façon définitive. Je n'ai pas d'autre option que d'essayer de la ramener à la raison. Pour le moment, elle accepte de suivre une psychothérapie pour me faire plaisir. C'est tout ce qui est en mon pouvoir.

Des frottements me parviennent : Hau enfouit son visage dans ses mains.

– Étudie, Émile, étudie. Je te conseille quand même d'y aller en douceur, parce qu'une fois classé dans la catégorie « il ne comprend rien, lui non plus », tu n'auras plus aucun pouvoir sur sa folie.

C'est la vérité, il ne comprend pas. Personne ne le peut. Je suis consciente de la divergence de mon comportement, mais c'est encore et toujours lui qui me permet d'avancer, de me sentir humaine et de purger ma peine.

– Pourquoi agit-elle ainsi ?

Je remonte les escaliers à pas de loup et m'efforce de mettre le plus de poids possible dans mes déplacements lors de la descente. Des ustensiles se mettent à tinter et le raclement de gorge de Hauata pose le point final de la discussion.

– Donc je disais, tu mets les blancs *d'œufs* battus par-dessus.

À force de côtoyer une actrice, on finit par rentrer dans son jeu.

Il suffit que je jette un œil dans la cuisine pour sentir mon cœur se liquéfier le temps d'un battement. Émile le magicien a encore frappé. Au milieu de coquilles d'œufs cassées, de jaunes dégoulinants, de casseroles sales, du batteur électrique branché et du sucre éparpillé, il me regarde une seconde puis glisse une portion de blanc en neige dans plusieurs coupelles

de crème anglaise. La couleur blanche de son tablier se cache quelque part sous les taches du caramel qui embaume la pièce.

Le nez dans son téléphone, Hauata lâche le site de recette de cuisine pour celui des actualités. On n'aurait jamais soupçonné la teneur de leur discussion.

– Tu peux t'approcher, Mady. C'est moi, Hau, ton meilleur pote. Je te promets que je ne te ferai aucun mal, m'assure-t-il.

– Ça sent la connerie à plein nez, marmonné-je, suspicieuse.

– Putain. Demande-moi plutôt pourquoi je dis ça !

Je m'adosse au chambranle, les bras croisés.

– Pourquoi dis-tu cela, Hauata ?

– Après la sacrée roustie que j'ai refilée aux LCC, je peux te dire qu'ils éviteront la route 44 pendant un bon bout de temps, plastronne-t-il avant de se lever pour sautiller sur place. Bam ! Crochet du droit, crochet du gauche, coup de boule. Entre nous, le Matou d'Argent n'a rien vu venir. Et vlan ! Salto arrière, j'atterris en lotus, je fauche les jambes de la Poiscaille Argentée et là ? Là, tu sais ce que je fais ? Tu sais ce que je fais ? Je l'envoie dans le Rosier. Fini. K. O., les rebelles.

Il replisse son tee-shirt froissé, se rassoit gentiment.

– Ils rampent, ils me supplient de les épargner et je décide de les gracier, parce que je suis un mec bien et que je comprends leur cause, tu vois.

– Je vois bien, ouais. Sinon, dans la vraie vie, j'ai appris qu'ils s'en sont pris à Weber, le directeur de la banque Exonera.

– Ouais, à la minute où c'est passé aux infos, j'ai laissé ma tisane et je suis allé me pieuter.

Je m'esclaffe. Émile referme le couvercle des coupelles, des récipients initialement compris dans les menus à emporter d'un restaurant japonais. Hau commande tellement de soupes miso qu'une étagère entière y est dédiée.

Je m'approche pour tremper un doigt dans la casserole de crème anglaise et le porter à ma bouche. Allégée, en plus.

– C'est adorable. Merci.

Il empile les pots dans le sac jaune fluo, range le tout derrière les yaourts et essuie ses mains sur son tablier. Ses grands yeux me couvent du regard, dans lequel une étincelle d'inquiétude transperce le pétilllement de sa fierté.

– Suis-je pardonné ?

– Pour des îles flottantes faites maison ? Tu es même adulé ! C’est dingue, tu t’adaptes tellement vite à ce qui t’entoure... Hau n’a jamais tenu un économe de sa vie, et toi, tu fais des desserts succulents !

– Je vous entends ! grommelle l’intéressé. Et je te signale que j’en ai frôlé un, une fois, en cherchant le décapsuleur.

– Je ne te retiens plus, au fait. C’est ton jour de repos, rappelé-je au garde-maison.

– Mady...

– Fiche le camp et reviens marié, père de trois mini morveux.

– C’est biologiquement impossible, Madleen, intervient Émile, interloqué.

Le garde-maison s’éclipse pour prendre une douche, hilare. Son rire s’estompe au fil de ses pas, puis s’arrête brusquement.

Plus besoin de jouer, les rideaux sont tirés.

– Oh. C’était de l’humour, n’est-ce pas ? murmure mon nouvel ami, penaud.

– De l’humour, oui.

La sincérité de mon sourire efface les signes de son embarras.

Le soir, une autobiographie complète de Conrad Weber est postée sur la toile. Âge, CV, entourage, adresse, hobbies, etc. À aucun moment, l’origine de notre cambriolage n’a été mentionnée. Ce jeu de la description sélective se répète inlassablement depuis notre toute première intervention. Les victimes passent sous silence la raison de notre visite, et, étrangement, personne ne fait jamais le lien entre leurs frasques et nos cambriolages. Et je ne parle même pas du parallèle entre le montant des dons versés anonymement aux deux associations pour lesquelles nous œuvrons, le soir du crime, et la somme d’argent volée par LCC. Jamais.

S’il ne s’agit pas là d’un profond désir de diaboliser LCC, je me mets au curling. « Provocation. Désordre. Entrave à la loi. Prison. Prison. Prison. Perpétuité. Peine de mort. Ridiculisent Illoa. Nous donnent en spectacle. Influencent les esprits. » Mais jamais : « punissent ceux qui se font un paquet d’oseille sur le dos d’honnêtes travailleurs. » Nous ne sommes pas la Vierge Marie, mais je doute que nous méritions la moitié des gros titres qui nous salissent.

Nous pourrions faire éclater la vérité. Angus pourrait ordonner aux policiers d’ouvrir une enquête sur ces étranges « coïncidences » et

médiatiser le tout avec l'aide de son fils journaliste. Nous pourrions, mais préférons garder cette carte sous le coude. LCC ont déjà les classes populaires de leur côté, et c'est le principal.

À 20 heures pile, je poste une nouvelle pub sur les réseaux sociaux afin de fixer une autre date de réunion.

– Excuse-moi, dis-je en reposant le téléphone sur le bureau.

Émile, assis au bord de ma seconde chaise de bureau, lorgne l'écran avant de reporter son attention sur la plume que j'agite sous son nez.

– Je vais effleurer ta peau avec. Tu verras, ça chatouille.

– Chatouille ?

Il agite les épaules, mal à l'aise.

– Tu me fais confiance ?

Le pincement de ses lèvres tait ce que hurle son corps : une ribambelle de « non, pas cette fois » à l'origine de sa moue terrifiée, de sa pomme d'Adam hyperactive et de ses yeux suppliants. Fixes. Affolés. Rivés sur cette plume maléfique, qui menace de lui chatouiller l'avant-bras.

Allons, Émile. Cette simple sensation te prouvera qu'un contact initié par la main de l'Homme n'est pas forcément synonyme de lutte. J'ai opté pour l'approche soft, ce soir, en m'armant d'une plume d'oie. À terme, j'espère pouvoir lui balancer un coude dans les côtes sans avoir à craindre pour ma vie.

– Regarde.

Je glisse le bout de la longue plume sur mon bras.

– Tu vois ? C'est simple, indolore... Peut-être même que tu trouveras l'expérience agréable, tenté-je de le rassurer.

Son souffle se bloque dans sa poitrine, les arêtes de sa mâchoire saillent sous sa peau nappée de courts poils acajou. Il pose lentement son bras sur le bureau, me faisant l'effet d'un martyr.

– Prêt ?

Il hoche la tête, l'air fermé.

À peine l'ai-je effleuré qu'il récupère brusquement son bras. L'arme humanoïde a tout l'air d'un type qui vient de frôler une plaque de cuisson par inadvertance. Comme pour valider ma remarque, son autre paume se pose instinctivement sur la zone stimulée.

Émile respire fort. Il toise la plume, presse son bras, serre les lèvres... combat son animalité. Sa *férocité*.

– Émile ?

Ses paupières s'abaissent. Il tâche de réguler sa respiration.

– On peut arrêter là, si tu veux...

– Je refuse de te considérer comme une menace, murmure-t-il si bas que je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu.

– On arrête, décidé-je.

Il secoue la tête. Ses boucles s'agitent, balayent son front, frôlent ses sourcils froncés. Tête basse, à moitié recroquevillé sur lui-même, il marmonne une litanie de phrases que je peine à décrypter. Ses pieds battent la demi-seconde, sa chaînette cliquette contre le bord du bureau. À plusieurs reprises, je crois bien percevoir : « ce n'est pas un ennemi, c'est Madleen ». Ses lèvres charnues s'efforcent de répéter ce mantra, tandis que l'angoisse qui le dévore à vue d'œil gagne du terrain.

Sans réfléchir, je pose la main sur son bras dur et chaud. Le « oui, c'est moi » rassurant reste bloqué dans ma gorge lorsque je le sens se figer sous mes doigts. L'instant suivant, je suis littéralement projetée.

J'ai tout juste le temps de réaliser que le sommet de mon crâne frôle le plafond avant de heurter quelque chose de plein fouet. Mon souffle se fait la malle. Puis la bouillie qu'est mon dos glisse le long de ce que je pense être la porte de ma chambre et mon bassin atterrit sur la moquette, m'asseyant plus ou moins. Au-delà du grabuge physiologique, mon corps ne souffre d'aucun symptôme digne de l'intérêt d'un urgentiste. Rien de cassé, de foulé ou de luxé. Non, rien, absolument rien de tout cela. Seule ma vue se floute par à-coups et un mal de crâne lancinant s'insinue à l'intérieur de ma cervelle.

Un peu sonnée, je tente de bouger. Mon épaule s'enfonce dans quelque chose d'épais et de moelleux. Je tangué sur le côté, plus très stable. Cet angle de vue me renseigne à son propos : il s'agit d'un oreiller, correctement calé entre ma nuque et la porte. Derrière moi, une fissure longue comme un double décimètre zèbre désormais le panneau coulissant. Un sifflement continu me vrille les tympans.

Je me meus au ralenti. L'ombre de la Mort apparaît, tel un flash ombrageux.

Je me laisse tomber sur le dos, me sentant trop faible pour ramper.

Euphorie et vulnérabilité. Transcendance et agacement.

– Non ! Non, non, non, non, non ! Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu touché ? geint la voix d'Émile, paniquée. Il ne fallait pas me toucher...

Je le sens s'agenouiller si près, si près de moi, que son visage torturé monopolise mon champ de vision. Émile s'agite avec frénésie, examinant ma tête, déchirant un pan de son tee-shirt pour le nouer autour de ma jambe droite. Ses mains ne tremblent pas, au contraire de sa pomme d'Adam, qui s'excite.

– Je suis désolé, désolé, désolé... Je ne voulais pas... Il ne faut pas me toucher...

Ne t'inquiète pas. « Moi, je ne m'inquiète pas », ai-je envie de lui dire. Mais le contrecoup de la surprise condamne mes cordes vocales.

Il ne faut pas le toucher, zéro contact. Pourtant, il m'ausculte comme s'il s'agissait de son propre cœur, comme si la terreur qui le défigure parvenait à surpasser la contrainte de sa vision du toucher. Dans un sursaut de folie, j'agrippe son épaule, me colle à son bras et m'y soude aussi solidement qu'une moule à son rocher. Je le sens se tétaniser, je le sens à nouveau manquer d'air, mais pas me rejeter. Pas cette fois. Il ne bouge plus, c'est une statue. Nous sommes tous deux des statues. Je sens mon cœur battre contre son bras, je sens son pouls se calquer sur le rythme du mien et je sens aussi son odeur. Une odeur indescriptible, qui l'enrobe d'un cocktail d'innocence, de douceur et de virilité. Tendre et agressive, suave et piquante.

Je ne saurais dire combien de temps nous restons ainsi, collés l'un à l'autre, mais je finis par le tirer avec une telle force, qu'il est aussitôt *plaqué* au sol. Émile est brûlant. Et malgré notre grande proximité, il n'ose pas me toucher davantage.

Ce qui n'est pas mon cas. Je le sens enfin sous la pulpe de mes doigts, un grain des plus fascinants. Émile a la peau d'un nouveau-né. Douce, fragile, lisse, fine, quasi-onctueuse. On aurait presque peur de la fendre en la pinçant.

Elle est si fragile...

Ma paume s'enflamme à son contact. Non parce que la sienne excède 37 C, mais parce que la chaleur de nos corps s'additionne au feu de mon excitation. Je sens Émile. Tout contre moi. Ce simple fait relègue mes douleurs physiques au second plan, loin derrière la magie du moment.

Au bout de plusieurs minutes, la joue pressée contre son épaule et les jambes mêlées aux siennes, j'entreprends de l'effleurer du coude au poignet. L'impression de parcourir une nappe de coton écarquille mes yeux

d'émerveillement. *Incroyable*. Lui se tend, vibre sous mes doigts, aussi vulnérable et désappointé qu'un ange blessé.

À force de caresses, douces et prévenantes, ses muscles finissent par se relâcher. J'y dessine des courbes, des cercles, y passe le dos de la main, le plat de la main, tout en prenant garde à le préserver. J'ai l'impression d'explorer une peau de lait thermique. Émile frémit, souvent. Sa respiration est encore saccadée, seulement beaucoup moins qu'il y a... quoi ? Trente minutes ? Trois quarts d'heure ?

Quand sa peau prend une teinte cramoisie, je me rends subitement compte que le poids de mon corps coupe sa circulation sanguine. Alors, je me redresse à la hâte, vois trente-six chandelles, vacille et me raccroche *in extremis* à son torse. Tous les muscles que je rencontre se bandent telle la corde d'un arc, faits d'acier trempé.

Si je n'étais pas certaine de son humanité, je jurerais toucher du marbre.

– Respire, lui ordonné-je.

Il prend une courte inspiration.

Je m'installe à califourchon sur lui.

– Encore.

Il en prend une seconde. Sa cage thoracique s'élargit, ses poumons s'enflent. Je parcours les reliefs de ce tronc athlétique, tout en luttant contre les vertiges qui m'assaillent. Ni l'épaisseur du tee-shirt ni la fraîcheur de sa chaîne ne m'empêchent d'apprécier les vallées et montagnes qui s'étirent sous mes doigts aventureux. Je trace des verticales, lentes, légères. Puis des courbes qui s'étendent de ses hanches à la naissance de ses épaules. Une bande de peau est découverte, juste au-dessus de sa ceinture, dévoilant un V abdominal marqué. À en croire la largeur, il s'agit de l'endroit du tee-shirt qu'il a déchiré pour panser ma jambe blessée.

Je m'abreuve de son contact sans remords, telle une sangsue en peine de sang. Émile contracte tout ce qui s'offre à moi, les premières fois, et détend tout ce qui se présente à mes doigts, les fois suivantes. Il laisse échapper un son rauque qui flatte mon ego, tandis que je satisfais mon fantasme inconscient.

Je le touche.

Mais lorsque je sens quelque chose de dur frôler mes fesses, je comprends que le toucher n'a plus rien d'expérimental, désormais. Il s'est érotisé.

Pantelante, je me relève et titube jusqu'à mon lit, où je me laisse choir sur le dos, immobile. Je tremble. *Foutu choc.*

Un long moment s'écoule ainsi. Moi, prise de vertiges dans mon lit sans oreillers. Lui, silencieux. Je m'inquiétais, si je n'entendais pas sa respiration s'apaiser, quelque part sur le sol de ma chambre.

Lorsque je perçois du mouvement, je quitte le plafond des yeux. Émile s'est redressé. Échevelé, les vêtements froissés, déchirés, le visage rouge, à croire que nous sortons d'une partie de jambes en l'air enfiévrée.

Il tire la chaise du bureau, s'y installe et roule à mon chevet.

– Trop de sensations à gérer, commenté-je en imaginant sans mal le débordement que peut causer un contact prolongé.

Température, sensations d'effleurement et de pression. Pour quelqu'un qui n'a jamais été touché autrement que par un poing, il est évident que la friction du corps d'une folle en chaleur a de quoi déstabiliser.

– Oui, trop de stimuli.

Éraillée, sa voix accentue mes frissons.

– Tu as la peau si douce...

La fragilité de son épiderme encouragerait néanmoins n'importe qui à tenir le monde à distance.

Je fais mine de tendre le bras vers la surface lisse et délicate du dos de sa main, lorsqu'il s'écarte et plante ses yeux dans les miens.

– Madleen, il faut que tu consultes un médecin.

– Ça va aller. C'est pour cette raison que tu as tant de bleus... que tu es si sensible à la chaleur et que tes blessures sont plus impressionnantes à voir qu'elles ne devraient l'être ? Ta peau est plus fragile que la normale. À quoi est-ce dû ?

– Tu es incapable de quitter ce lit sans tituber, tu trembles et ta jambe s'est ouverte contre l'arête de la commode. Tu as besoin de soins.

– Ça va passer, regarde ! m'agacé-je en me redressant...

... et en tombant immédiatement dans les pommes.

– Mademoiselle ? Mademoiselle ?

La voix de Hau.

Les tonalités lointaines, l'odeur d'aseptisant, le couinement des semelles, la texture du matelas... du drap dépourvu d'odeur.

Je suis à l'hôpital.

– Monsieur ?

– Excusez-moi de vous déranger, je sais que vous n’êtes pas du service, mais Madleen se réveille, ses paupières bougent depuis quelques secondes.

– Madleen Stevens..., prononce le médecin que je sais occupé à feuilleter le dossier suspendu au pied de mon lit. S’est-elle déjà réveillée ?

– Pas encore.

Par pure provocation, j’ouvre les yeux et m’assois. Il fait nuit, dehors.

– Mademoiselle Stevens ?

Je m’intéresse au visage de la soignante. Un visage rond, vaguement familial. Ne nous sommes-nous pas déjà croisées en réanimation ?

– Comment vous sentez-vous ?

Tout en m’efforçant de rejeter la terreur que m’inspire ma tenue de patiente, qui sous-entend que l’on m’a déshabillée et rhabillée, je procède à une rapide analyse de mes sensations. Les symptômes de l’impact ont disparu.

– Je pourrais humilier Usain Bolt aux J. O. On peut y aller ?

– Pas de maux de tête ? Fourmillements ? Nausée ? Votre ami nous a fait part de vos vertiges, peu avant que vous vous évanouissiez... Sont-ils encore d’actualité ?

– Non, rien de tout cela.

– Parfait, commente-t-elle en notifiant le résumé de mon retour sur ma fiche. Que s’est-il passé ?

– Je suis tombée dans les escaliers, réponds-je sans hésitation, entraînée au mensonge depuis le jour où la Mort m’a prise sous son aile.

J’évite le regard suspicieux de Hauata, qui est resté en arrière, les traits tirés et les cheveux en bataille. De toute évidence, l’appel qu’a vraisemblablement passé Émile pour que l’on puisse me conduire aux urgences a écourté sa nuit.

« Pas d’amnésie », ajoute-t-elle par écrit.

– Dans quelles circonstances ?

– Je suis maladroite, voilà tout.

Le médecin lève les yeux du dossier pour me scruter.

– Monsieur ? Pouvez-vous nous laisser une minute ?

– Hauata est mon meilleur ami. Je suis célibataire et je peux vous assurer qu’aucun de mes partenaires sexuels n’aurait l’audace de lever la main sur moi. Pas sans craindre de retrouver ses couilles dans son œsophage, en tout cas.

Ma réplique, volontairement crue, a le mérite de la faire déglutir. Elle acquiesce puis sangle un tensiomètre à mon bras.

– Je vais prendre votre tension.

La sangle comprime mes muscles, jusqu'à ce qu'un alignement de chiffres digitaux s'affiche sur l'écran high tech.

– Tous vos examens sont bons. Du moins, ils n'ont rien révélé de plus que vos anciennes fractures et séquelles d'opérations. Quant à votre jambe, il semble que votre peau soit la seule victime de votre maladresse. L'incisure ne requiert ni geste chirurgical ni aide médicale. En somme, malgré deux hématomes et une cicatrice, vous paraissez *physiquement* en état de marche.

Son regard me transperce de part en part, lourd de sens.

– Si les symptômes réapparaissent, n'hésitez pas à repasser, ajoute-t-elle en s'adressant à Hauata.

– Tu peux me laisser m'habiller ? J'en ai pour une minute.

Sans un mot, Hau s'exécute. Mais pas la soignante qui, elle, reste aussi longtemps que je me refuse à la regarder.

Je finis par céder.

– J'espère ne plus vous revoir ici, M^{lle} Stevens. Prenez soin de vous.

La façon dont elle prononce ces mots me met dans une rage folle. Tous les mêmes. Toujours la même pitié, la même inquiétude, le même regard, quand bien même la cause de mon hospitalisation n'est pas de mon ressort.

Enfin, pas directement, en tout cas.

– Mais comme toujours, madame.

Dans le couloir, un autre visage familier me pousse à tourner sur moi-même, et à feindre de m'intéresser à... un interrupteur. *Génial*. Mon manque de crédibilité saute bien évidemment aux yeux du D^r Collins.

– Oh non, Madleen..., soupire-t-elle.

Plus de M^{lle} Stevens, entre nous. Le Docteur m'a prise en charge un nombre incalculable de fois.

– Ah, Abigail ! Comment vas-tu ?

– Hum, marmonne-t-elle, pas dupe pour un sou. Est-ce que... Hauata est ici ? me questionne-t-elle en inspectant les lieux.

– Dehors, pourquoi ?

– Dehors ? Oh, OK, très bien..., commente-t-elle en prenant machinalement le chemin de la sortie, avant de se rétracter, faire demi-tour,

avancer et finalement rester sur place. Tu sais, de nos jours, rares sont les hommes si prévenants. Tu as de la chance de l'avoir à tes côtés, Madleen.

Je hausse les sourcils puis étire un sourire sur mon visage. Hau l'apprécie. En sa compagnie, il sourit, la charrie, prend de ses nouvelles. Rousse, le visage constellé de taches toutes mignonnes, de petite taille et plantureuse, Abigail est une belle femme. Belle, intelligente, sérieuse, adorable... Jeune diplômée.

– Je te donne son numéro, décrété-je d'un ton conspirateur, en attrapant mon téléphone. Pour que tu puisses suivre l'évolution de mes symptômes, évidemment.

Abigail me scrute, soudain sérieuse. La rougeur de ses joues se disperse en petites plaques cramoisies sur son cou. Elle se penche pour rentrer le numéro affiché sur mon écran dans son répertoire personnel.

– Bien, faisons cela. Prends soin de toi, Madleen.

– La balle est dans ton camp, répliqué-je avec un clin d'œil.

– Une chute du haut de l'escalier, hein ? grommelle Hauata quelques minutes plus tard en descendant celui de l'hôpital. Pourquoi tu fais ça pour lui ? Pourquoi le protèges-tu au péril de ta vie ?

Je m'arrête au milieu du parking pour lui faire face. Il fait nuit noire. Combien de temps suis-je restée dans les vapes ?

– C'est ma faute.

– Je ne vois pas en quoi le fait de toucher le bras du type que tu loges gracieusement mérite un séjour à l'hosto.

Ses yeux noirs reflètent la lueur des lampadaires. Ils luisent d'une tristesse coutumière. Pas de colère, non, Hauata-la-Sagesse a épuisé son stock. De toute évidence, la fréquence de mes conneries ne lui permet plus de faire le plein.

– Il m'a prévenu qu'il ne fallait pas le toucher. J'étais consciente des risques.

– Mais tu les as pris.

– Je les ai pris.

Je fronce les sourcils, soudain consciente du quiproquo.

– Ce n'est pas ce que tu crois, je l'ai fait pour l'aider.

– Ah ouais ? Vu comme il s'en veut, mis à part ta soif de sensations fortes, je ne vois pas trop qui tu as tenté d'aider, là.

– Où est-il ?

Hauata désigne le fond du parking du menton, là où la place la plus reculée est surplombée d'une épaisse branche d'arbre.

Les poings serrés, je prends la direction de la Twingo. *Plus furax, tu meurs*, dirait mon ami. Eh bien, je n'aurais pas pensé mieux.

– Putain de corps trop fragile !

– Non, Mady, c'est toi qui n'es pas assez précautionneuse avec lui ! pense me corriger Hauata, qui m'emboîte le pas.

– C'est ça.

Je suis certaine que Nagel n'aurait pas fini à l'hosto, lui. Il n'aurait pas été propulsé façon frisbee en polystyrène, lui.

C'est dans un état de fureur phénoménal que je croise le regard d'Émile, luisant sous un faisceau de lumière artificielle. Mes nerfs en pelote se détendent, mes nœuds cérébraux s'effilochent et la culpabilité quasi palpable qui le hante à vue d'œil achève de rendre mes muscles aussi mous qu'un pavé de caramel. Les yeux rivés aux siens, je m'attarde une pincée de secondes devant la portière arrière, que j'ouvre à contrecœur.

– Ne t'excuse pas, ou je risque d'en venir aux mains avec moi-même. Tu n'as pas envie de voir ça.

Je m'affale sur le siège le plus éloigné du sien. Le garde-maison s'installe derrière le volant.

– Moi non plus, si je peux me permettre, précise Hau.

– Alors demande-lui d'arrêter de me regarder comme un Cocker.

– Mec, cette fille ne fonctionne pas comme les autres, s'exécute-t-il en se tournant vers l'intéressé. L'esprit d'une femme est déjà *hard*¹ dans le genre casse-tête, mais alors le sien... Franchement, détends-toi, pète un bon coup, Mady ne comprend pas que l'empathie fonctionne dans les deux sens. Elle ne conçoit pas l'idée que l'on puisse s'inquiéter pour elle.

Il hausse les épaules, las.

– C'est juste un coup à prendre, soupire Hauata.

– Ce n'est pas exactement ce que j'attendais, mais l'essentiel y est, admetts-je de bonne foi.

Sur le trajet du retour, je m'oblige à feindre une passion naissante pour la contemplation des paysages nocturnes. Au bout d'une dizaine de minutes, cependant, la magnétisation émilienne reprend son droit et mes prunelles craquent. Les coudes sur ses genoux, Émile fixe ses cuisses en continu. Il s'en veut. Il s'en veut, et je ne peux rien dire ou faire qui puisse le réconforter sans aggraver mon humeur.

J'appose l'arrière de mon crâne contre l'appui-tête.

– Je te remercie d'avoir appelé Hauata.

Il lève les yeux.

– C'était la moindre des choses, Madleen.

Je pivote dans sa direction.

– Je ne veux pas entendre de commentaire sur ce qui va suivre, hormis « Tu as raison, Madleen ». J'étais prévenue, je n'ai pas écouté, je suis la fautive. Alors, par pitié, Émile, cesse de t'en vouloir. Ça ne fait que décupler ma rage.

Il ne répond pas, mais fait tout de même l'effort de se redresser et de s'intéresser à l'extérieur. Si sombre, qu'on y démêle difficilement le ciel de la terre.

– Si tu approches encore, je quitte le véhicule.

Je m'immobilise au centre de la banquette. Rester spectatrice de sa détresse est un défi colossal. Je doute d'ailleurs qu'un être humain doté d'un minimum d'empathie puisse assister à ce triste spectacle sans éprouver l'irrépressible envie de le serrer dans ses bras.

– Je ne peux plus te toucher.

Son silence est équivoque.

– Tu me connais suffisamment pour savoir que je le ferai quand même, n'est-ce pas ?

Les veines de ses bras grossissent, il persiste à contempler la nuit.

– Oui.

– Mais puisque tu n'as pas envie de revivre ce malaise, tu vas t'en abstenir, intervient Hauata, qui me toise par le biais du rétroviseur.

Je jette un œil dehors.

– Je peux savoir pourquoi on vient de dépasser le panneau qui indique la route à suivre pour rejoindre ton hôtel ? Tu vas me faire le plaisir de manœuvrer à cette intersection pour rattraper la sortie ! Tu es en congés, Hauata ! Je ne veux pas voir ta sale tête avant demain matin, 10 h 30.

Chaque heure passée loin de moi lui sera salutaire.

– Le docteur m'a conseillé de te garder à l'œil.

– Émile est avec moi.

Il ouvre une première fois la bouche, mais se ravise, sans doute par compassion vis-à-vis du fustigé.

– Émile n'a pas le permis.

– Émile sait te joindre.

– Émile est émotionnellement indisposé.
– Émile est là, intervient le concerné, mettant fin à nos répliques enfantines.

– Je commence officiellement à 8 heures, reprend Hau.

– Je suis une patronne sympa.

– Et moi un employé dévoué.

– Je ne mérite pas tant de dévouement.

– Pas ce soir, c'est vrai.

Quelques minutes plus tard, garée sous l'hôtel dans lequel vit Hauata pendant ses jours de repos, j'attrape mon téléphone pour écrire un SMS.

À : Lily

** Ma voiture a besoin de réparations, tu me rendrais un grand service si tu passais cette nuit pour t'en occuper. Je te paierai.*

Depuis le soir où l'ambulance a été percutée, le pare-brise et la portière du conducteur sont restés en l'état. C'est-à-dire défoncés. Des toiles de verre se sont tissées un peu partout, de telle sorte que la vitre est désormais inexploitable. Me voilà donc réduite à circuler avec la Twingo de Hauata, comme ce soir, et comme je l'ai fait ce matin pour me rendre sur le tournage d'un spot publicitaire. La simple évocation de cette séance de torture me donne envie d'abattre une main sur mon visage.

Dès 10 heures, je jouais le rôle de la vitamine C. Habillée en boxeuse, engoncée dans un survêtement aussi jaune que moulant, j'étais chargée de botter le derrière de la fatigue. Fatigue héroïquement jouée par un type en peignoir et pantoufles, maquillé de façon que ses cernes lui tombent jusqu'au milieu des joues, décoiffé, mal rasé, qui bâillait toutes les deux secondes et se déplaçait au ralenti. Il se déplaçait, je lui refaisais le portrait, il était K. O. Puis il se relevait trois secondes plus tard avec une pêche d'enfer. Pouf ! Plus de cernes, plus de peignoir. Tout à coup, il était beau gosse, musclé et hyperactif. Waouh. C'est tout ce qui est sorti de ma bouche lorsqu'on m'a expliqué la saynète.

Heureusement que je suis bien payée, fut la seconde pensée.

En provenance de la banquette arrière, un pic de feu imaginaire me brûle la nuque. Une brève vérification dans le rétroviseur confirme mes suspicions : Émile me scrute. Ses lèvres forment une ligne mince. Mains

croisées, épaules affaissées, dos voûté... Tous les stigmates de la culpabilité répondent à l'appel. Je réprime un soupir.

Mon téléphone étant soutenu par un support spécifique, sur le tableau de bord, je baisse le frein à main, enclenche la première puis m'engage sur la chaussée. Mes feux de route chassent la pénombre, épaulant les lampadaires.

Le portable vibre. J'affiche le message sur l'écran et active la commande vocale.

De : Lily

** J'emmerde ton fric. Je passe dans une heure.*

À : Lily

** Avec un pare-brise de Mini neuf et une portière gauche, please.*

De : Lily

** OK.*

– Comment as-tu su comment contacter Hauata ? m'enquiers-je, afin d'amoindrir la tension qui pèse dans l'habitacle.

Je suis très discrète lorsqu'il s'agit de rentrer les codes de mes téléphones.

– « Ventoline » pour l'écran de déverrouillage, dicte-t-il. Code PIN : 2598.

Je cligne des yeux.

– Il y a deux jours, s'explique-t-il, j'ai souhaité explorer le contenu de ton appareil pour glaner des informations à ton sujet. Tu ne complètes plus ton journal. Je voulais m'assurer qu'il s'agissait bel et bien d'une amélioration.

Un voile de souffrance assombrit son regard. J'ai l'impression de croiser celui que Hauata me sert chaque fois que je rentre en piteux état. Une seconde réflexion supplante rapidement la première : je n'avais jusqu'à présent jamais dérogé à la règle de mes prises de risques *quotidiennes*. Pourtant, en effet, depuis un moment, rien n'a davantage souillé les petites pages parfumées du carnet mauve.

Je vais toujours à la boxe, Hauata me garde toujours autant à l'œil, je suis toujours aussi monstrueuse et LCC se réunissent toujours. La seule variable à mon existence se morfond à l'instant même sur la banquette.

Je déglutis, incapable de décider si cette constatation est positive.

– Et qu’as-tu trouvé ?

– Rien. Il y a deux jours, je n’avais encore aucune réponse.

– « Avais » ?

– Jusqu’à ce soir.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne suis pas fâchée. Je devrais me méfier, je devrais cacher mes effets personnels, je devrais fermer ma chambre à clef, mais il se trouve qu’Émile aveugle ma confiance.

– En général, l’être humain déteste que l’on fouille dans son téléphone portable. Et je suis à peu près certain qu’il en va de même pour son journal intime.

– Voyons, Émile, suis-je encore une généralité à tes yeux ?

Il esquisse un sourire éphémère. Je bloque plus que de raison sur ses lèvres pleines, si pleines qu’elles exacerbent son étonnante allure d’ange tentateur. D’innocent incubé. On y refermerait les dents et profiterait de leur douceur stupéfiante à s’en damner. Je déglutis, crispe mes doigts sur le volant.

Avant de le toucher, mes fantasmes étaient tenus en laisse. Je ne pouvais pas l’approcher, ils ne pouvaient pas se concrétiser. Mais maintenant que l’extraordinaire douceur de sa peau a effleuré la mienne, je ne peux plus les réfréner.

Émile est la pomme tentatrice, juteuse et appétissante. Un fruit empoisonné.

Je reporte de force mon attention sur la route.

– Je n’aime pas que l’on fouine dans mes affaires, encore moins dans mon téléphone ou mon journal intime, confirmé-je d’une voix chevrotante, avant de consentir à soutenir son regard à travers le rétroviseur. Mais tu n’es plus « on » depuis longtemps.

Il bat des cils. Quatre fois en une seconde.

– Qui suis-je ?

– Tu es Émile. Mon ami.

Il garde le silence un moment.

– On n’avait encore jamais prononcé mon prénom de cette façon.

Soudain, au moment de m’engager sur la route 44, une lueur orangée accapare mon attention. Confuse, je plisse les yeux. Plus je me rapproche, et plus je suis certaine qu’elle avoisine mon portail.

C'est avec horreur que je découvre des flammes, une grande quantité de flammes épouser les contours d'un mini missile braqué vers la villa. Un missile. Un *mis-sile*. Comme dans les films. En plomb, argenté, en forme de suppositoire. En appui sur un petit socle de métal, le projectile de la taille d'une balle de tennis s'incline un tantinet.

Ne sachant que faire, je pile à quelques mètres de là puis frotte mes paupières. L'image reste malgré tout imprimée sur mes rétines.

Quand il quitte son socle, propulsant son attirail métallique dans la forêt, j'ouvre la bouche et m'affale sur mon siège.

L'arme de guerre file droit sur ma maison.

Tout à coup, le missile quitte sa trajectoire pour se ficher dans la haie, qui prend aussitôt feu. Abasourdie, je bats des cils, me penche sur le volant, et tente vainement de comprendre pourquoi on m'en voudrait à ce point et comment j'ai pu échapper à la catastrophe. Inscrit dans une trajectoire en demi-cercle, le missile n'avait aucune raison de se déporter sur la gauche, comme ça, d'un coup d'un seul, en une parfaite horizontale. Un peu comme un volant de badminton que l'on aurait smashé.

Me rappelant soudain que je suis accompagnée, je me retourne, mais me retrouve face à une banquette vide et à une portière grande ouverte.

– Émile ? le hélé-je sans le voir. Émile ?

Était-ce une diversion pour me l'enlever ? Un peu gros, tout de même...

Hors du véhicule, dans la fraîcheur de la nuit, je pose ma main sur le capot afin de contrecarrer ma légère perte d'équilibre. Foutue codéine.

– Émile ?

– Madleen ? Es-tu blessée ?

À moitié floutée par un nuage de fumée, la silhouette d'Émile s'affaire sur ma gauche. *Il est là*, me rassuré-je en poussant un soupir de soulagement. Il est là, et il tient un tuyau d'arrosage, dont l'embout brillant asperge la haie. Le jet vomit des trombes d'eau sur le feu pernecieux. Je tousse, la densité des particules de cendre s'amplifie, les flammes lèchent la pénombre. Mais que vient-il de se passer, bon Dieu ?

– Non, je vais bien.

Un raz-de-marée de fumée se déverse dans le jardin, s'infiltrant dans mes bronches et brouillant davantage les contours d'Émile. Je tousse d'autant plus.

– As-tu vu ce qui vient de se passer ?

Les bruissements du jet et le souffle du feu avalent ma question. Je secoue la tête, carre les épaules et pivote vers le point de départ du missile, agacée par mon ignorance. Personne. Y avait-il quelqu'un ou l'a-t-on déclenché à distance ?

Une subite idée me foudroie l'esprit.

Le centre de contrôle.

Je traverse le jardin au pas de course, le hall, ouvre l'une des portes de l'escalier et me laisse choir dans l'unique siège. Des dizaines de touches multicolores sont étalées devant moi, surmontées par une mosaïque d'écrans plats. Ceux-ci retransmettent les enregistrements des caméras de surveillance en temps réel. J'y vois le feu s'éteindre puis Émile s'introduire dans le hall en courant, les cheveux et les vêtements trempés. Une seconde plus tard, son odeur, mélangée à celle de la fumée, embaume la pièce.

– Que fais-tu ?

Émile s'approche, émerveillé par la qualité du matériel.

– Je vais visionner les dernières images stockées par les caméras. J'espère en apprendre un peu plus sur l'identité des fautifs et sur la façon dont le missile a été dévié de sa trajectoire.

– Pourquoi ?

Je lève le nez pour scruter son visage à demi-éclairé par les écrans. Pourquoi me donne-t-il l'impression de paniquer ?

– Pourquoi je souhaite mettre la main sur les saletés qui ont voulu détruire ma maison ?

– Il s'agissait d'une commande à distance.

– Comment le sais-tu ?

– Je n'ai vu personne incliner le missile manuellement.

– Il fait nuit et nous étions loin.

Il presse ses lèvres l'une contre l'autre.

– Ça ne coûte rien de vérifier, tranché-je avant de préciser : si la perspective que je botte le derrière de ces enfoirés t'inquiète, il est peut-être grand temps que je te montre ma collection de médailles de compétition.

Il ne bronche pas, obnubilé par les vidéos.

Je tape le code d'activation, sélectionne les caméras adéquates. Leurs images sont retransmises sur l'écran central. J'aurais pu presser une seconde touche pour pouvoir remonter dans le temps, si Émile ne s'était pas pris les pieds dans ma chaise, s'il n'avait pas trébuché et s'il ne s'était pas réceptionné sur le clavier. Son coude se plante violemment sur une touche,

qu'il actionne. Les mains crispées sur les bords du bureau, j'observe avec sidération la touche « suppr », enfoncée, trop enfoncée, effacer toutes les images enregistrées depuis le départ de Hauata sous mes yeux atterrés.

– Émile, bon sang ! explosé-je. Comment je fais, maintenant, pour...

Dès lors que je croise son regard serein, le reste de ma vocifération se coince dans ma gorge. Mes yeux naviguent entre le clavier, son visage, les écrans, son visage. Paisible, toujours paisible. Puis je réalise qu'il ne s'est pas excusé.

Il n'est pas désolé, parce qu'il ne me ment jamais.

– Tu ne voulais pas que je voie ces enregistrements.

Son silence est on ne peut plus parlant.

– Tu les connais. Et tu les couvres.

Je guette l'effusion d'excitation, l'accélération débridée de mon rythme cardiaque, la moiteur de mes paumes, mais rien ne survient. Seul un profond sentiment de trahison et d'abattement se met à gangréner ma poitrine, libérant un venin sadique dans mon cœur gourde. Mes doigts se crispent sur les accoudoirs.

– J'ai une idée de leurs identités, mais je ne peux pas la partager avec toi.

– Tu ne peux pas m'en parler ? *Tu ne peux pas m'en parler ?* hurlé-je de plus belle, à bout de nerfs. Tu ne peux pas, ou tu ne *veux* pas, Émile ? C'était l'occasion rêvée pour que je puisse en apprendre plus sur les gens qui te traquent ! Plus sur *toi*, sans même que tu aies à ouvrir la bouche ! Tu te fiches de moi !

Alors que je bondis de mon siège comme s'il s'était mué en plaque chauffante, Émile me contemple en silence. Mes sourcils froncés, mes yeux assassins, ma bouche tordue en grimace horripilée, passent successivement sous le scan de son regard tendre.

– Je ne protège que toi, Madleen.

– Ah oui ? Alors pourquoi as-t...

Je m'interromps soudain, stupéfiée.

– C'est *toi* qui as stoppé le missile ? murmuré-je à voix basse, très basse, par crainte de me penser moi-même bonne pour l'internement.

– Est-ce que tu peux t'asseoir ? Je crains que tu te cognes à nouveau la tête, me confie-t-il, obsédé par mes jambes branlantes.

J'accède à sa demande sans rechigner. Il s'accroupit devant moi.

– Comment t'y es-tu pris ?

– Je ne peux rien te révéler, et c'est tant mieux. Moins tu en sauras, moins tu encourras de risques.

– Je les traque, les risques ! fulminé-je. Ce n'était pas à toi d'en juger, Émile ! Nous sommes sous *mon* toit, soumis à *mes* lois. Tu n'avais en aucun cas le droit de supprimer mes bandes vidéo sans me consulter !

– Quelle importance ? La villa est intacte.

Je réprime une expiration furibonde.

– J'étais à deux doigts de percer l'un de tes secrets.

– Mais pourquoi veux-tu tout à coup en savoir plus, alors qu'il y a peu, tu m'invitais chez toi sans même connaître mon nom de famille ?

– Eh bien, laisse-moi réfléchir... Peut-être que le fait qu'un ou une mystérieuse détraquée est prête à griller ma maison pour te mettre la main dessus a changé la donne ! Va savoir !

Il marque un bref temps de pause, partagé.

– Je devrais partir, murmure-t-il.

Je raye le cuir des accoudoirs, ce qu'il ne semble pas remarquer.

– Mais je suis incapable de quitter la personne qui me convainc, jour après jour, que la vie est bien plus attrayante que ce que l'on m'a longtemps laissé croire. Tu me rends humain, Madleen, déclare-t-il, mine de rien, alors que mon cœur se mue en flaque de guimauve fondue. Vivant. Et je n'ai pas *envie* de laisser ce plaisir derrière moi... de te laisser, toi. En revanche, je peux te promettre que personne ne te fera de mal tant que je serai dans les parages. Il en va de même pour Hauata et pour ta maison. Je ne la quitterai plus. Je la veillerai nuit et jour.

Lorsqu'il fait un bond en arrière, je me rends compte que ma main était sur le point d'effleurer sa joue. Je replie les doigts, frustrée. Émile se rapproche à nouveau, non sans quitter des yeux mes membres aventureux.

– De toute façon, je t'enchaînerais ici, s'il le fallait.

Il incline la tête sur le côté.

– Les *Experts Miami* statueraient sur une tentative de séquestration.

– À juste titre, approuvé-je.

Pensif, Émile fronce les sourcils.

– Tu as écrit dans ton journal que le toucher a plusieurs significations.

– C'est exact.

– Pourquoi m'as-tu touché, tout à l'heure ?

– Je ne t'ai pas touché pour risquer ma vie. Je l'ai fait parce que c'est de cette manière que j'essaie de rassurer quelqu'un. C'est instinctif.

Mon explication semble le satisfaire, puisqu'il embraye sur une seconde question :

– Quelle est la signification de celui que tu t'apprêtais à me donner ?

– Je t'apprécie. Beaucoup. Et tes mots m'ont touchée à leur façon.

Il me considère en silence.

– Tu m'apprécies, reprend-il. Comme Hauata ? Suis-je un proche ?

– En effet. Et, comme tu peux le constater, les doigts d'une main sont trop nombreux pour recenser le nombre de personnes que j'estime à ce point. Alors je te serais reconnaissante de ne plus jamais envisager l'idée de me fuir.

Je le fixe avec sérieux.

– Suis-je assez claire ?

Il hoche la tête.

La tache de sang qui s'épanouit sur son coude, celui qui s'est enfoncé dans le clavier, me rappelle subitement la singulière vulnérabilité de sa peau. Suivant mon regard, il m'en cache aussitôt la vue.

– Et puis, la dernière fois que tu as croisé des inconnus, ça s'est plutôt mal terminé. Tu n'es pas encore prêt à affronter le monde extérieur.

Il se penche vers moi, assez pour que sa chaleur traverse mes vêtements.

– Tu as raison. Mais, je t'en conjure, Madleen, ne cherche pas à en savoir plus, je te demande simplement de ne jamais douter de moi.

Je le dévisage longuement, acquiesce, et il sourit.

¹ « Dur », « difficile », « compliqué », en anglais dans le texte.

À peine a-t-elle ouvert la porte de son cabinet que je m'infiltrerai à l'intérieur, balance mon sac au pied du divan, m'allonge et fixe le gratte-ciel qui tronque l'horizon.

Les rayons de soleil aveuglants de cet après-midi se déversent impitoyablement dans la pièce.

– Je suis incapable de regarder un homme nu sans avoir l'intime conviction de commettre le plus grand des péchés, lâché-je tout de go.

– Bonjour, M^{lle} Stevens, je suis heureuse que vous ayez répondu favorablement à mon invitation.

Je l'entends s'installer sur son fauteuil, mais ne lui renvoie pas la politesse, fâchée d'avoir cédé si facilement.

– Tout dépend du contexte dans lequel vous le vous permettez, Madleen.

– Je ne suis pas une voyeuse, si c'est ce que vous insinuez.

– Je n'insinue rien.

– J'aurais peut-être préféré qu'il s'agisse de cela, me direz-vous..., soupire-je en m'enfonçant dans le cuir moelleux du divan. Je souffrirais au moins d'un trouble clair. Perversion... Si facile.

Je secoue la tête.

– L'homme dont je vous parle est à l'aise avec la nudité, ce qui n'est pas pour déplaire à mes hormones, mais mon esprit rabat-joie finit toujours par mettre le holà. Il agit comme un juge, vous voyez ? Il veille, me chuchote à l'oreille ce qui est bien, ce qui n'est pas bien, et juge que la vision d'un homme dans son plus simple appareil est mal.

– Ce jugement s'applique-t-il à un homme en particulier ?

– Non, tous.

– Avez-vous déjà eu un rapport sexuel ?

Je lève les yeux au ciel.

– J'ai trouvé un moyen de satisfaire ma faim sans froisser mon censeur, avoué-je en me rappelant que le principe des séances consiste à monologuer, divaguer, digresser, vomir tout ce qui nous passe par la tête. En fait, mes rapports sexuels ont toujours lieu dans le noir complet de ma

chambre. Avec des hommes à usage unique... pas forcément jeunes, pas forcément beaux, qui dégagent une aura suffisamment... enténébrée pour m'exciter. Jusqu'à présent, je vivais bien le fait de ne pas les voir, mais depuis qu'il loge chez moi, que je côtoie tous les jours son corps, sa voix, son visage, son allure, son regard... J'ai envie de le toucher, de le voir sans culpabiliser.

J'entends la mine de son stylo griffer son calepin.

– Vous me dites que ces hommes sont à usage unique, dois-je comprendre que vous n'avez jamais eu de relation sérieuse ?

– Non, jamais.

– Que pensez-vous de la nudité ?

Les poils de mes bras se hérissent.

– Nature, c'est le premier mot qui me vient à l'esprit. Nue, vous êtes sans artifices. Impossible de vous cacher derrière un paravent, du maquillage ou des vêtements amples. On vous voit telle que vous vous êtes présentée pour la première fois au monde. Dans l'état le plus vulnérable qui soit, dépendant de l'autre, du regard de l'autre, de l'opinion de l'autre... Et lorsque vous atteignez le paroxysme du plaisir, vous ne contrôlez plus rien, résumé-je dans un chuchotis qui me glace le sang. Votre partenaire vous voit comme vous n'avez jamais pu le faire vous-même. Vous êtes à sa merci, fragile. Nue.

Je secoue la tête, vite, si vite que le gratte-ciel s'étale à l'horizontale.

– La nudité est trop intime pour être partagée. Trop honteuse, aussi. Savez-vous que je ne porte que des vêtements longs ?

Un coup d'œil sur ma combinaison saumon nous permet de remarquer que mes bras sont croisés sur ma poitrine, protecteurs.

La Taupe Endimanchée garde le silence, une technique ayant pour but de me laisser digérer tout ce que mon cœur confesse.

– Que verraient ces hommes, Madleen ?

Je tourne la tête vers la Taupe, les montants de ses lunettes se détachent du flou de ma vision. Des cercles rouges. Des cercles déformés par l'humidité de mes cornées. Je plante une canine dans ma lèvre inférieure, qui cesse de trembler.

Un goût de rouille se déverse sur ma langue.

– Vous n'êtes pas obligée de répondre tout de suite, Madleen. Vous êtes maîtresse de vos décisions, ici, ne l'oubliez pas. Je suis une aide, pas votre bourreau.

Un monstre. Ils verraient le monstre que je suis.

Je déglutis mon désespoir.

– J’aimerais changer de sujet.

– Dans ce cas, changeons de sujet. De quoi voulez-vous parler ?

– Mon problème avec l’homme nu. Je veux le régler.

– Comment pensez-vous vous y prendre ?

– En vous payant ? répliqué-je, acerbe.

– Vous devriez réfléchir à la question. Je pense d’ailleurs que nous devrions clore la séance sur ce point. Nous touchons un nœud important, et je suis certaine qu’armées de patience et de motivation, nous trouverons un moyen de le dénouer.

À travers les vitres de la voiture, l’architecture défile sous forme de bandes grisâtres. De nouveaux invités débattent sur la station-radio d’Angus, prenant position au sujet des Criminels. En bien, parfois. En mal, souvent. Les personnes interviewées appartiennent majoritairement au rang des privilégiés. Elles ont peur. Et moi aussi, j’ai peur.

Mais pour des raisons différentes.

J’ai à peine conscience de prendre un virage. Une chance que mon cerveau ait imprimé l’itinéraire à suivre depuis des lustres.

Je ne vais pas bien. Hau a raison, je suis *malade*.

Tout à l’heure, j’ai failli me décomposer sur le divan, juste là, sous les yeux de la Taupe, et elle n’a pas semblé me prendre en pitié. Après tout, quoi de plus normal ? On ne se lance pas dans ce genre de carrière sans un minimum de résistance émotionnelle, de capacité à conserver sa neutralité professionnelle et à ligoter sa pitié dans un recoin abandonné de son esprit. C’est sûrement pour cette raison que mon sac s’est enfin vidé.

Nous n’avons pas d’attache personnelle. Elle n’est pas ma meilleure amie, elle n’est pas ma coéquipière Criminelle. Elle est juste ma psy.

Elle m’a permis de démasquer un lien ténu entre ma monstruosité et mon problème. Je ne sais pas encore le pourquoi du comment, mais j’ai le sentiment que c’est précisément ce que la Taupe voulait que je comprenne. La nudité... Un sujet épineux. Un sujet douloureux, qui me pousse à braver mes ressentiments pour elle.

Le son d’une notification retentit. Un MMS de Lily.

La vue du surnom me rend nostalgique. Voilà plusieurs jours que nous ne nous sommes pas vus à titre privé. Nous avons pourtant l’habitude de nous

arranger pour promener nos molosses au moins une fois par semaine, seulement, je dois bien avouer que la présence d'Émile me déconnecte de mon maigre entourage. Je ne sais pas ce qui nous lie exactement, mais je détecte en Lily une affection profonde. Au-delà de l'amitié, il semble comme... m'admirer, sans jamais entrer dans le flirt ou le fanatisme, cependant. Est-ce dû au fait que je suis la seule à l'apprécier ? Sa seule attache ?

J'ouvre le fichier, puis lis son message : « MDR ». La photo représente un homme en train de renifler le string en dentelle de la Sirène Argentée, les yeux révoltés. Erk. Au début de l'article, il y décrit l'odeur et le goût, juste en dessous de la somme exorbitante qu'il a dû déboursier pour l'obtenir. Double erk. Je sens la bile imbiber ma langue. 10 000 dollars.

J'active la saisie vocale et dicte ma réponse.

** Je ne sais pas ce qui est le plus répugnant. Assister à l'orgasme de ce détraqué, ou qu'il pense que je l'ai réellement porté.*

De : Lily

** Si tu veux mon avis, il n'a pas dû en croiser beaucoup, des minous.*

L'ombre d'un amusement repousse temporairement mes peines.

À : Lily

** Ballot, à 50 balais. Et merci encore pour hier soir, la Mini est comme neuve ! Je trouverai bien un moyen de te rendre la pareille, même si tu m'as littéralement renvoyé le coût du pare-brise, du déplacement et de la main-d'œuvre à la figure.*

De : Lily

Franchement, Mad', je vais me passer de commentaire.

Je lui ai donné rendez-vous au bout de l'avenue afin qu'il ne puisse pas distinguer les ravages du missile. Ma haie, noircie à l'une de ses extrémités, trace un passage direct vers le jardin. Il ne manque plus qu'à y dérouler un tapis rouge, suspendre une banderole et embaucher une hôtesse d'accueil pour y convier les bandits. Si Hauata, dépité, ne s'était pas chargé de le

combler avec une clôture, n'importe qui aurait pu s'y aventurer. Certes, il aurait dû se frotter à mon système de surveillance, mais tout de même...

Je rassemble mon attention sur la route.

Le remue-ménage de l'avant-veille a laissé des traces. Bouteilles d'alcool, trottoirs pailletés, graffitis sur les devantures, confettis, marques de pneus et toutes les cochonneries que laisserait traîner un carnaval. De façon moins matérielle, toutes les chaînes télévisées – ou presque – n'ont plus qu'un terme à la bouche : LCC. LCC, LCC, LCC. Bla. Bla. Bla. Mon téléphone croule sous les notifications.

Je me traîne hors du véhicule, pousse la porte de la villa et prends le soin d'éviter tout contact social. Boum, boum, boum. Les boulets qui me servent de pieds cinglent le marbre. Et mon corps, voûté, manque à plusieurs reprises de me faire basculer en avant.

Je ne me sens pas bien. Je ne vais pas bien.

Mais je le mérite.

Alors, pourquoi est-ce que je continue à consulter une psy ? Avant, je le faisais pour Hauata. J'y allais, gardais le silence pendant une demi-heure, puis repartais un peu moins riche qu'auparavant et aussi mal en point qu'à l'arrivée. Mais dans quel but m'y suis-je rendue, aujourd'hui ?

Je n'ai pas le droit d'aller mieux.

Je dois expier mes horreurs.

Seuls les monstres sont étrangers au sel des larmes ! a hurlé mon père, alors qu'il m'abandonnait sur le seuil d'un foyer d'accueil.

Mes traits s'étaient tordus de douleur. Il m'avait crié la même chose durant la totalité du trajet de ma maison d'enfance au foyer. Ensuite, il m'avait ordonné de pleurer la mort de ma mère. Il me l'avait répété, toujours plus fort, toujours plus haineusement ; c'était ma dernière chance. Il frappait du poing sur le volant, tandis que ses yeux gris me foudroyaient au travers du rétroviseur. Lui, il pleurait. Comme toutes les nuits. Ses conjonctives étaient rouges, injectées d'un sang qui ne s'estompait plus.

J'avais 4 ans et demi et, là encore, malgré tout, je n'avais pas réussi à pleurer.

Il est vrai que Godzilla ne pleure pas, le Kraken ne pleure pas, Mégatron ne pleure pas, Sauron¹ ne pleure pas, et je n'ai pas non plus pleuré, à la mort de ma mère. Pas même reniflé. Mon père m'a interdit d'assister à son enterrement, puisque « les monstres ne se confondent pas aux êtres doués d'empathie ».

Il avait raison. J'aurais regardé des inconnus essuyer leur tristesse dans des piles de mouchoirs en papier, alors que j'en étais moi-même incapable.

Raide comme un poteau, je me traîne dans la chambre d'Émile, où le lit défait et les vêtements froissés exsudent son odeur. Il n'y est pas. Je parcours la pièce de long en large, avant de percevoir les aboiements de Caramel.

D'ici, l'aile ouest du jardin est visible. Un rayon de soleil nous fait l'honneur de sa présence, inondant la pelouse verdoyante, les fleurs sauvages et les arbres fruitiers défraîchis. J'ouvre la bouche, stupéfaite. En bas, sous le soleil inespéré, se déroule la seule scène capable de me voler un sourire aujourd'hui.

Émile s'efforce de semer Caramel. Déployant ses longues jambes à intervalles réguliers, il survole la pelouse. Ses cheveux cerise n'ont jamais été aussi ébouriffés, ainsi soumis aux courants d'air et truffés de brins d'herbe. Son tee-shirt est déchiré au niveau d'une épaule, le bas de son jean est élimé et un objet long et clair dépasse des coins de sa bouche. *Un os de dinde*, remarqué-je lorsqu'il passe sous la fenêtre. Des jouets canins parsèment le jardin.

La chienne glapit, bondit, traque le gibier. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle a bon goût, la coquine. L'homme-friandise jette un œil par-dessus son épaule. Le pli soucieux de son front souligne son désarroi.

Émile se retourne, présente une paume à la chienne en reculant à tâtons. Caramel s'arrête pour mieux lui aboyer dessus, tous crocs dehors. Émile se laisse tomber à genoux devant elle avant de basculer le poids de son corps vers l'avant. Il se retrouve à quatre pattes, l'os coincé entre les lèvres.

Les gouttelettes de sueur qui perlent sur sa nuque font scintiller sa peau délicate. Aussi captivante visuellement qu'elle ne l'est tactilement.

Caramel grogne, rompant le fil de mes pensées. Émile lui renvoie la pareille : il pousse un râle bestial. Surpris, l'animal incline la tête.

– Je t'ai déjà dit que t'étais flippant ? Parce que si c'est pas le cas, je tiens à rectifier le tir.

J'ouvre discrètement la fenêtre et baisse la tête vers le rez-de-chaussée. Celle de Hauata dépasse de la cuisine. Il croque dans une pomme.

Hauata ne cautionne pas l'illégalité. Le vol, le meurtre et la vente illicite lui font autant horreur que la gesticulation d'un ver blanc. En ce qui concerne le meurtre, nous sommes tout à fait d'accord : c'est impardonnable. Pourtant, lui et moi avons manifestement noué un lien avec

l'assassin. Moi, en raison de sa dangerosité, puis de sa personnalité. Hauata, parce que je lui ai imposé sa présence. Son côté adaptatif s'évertue à faciliter leur relation et à ne considérer que le positif du personnage. Je le soupçonne désormais de véritablement l'apprécier.

Se serait-il, lui aussi, laissé envoûter par l'ambivalence d'Émile ?

– Je mets toutes les chances de mon côté pour me faire accepter, répond Émile, malgré l'encombrement de sa bouche.

– À quoi bon ? Ce foutu clébard ne tolère que Madleen. Laisse tomber, tu vas finir en hachis parmentier !

Caramel se retourne pour lui grogner dessus. Hauata se réfugie dans la villa. Il se cogne la tête au passage, si fort que je perçois le choc quatre mètres plus haut. Une poignée de secondes plus tard, il s'aventure de nouveau dans le jardin.

– Suppôt de Satan !

Émile s'en amuse. La croix formée par les index de Hau approche la gueule dudit suppôt. Mais lorsque la chienne reporte son attention sur Émile, le sourire de ce dernier s'efface. Il dépose l'os plus ou moins couvert de chair entre eux, attentif à ses réactions.

– Caramel et moi ne sommes pas si différents, je suis certain que nous trouverons un terrain d'entente.

– La seule chose que vous avez en commun est cette putain d'obsession pour Mady.

– Peux-tu m'envoyer le morceau de viande qui est sur le comptoir ?

Hauata disparaît un instant pour aller chercher la barquette.

Émile s'accroupit lentement puis pose le morceau de viande devant les pattes de la Duchesse. Caramel grogne, mais consent à renifler le mets sanguinolent. Capricieuse, Mademoiselle le repousse, le rapproche, le mord, le repousse encore, avant de finalement l'emporter dans sa niche. Toutefois, la vicieuse a tôt fait de se retourner contre son nouvel allié, cette fois dépourvu d'envoûtement alimentaire.

– Coucher, Caramel !

Le chien s'allonge aussitôt, puis deux têtes lèvent le nez en l'air. Émile s'est perché sur une branche et Hauata m'observe depuis la terrasse de la cuisine.

Je hausse les sourcils à plusieurs reprises, accoudée à la fenêtre.

Mon ami bougonne dans sa barbe, tandis que les yeux d'Émile font l'aller-retour entre la chienne et moi-même, agrandis par l'hébétude.

– Et vas-y que je me la pète..., grommelle Hau.

– Va manger, Caramel !

Le chien s'exécute. J'adresse un clin d'œil provocateur à mon meilleur ami, qui secoue la tête.

– As-tu besoin de quelque chose, Madleen ?

Je fronce les sourcils, avant de me rappeler que je frime depuis la fenêtre de sa chambre. Cette discussion est la première que nous échangeons depuis ce matin. Ce n'est pourtant pas faute d'occasions. Dans le couloir, au petit-déjeuner, dans le salon, avant le shooting d'une célèbre marque de vêtements et mon rendez-vous avec la Taupe. Chaque fois, Émile s'arrangeait pour que nous ne nous retrouvions jamais seuls dans la même pièce, séparés par deux bons mètres au minimum. Une distance handicapante sur le plan social, qui m'a sur le coup paru violente. J'étais habituée à sa proximité, à ce qu'il surgisse de nulle part et modifie la consistance de mon cœur à l'improviste, seulement, les remparts qu'il a érigés en l'espace d'une nuit entre nous n'autorisent plus que les regards. Des regards déstabilisants. Si je lutte pour gommer le souvenir de sa peau sous mes doigts, lui me renvoie l'étendue de sa frustration par le biais de ses yeux, les miroirs de son âme.

Je mettrais fin à cette mascarade, si je n'étais pas certaine du bénéfice de cette distanciation.

Je ne le toucherai plus. Non, je ne le toucherai plus. Car, dans le cas contraire, je serais bien incapable de me mettre au régime.

Mon dessert préféré...

Te toucher, ai-je envie de répondre. Je me répète malgré tout que cette situation tombe à pic. Une nouvelle dose de contacts accentuerait mon désir tempétueux, une torture qui ne profiterait à personne sur le long terme. Émile et moi sommes de simples proches. Or, le sexe a une fâcheuse tendance à brouiller les limites de l'amitié.

– Je passais voir si tu avais du linge sale !

– Oh. Je sais où se trouve le panier !

– OK super ! bredouillé-je en refermant les battants, qui s'entrechoquent à deux reprises avant de bien vouloir cesser de me ridiculiser.

Vers minuit, pendant que je consulte mes mails, courriers et messages dans l'optique de dresser mon emploi du temps de la semaine, j'entends la porte de sa chambre se fermer. Enfin. Après l'avoir évité toute la journée,

prétextant du travail à l'étage ou allant me réfugier dans ma salle de sport, je peux désormais sortir l'esprit léger. Adieu, le besoin quasi-malsain de le pétrir comme de la pâte à modeler !

J'éteins la veilleuse, descends en débardeur et legging. Une robe de chambre couvre mes bras nus et un chouchou épais maintient mes cheveux en queue de cheval haute.

Je vais dans la cuisine sur la pointe des pieds, privilégie le thé glacé au chaud, par crainte de réveiller tout le monde avec le boucan du vieux micro-onde. Un coup d'œil circulaire plus tard, j'attrape ma tasse et me terre en vitesse dans mon trou. La porte close, je tape une fois dans mes mains, déclenchant l'allumage automatique du lustre.

Et tressaille.

Émile est allongé sur le lit, le dos en appui sur l'oreiller. Il pianote sur un téléphone, mais ne m'adresse pas un regard.

– Tu as besoin de quelque chose ? murmuré-je en reprenant ses mots.

Il persiste à surfer sur le net. Sa nonchalance se devine sous ce tee-shirt fin, très fin, et très humide, grâce aux lents mouvements respiratoires de ses muscles. Il sent bon. La fraise, la framboise, la banane. Ses cheveux bordeaux frissent plus qu'à l'accoutumée, portant à croire qu'il sort tout juste de la douche.

Le diable en personne est venu me tenter.

– Ce ne serait pas le téléphone de Hauata ?

Pas de réponse.

Je dépose ma tasse sur la table de chevet. Bien sûr que c'est le téléphone de Hau. J'ai cru apercevoir deux applications de mots croisés, normalement interdites aux moins de 50 balais.

– As-tu perdu ta langue ?

Je tire la chaise de bureau jusqu'à lui, et m'y assois pour le contempler fixement pendant de longues minutes. Minutes au bout desquelles je me surprends à éprouver de la sympathie pour les esprits. L'impression d'avoir été réduite à l'état d'âme dépourvue de corps ne m'a jamais frappée avec tant de force. Émile est imperturbable. C'est révoltant ! Quand il est près de moi, mon corps, lui, est incapable de s'enliser dans la passivité. Il doit se trémousser, s'échauffer, rougir... Une main sur la nuque, je l'observe taper dans la barre de recherche : « Comment ne plus en vouloir à quelqu'un ? » Les œuvres de Machin et de Truc déroulent sur l'écran, tandis qu'il fait

défiler des propositions de plus en plus fumeuses. Dont « Parfois, il vaut mieux tourner la page », ou encore « Définissons le terme connasse ».

– Tu m'en veux pour une raison particulière ?

Le néant.

– Émile !

S'il avait été sourd et aveugle, le rendu aurait été le même.

– Ne me force pas à te toucher.

« Comment réagir face à la menace ? » tape-t-il dans la barre de recherche. De nouveaux résultats apparaissent : « Comment éviter le meurtre ? », « Les différentes variétés de champignons toxiques ».

Agacée, je me rabats sur la méthode d'observation prolongée. Malgré moi, des billes de plomb se déversent au compte-gouttes dans ma poitrine. Ploc. Ploc. Ploc. Autant de coups de fusil imaginaires que de souffrances psychosomatiques.

Pourtant, il m'écoute parfaitement, ses recherches en attestent.

Mais il ne me regarde pas. Comme si j'étais morte.

– C'est l'effet que tu me fais, lorsque tu m'évites.

Je lève les yeux, les siens me couvent. Tantôt froids, tantôt brûlants, ils illustrent à la perfection l'ambivalence qui le divise. J'enfile à la va-vite mon masque d'indifférence. Parfois, il épouse si bien les traits de mon visage, s'adapte si bien à mon expression et camoufle si bien mes blessures, que j'oublie de m'en séparer.

– J'ai sérieusement envie de te coller mon poing dans la figure, avoué-je d'un ton neutre, alors que ledit poing plie et déplie ses doigts, sous tension. Et je peux t'assurer que ce contact n'aurait rien de tendre.

Il zeyoute la main qui me démange une seconde, avant de retrouver mon visage hermétique.

– Ce midi, tu étais si loin de moi, qu'il aurait fallu que je monte en bagnole pour te passer le sel. Malgré cela, tu trouves le moyen de m'accuser d'évitement ? C'est quoi ton problème, Émile ?

Il se penche en avant, ses paumes s'enfoncent dans l'édredon. Son visage est si près du mien que je pourrais dénombrer les milliers de sillons qui irradiant tout autour de ses pupilles dilatées. Des rayons dorés.

– Mon désir pour toi.

Une éruption de colère et de désir émerge de mon bas-ventre. Le masque s'éparpille en mille morceaux. Émietté. Bousillé. Il fond au contact des flammes concupiscentes qui pervertissent son regard. Bientôt, la lave

incandescente de ma rage se mêle à ma libido. Dévastatrice, la mixture ravage mes résolutions, pulvérise les « il ne faut pas » et consume mes doutes. Je ne suis plus qu'une boule de chaleur.

Toute la journée, j'ai moi aussi lutté contre l'inévitable. J'ai tenté de réfréner mes pulsions, de le fuir comme la peste, et voilà que monsieur me balance que son corps a autant envie du mien que le mien du sien. À présent, il est trop tard pour faire marche arrière, c'est mon inconscient qui est aux commandes. La partie sauvage, brute et irréfléchie de mon cerveau me domine. Émoustillée *et* en colère.

Sans crier gare, je lui envoie mon poing dans la figure. Émile recule, l'évitant de justesse. Une étincelle animale s'allume au fond de ses iris, en proie à un florilège de sentiments contradictoires. Instinct et excitation se font la guerre, tandis que sa poigne, impitoyable, se referme autour de mon poignet.

Et à présent ?

Ennemie ou partenaire ?

Il me projette, non pas contre, mais dans l'armoire. *Ennemie*. Les battants s'enfoncent et m'avalent à l'intérieur avant qu'il ne m'agrippe par les hanches et m'attire contre son bassin. *Partenaire*. Soumis au trio pulsions, répulsion du toucher et affection, Émile frissonne. Il me combat comme il me célèbre. *Ennemie et partenaire*. L'érotisme de la situation me monte à la tête, pareille à une vingtaine de shots de vodka pure.

Dangerosité. Plaisir. Douleur. Désir.

Le cocktail détonnant exauce mes fantasmes les plus enfouis.

Lorsque mes neurones ploient jusqu'au dernier, vaincus par la force de mon désir, mes instincts prennent le dessus et amorcent une attaque. Je ne cherche pas à les supprimer, me sentant d'autant plus grisée par ma résistance inopinée.

Émile retient mon poing dans sa paume. Son étau implacable emprisonne mes doigts tremblants. Je n'ai pas mal. En revanche, il m'empoigne brusquement les fesses, afin d'accentuer les ondulations fiévreuses de mon bassin contre le sien. Nos torses se bombent puis se creusent à l'unisson, et nos mains, avides, pétrissent tout ce qui s'offre à elles.

Émile s'écarte subitement, le regard fou, le souffle court. Une ombre de lucidité traverse soudain son visage d'ange.

– Madleen ?

« Est-ce que tu vas bien ? » signifie son chuchotis inquiet.

Je l'attrape par le col de son tee-shirt, l'attire à moi et l'embrasse à en perdre haleine. Son déséquilibre nous propulse contre un mur, qui vibre dans mon dos. Toujours plus de contact. Ses lèvres pulpeuses, d'abord figées, se mettent progressivement en mouvement, stimulées par la vivacité des miennes. Ici, sa peau s'avère plus douce encore, plus chaude et plus moelleuse, une enivrante caresse des sens. Je gémis. Il s'enhardit. Sa bouche m'invite dans une danse tantôt délicate, tantôt ferme, tantôt douloureuse. Il me suce, me mordille, et je le dévore en retour. Son léger voile de barbe taquine les paumes de mes mains moites lorsque je soude son visage au mien, prolongeant notre baiser débridé.

Émile me presse contre le bureau. Son rebord saillant s'enfonce dans la chair de mes cuisses, tandis que ses lèvres se détachent des miennes pour mitrailler mon cou de baisers enflammés. Les morsures qu'il y sème m'arrachent une tripotée de râles. Ballottée par nos respirations sifflantes et le son de nos membres qui se frottent, se caressent et s'irritent, je me demande un instant s'il interprète à juste titre mes ongles plantés dans ses épaules comme une invitation au péché, ou si une part de lui s'en veut...

De ne pas parvenir à surmonter ses réflexes autodéfensifs, de ne pas réussir à dompter ses instincts... De ne tout simplement parvenir qu'à amoindrir les puissantes réactions que provoque le toucher.

Mes cheveux déferlent sur mes épaules en boucles sauvages, libérés par la section de l'élastique. Ma robe de chambre glisse à ses pieds, dévoilant mes bras nus, marqués par les séquelles d'affrontements passés et de prises de risques inconsidérées. Ce n'est que lorsqu'il me fait basculer sur le bureau, et que feuilles, stylos et carnets volent autour de nous, que la nudité de mes membres atteint mon fragment de lucidité.

Il ne fait pas noir. Il me verra.

Je lâche un hoquet terrifié. *Il me verra.*

Allongée sur le bureau, je pose mes pieds sur son torse et le repousse de toutes mes forces. Il lâche prise. Je me baisse alors pour rafler ma robe de chambre, que j'enfile en dévalant les escaliers. Un coup d'œil en arrière m'informe qu'Émile me talonne, échevelé, les lèvres gonflées, le tee-shirt froissé et déchiré par endroits.

Les énormes suçons qui constellent sa peau semblent davantage être l'œuvre de sangsues mutantes que de lèvres humaines. Il me charge. Une explosion lénifiante ébranle mon bas-ventre tandis que je sprinte dans le salon et me campe derrière le canapé. Glissée dans le rôle d'une gazelle

condamnée, je le laisse m'épingler par son regard fauve, à moitié camouflé par les mèches sauvages qui tombent devant ses yeux.

Émile bondit sur le meuble. Je me jette à terre et rampe sous la table basse, un sourire aux lèvres. Le souffle court, les joues aussi cramoisies qu'un pétale de coquelicot, j'étouffe un cri lorsqu'il me tire par les chevilles. Mon dos crisse contre le parquet, puis, soudain, je me retrouve coincée sous un corps fiévreux, dont l'excitation impérieuse se presse durement contre mon ventre. Vus de l'extérieur, je ne doute pas que nous donnions autant l'impression de nous livrer bataille que d'amorcer des préliminaires déjantés.

Hauata tirerait-il sur Émile ou s'en irait-il en rougissant ?

L'extrémité de sa chaîne court le long de mon buste. Ma chaleur contraste avec la fraîcheur de l'objet, qui transperce l'épaisseur de mon débardeur.

– Éteins la lumière, prononcé-je entre deux halètements.

Une colonne de baisers enflamme mon ventre frémissant. Je l'immobilise entre mes mains, l'empêchant de s'aventurer plus bas ; je tire sur ses boucles pour relever sa tête et l'attirer au-dessus de la mienne.

– Éteins la lumière.

Ses yeux, embrumés par le désir, cillent plusieurs fois pour tâcher de recouvrer la raison.

– La lumière, s'il te plaît, chuchoté-je à nouveau, en retraçant les contours de sa bouche avec la pulpe de mon pouce.

– D'accord.

Je l'observe se relever, toucher l'interrupteur. La pièce est plongée dans le noir. Hau ferme toujours les volets avant de se coucher, si bien qu'aucun ray de lumière ne traverse les pourtours des fenêtres.

De grandes mains effleurent mes jambes. Elles s'en servent pour remonter jusqu'à mes cuisses, atteindre mon ventre, mes seins, mon cou puis ma bouche. Des lèvres douces et chaudes se pressent contre les miennes. J'invite ma langue dans la danse lascive de nos baisers, entraînant la sienne, un tantinet maladroite, dans un dédale de plaisirs inédits.

Au fur et à mesure de nos étreintes, Émile reprend du galon. Il prend confiance, apprend... gémit. Un son à mi-chemin du grondement et de la supplique excite mon ouïe. Je soupire à mon tour. Sa ferveur pèse sur mon ventre, tentatrice. Je le repousse pour ôter son tee-shirt et déboutonner son jean. Armée de mes doigts moites, mon cerveau mémorise chaque vallée, chaque parcelle de peau, dont la rare fragilité subit la hardiesse de mes

caresses. Douce, lisse, l'envie de m'y frotter me démange déraisonnablement.

Je colle mes cuisses de chaque côté de ses hanches, m'assurant une prise autour de son cou, et prolonge nos embrassades. De plus en plus féroces. De plus en plus passionnées. Il me mord, il me lèche. Il déchire ma robe de chambre et arrache mon haut. Le soutien-gorge en dentelle se paie un vol plané, aussitôt remplacé par une horde de baisers. Émile pétrit, suce, découvre mon corps du bout des doigts, des lèvres ou de la langue, transi d'une faim inassouissable.

L'impression d'être lovée dans un large drap de soie me tire un nouveau soupir d'aise, subitement coupé par la rencontre de mon dos et du canapé.

Surprise par la brusquerie de la projection, je hoquette. Mes tremblements extatiques vont crescendo lorsqu'il écarte mes jambes et glisse son visage en leur centre. Je le laisse réduire le reste de mes sous-vêtements en lambeaux, et poursuivre son exploration méticuleuse à coups de langue insatiables. Une partie de mes doigts s'enfonce dans son cuir chevelu, l'autre crochète l'accoudoir qui surplombe mon crâne. Émile me savoure comme je me régèlerais d'une crème glacée à moitié fondue.

Mon dos s'arc-boute, violenté par un terrible éclair de plaisir.

Pantelante, je me soustraïs à son étreinte pour détruire sa braguette. Assise à califourchon sur ses cuisses, je glisse une paume sur ses muscles noueux, tandis que l'autre l'empoigne plus bas, bien plus bas. Son corps réagit de façon spectaculaire : il tremble, brûle, durcit. À défaut de voir son expression, j'effleure ses traits crispés du bout des doigts, longe les arêtes de sa mâchoire, dont le positionnement m'indique le basculement de sa tête en arrière. Ses râles, graves, sauvages, dégradent encore ma respiration chaotique.

– Madleen...

J'arrime mon visage au sien pour recueillir sa plainte dans ma bouche.

Si j'avais un jour douté des capacités adaptatives d'Émile, la question ne se pose plus. Tout au long de la nuit, ce concentré de pulsions et de sex-appel humanoïde expérimente, retient, trouve, améliore et développe.

Je gémis, je râle, je supplie.

Je glapis, je hurle et m'enflamme.

Je geins son prénom. Encore et encore, suspendue à ses lèvres gourmandes.

Pareils à des animaux en rut, nous nous chevauchons sans contraintes. Libérés, exaltés. Les pieds des meubles crissent, nos membres claquent. Ma tête bute contre un accoudoir, quand elle ne dépasse pas d'une table basse. Ses ongles éraflent tantôt les bords d'une commode, tantôt mes cuisses, qu'il maintient autour de sa taille pour me pilonner contre un mur. Ses doigts crochètent le cuir d'un fauteuil, mon dos se frotte au chambranle, nos pieds tambourinent le sol, nos peaux s'échauffent...

Et notre plaisir ébranle les vitres.

¹ Références à divers monstres ou créatures fantastiques issus de la culture cinématographique ou médiévale.

OceanofPDF.com

– N’allume pas la lumière avant que je sois partie.

Je ratisse le sol à quatre pattes, brûlante, exténuée et courbaturée. Nos respirations saturent l’espace, tandis qu’Émile s’enterre dans un mutisme déroutant. D’après la provenance des sons, il ne semble pas avoir quitté le dernier mobilier sur lequel nous venons de côtoyer les étoiles.

Les sensations provoquées par son toucher s’attardent sur ma peau tout au long de l’exploration tâtonnante du parquet. Je souris. Je souris, alors que l’engourdissement ralentit mes déplacements et que mes cheveux s’agglutinent sur mon visage.

Mes rêves les plus fous auraient été incapables d’imaginer un tel degré de débauche, de créativité... de plaisir. Jamais.

– Pour information, je prends la pilule et n’ai jusqu’à présent jamais entrepris de rapport sexuel sans préservatif.

Je rassemble les morceaux de tissu retrouvés en boule puis prends la poudre d’escampette.

Allongée en étoile de mer sur mon lit, je me dis qu’il va falloir que je me mette au régime. J’ai reluqué la marchandise émilienne, l’ai humée, tâlée. J’ai lutté pour lui résister, mais...

Je l’ai consommée. Tout entière. J’ai cédé à la tentation.

Le problème, c’est qu’elle s’avère plus succulente encore que ce que suggéraient son apparence, son odeur et sa texture irrésistibles.

Je passe un index sur mes lèvres gonflées, empreintes de son goût luxurieux. *Délictueux.*

J’ai couché avec Émile.

Plus qu’à m’en mordre les doigts.

* *

– J’ai couché avec Émile.

Au petit matin, la tartine de Hauata tombe sur la table qu’il a dépliée dans le jardin, sur la terrasse de la cuisine. Face confiture. Ses mains se figent,

l'une en l'air, l'autre crispée autour du couteau qui s'apprêtait à racler une nouvelle portion de beurre.

Il me dévisage de longues secondes avant de se détendre et de s'adosser à sa chaise. Ses doigts couverts de gelée récupèrent son petit-déjeuner. J'incline la tête sur le côté, ne sachant comment interpréter son sourire.

– Bordel, Mady ! J'ai entendu que tu avais couché *avec* Émile ! Ne me demande pas pourquoi, j'ai halluciné le « avec », s'esclaffe-t-il en faisant les gros yeux. Ouais, il m'a raconté son délire de contes de fées qui marche pas mal pour l'aider à s'endorm...

– Il m'a pénétrée, si tu préfères.

La tartine se paie un nouveau saut. Elle atterrit face confiture.

– Pénétrée... pénétrée ?

– Pénétrée. Avec le zizi. Tu veux que je te fasse un récap' des cours de SVT niveau 6^e ou tu penses pouvoir tenir le coup ?

Il garde le silence.

– Franchement, Hau, t'as un sommeil de plomb !

Le léger érailement de ma voix en dit long sur l'intensité de ma nuit. Sans parler du déplacement des meubles et des râles rauques qui jaillissaient de la gorge de mon partenaire. Une bouffée de chaleur me pousse à décroiser les bras, soudain trop oppressants et trop chauds contre ma poitrine hypersensible.

Il inspire profondément. Son torse, habillé d'un tee-shirt en coton noir, comme toujours assorti à la couleur de ses yeux, de son jean, de sa ceinture, de ses baskets et de ses cheveux à rallonge, se bombe progressivement. Une moue désapprobatrice appuie son froncement de sourcils lorsqu'il expire lentement.

– Tu désapprouves.

Hau roule des yeux, grimaçant. Il met ses bras en mouvement, silencieux, pour essuyer les traces de confiture laissées sur la table.

– C'était spectaculaire, me sens-je obligée d'ajouter dans un murmure culpabilisé.

Le bout de pain manque à nouveau de lui échapper.

– Bon, tu peux foutre la paix à ma tartine ?

Je hoche la tête, penaude.

– Ça veut dire que tu vas remettre le couvert ? s'enquiert-il prudemment.

– Je vais lutter contre.

– Mouais.

Il garnit à nouveau son casse-croûte.

– Dans le noir ?

– Oui.

– Mais pas dans ta chambre.

Je secoue la tête, consciente de m'être tiré non pas une balle, mais un chargeur entier dans le pied. Coucher avec un ami qui vit sous mon toit est déjà une erreur monumentale, mais si, en plus de cela, je me permets de délaissier mes principes... Il n'existe pas meilleur moyen pour bousiller mon équilibre précaire.

Hauata se pince l'arête du nez, las.

– Mady...

Un mouvement capte mon attention. Transi d'effroi, mon cerveau fait immédiatement le rapprochement entre mon fantasma ambulant et l'ombre qui s'est immobilisée dans la cuisine. Des flammes se nichent dans mes joues et des éponges gorgées d'eau dans mes paumes. Je sais qu'il me regarde. Je le sens. Et lui aussi le sait. J'en viens même à visualiser ces orbes dorés, dont le pouvoir calorifique concurrence l'efficacité d'une chaudière. Mais au lieu de relever la tête pour le soutenir, j'opte pour la lâcheté.

Je lui tourne ouvertement le dos.

Hauata m'observe, interdit, m'installer face à lui. Mes doigts s'empressent de prendre une feuille d'essuie-tout pour frotter une minuscule tache de confiture.

– Plus maladroit, tu meurs, bredouillé-je avec un sourire factice.

Je tremble, me raidis, j'ai la souplesse d'un manche à balai et le talent d'acteur d'un radis. Jamais personne n'était parvenu à me faire perdre mes moyens, mais il a fallu que le « jamais » se déleste d'un peu de sa superbe ce matin-là.

Hau réprime un soupir qui en dit long sur son opinion. Mais il reste avant tout mon meilleur ami, mon soutien indéfectible, et c'est pour cette raison qu'il entre dans mon jeu caduc et rebondit sur ma remarque.

Avant que je ne bégaye une pique sans queue ni tête, l'ombre disparaît.

J'enfonce mon poing dans la tempe de mon adversaire. La pauvre fille recrache son protège-dents, avant de porter une main à son visage tuméfié. J'enchaîne en lui mitraillant l'abdomen, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle

s'agenouille et bredouille un « K. O. ». Effondrée, elle vomit son café sur mes pompes.

– Madleen ! braille Linda K.

Une vocifération qui dépoussière mes instincts de survie. Parfois, je me dis que la triple championne du monde de boxe aurait fait une excellente gardienne de prison, spécialisée dans le désamorçage de conflits.

Toutes les boxeuses arrêtent ce qu'elles étaient en train de faire. Plus aucun son, ni vocal ni musculaire, n'ose perturber la quiétude de la salle.

– Linda Katelyn.

Des mains se plaquent sur des bouches arrondies par la sidération. J'ai osé prononcer le prénom entier. Au pied du ring, mon lèche-bottes recule d'un pas, en signe de désolidarisation. Sa défection verse une nouvelle dose d'adrénaline dans mes veines, favorisant l'affolement de mon rythme cardiaque.

Sur ce coup-ci, le toutou ronge sa laisse.

Je me sens comme une marmite. Du genre qui cloque dès qu'on l'effleure et qui grille avec l'efficacité d'un chalumeau. Mes ressentiments bouillent, leurs bulles colériques remontent à la surface, à fleur de peau, pour éclater sous forme de violence gratuite. Mes pluies de coups s'apparentent à des giclées brûlantes, des jets très récemment projetés sur le corps chétif de Kim, qui essuie ses lèvres éclatées.

Je détourne le regard.

Puis, comme toute brebis alertée par le hurlement du loup, je tourne la tête vers les ennuis. Linda K réduit la distance qui nous sépare à l'aide de grandes enjambées. Son regard est indéchiffrable, au contraire de ses lèvres pincées, de ses gants de boxe armés et de sa vitesse de déplacement. Son bas de jogging flotte autour de ses jambes trop maigres, les mèches de ses cheveux bondissent sur son crâne. Lorsqu'elle se baisse pour se faufiler entre deux cordes, j'ai tout juste le temps d'écarter les yeux avant que son poing ne rencontre ma joue. Je me réceptionne aussi glorieusement qu'une fiente de pigeon sur un trottoir, étourdie par le choc, à genoux, les mains à plat sur le sol. Le monde tangué. Le monde est une chaloupe portée par un ruisseau. J'ouvre les yeux, les referme, les rouvre, jusqu'à ce que le dédoublement de ma vue cesse, et me permette de distinguer le tapis.

– Tu veux te déchaîner, Madleen ? Alors viens, viens par-là que je t'apprenne à te servir d'une partenaire pour te décharger de tes caprices ! Mais avant, vire-moi ces gants ! À l'instant T, tu ne mérites plus de les

porter, tu ne mérites pas d'approcher le symbole des valeurs que je t'ai inculquées !

On me balance un sachet de glace. Je l'attrape et le renvoie à l'émetteur.

– Fais pas la même, tu vas rafler un hématome, me sermonne Linda K.

La marmite déborde.

– Je m'en tamponne de ma figure, sifflé-je entre mes dents, avant de lever la tête pour la regarder droit dans les yeux. Tabasse-moi, si ça te chante.

Une ombre traverse son visage, signe de faiblesse. Signe de tristesse. Ses yeux me propulsent des années en arrière. À mon adolescence, pour être exacte, époque où la championne du monde a fait irruption dans ma vie. J'étais placée en foyer d'accueil, et en foyer, on nous autorisait à pratiquer une activité sportive. J'avais choisi la boxe. Parce qu'en boxe, la frappe est légale. En boxe, on peut se faire cogner à volonté, sans susciter l'intérêt des psychiatres et encore moins l'apitoiement général. La directrice de la structure, M^{me} Ross, à qui j'inspirais pitié et peine tant les chances de me faire adopter décroissaient au fil de mes plaies, a contacté Linda K en désespoir de cause. Cette dernière a d'abord souhaité me voir. Nous nous sommes rencontrées. Moi, ma tête couverte de bleus et ma démarche boiteuse. Et elle, son jogging et cet air de dure à cuire collé au visage.

À n'importe quelle période de l'année, j'avais l'air de sortir d'une bagarre. C'était peut-être le cas, au fond, sauf que les adversaires habitaient un seul et même corps : le mien. Je me frappais la tête contre les murs, me laissais tomber dans les escaliers, m'arrachais les cheveux et cherchais des noises aux caïds du foyer. Et rebelotte.

À présent, haineuse et dégoûtée de moi-même, je retourne dans la peau de l'adolescente autodestructrice et Linda K dans celle de Coach Jake¹.

Son expression recouvre son hermétisme habituel.

– C'est ça, fais ta demoiselle en détresse ! Tu vois une once de testo dans le coin ? Aucun Prince Charmant ne viendra te rouler de pelle salvatrice, Raiponce² ! Tu n'as plus que toi et ta petite gueule de pleurnicheuse pour te relever !

– Je t'emmerde, grincé-je entre mes dents.

– Lève-toi ! renchérit-elle sur le même ton.

Les vibrations de son coup de pied sur le sol parcourent le ring.

– Lève-toi ! J'ai cru comprendre que tu voulais frapper quelqu'un ? Alors, vas-y, ramasse ta fierté et affronte-moi ! Magne-toi !

Je rabats mes paupières un court instant.

– Que fais-tu du code d'honneur ? insiste-t-elle. « Je m'engage à promouvoir mon sport par mon comportement exemplaire » ; « Je vouerai un très grand respect à mes adversaires, aux officiels de même qu'aux entraîneurs » ; « Jamais je ne placerai mes intérêts personnels avant ceux de l'école » ! cite-t-elle par cœur. Tu l'emmerdes, aussi ?

Sourcils froncés, nez plissé, ma respiration rivaliserait avec celle d'un bœuf asthmatique.

– Je ne veux pas te frapper ! m'égosillé-je, bien que ma voix se brise sur la dernière syllabe. Je ne veux faire de mal à personne, et tu le sais !

Mes bras tremblent tandis que je m'efforce de soulever la tête, lourde, trop lourde. Ils tremblent de rage.

– Remettez-vous au taf, vous ! Et Kim, va avec Sarah.

Voyant que personne ne s'active, elle frappe dans ses mains.

– Allez, ça dégage !

Plusieurs minutes de répit s'écoulent. Je reste clouée au sol, en appui sur mes avant-bras. Je sais qu'un être humain basique aurait geint, sans doute pleuré, pressé de la glace sur sa pommette gonflée, en suppliant qu'on le shoote d'antalgiques. Seulement, chez moi, les blessures sont monnaie courante. Et la douleur, secondaire.

Je l'entends s'asseoir à côté de moi. Une serviette froide se pose sur ma blessure.

– Je ne sais même pas pourquoi je t'ai frappée, tu n'as aucun respect pour ton propre corps. Pour toi. Ça ne te touchera jamais vraiment, maugrée-t-elle.

Elle maintient la serviette en place, sachant que je ne le ferai pas moi-même.

– Assieds-toi et raconte-moi.

Je change de position, tout en contemplant la mare de café régurgité. La haine que j'héberge en mon sein refuse de libérer mes cordes vocales de son emprise. Linda K ne semble pas s'en formaliser, préférant s'installer confortablement à côté de moi et attendre que la pression qui bande mes muscles s'amenuise.

Autour de nous, les combats reprennent. Je le devine aux gémissements, confrontations de gants et scores scandés.

Je repense à ma mère. Mes efforts pour cacher photos de famille, CD et souvenirs susceptibles de me raccrocher à son image n'y changent rien. Elle

est là, dans mon cœur et dans ma tête. Elle est là dans la couleur de ma peau, quand je chante, quand je respire, quand je souffre et flirte avec la Mort.

Je ne mérite pas de la regretter, mais mon cœur ne peut pas s'en empêcher.

Elle me manque.

– Je suis un monstre, lâché-je sans préambule. Et j'en paye le prix fort. Peut-être qu'en fin de compte, la Mort se joue de moi depuis le début. Peut-être que ma vie n'est qu'un vaste échiquier... que je ne suis qu'un pion manipulable. Ça fait presque vingt ans qu'elle a gagné, Linda K. Vingt ans qu'elle me hante et nourrit mes perversions.

Elle pousse un soupir, qui agite les mèches rescapées de ma queue de cheval.

– Tu n'as que ce mot à la bouche. Le même, depuis le jour où j'ai rencontré ta petite tronche d'ado rebelle. En rébellion contre toi-même, précise-t-elle, pensive. *Monstre, monstre, monstre*. Mais qui t'a enfoncé cette connerie dans le crâne ?

Monstre ! Monstre ! J'ai conçu un monstre !

– Ce que j'ai commis ne suffit pas à l'expliquer ?

– Pour la énième fois, Madleen, tu n'avais que 4 putains de balais ! Tu n'es pas plus fautive que ton père est un saint !

– Ben voyons ! chuchoté-je avec un sourire las. C'est la faute à pas de chance ?

Je relève la tête pour l'affronter.

– C'est ça ? Ose me dire que si je n'avais pas été une sale gosse, elle n'aurait pas encore été là, avec moi.

Elle attrape mon menton pour me harponner à l'aide de ses yeux durs et intransigeants. La serviette glacée glisse sur mes cuisses.

– Tu n'as pas fait ta sale gosse, Madleen. Tu as fait ta gosse. Tu étais une foutue même, haute comme trois pommes. Et à 4 piges, tu n'as pas la maturité nécessaire pour prendre conscience des conséquences qui *risquent* de découler de tes actes. À 4 piges, tu es impulsif, capricieux. Tu pleures quand ça te frustre, tu hurles quand ça t'emmerde et tu cognes quand ça te déplaît. Tu étais une gosse. Un *bébé*.

– Ce qui me donnait le droit de tuer ma mère, conclus-je avec la neutralité d'un monstre. Belle morale, Katelyn.

– Tu. Ne. L’as. Pas. Tuée, articule-t-elle en ponctuant chaque syllabe d’une nouvelle pression sur ma mâchoire.

– Alors qui ? Qui l’a tuée, Linda K ?

– Son irresponsabilité. Paix à son âme, mais on n’installe pas un gosse près d’une portière sans s’être assuré d’avoir activé la sécurité enfant. C’est le b.a.-ba.

Elle se pince l’arête du nez.

– On a déjà eu cette discussion cent fois, il est temps que tu imprimes, décrète-t-elle en tapotant mon front bien trop fort pour dissimuler son impatience. Tu as 23 ans. Combien d’années te faudra-t-il encore pour comprendre et accepter ton innocence ? Combien d’années comptes-tu gaspiller pour un acte dont tu n’as pas la responsabilité ? Quand te réconcilieras-tu avec toi-même ? Je pensais que la boxe te soignait, en vérité, elle n’a fait que stabiliser l’infection. Tu pourris de l’intérieur. Tu empestes la mort par tous les pores, Madleen. Elle gagne du terrain tous les jours, dans tes yeux, dans tes gestes, dans tes paroles, dans le QI ridicule que tu penses me faire gober, dans l’image que tu as de toi. Tu n’habites même plus ton corps, débite-t-elle en désignant ma joue du menton.

Elle soupire.

– Tu continues tes entraînements ?

– Moins.

– Pourquoi ?

– J’ai... un nouveau centre d’intérêt.

– Quel genre ?

J’hésite, lèvres pincées.

– Masculin.

Elle hausse les sourcils.

– Un mec ? Tu as emménagé avec un mec, *toi* ?

Je grimace.

– Pas tout à fait.

– C’est ce mec qui a ruiné tes efforts ?

– Lui ? Oh, non, le défends-je avec un sourire froid. C’est moi, le problème. J’ai profité de sa naïveté, de son admiration absurde pour ma petite personne et du fait qu’il n’ait probablement jamais côtoyé de femmes si intimement. J’ai couché avec lui, j’y ai pris mon pied, et maintenant... maintenant, je compte passer mon chemin. Franchement, Linda K, ne va pas me dire que les montres n’agissent pas comme je l’ai fait.

– Pourquoi le laisser tomber ?

– Pourquoi le laisser tomber ?

L'évidence me fait froncer les sourcils.

Parce qu'on ne peut pas aimer quelqu'un qui n'est que l'ombre de lui-même ? Parce que je ne peux pas aimer ? Parce que je ne sais même pas comment m'aimer moi-même ? Parce que je n'ai pas le droit d'aimer ? Parce qu'il est mon ami ? Parce qu'il est recherché ? Parce que je ne connais pas grand-chose de lui ? Parce que, même si j'ignorais tous ces arguments, je finirais par l'entraîner dans ma lente descente en Enfer ?

– OK, avoue-t-elle devant mon désarroi. C'était stupide.

Je hoche la tête en guise d'affirmation.

– Mais laisse-moi te rappeler deux choses. Premièrement, je suis certaine que ce type est un grand garçon, majeur et suffisamment mature pour prendre ses propres décisions. Deuxièmement, ouvre bien grand tes oreilles, parce que tu ne risques plus de m'entendre philosopher de sitôt. Un vrai monstre aurait travaillé la naïveté de sa victime jusqu'à ce que sa faim soit apaisée et qu'il ne reste plus que des débris à la place de son cœur. Les monstres n'ont pas d'empathie, Madleen. Toi, tu en as assez pour te soucier de ce mec et pour justifier les actes de ton paternel.

– Je l'ai privé de sa femme.

– Et il t'a privée de famille, d'avenir. Pourquoi ne fais-tu preuve d'indulgence que d'un côté ? Tu *existes*, Madleen.

Sans réfléchir, je me lève, sors et intercepte la première personne que je croise. Un vieil homme s'arrête devant moi, attentif à ce que je m'apprête à dire :

– J'ai tué ma mère quand j'avais 4 ans. Nous étions en voiture. J'ai ouvert la portière. Ça l'a déconcentrée et le véhicule a renversé deux personnes, deux vies : celles d'un jeune père et du bébé qu'il portait.

La voiture a ensuite fini dans un fossé. J'ai survécu, pas elle.

L'horreur de l'inconnu supprime la lueur d'espoir qui s'était surnoisement insinuée en moi. Il prend la fuite. Je l'attrape par le coude afin de lui confier une dernière chose :

– Vous avez raison de me craindre, monsieur. Si j'arrive à tromper mon monde, c'est que je suis bien plus vile que je ne l'imaginais.

¹ Référence à l'histoire de Martin Jacobson, un Américain qui a monté et entraîné une équipe de football prometteuse pour venir en aide à des jeunes

défavorisés.

² Référence à la princesse Disney Raiponce créée en 2010.

OceanofPDF.com

En rentrant de ma séance avec Linda K, Speedy Gonzales¹ aurait pâli s'il m'avait vue répondre au SMS de Leeroy, traverser le hall et plonger dans ma chambre en cinq secondes top chrono. Un temps record, non seulement justifié par mon besoin de cacher ma blessure à la joue, mais surtout d'éviter Émile.

Émile...

Je ferme les yeux et les rouvre au bout de ce qui me semble une éternité.

Dans la salle de bains, un pompon de maquillage et pas mal de fond de teint m'aident à atténuer la marque que je sens s'élargir sur ma pommette. Bien que je ne compte pas quitter mon antre avant le lendemain matin, Hauata serait tout à fait capable de frapper à la porte une minute, une heure, deux heures, jusqu'à ce qu'il se chope une tendinite et obtienne l'explication du sprint que je viens de piquer.

Lorsque mes orteils rencontrent la moquette de ma chambre, ce n'est pas la silhouette de Hauata qui m'attend, mais mon carnet rose bonbon. À quelques centimètres de la porte close, l'objet rectangulaire me foudroie sur place. Mes pieds s'enracinent dans le sol et le sang déferle dans mes veines comme un tsunami s'abattrait sur les côtes. Des souvenirs nocturnes embrasés s'éveillent sans prévenir. Émile qui m'empoigne, Émile qui me mord, Émile qui m'embrasse, Émile qui me lèche, Émile qui me caresse. Émile, l'ange démoniaque, qui concilie septième ciel et tentation luxurieuse. Qui allie brutalité et douceur, feu ardent et glace lascive.

Alors, prise au piège des pages mauves, je m'en veux. Non plus seulement d'avoir confirmé ma véritable nature auprès de lui, mais de l'avoir ignoré. J'ai été trop centrée sur moi-même pour me rappeler qu'Émile se vexe aussi facilement qu'un brin d'herbe ploie sous la pluie. Même s'il ne m'a jamais fait de scène avant que nous... *avant*, j'étais persuadée qu'il ne chercherait plus à entrer en contact avec moi avant un bout de temps. De quoi calmer mes ardeurs, prendre du recul sur la situation, réfléchir à un moyen d'approche adéquat... tâter tranquillement le terrain.

Théoriquement.

Plus le tic et le tac de l'horloge fractionnent le temps, plus je me dis qu'il est assis derrière cette porte. *Juste* derrière cette porte. Je serre les dents, les poings, les fesses, agacée d'être à ce point bouleversée par la présence d'un homme.

D'habitude, mes conquêtes sortent de ma vie ou espèrent un second round. Dans ce dernier cas, la façon dont je les rembarre suffit dans 99 % des cas à éradiquer toute forme d'envie salace. Le 1 % restant est réservé au type que j'ai dû castrer à coup de lampe de chevet, son cerveau de mâle en rut se fichant de mes trois « non, c'est fini », pourtant clairs et audibles.

En fin de compte, ces conquêtes étaient des bouteilles de soda. Une fois ouvertes, il fallait les consommer le plus rapidement possible avant qu'elles ne s'éventent et ne me dissuadent de les terminer.

Émile, lui, c'est la crème anglaise de l'île flottante. Il ne s'évente pas, et ira toujours à l'encontre de mes résolutions, fera toujours s'effondrer mes défenses, ébranlera toujours les frêles charnières de mon self-control. Et lorsque je penserai être rassasiée, il me tentera encore. Constatations qui m'irritent autant qu'elles m'effraient.

Cet homme a-t-il conscience de l'emprise qu'il a sur moi ?

Je m'efforce de me détendre et de m'asseoir en tailleur devant la porte coulissante. Les pages m'apparaissent vides. En plissant les yeux, je finis néanmoins par remarquer une petite phrase, si minuscule et peu marquée, qu'elle serait invisible à l'œil d'un hypermétrope.

Tu m'évites.

Armée d'un stylo, j'opte pour l'honnêteté.

Oui.

Je fais glisser le carnet sous la porte et me demande dans combien de temps la réponse me parviendra. Le carnet m'est aussitôt restitué.

Pourquoi ?

Je tends l'oreille, à la recherche d'un son, n'importe lequel, mais rien ne volette jusqu'à mes oreilles. Émile demeure insaisissable... fantastique.

L'être vivant capable de détourner un missile et de modifier la consistance de mon cœur en un battement de cils.

Parce que je n'aurais pas dû te toucher, ni t'encourager à m'imiter. Je ne dois pas recommencer.

Cette fois, le griffonnement de la mine de son stylo traverse la porte. Il gratte, gratte, gratte, avec une frénésie qui m'embarrasse.

Ai-je fait quelque chose de mal ? Je suis encore néophyte dans le domaine. T'ai-je blessée ? Est-ce que tu vas bien ? Comment aurais-je dû m'y prendre ? Laisse-moi une chance de me racheter, Madleen. Je ne contrôle plus grand-chose, lorsque tu me touches. Ni mes réflexes, ni mes sentiments, encore moins mes hormones. C'est effrayant, mais je suis certain d'avoir saisi les principaux schèmes de cause à effet. À l'avenir, je saurai mieux gérer ma brutalité, je te le promets. Pardonne-moi.

Son empressement a influencé la qualité de son écriture, qui s'en voit détériorée et plus creusée qu'à l'accoutumée.

Je plante ma mine avec tant de hargne, qu'elle transperce les feuilles du dessous. « Je suis certain d'avoir saisi les principaux schèmes de cause à effet », me répété-je avec amertume, gagnée par le dégoût, toujours sous-jacent, de moi-même.

Évidemment que tu as compris comment me faire gémir, jouir et hurler à ta guise, à la manière d'un musicien hors pair. Évidemment que tu as enregistré ce dont mon corps raffole et la façon délicieuse que tu as de me déconnecter du monde réel. Mais si je te contredis, tu auras conscience de ton pouvoir. Dès lors, je serai incapable de te résister et profiterai de toi jusqu'à ce que ton cœur suffoque.

« Tu n'y es pour rien », me contenté-je de répondre, avant d'ajouter :

Nous sommes amis, et les amis communiquent. Je n'aurais pas dû réagir de la sorte, c'était stupide, immature et franchement répréhensible. Mais tu bouscules mes habitudes, Émile. En temps normal, je ne côtoie pas les hommes avec qui je couche plus de deux heures. Toi, tu es présent le lendemain, le jour suivant et tu seras là le jour d'après. Ça m'a troublée. Je ne t'éviterai plus désormais, mais ne te toucherai plus comme je l'ai fait hier. Je serai une simple amie.

– Émile ? m'inquiété-je au bout d'un moment.

Pas de réponse. Ni vocale, ni écrite.

Je tends instinctivement le bras pour repousser la porte sur le côté, mais à peine s'est-elle entrouverte qu'une force extérieure la dirige dans le sens

opposé. La fermeture simule la détonation d'un coup de feu, boucan qui diffuse ses puissantes vibrations dans les murs de ma chambre et les os de mon squelette.

Il est blessé. *Très blessé.*

– Si tu ne sais pas quoi écrire, renvoie-moi le journal pour que je puisse poursuivre, l'encourage-je du ton le plus doux qui soit.

Le carnet met quelques minutes à me revenir. Une éternité, pour recevoir une page froissée. Si froissée, qu'une motte de papier est érigée au milieu de cinq déchirures, probablement creusées par ses doigts. Un message invisible, pourtant plus explicite que n'importe quelle dissertation.

La mort dans l'âme, je glisse ma paume sur la surface en relief, qui s'aplanit, rapetisse, s'apaise, dans l'espoir fantasmagique d'atténuer les ressentiments de son auteur. Quand l'absurdité de la chose me saute aux yeux, je me penche pour repousser la barrière fêlée. Mais aucun genou replié, aucun torse musclé, aucune chaîne d'argent, aucune lèvre aguicheuse, aucun cheveu bordeaux ou œil doré ne m'attend derrière la porte.

Les cliquetis d'une serrure me font sursauter. Émile vient de s'enfermer. Là encore, message inaudible plus explicite qu'un long discours. Pour la première fois en vingt-trois ans, je me mets à ronger mes ongles.

– Mady ! Mady ! s'écrie Hauata.

Je cligne des yeux pour tenter de mettre fin à ma fixation morbide de la chambre opposée.

– Mady !

La terreur perceptible du garde-maison achève de disperser le brouillard de mes pensées. Je me redresse d'un bond, prête à en découdre.

– Hau ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Mady ? s'exclame-t-il de nouveau, en surgissant du bout du couloir. Viens voir.

Je le suis dans les escaliers, dans le hall, lui emboîte le pas jusqu'à la salle de contrôle, où les caméras extérieures renvoient des images préoccupantes. Une trentaine de flics patiente en rangs d'oignons devant le portail. Les officiers sont équipés des pieds à la tête, comme s'ils s'apprêtaient à déjouer un attentat terroriste. Casques, matraques, flingues et boucliers sont de la partie. Et l'un d'eux s'acharne sur la sonnette.

Hau et moi échangeons un regard tendu.

Et s'ils savaient ?

Je détaille un à un les casques teintés, tends l'oreille à la sonnette qui hurle.

Ils savent.

Alors que le forcené hurle une pléthore d'instructions à son armée, je décroche l'interphone dans un état second. Ce qui semble leur supérieur hiérarchique se tourne vers la caméra incrustée dans le boîtier.

– Les Témoins de Jéhovah ont pris du galon, commenté-je via l'interphone.

– Madleen Stevens ?

Je ne réponds pas.

– Bonjour, je suis l'agent Blake. Vous êtes accusée d'héberger un individu extrêmement dangereux en ces lieux, connu sous le nom d'Émile de La Verrière. Un homme blanc, âgé de 25 ans, de nationalité française, clandestinement présent sur le territoire américain. Nous vous demandons de bien vouloir collaborer, sans quoi mes hommes et moi-même serons dans l'obligation d'employer la manière forte.

Je tombe des nues. Et bien que le chef d'accusation n'ait rien à voir avec les Criminels Casqués, ni mon angoisse ni mon rythme cardiaque ne s'atténue. Je jette un nouveau coup d'œil à Hauata, qui s'est figé, sidéré.

– Où est votre mandat d'arrêt ?

L'homme brandit le papier devant la caméra. Un papier en bonne et due forme, si j'en crois la signature du juge.

À suivre...

¹ Speedy Gonzales est un personnage de fiction créé par Friz Freleng et Robert McKimson en 1953. C'est une souris connue pour sa rapidité.

REMERCIEMENTS

Soyons francs. Si vous avez connu la fermeture de la première maison d'édition de cette saga avant qu'elle ne sorte et que vous tenez ce tome entre vos mains, c'est que vous êtes patient. Et si vous avez vécu la publication du premier tome sur Wattpad, c'est que vous êtes un maître de patience. Je vous remercie du fond du cœur de m'avoir suivie jusque-là, malgré tout, et espère sincèrement que ce trésor de patience a été récompensé.

Quant à vous, nouveaux lecteurs, je vous remercie d'avoir embarqué à bord de la folle aventure de The Defenders (anciennement les Criminels casqués). Je crains toujours que l'on trouve cette histoire trop étrange ou décalée. Le fait que vous lisiez cette note transforme mes craintes en bêtises, et j'en suis bien heureuse.

Je remercie mes deux frères, sans qui les plaisanteries de Mad' et de Hau n'auraient peut-être pas trouvé d'inspiration. Nous ne grandirons probablement jamais, et c'est tant mieux. À nos prochains tacles et fous rires, les gars !

Je remercie mes parents d'avoir respecté ma passion pour l'écriture au temps où je vivais chez eux.

Je remercie mes amis (surtout Thiviya et Kelly pour leurs retours et encouragements), ma famille, mes collègues auteures (grand merci à l'adorable Océane Ghanem) et lecteurs de la première heure pour leur soutien.

Spéciale dédicace à mes collègues du paramédical pour avoir été aussi enthousiastes et pleins de bonnes intentions alors que je n'y croyais plus.

Enfin, si la saga vous plaît, je vous serais reconnaissante de l'aider à prendre son envol en partageant vos avis sur les sites tels que Booknode, Babelio, Amazon... C'est important, un livre n'est rien sans lecteurs et

intéresse beaucoup moins sans avis. C'est rapide, une simple phrase de trois mots peut suffire ^_^

Vous pouvez également suivre mon actualité et me contacter sur Instagram (@h.h.brown) et Facebook (H.H.Brown).

À bientôt pour de nouvelles aventures !

OceanofPDF.com

Responsable éditoriale : Amandine Schmit
Editrice : Cindy Quelin
Conception graphique de la couverture : Ketí Spirkoska
Illustration de couverture : © Shutterstock

OceanofPDF.com